



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

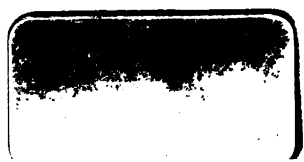
### About Google Book Search

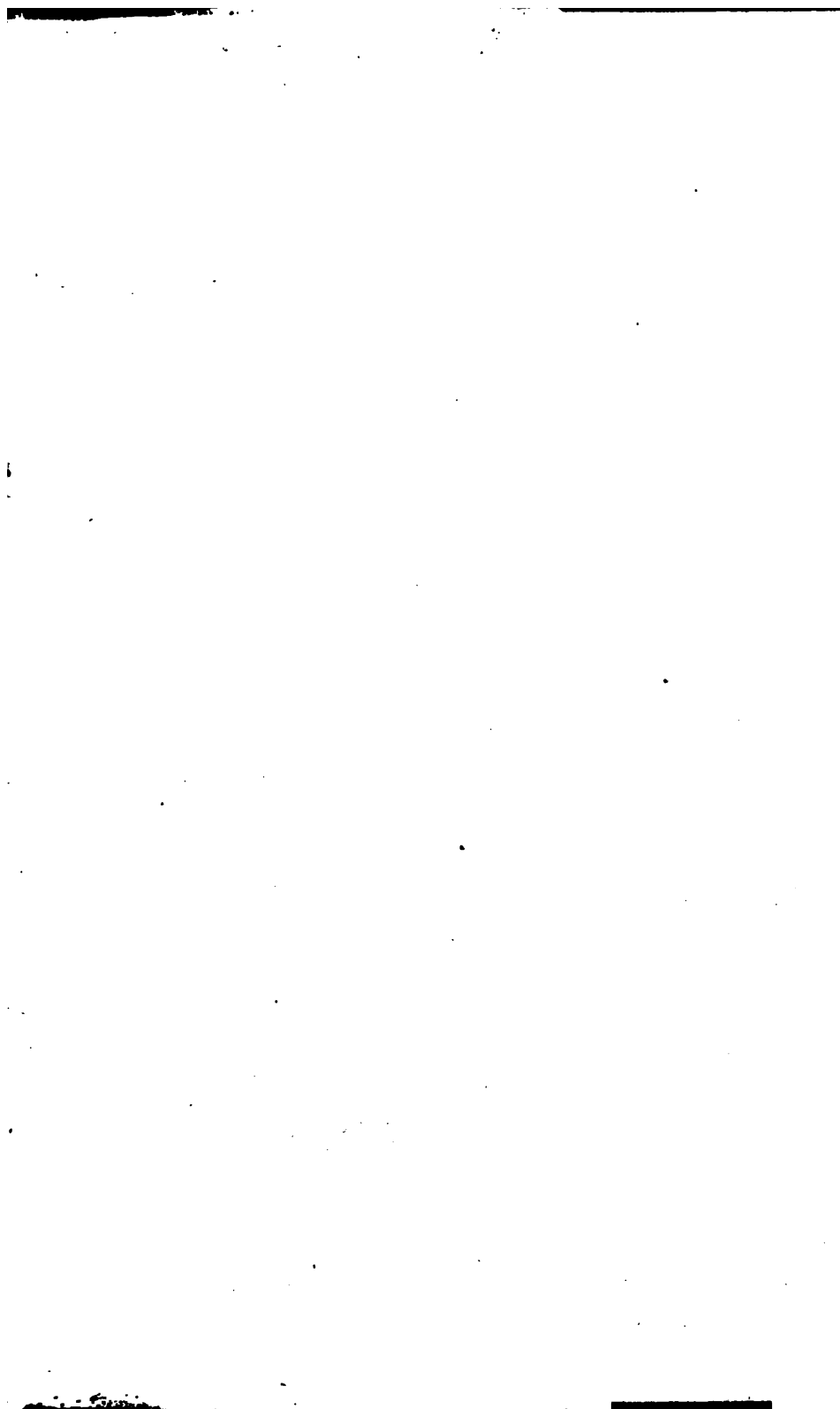
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



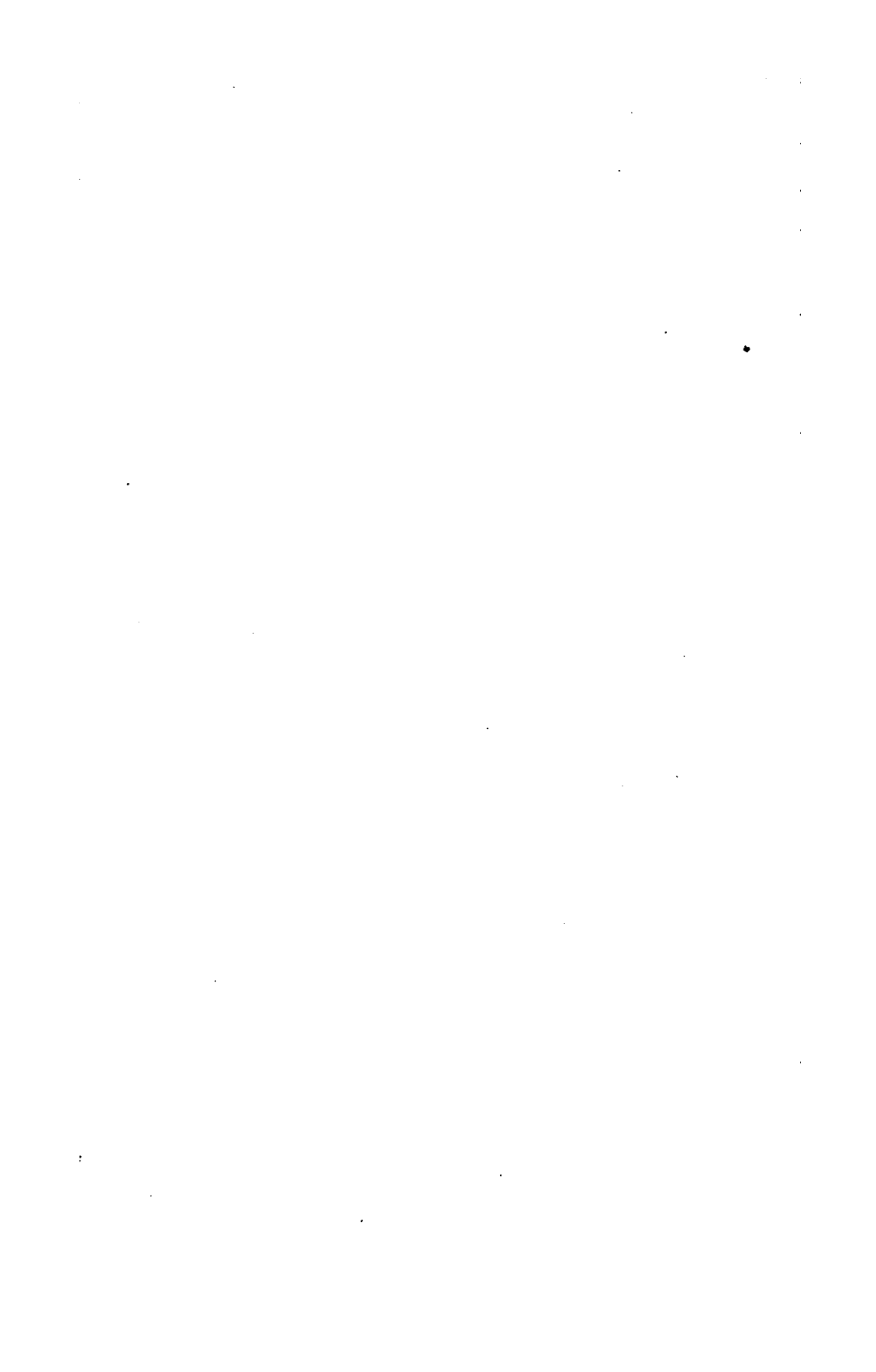
1126

Soc. 20485 e.  $\frac{93}{13}$













**BULLETIN**  
**DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE**  
**DE LAON.**



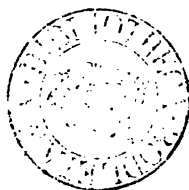
# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

—  
TOME XIII.  
—



ON SOUSCRIT :

A LAON, chez tous les Libraires.

PARIS.

Librairie archéologique de DIDRON, rue St-Dominique-St-Germain, 25.

—  
1863.



# **Société Académique de Laon.**

---

## **RAPPORT**

**SUR**

**LES TRAVAUX DE L'ANNÉE 1861-62.**

---

**MESSIEURS,**

Vous avez pris à cœur de faire connaître et aimer notre antique et illustre pays par l'étude des monuments, des souvenirs et des faits historiques qui s'y rattachent. Cette prédilection est nettement accusée dans les précédents bulletins confiés à mon examen ; je suis heureux de la retrouver plus vivace encore dans votre dernier volume et de vous montrer, preuves en main, que vous continuez de mériter la faveur avec laquelle vos travaux sont accueillis et les encouragements que M. le Ministre de l'instruction publique accorde chaque année à votre Société. Laconique par nature, je le serai d'autant plus volontiers dans mon rapport qu'il me semble que la brièveté, quand elle s'unit à l'impartialité, doit être une des qualités principales de toute analyse.

Je mentionnerai vos travaux , autant que possible, dans l'ordre où ils sont inscrits.

Je trouve d'abord de M. Ed. Fleury, la description fidèle et complète des mosaïques de Reims et de Vailly. La pre-



mière, extrêmement remarquable, se compose de trente-cinq médaillons richement encadrés, représentant les jeux du cirque. On y remarque des gladiateurs; des animaux sauvages, tels que le cerf, le sanglier, le taureau; des animaux féroces, le lion, la panthère; un trophée d'armes; un cheval au galop. M. Ed. Fleury affirme sans hésitation que cette belle page de l'art gallo-romain dans nos contrées n'est ni postérieure au III<sup>e</sup> siècle, ni antérieure au II<sup>e</sup>. La perfection du style le porte à l'attribuer au temps des Antonins Il essaye ensuite de déterminer la date de sa ruine, et la fait remonter avec toute probabilité à l'invasion des Vandales, en 407. Même affirmation pour le plus grand nombre des fragments trouvés à Vailly.

M. Ed. Fleury vous a aussi donné lecture d'un rapport à M. le Préfet sur la découverte, le transport et la restauration de la mosaïque de Blanzky. Après mille précautions et des incidents nombreux, elle est arrivée à Laon par morceaux plus ou moins considérables, plus ou moins disloqués. Il fallait la reconstituer et lui rendre son premier éclat. L'entreprise était coûteuse et délicate. Heureusement, le Conseil général vint généreusement en aide en votant la subvention nécessaire, et dès lors la restauration fut menée à bonne fin par un artiste habile, grâce au calque fidèle pris sur les lieux par l'auteur du rapport. Nous devons ici des remerciements tout spéciaux à M. Ed. Fleury pour l'empressement avec lequel il a pris les mesures indispensables à la conservation de ce monument. Je suis certain d'être l'écho de vos pensées en disant que vous avez apprécié en cette circonstance toute l'étendue de son dévouement à la science.

Afin de grouper les diverses communications de votre Président, je rappellerai encore sa courte, mais intéressante notice sur un remarquable fragment de bronze provenant de la cuirasse d'une statue colossale, découvert et donné par un de vos plus dévoués correspondants, M. Martin, conseiller général. Ce bronze artistique est, avec la mosaïque de Blanzky, la pièce capitale de notre Musée.

Ces découvertes si nombreuses et presque périodiques faites à Soissons, Vailly, Nizy-le-Comte, Blanzly, Bazoches, Reims, Champlieu, ces vestiges encore debout d'un grand art, tant d'objets précieux recueillis dans nos collections locales, attestent l'opulence, les habitudes le luxe des riches propriétaires du sol.

Voilà les jalons d'un ouvrage que M. Ed. Fleury, se propose de publier sur la civilisation et les arts des Romains dans la Gaule-Belgique, et dont il vous a lu l'introduction historique. Dès les premiers temps de la conquête, la Gaule devait être, du nord au sud, l'égale de l'Italie en fait d'arts et de littérature. Ai-je besoin de citer, parmi les noms illustres échappés à l'oubli : Gniphon formant à l'éloquence Jules César ; Trogue Pompée, écrivant la première Histoire universelle ; C. Gallus, rival et ami de Virgile ; Zénodore, appelé par Néron qui lui commande une statue impériale, haute de cent vingt pieds. N'avons-nous pas vu la valeureuse et intelligente nation gauloise donner à Rome, dès les débuts de l'empire, des sénateurs et des consuls, briser et créer des empereurs ? Peut-on croire que parmi les Gaulois, les Belges n'étaient que des enfants déshérités ? Il semblait cependant que la partie septentrionale de la Gaule n'avait point participé « au mouvement intellectuel qui, parti de Marseille, et remontant vers le nord, gagne l'intérieur de la France en perdant de son intensité, du moins en apparence, pour s'éteindre sur nos frontières. » Quand nous voyons, si près de nous, les bateliers de Lutèce élever sous le règne de Tibère un temple aux divinités romaines et gauloises réunies, quand nous possédons les bas-reliefs et les inscriptions qui en proviennent, comment supposer que la civilisation s'était arrêtée là, devant une barrière invisible et infranchissable ? A défaut de monuments, nous ne voudrions pour preuve du contraire que la rapidité avec laquelle la Gaule-Belgique se trouva au niveau de la civilisation romaine.

Nous passons avec MM. de Saint-Marceaux et Melleville à l'examen de questions plus ardues : il s'agit de silex façon-

nés de main d'homme et trouvés dans les terrains diluviens des départements de l'Aisne et de la Somme. On n'avait jamais constaté d'une manière authentique la présence d'ossements humains dans les terrains géologiques produits par le dernier cataclysme ; d'où la science incroyante (qui naguère avait gratifié l'homme d'une antiquité fabuleuse) s'empressait de conclure que l'humanité ne datait que du déluge. C'était passer d'un extrême à l'autre ; mais il fallait bien trouver la bible en défaut. Et voilà que de simples fragments de silex, travaillés en forme de hachettes, de flèches et de couteaux, se retrouvent pêle-mêle au milieu des débris de grands carnassiers et herbivores anéantis par le déluge. Telle est cependant la force des préjugés que, malgré ces nuées de témoins de l'industrie de nos premiers pères, malgré les découvertes considérables et les lumineux mémoires de M. Boucher de Perthes, les portes de toutes les Académies se fermaient depuis trente ans devant la vérité. Aujourd'hui que les plus incrédules, devenus à leur tour chercheurs de débris paléontologiques, sont forcés de se rendre à l'évidence des résultats obtenus, qui oserait soutenir avec Voltaire « que le déluge est un article de foi que la raison ne peut admettre ? »

Une même pensée semble avoir inspiré MM. de Saint-Marceaux et Melleville, celle d'ajouter quelques preuves de plus en faveur de l'antiquité de la race humaine. Vous avez suivi avec un vif intérêt les circonstances qui ont accompagné leurs recherches, toujours suivies de succès. M. Melleville a complété son mémoire par une énumération assez complète des haches, couteaux et flèches trouvés dans notre département, mais appartenant cette fois à l'époque celtique.

La seconde partie de l'ouvrage de M. Amédée Piette sur les voies romaines nous ramène à des temps relativement plus modernes. Je vous ai plus d'une fois entretenu du mérite de ses laborieuses et savantes études. Si je rappelle ici les sincères félicitations que la publication de ce livre a valu à son auteur, c'est que l'unité de vos tendances, la communauté de vues, la bonne harmonie des membres de votre Société éta-

blissent entre vous une sorte de solidarité, et que les succès des uns doivent rejaillir sur les autres.

Je passe sous silence mes communications à propos de la découverte d'un cimetière franc à Vorges, pour vous entretenir de nouvelles recherches sur l'oppide de Ribrax. M. Melleville reste courageusement sur la brèche depuis plus de vingt ans, revendiquant, sans lâcher pied, le nom glorieux de Bibrax en faveur de Laon. Le résultat des fouilles de Mauchamp paraît avoir débouté notre chef-lieu de ses prétentions. Cependant l'auteur du présent mémoire est si profondément convaincu qu'il nie l'existence même d'un camp de César à Mauchamp. Il doit vous démontrer, dans un travail ultérieur que le véritable camp *existe encore en entier, avec toutes ses dépendances*, et que la distance qui le sépare de la ville de Laon est précisément celle indiquée par les *Commentaires*. (Espérons que cette notice ne se fera pas trop désirer.)

M. Prioux vous a envoyé la description d'un tumulus situé à l'entrée du village de Limé. Les fouilles ont amené la découverte d'un grand nombre d'ossements humains, rompus, éparpillés, mêlés à des poteries antiques et reposant sur la couche de sable qui sert de base au tumulus. Le seigneur de Limé avait profité de ce monticule pour y établir ses fourches patibulaires. On retrouve encore de nombreuses traces de fondation et à l'entour des squelettes, ceux probablement des suppliciés. Vous avez écouté à ce sujet une dissertation intéressante sur les justices seigneuriales, haute, moyenne et basse. M. Prioux a joint quelques détails sur les gibets. Il termine sa notice en relevant, sur un acte de 1648, l'aimable signature, en forme de potence, de l'exécuteur des sentences criminelles au bailliage de Vermandois.

Une savante notice de M. Ed. Piette, sur un autel de Bacchus découvert à Jeantes-la-Ville, nous ramène à des idées plus riantes. Ce petit monument est toute une révélation sur les mœurs, les croyances et l'état de civilisation des anciens habitants de la Thiérache. Il ne fournit, il est vrai, qu'une présomption en faveur de la culture de la vigne à Jeantes, dans

les temps reculés ; mais il démontre d'une manière évidente, que du nord au sud les Gaulois adoraient Bacchus et qu'ils usaient largement de ses dons.

A la Société académique de Laon revenait de droit la primeur d'un travail très-complet sur les frères Le Nain. Vous avez donc accueilli avec une vive satisfaction le livre que M. Champfleury a consacré aux peintres Laonnois. C'est une étude empreinte des convictions de l'auteur, bien pensée et sérieusement écrite, qui se recommande par sa lucidité et l'abondance des renseignements. M. Champfleury, s'attachant aux faits principaux de la vie mystérieuse de ces maîtres, s'est complu à rendre à la fois hommage à leurs talents et à leurs vertus. Malgré son admiration, il ne se dissimule pas que dans certains détails ils se soient écartés des règles de l'art ; mais leur manière large, sobre et réfléchie, la franchise de l'exécution, la simplicité des attitudes font oublier des défauts secondaires. Parce qu'ils ont été simples et naturels, dit M. Champfleury en terminant, ils sont restés après deux siècles et seront toujours trois grands peintres, les frères Le Nain.

Le catalogue de leur œuvre, c'est-à-dire des tableaux, des dessins existant dans les collections ou mis en vente publique, de 1753 à 1853, suit et complète les documents si précieux dont votre XII<sup>e</sup> bulletin s'est enrichi.

Je ne suis qu'à la moitié de ma tâche ; je dois encore mentionner de nombreuses communications qui ont occupé une partie de vos séances. Cinq rapports vous ont été présentés. Le premier contient l'analyse du tome XII de la Société archéologique de Soissons par votre secrétaire.

Dans le second, M. Thillois a extrait du VI<sup>e</sup> volume des mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire des renseignements nouveaux sur Bodin.

M. Fillette vous a lu le compte-rendu d'une notice de M. l'abbé Corblet sur l'arbre de Jessé. Il ne s'est pas contenté seulement d'étudier ce savant travail, mais il s'est plu

à consigner tout ce qui se rapporte aux représentations des arbres de Jessé dans notre département.

Nous devons à M. Ed. Fleury le quatrième rapport sur des ventes d'autographes parmi lesquels figurent des lettres d'hommes célèbres du département. Les extraits que M. Ed. Fleury vous en a donnés ont excité votre attention et démontré l'utilité réelle de semblables recueils, quand ils sont formés avec discernement.

Le cinquième rapport est encore de votre Président. Après avoir constaté la valeur de l'excellent ouvrage consacré par M. de Beauvillé à l'histoire de Montdidier, et payé un juste tribut d'éloges et de reconnaissance, votre rapporteur a relevé pour le Bulletin une riche moisson de documents sur le pays.

Vous êtes aussi redevables à M. Prioux de l'envoi de copies de pièces inédites concernant les Rolles, Monstres et Revues. Cette communication fait connaître la composition des compagnies d'hommes d'armes préposés à la défense de nos villes, aux <sup>xvi</sup> et <sup>xvii</sup> siècles, ainsi que la paye allouée aux chefs et aux soldats.

Enfin, M. Melleville vous a donné lecture d'une note sur les objets antiques trouvés à Montaigny et offerts à notre Musée par M. le docteur Lejeune.

Votre Société, en traitant avec une certaine préférence les études qui se rattachent à l'archéologie, à l'histoire, à la biographie, n'en admet pas moins avec plaisir dans son Bulletin les dissertations scientifiques. Ainsi elle a reproduit une notice de M. d'Avezac sur un globe terrestre trouvé à Laon et antérieur à la découverte de l'Amérique. Elle a de plus inséré deux communications intéressantes de M. Melleville. La première rend compte d'une véritable pluie d'étoiles filantes, phénomène aussi rare que curieux, observé à Laon, dans la soirée du 10 août 1861, par l'auteur lui-même. La seconde note établit que les puits de la ville de Laon baissent pendant les saisons arides, et que leur niveau remonte quand la pluie a retrem্পé et saturé la terre. M. Melleville en conclut que les eaux de nos puits ne sont pas amenées à Laon des hauteurs

riij

plus ou moins éloignées de notre montagne par des conduits naturels souterrains, mais sont le produit des infiltrations, ce qui explique leur impureté.

Tel est le résumé des travaux de l'année. La Société académique de Laon n'a donc pas failli à la noble tâche qu'elle s'est donnée. Elle n'a pas non plus oublié qu'à l'inauguration de ses travaux son premier vœu avait été celui de créer un Musée, afin de sauver de la destruction les débris antiques échappés à la ruine du temps. Infatigable dans ses recherches pour accroître le Musée, elle vit bientôt que le local affecté par la ville serait insuffisant. Sur ces entrefaites, le Conseil municipal votait avec empressement les crédits nécessaires à la réunion de la Bibliothèque et du Musée et à l'appropriation d'une vaste salle réservée aux collections. La Société académique, de son côté, s'était mise à l'œuvre, en sollicitant le concours des habitants. Les dons et les offrandes ont dépassé les espérances et sont les gages de nouvelles libéralités pour l'avenir. La grande et belle salle, créée en 1861, mais déjà trop petite, n'a cessé depuis de s'enrichir de curiosités rares, de précieuses découvertes, de tableaux anciens, d'œuvres modernes d'artistes du pays, dont la générosité égale le talent.

Que votre Société revendique avec orgueil l'honneur de cette patriotique initiative : l'exécution et les résultats ont répondu à la grandeur du projet. Pour s'en convaincre, il suffirait de lire le catalogue général publié sous vos auspices, et dont vous avez demandé l'insertion à la fin du XII<sup>e</sup> volume de votre Bulletin.

Désormais le savant, l'étranger, le simple curieux peuvent visiter les collections de la ville ; ils sont sûrs de rencontrer des objets dignes de leur attention ou de leurs études.

Laon, 22 juin 1863.

CH. HIDÉ.

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE LAON.

---

### PREMIÈRE SÉANCE.

( 5 Novembre 1861. )

---

Présidence de M. **Melleville**, Vice-Président.

Un membre donne lecture d'une notice de M. Gomart, sur la Chapelle des Endormis de Notre-Dame de Sissy, canton de Ribemont ( Aisne ).

De tous les villages qui forment la ceinture pittoresque de Ribemont (Aisne), Sissy est celui où la main de la foi a élevé le plus de monuments au christianisme. La fontaine révéree et ses miracles ; son *Chemin de vivre le Roi* et sa Madone ; son *Jeu de Pitié* (ou mieux Dieu-de-Pitié) ; sa *Chapelle des Endormis*, avec son Ensevelissement du Christ, sont autant de monuments curieux pour le voyageur qui visite la vallée de l'Oise.

La Chapelle des Endormis découvre son clocher au nord du village ; cette charmante église, du *xvi<sup>e</sup>* siècle, doit son origine à un miracle, si l'on en croit l'inscription gothique qu'on trouve peinte intérieurement sur la muraille de la nef :

#### AVIS AUX PÉLÉRINS.

SI LA DÉVOTION QVI VOVS A CONDVITS EN CE LIEV, VOVS REND CVRIEYX D'EN  
CONNOITRE LES MERVEILLES , VN GRAND MIRACLE A DABORD FAIT BATIR



CETTE CHAPELLE, LES MIRACLES ONT SERVIS A L'ENTRETEINIR ET LES MIRACLES QUI SVIVRONT VOS VŒUX ET VOS AYMONES, L'ENTRETIENDRONT. M<sup>r</sup> JASPART ALTEZ NOBLE CHEVALIER AIANT VEU AVPRES DE LA FONTAINE DE SISSY L'IMAGE DE LA SACRÉE, VIERGE MÈRE DE DIEU, ET APRIS D'VN SAINT HERMITE COMME IL DEVOIT LA RÉCLAMER, EN SES NÉCESSITÉS SE TROUVANT DEPVIS ENTRE LES MAINS DES VOLEURS, QUI SE RVERENT SVR LVI ET FIRENT LEVRS EFFORTS POVR LE TVER, ARRIVA LE CONTRAIRE; CAR AIANT APPELÉ LE SECOURS DE LA VIERGE, LA RAGE S'EMPARA AVSSITOT DE LEVRS CŒVRS ET TOVRNÈRENT LEVRS ARMES CONTRE EVX MEMES, DONT DEVX SE TVERENT ET LE TROISIÈME S'ÉTRANGLA PAR DÉSESPOIR. LE GENTILHOMME, PAR RECONNOISSANCE A SA LIBÉRATRICE, FIT ÉDIFIER CETTE CHAPELLE. DEPVIS LE PARALYTIQUE Y A RECOVVERT L'VSAGE DE SES MEMBRES, LE MVET LA PAROLE ET LES AVTRES LA GVERISON DE DIVERS MALADIES; AINSI LA FONDATION DE CETTE CHAPELLE EST DVE A VN GRAND MIRACLE, OPÉRÉ PAR LA PROTECTION DE LA S<sup>te</sup> VIERGE.

Cette inscription rapporte qu'un noble chevalier, assailli par des voleurs, appela à son secours la Mère de Dieu, dont l'image sacrée lui était apparue peu de temps auparavant auprès de la fontaine de Sissy. La sainte protection de la Vierge opéra un miracle; car, dans leur aveuglement, les voleurs tournèrent leurs armes les uns contre les autres et s'entre-tuèrent. Le gentilhomme, pour témoigner sa reconnaissance envers sa libératrice, fit édifier cette chapelle qu'il lui dédia et dans laquelle la guérison de beaucoup de maladies fut obtenue.

L'ancien autel du chœur, œuvre de la Renaissance, a été déplacé et relégué dans un coin de la nef. Ce curieux monument, qu'on a remplacé par un autel bien inférieur, es sculpté en pierre et composé de colonnettes, niches, pinacles, d'un ensemble plein d'harmonie et d'un travail très-délicat.

On trouve dans la chapelle de Sissy, près Ribemont, de nombreuses dalles tumulaires, aujourd'hui à demi effacées, qui portent les noms de plusieurs seigneurs de Sissy. Ce fief, après avoir été longtemps possédé par des seigneurs de ce nom, passa successivement dans la maison des Deffossés en 1413, des Châtillon en 1654, des Conflans en 1678, et des Genlis en 1748. Une des dalles les mieux conservées représente, gravée au trait, la figure de Nicolas Deffossés, mort en 1505. La tête du chevalier repose sur un coussin; ses pieds sont appuyés sur un lion; il a les deux mains jointes sur la poitrine





PIERRE TOMBALE DE NICOLAS DEFOSSÉS,  
SEIGNEUR DE SISSY.

et porte, par-dessus son armure, une tunique sur laquelle sont représentées ses armes. On lit autour de la pierre l'inscription suivante, qui est gravée en caractères gothiques :

Cy dessous . gis . noble . home . Nicolas . Deffossés .  
escuier . en . son . vivant . seigneur . de . Sissy .  
fils . de . Jehan . Deffossés . (1) . et . de . Chouy . en .  
parti . li . quel . trespassa . lan . de . grace .  
Mil . V . cinq . ou . mois . de . septembre .  
ou . 10 . pries . Bien . po . same .

A la chapelle primitive de Sissy a été ajoutée, du côté du Midi, une aile formant un bras de la Croix ; cette aile, élevée par la dévotion d'un seigneur de ce village, porte, sur la muraille extérieure, une croix fleuronnée, sculptée dans la



pierre, qui ne manque pas d'une certaine grâce. Dans l'intérieur de l'église, la chapelle est séparée de la nef par une grille en bois sculpté. On ne peut pénétrer dans ce saint lieu sans être saisi d'étonnement et de vénération, à la vue de la scène à laquelle on prend part pour ainsi dire. On assiste, au

(1) Il y a ici une inversion dans l'inscription, et il faudrait lire :

SEIGNEUR DE SISSY ET DE CHOUY EN PARTIE, FILS DE JEAN DEFFOSSÉS, etc.

milieu de personnages muets, à la mise au tombeau de Jésus-Christ. C'est sans doute cette représentation si saisissante qui a valu, dans le pays, à ce monument le surnom de *Chapelle des Endormis*.

La chapelle, éclairée mystérieusement, est occupée par onze personnages : sur le premier plan, trois soldats, plus petits que nature, sont endormis ; au second plan, se passe la scène principale : on voit, étendu sur une grande dalle, le corps du Christ soutenu par Nicodème, tandis que Joseph d'Arimathie apporte le linceul. Les membres du Christ sont glacés et presque raides ; cependant on voit que ce n'est pas la mort : sous cette immobilité apparente, on croit trouver le sommeil du Fils de Dieu fait homme, qui ressuscitera dans trois jours. La tête est très-belle de douceur et d'expression ; les mains, heureusement placées, tombent naturellement contre le corps. Au fond sont debout, dans diverses positions, sainte Véronique, saint Jean, Marie, sœur de Marthe, la Vierge et sainte Madeleine.

Ces blanches vierges, si éplorées naguère dans leur céleste douleur, si vivantes dans l'agitation de leur poitrine et si mystérieusement éclairées par les reflets violets et bleuâtres qu'apportent une tiède et furtive lumière, ne sont plus que l'ombre de ce qu'elles étaient, enluminées aujourd'hui de couleurs éclatantes par quelque badigeonneur de village.

L'ensevelissement du Christ est un sujet qui a été traité avec plus ou moins de grandeur et de développement, dans beaucoup d'églises. St.-Quentin possédait deux ensevelissements, l'un dans la collégiale, l'autre dans l'église St.-André. On rencontre intacts, dans quelques églises, ces pieux témoignages de la foi de nos pères, échappés aux dévastations de 1793. Les églises de Montdidier et de Doullens (Somme) ont leurs chapelles du Sépulcre, dans l'intérieur desquelles un enfoncement, ménagé dans la muraille et élevé de trois marches de terre, présente un groupe de sept personnages entourant le Christ qu'on ensevelit.

L'église de Chaumont (Haute-Marne) possède intacte sa chapelle du Sépulcre avec son ensevelissement. On descend





VUE DU SÉPULCRE DE LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE SISSY.

dans ce lieu retiré, situé à l'entrée de l'église, sous le portail, et l'on trouve, au milieu de dix personnages à genoux, le Christ déjà placé dans le tombeau ; la dalle, avec ses anneaux de fer, est disposée pour recouvrir le Sépulcre. Cette chapelle a été peinte et dorée en 1471.

Le Sépulcre de l'église de Saint-Mihiel (Meuse) est une composition beaucoup plus importante : treize personnages, de grandeur un peu plus que naturelle, se disposent à ensevelir le Christ.

Le Sépulcre de Sissy, quoique inférieur en conception à celui de Saint-Mihiel, ne manque pas d'une certaine grâce naïve. La sculpture de la figure du Christ est supérieure à celle des autres personnages.

Dans l'esprit du sculpteur qui a composé les figures du Sépulcre de Sissy, l'idée du grand, dans l'ordre matériel, correspond au grand dans l'ordre intellectuel. Il est de l'école de ces sculpteurs du moyen-âge qui donnaient au Christ, dans les basiliques, des proportions colossales, en même temps qu'ils conservaient aux apôtres la grandeur naturelle et assignaient aux méchants une proportion plus minime. Cette pensée primitive, mille fois diversifiée dans sa forme, est celle qui paraît avoir guidé le sculpteur dans l'exécution de l'ensevelissement de Sissy, lorsqu'il a représenté le Christ plus grand que nature, les assistants de grandeur naturelle, et les soldats romains endormis plus petits que nature.

Un sculpteur Saint-Quentinois du commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, Wallerand-Allard, qui avait figuré l'histoire de la mort, de l'ensevelissement de Jésus-Christ, dans l'église Saint-André de Saint-Quentin, passe pour être l'auteur de l'ensevelissement de Sissy.

M. MELLEVILLE fait savoir à la Société que son président, M. Ed. Fleury, ne pourra se rendre à la séance, ayant été obligé de se rendre la veille à Paris pour affaires.

Le même membre communique à la Société l'empreinte en



cire d'une monnaie gauloise ou gallo-romaine trouvée l'année dernière dans le camp de St-Thomas et qui est devenue, dit-on, la propriété de M. d'Imécourt.

Cette monnaie, très-bien conservée, représente de côté une femme de face se tressant les cheveux, dont une natte descend de chaque côté du visage. Le revers de cette médaille est très confus. On y distingue seulement une étoile à sept rayons.

Le même membre communique encore un double cachet suspendu à un instrument en cuivre et qui paraît avoir servi de breloque à une montre. L'un des deux cachets qui, d'ailleurs, sont fort bien gravés, représente une femme assise, la main droite croisée sur les genoux, la tête appuyée sur la main gauche et paraissant absorbée dans la contemplation d'une hache qui est plantée debout devant elle.

Sur le second cachet, on voit une tête d'homme coiffé de longs cheveux qui paraissent se terminer en queue dans le dos, le bras droit levé et la main posée sur le front, comme un homme plongé dans la douleur.

Ce sceau paraît avoir trait à quelque épisode tragique. Peut-être rappelle-t-il une scène de la première révolution. Il a été communiqué, ainsi que la monnaie gauloise, par M. Gobert, instituteur à Montaigu.

M. MELLEVILLE dépose sur le bureau une boule en craie blanche, façonnée de main d'homme et trouvée au mois d'août dernier dans la cendrière de Montaigu.

A cette occasion, il explique aux membres présents qui ne se trouvaient pas à la séance où il a lu son mémoire sur les silex taillés des départements de la Somme et de l'Aisne, que des instruments façonnés par la main de l'homme ont été trouvés en abondance depuis vingt ans par M. Boucher de Perthes, et à une grande profondeur, dans des couches meubles anciennes qui s'étendent aux environs d'Amiens et d'Abbeville. D'où l'on a naturellement conclu que l'homme est contemporain de ces mêmes couches.

Il ajoute que deux voyages d'exploration exécutés par lui, cette année même, dans le bassin de la Somme, l'ont convaincu que ces couches rapportées d'abord au *diluvium* sont plus anciennes que lui, puisque d'une part le diluvium les recouvre et que de l'autre elles sont formées de matériaux différents de ceux qui constituent le vrai diluvium. Selon lui, ces couches seraient lacustres, et elles appartiendraient au terrain tertiaire supérieur des géologues, dont on ne connaissait jusqu'ici aucun lambeau dans le bassin de Paris dont celui de la Somme fait partie.

M. Melleville rappelle ensuite que, dans son travail précité sur les silex taillés, il a signalé l'étrange découverte faite par M. Lemaistre en 1825, d'une hache en silex dans la cendrière de Liez, canton de La Fère, ainsi que les morceaux de bois silicifiés et travaillés de main d'homme qui auraient été trouvés par plusieurs fois dans la cendrière de Montaigu, mais qu'il n'a pas vus.

Sans vouloir en ce moment se livrer à aucune conjecture, ni tirer de ces faits encore douteux des conclusions prématurées, M. Melleville a cru utile de les signaler et d'attendre. Or, la trouvaille de Montaigu est non-seulement un fait nouveau, mais encore un fait que l'on peut contrôler et examiner dans ses détails. Sous ce rapport, elle a donc une importance réelle et elle doit être prise en sérieuse considération.

Nous ne reproduirons pas ici les détails fournis par M. Melleville sur la découverte faite dans la cendrière de Montaigu. Ces détails ayant été joints à son mémoire sur les Silex taillés des départements de la Somme et de l'Aisne, a paru dans le douzième volume de la Société.

M. MATTON donne lecture d'une chanson composée en 1677 par Claude Rohault, curé d'Holnon (canton de Vermand), à propos de la prise de Cambrai :

*Cantique pour remercier Dieu de la reddition de Cambray  
arrivée la veille de Pâques de l'année 1677, sur le chant  
O filii et filiae.*

1<sup>re</sup> PARTIE.

Fils et filles, soyez joyeux.  
Notre monarque glorieux  
Est de Cambray victorieux.  
Alleluia.

Plus de dix mille paysans  
Y coururent en même temps  
Avec ordre des intendants.  
Alleluia.

Ils furent par nostre vainqueur  
Beaucoup prisez pour leur vigueur  
Aux lignes travaillant de cœur.  
Alleluia.

La tranchée ensuite on ouvrit  
Ou chacun volant s'offrit,  
Ce qui les assiégez surprit.  
Alleluia.

Nostre canon de tout costé  
Estant adroitement pointé,  
En huit jours força la cité.  
Alleluia.

La citadelle crut alors  
Pouvoir tenir par ses efforts,  
Mais ceux du roi furent plus forts.  
Alleluia.

Le dix-septième jour d'avril  
Les coups tombans comme grésil,  
Il la prit malgré le péril.  
Alleluia.

Celle qui donnait tant d'effroi  
Fut réduite aux derniers abois  
Par le plus auguste des rois.  
Alleluia.

Tous nos soldats presque d'un saut  
S'en alaient monter à l'assaut,  
Pour la réduire comme il faut.  
Alleluia.

Le gouverneur sans hésiter  
Se pressa de parlementer,  
Puis la place on lui vit quitter.  
Alleluia.

Nostre grand roy le lendemain  
S'y transporta le matin  
Pour rendre grace au souverain,  
Alleluia.

2<sup>e</sup> PARTIE.

Adieu la contribution.  
Cette heureuse reddition  
Nous délivre d'affliction.  
Alleluia.

Chacun jouira de son bien,  
Le fermier n'en retiendra rien,  
Il se contentera du sien.  
Alleluia.

La jeunesse y verra régner,  
Tous les gens de bien y gagner,  
Et tous les méchans s'éloigner.  
Alleluia.

La campagne en profitera,  
Le bourgeois s'y délectera,  
Le laboureur y chantera.  
Alleluia.

Elle n'aura plus d'ennemis,  
Tous ses voisins sont ses amis,  
Puisqu'à la France ils sont soumis.  
Alleluia.

Les brebis s'y rassembleront,  
Les pasteurs les y garderont,  
Leurs maîtres les visiteront.  
Alleluia.

Son archevêque y reviendra,  
Au roy son honneur il rendra,  
A nos prélats il se joindra.  
Alleluia.

Cette impériale cité  
Qui faisait leur mendicité  
Causera leur félicité.  
Alleluia.

Pour des succès si merveilleux  
Chantons des chants mélodieux  
En bénissant le roy des cieux.  
Alleluia.

Elle-mesme a déjà l'honneur  
D'avoir Cezan pour gouverneur  
De qui viendra tout son bonheur.  
Alleluia.

Remercions-le incessamment  
Et prions le humblement  
Que le roi vive longtemps.  
Alleluia.

Claude Rohault a composé un grand nombre de poésies religieuses qui ont été imprimées de son temps, mais qu'on ne trouve plus. La chanson précédente ne donne pas une idée bien avantageuse de ses talents poétiques ; elle est cependant curieuse comme renseignement historique.

Il était frère de Jacques Rohault, physicien et philosophe, dont les écrits acquièrent de son temps une certaine célébrité. L'époque de sa naissance et celle de sa mort ont été faussées par les biographes. Une note de son frère établit qu'il était né à Amiens, non en 1620, mais le 24 mars 1618, et qu'il mourut de la pierre le 27 décembre 1672 et non en 1674. Elle est ainsi conçue :

« Le 27 de décembre 1672, une heure après minuit, est décédé à Paris M. Jacques Rohault, mon frère aîné, et a esté solennellement enterré le lendemain en sa paroisse de St-Merric ou Méderic, après avoir été muni de tous les sacrements de l'église qu'il a très humblement demandé. M. de Blancpignon, son curé, et M. Liénard, son médecin,

---

aussi bien que ma sœur Pruvost et M. Duchatel, outre sa femme, sa fille et autres parens de Paris, l'ont assisté jusqu'à la fin. Il avoit esté né à Amiens le 24 de mars, sur les six à sept heures du matin 1618. Il a été estimé le plus savant philosophe et mathématicien de son temps. Il a eu les personnes de la plus haute qualité pour disciples et est mort de la pierre, estant choisi du roy mesme pour être précepteur de monseigneur le Dauphin. Sa physique et ses autres livres le feront vivre éternellement dans la mémoire des gens savants. »

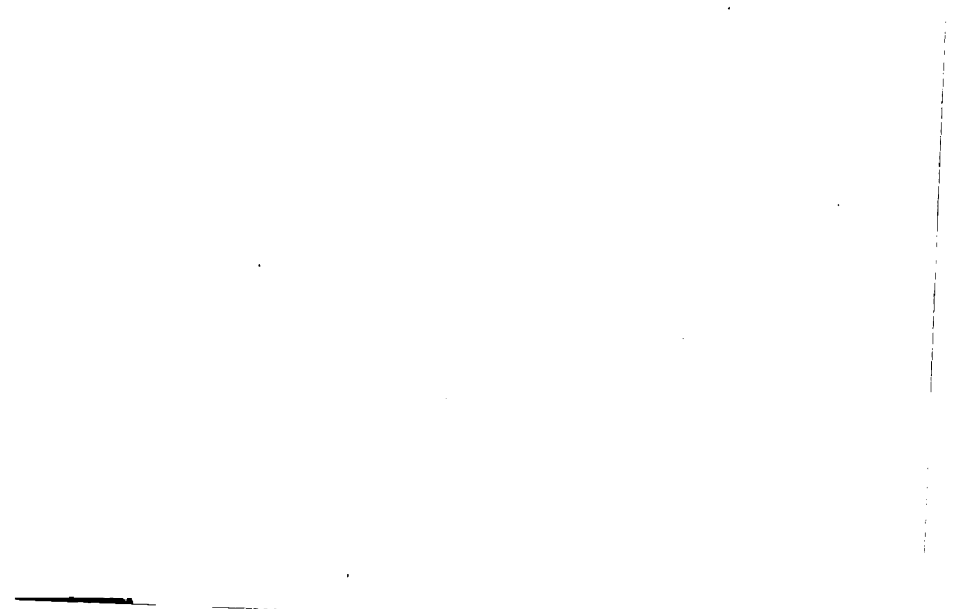
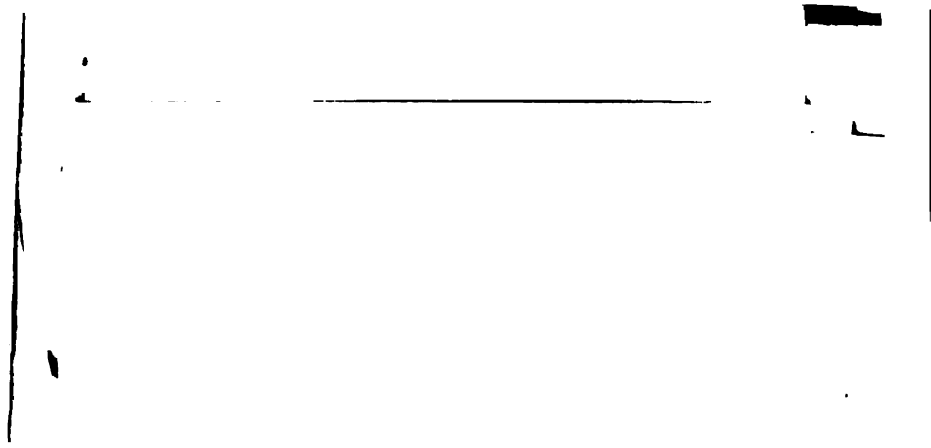
Claude Rohault donne en outre quelques renseignements assez curieux sur la publication de ses ouvrages.

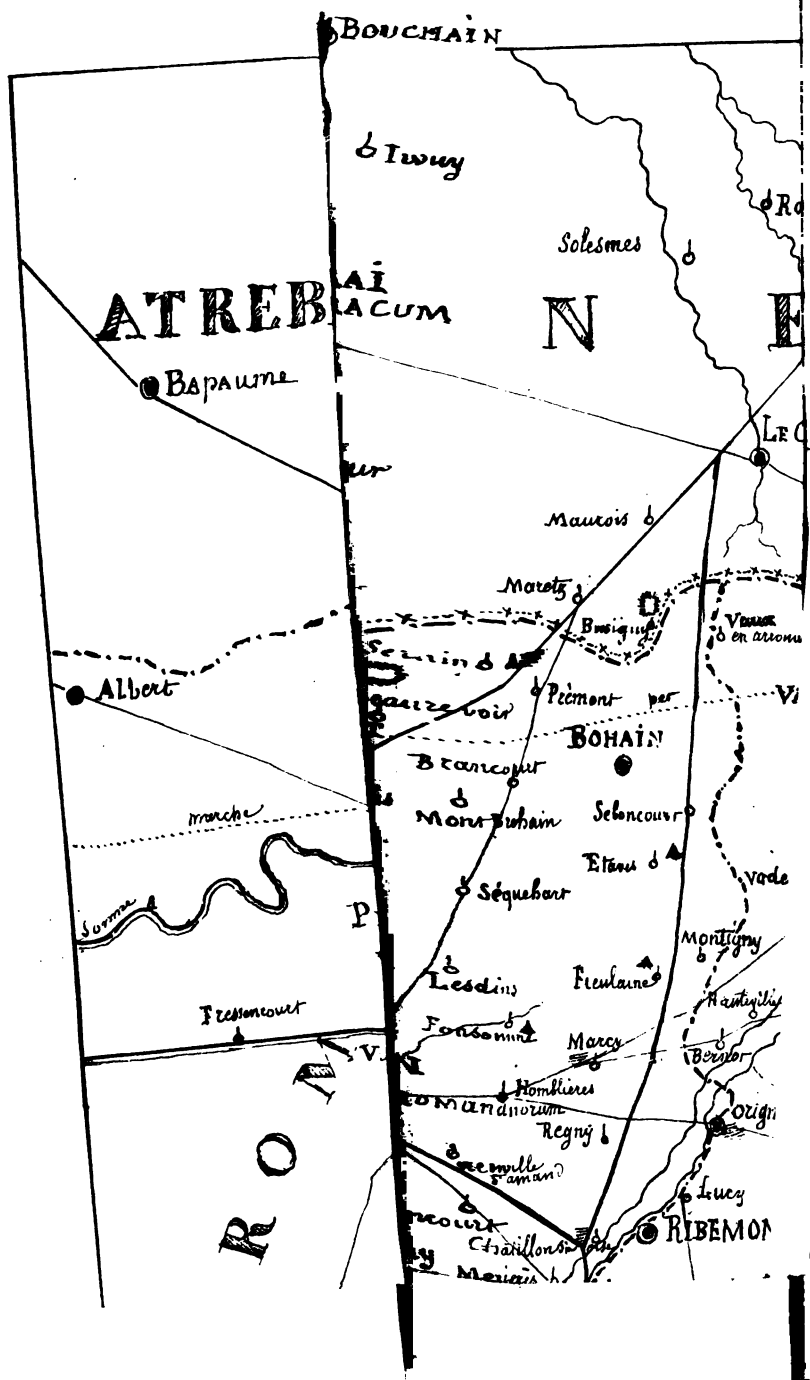
« Je suis party de Holnon pour Paris le 1<sup>er</sup> juillet (1674) où j'ay esté six semaines pour l'impression de mon livre (poésies religieuses.)

» Ce cantique sur la reddition de Cambray, que j'ai composé, a esté publié avec approbation à St-Quentin chez Claude Lequeux, et ensuite à Paris, à Rouen, à Amiens et en plusieurs autres villes du royaume, où il a esté bien receu de chacun, notamment de monseigneur l'archevêque et de M. le gouverneur de Cambray, de messeigneurs les évesques de Noyon, de Soissons et d'Amiens, de M. de Breteuil, intendant de Picardie, qui en a présenté à M. de Louvois, lequel a assuré qu'il le feroit voir au roy ; enfin il a esté bien receu de tous les bons français qui n'ont pas eu de plus agréable cantique sur cette reddition que celui de l'Alleluia. »

Le président consulte l'assemblée pour savoir si, aux termes de son règlement, elle entend procéder dans cette séance à l'organisation de son bureau pour 1862. Il est décidé que cette opération sera remise à la prochaine séance, dans l'espoir qu'il s'y trouvera un plus grand nombre de membres présents.

M. PIETTE donne lecture de plusieurs nouveaux chapitres





de son travail sur les voies romaines dans le département de l'Aisne :

ROUTE DE DIZY-LE-GROS A FAUCOUZY,

• VERS GUISE ET SEBONCOURT,

*Par Le Petit-Clermont, Montigny-le-Franc, Heraucourt, La Tombelle, Châtillon-lès-Sons, Faucouzy et Landifay.*

• Nous trouvons à la page 456 de l'Introduction à l'Histoire générale de la Picardie, par D. Grenier, l'indication d'une voie antique qui, partant des environs de Dizy-le-Gros, se dirigeait sur Faucouzy et de là sur Guise et vers le nord par Etreux.

Il existait, en effet, une ancienne voirie dans la direction indiquée par D. Grenier, et si nous l'avons retrouvée avec certitude sur les territoires de Marle, de Châtillon, de Sons, de Faucouzy, de Landifay, nous devons avouer que nous avons été moins heureux dans le canton de Sissonne et dans la partie orientale du canton de Marle où sa présence ne nous a été révélée en quelque sorte que par des découvertes d'antiquité gallo-romaines, telles que tuiles, vases, armes et médailles qui ont été pour nous autant de jalons à l'aide desquels nous allons essayer d'indiquer son parcours.

Cette route, suivant toute apparence, devait venir des environs de Château-Porcien par Recouvrance, Banogne et l'abbaye de La Valroy. Sa direction vers Marle à partir de Dizy-le-Gros, nous est indiquée par ces mots : *ad pirgum qui vocatur Marlois usque ad territorium de Seon*, que nous trouvons dans une charte de 1163, par laquelle l'archevêque de Reims confirme à l'abbaye de Cuissy les biens qu'elle possédait à Dizy et qui lui avaient été donnés par Henri, comte de Grandpré, lorsqu'il fit l'acquisition de Château-Porcien et de Chaumont.

Nous ne pensons pas qu'elle se dirigeait de Dizy vers les fermes de Clermont, qu'on sait n'avoir été construites qu'en



1168 par les religieux de Saint-Martin, qui s'en dessaisirent, dans la suite, en faveur de l'évêque de Laon. Il est plus probable qu'elle tendait vers le *Petit-Clermont*, à deux kilomètres plus au midi, du côté de Boncourt, emplacement désert aujourd'hui, mais couvert de débris qui annoncent d'anciennes habitations, et où l'on a trouvé, en 1849, 1,500 médailles romaines. De là, elle gagnait Montigny-le-Franc, village qui renfermait plusieurs francs-aleux, cédés vers 1169 aux religieux de Saint-Martin par Ermangarde, dame de Montaigu, et Robert, son fils. Elle devait ensuite marcher vers les *Six Chemins*, emplacement du territoire de Montigny que nous avons déjà signalé à cause de ses fondations antiques, de ses débris de mosaïque et de ses médailles gauloises et romaines.

Au delà, il est difficile de la suivre ; mais tout porte à croire que c'est elle qu'on retrouve à quelques kilomètres plus loin, au nord de Cuirieux, sous l'aspect d'un vieux chemin vert qui sert de limite, sur une grande étendue, aux territoires d'Autremencourt, de Cuirieux et de La Neuville-Bosmont. Le prolongement rectiligne de ce chemin se porte sur la ferme d'Heraucourt, *Harialdi curtis*, qui fut autrefois un village dont Barthélemy donna la cure à l'abbaye de Thenailles en 1135, et de là sur les *terres de Certeaux*, territoire d'Autremencourt, où l'on rencontre de nombreux débris des temps romains et des médailles des empereurs. Là fut, sans aucun doute, un groupe d'habitations nombreuses qui furent détruites pendant les invasions barbares. Il fut rebâti au *xiii<sup>e</sup>* siècle par un seigneur de la maison de Coucy, qui, pour y attirer les habitants, promit par une charte de 1209, à ceux qui viendraient s'y fixer, trois pugnets de terre pour un cens annuel de quatre deniers. (1) Ce nouveau village, qui relevait en plein fief, foi et hommage de la seigneurie de Vervins, fut détruit de nouveau dans les guerres du *xvi<sup>e</sup>* siècle. En 1753, au moment où Louis-Auguste de Rohan-Chabot, seigneur de Vervins, du chef de sa femme

(1) *Dictionnaire Historique du département de l'Aisne*, par M. Melleville, T. II, p. 186.

Olympe de Bonneville, faisait faire le terrier de sa seigneurie, on n'y remarqua rien plus qu'une mesure et un colombier disparu depuis (1).

Nous retrouvons la chaussée après Certeaux, se dirigeant vers la ferme de *La Tombelle*, ancien domaine des seigneurs de Marle de la maison de Coucy, et que des titres de 1249, 1271 et 1276, désignent et sous la dénomination de *Tomella* et de *Toumella*; elle doit sans doute ce nom à une butte ou motte parfaitement conservée, qui s'élève dans un des vergers qui l'entourent. Cette butte, haute de six mètres environ, présente comme celle de Vouël une forme allongée, qui s'incline de l'est à l'ouest dans le sens de la longueur. Placée sur un point culminant d'où la vue s'étend sur un immense horizon, elle semble, comme beaucoup de monuments du même genre que nous avons déjà vus, appartenir à un vaste système d'observation et de signaux en usage dans les temps les plus reculés.

La route descend en suite par la Briqueterie vers la vallée arrosée par les eaux de la Serre et du Vilpion, qu'elle traverse sur la limite même des territoires de Marle et de Voyenne, laissant à sa droite les tours démantelées du château du fameux Thomas de Marle, et à sa gauche le cimetière franc de Voyenne où l'on a recueilli de nombreux objets d'art auxquels nous devons quelques connaissances sur le caractère et les mœurs de la race mystérieuse qui y avait enseveli le secret de son état social.

Le tracé de la chaussée reparait au delà de la vallée, au *Poirier de Saint-Quentin*, à gauche d'Haudreville, ferme importante qui, dès l'année 1111, appartenait à l'abbaye de Fesmy. Les titres de cette maison, du <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et du <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle, font souvent mention du *Moulin Colin Monot* et des terres aboutissant à la chaussée qui y conduisait. Ce moulin dont on voyait à peine quelques vestiges dans le siècle dernier, était placé dans la prairie, sur la direction de la route. Du poirier de Saint-Quentin elle marche vers Châtillon-lès-Sons, en traversant le bois de La Haye

(1) Terrier de Vervins aux Archives de la Préfecture de l'Aisne.

et passe au pied de la montagne sur laquelle se s'élève l'église du village. Des grosses tuiles à rebord et de ses débris de la céramique ancienne rencontrés dans le cimetière et autour de l'église, indiquent que cette crête a été occupée dans les temps gallo-romains. Au <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle, une bonne forteresse féodale avait remplacé le castellum romain. Détruit à son tour pendant les guerres des seigneurs, ce château-fort fut, en 1260, le motif d'un accord entre le comte de Rethel et Thomas de Vervins, par lequel ce dernier prit l'engagement de ne plus le réédifier.

La chaussée nous conduit ensuite au village de Sons-et-Ronchères dont elle traverse la partie basse pour gagner Faucouzy par le lieudit en *Berzelu*, où on la retrouve à deux pieds sous le sol, à côté du chemin moderne. Une charte de 1231, du cartulaire de l'abbaye de Foigny, f. 8<sup>r</sup>3, v., la désigne sur ce point, sous la dénomination de *Strata; in Bergeliu sicut strata ducit de Foukosis ad Sons* (1). Elle passe à 1,500 mètres à l'est de la pierre de Bois-Pargny, espèce de menhir planté à l'extrémité du territoire du village dont il porte le nom. Cet énorme monolithe en grès, qu'on appelle aussi le *Verziau de Gargantua*, s'élève à près de cinq mètres de hauteur; il est toujours l'objet d'un certain respect de la part des habitants du pays qui ne s'en approchent qu'avec une terreur mystérieuse. D'après les uns, c'est un symbole de l'idolatrie celtique, peut-être une image de l'Hercule Pantophage des Gaulois; d'après les autres, ce n'est qu'un signe commémoratif d'un grand événement oublié dans l'histoire (2).

C'est le dernier monument qu'on rencontre avant d'arriver à Faucouzy, groupe de plusieurs fermes qui formaient autrefois un village, *quondam pagus* disent les chartes de l'abbaye de Foigny, à qui la cure appartenait par dotation de l'évêque Barthélemy. Dès le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, les religieux remplacèrent le village par un grand établissement agricole qui devint un des plus importants du Vermandois et de la Thiérache; il occupait

(1) Introduction à l'*Histoire générale de la Picardie*, p. 456.

(2) Voir *La Thiérache*, p. 6

vingt-cinq charrues et ses produits s'exportaient jusque dans les Flandres et la Hollande (1). Faucouzy ne forme plus aujourd'hui qu'une dépendance de Monceau-le-Neuf, village qui montre des traces romaines consistant particulièrement en grosses fondations ; on y a découvert le 14 mai 1799, des restes de tours qui appartiennent à cette époque et dont on a extrait 288 médailles à l'effigie des empereurs Alexander Severus, Gallianus, Claudius II, Quintillus, Aurelianus, Tacitus, Probus, Postumus, Victorinus et Tetricus.

De Faucouzy, la route gagne Landifay qui se recommande également par une haute antiquité ; des débris historiques existent aussi sur son territoire, surtout au *Vert-Donjon*. Il y a quelques années, en construisant la ligne vicinale n° 31, on y a trouvé des monnaies, des poteries fines, des urnes en verre, des fers de lance, des haches, une magnifique poignée d'épée en argent doré, des verroteries, des agrafes et des boucles de ceinturons (2).

Elle se portait ensuite sur Courjumelle, Origny-Ste-Benotte et St-Quentin. Cette direction entre Marle et St-Quentin est constatée par un procès-verbal d'enquête du 19 septembre 1702, dressé par M<sup>e</sup> Charles-François Desforges, lieutenant civil et criminel au bailliage de Ribemont. La plus grande partie des témoins entendus dans cette enquête déclarent : « que » le chemin royal de St-Quentin à Vervins et à Marle, passe à » Courjumelle, à Landifay et se sépare en deux au Vert-Donjon ; le premier prend à gauche, le second à droite ; passe » ensuite à Faucouzies, à Sons, et de là à Marle ; qu'il est beaucoup plus large que les autres, et qu'ils ont vu sous quarante-cinq ans environ, mesurer et arpenter ledit chemin par » ordre de MM. les grands-voyers, qui ont condamné plusieurs » personne à l'amende pour avoir fait entreprise dessus. » (3).

Le village de Landifay où se séparait la route de St-Quentin

(1) *Histoire de Foigny*, par M. A. Piette, p. 76.

(2) *Mémoires de la Société académique de Laon*, t. p.

(3) Archives du département de l'Aisne. Enquêtes du bailliage de Ribemont. Liasse n° 109, années 1700 à 1717.

à Marle et à Vervins, était un point d'où s'élançaient deux autres irradiations importantes. La première marchait directement sur Guise, comme le dit dom Grenier, passait à droite de la ferme de Louvry et arrivait à Guise par l'extrémité du faubourg Chantraine, dans l'angle formé par les routes modernes de St-Quentin et de Marle; elle devait gagner le nord par Etreux et Câtillon. La seconde se dirigeait vers la ferme de Viermont, traversait le territoire du Mont-d'Origny dans sa partie nord-est à deux ou trois mille mètres du village, et aboutissait à la rivière d'Oise vis-à-vis de Bernot, où elle se perd dans les prairies. Depuis Viermont jusqu'à l'Oise, elle porte sur les plans du cadastre le nom de *Chemin du Roi*, dernier souvenir d'une viabilité bien déchue. Un arpentage de terres de l'abbaye d'Origny, de 1745, lui donne également le même nom; elle devait se prolonger vers le nord par le voisinage de Montigny-en-Arrouaise où l'on trouve, dans la partie est du territoire, un tronçon de chaussée qui semble par sa direction se rattacher avec elle. Il est probable qu'elle rejoignait vers Etave et Seboncourt la voie de Châtillon-sur-Oise au Câteau.

## CHEMIN DE ST-QUENTIN,

### VERS ETRÉUNGT-CAUCHIE (NORD),

*Par Homblières, Marcy, Vadencourt, Lesquièlles-St-Germain,  
Iron, Dorengt et Le Nouvion.*

Une voirie fort ancienne, et qui subsiste encore en grande partie, paraît avoir relié dans les temps anciens, la ville de St-Quentin à la position romaine d'Etréungt-Cauchie, sur la grande voie stratégique de Reims à Bavai.

Elle était commune avec celle de Guise, par Homblières jusqu'au village de Marcy, où elle s'en détachait pour traverser la grande plaine ondulée qui s'étend entre Fontaine-Uterte et Bernot, Fioulaine et Hauteville, Montigny-en-Arrouaise et Noyal; l'espace qu'elle parcourt entre ces deux dernières loca-

lité est signalé par un carrefour, formé par la réunion de sept chemins parmi lesquels se remarque celui qui allait de Faucouzy vers Etaves et Seboncourt. On n'indique pas d'antiquités sur cet emplacement où on ne paraît pas, du reste, les avoir recherchées.

La route gagnait de là le village de Vadencourt situé à l'extrémité extérieure de la courbe formée par la rivière d'Oise, à peu de distance de son confluent avec le Noirieux; on passait ces deux rivières à gué, de là sans doute le nom du village *Vadum Curtis*. Les ponts qui existent aujourd'hui ne paraissent pas remonter au delà du XIII<sup>e</sup> siècle, si l'on s'en rapporte à une charte du mois de mai 1269, par laquelle Jean de Châtillon, seigneur de Guise, « octroya as religieux, hômes, » l'abbé et le couvent de Bohéries, la Cauchie de Vadencourt, » dusques à six ans continuellement accomplis, comtez dels » mois de may, ki fu en l'an de l'incarnation Notre-Seigneur, » mil deux cent et sessante-huit, dusques à terme devant dit, » de six ans. Continuez et accomplis, en tele manière k'en » recompensation de ceste Cauchie li abbés et li couvent de- » vant dit, feroient le pont de Vuadencourt et li pont de Ra- » dones, de pierres suffisamment, dedans ces six ans deseur- » dis, et il s'oblige de leur délivrer et faire avoir par sa terre, » grés et pierres pour ces ponts faire à leur couts, et le terme » de six ans accomplis, la Cauchie devant dite reviendrait à la » ville de Vuadancourt (1). »

En 1554, les religieux de Bohéries étaient encore chargés de l'entretien de ces ponts et ne s'en acquittaient pas toujours avec toute l'exactitude désirable. C'est par cette route que Louis XIV passa le 3 mai 1670, allant de St-Quentin à son armée de Flandre rassemblée autour de Landrecies; le roi, la reine et toute la cour dinèrent à Vadencourt.

Après avoir traversé le Noirieux et laissé sur l'autre rive le village de Verly, connu par la découverte récente d'un riche cimetière mérovingien, la route arrive à Lesquielles,

(1) *Histoire de la Maison de Châtillon*, par Duchène.

*Scala*, localité importante qui avait déjà des foires fameuses dès l'année 1171. On voit, près de l'église du village, un gros tertre fait de main d'homme, qui passe aux yeux de quelques personnes pour une tombelle et que M. Coutier, ancien chanoine de Guise, regarde comme le tombeau d'un officier de César nommé Sextus Baculus<sup>(1)</sup>. Il serait plus simple, peut-être, de n'y voir qu'une butte castrale, un dernier vestige du donjon du château de Lesquielles, pris et rasé en 1175 par Philippe, comte de Flandre.

Un peu après Lesquielles, la chaussée semble projeter une de ses branches vers Lavaqueresse; quant au tronc principal il se porte sur Iron, traverse la rivière au vieux pont, lance un de ses rameaux vers Etreux et continue sa marche vers Dorengt, sous le nom de *Chemin Carin*, dénomination qui rappelle involontairement le souvenir de l'empereur de ce nom.

A Dorengt, au lieudit *le Fort*, le sol est jonché de tuiles romaines et du moyen-âge; on y a recueilli des monnaies d'Antonin, de Faustine, de Lucile, de Commode, de Valérien, de Postume et de Julia Mœsa, confondues avec des armes, des boucles de ceinturons, des verroteries et des vases en terre et en verre.

Au delà de ce dernier village, il est difficile de suivre exactement le tracé du chemin; à en juger par la prolongation de son alignement, il devait passer aux hameaux *du Pré à Cail-lau* et de *la Voyerie*, s'engager dans les bois du Nouvion qui cachent sous leurs futaies tant de traces historiques encore inconnues, et arriver par Floyon à Etrœungt-Cauchie où il se joignait à la voie de Reims à Bavay. Quelques antiquaires ne partagent pas cet avis et supposent que la route, en sortant de Lesquielles, marchait directement vers La Capelle, en traversant le bois de St-Germain et le lieudit le Champ de Bataille; elle passait alors au sud de Lavaqueresse et de Leschelle, et rejoignait vers le hameau de la Rue-Herpaine la route moderne de Guise avec laquelle elle se confond jusqu'à La Capelle.

(1) *Histoire du Diocèse de Laon*, p. 12.

C'est une direction dont il ne nous a pas été possible de nous assurer et dont nous laissons la recherche à ceux qui, après nous, s'occuperont de ces sortes de recherches.

## GRAND CHEMIN DE ST-QUENTIN A GUISE.

*Par Homblières, Marcy, Bernot, Hauteville et Macquigny.*

Dom Grenier,, dans ses mémoires manuscrits, range le grand chemin de St-Quentin à Guise au nombre des voies romaines incertaines et le conduit par Harly, Homblières et Marcy. La carte de Cassini, qui en indique le tracé jusqu'à Guise, lui donne aussi cette direction; de Marcy, il s'avance en ligne droite sur Bernot et Hauteville, traverse la vallée entre ce village et Macquigny, s'élève ensuite sur les plateaux de la rive gauche de l'Oise, touche à la ferme de Couvron, à celle de la Motte qui tire, sans doute, son nom d'une butte ou motte celtique placée jadis dans son voisinage, et arrive à Guise entre la haute-ville et le château. Cette vieille cité ne montre que peu ou point d'antiquités romaines sur son territoire; mais il n'en est pas de même dans son voisinage où elles abondent dans beaucoup de localités, particulièrement à Romery où l'on a trouvé des vases d'une forme très-élégante. A Beaurain, on a exhumé des poteries, un miroir métallique, divers ornements en cuivre et une médaille de la grosseur d'un décime, portant un cheval avec le mot *Decurio*; à Bohéries, on a recueilli de nombreuses monnaies en cuivre et en argent, au type des empereurs Tetricus, Posthumus, Vespasianus, Gallianus, Victorinus, etc. (1). Si la ville de Guise ne montre pas des débris de ce genre, il est difficile néanmoins de ne pas lui accorder une origine des plus anciennes. Sa position sur une rivière importante au centre des deux grandes voies qui se dirigeaient de Reims vers Bavi et Arras, les nombreux chemins qui s'y rattachaient venant de Dizy-le-Gros par Faucouzy, du nord par

(1) *Histoire de Guise*, par l'abbé Pécheur, p. 17. t. I.



Etreux, de St-Quentin par Origny, et probablement aussi de Vervins par Beaurain, doivent faire supposer qu'elle doit son origine à un oppide gaulois dont le château occupe l'emplacement.

### CHEMIN DE CHAVIGNON A NIZY-LE-COMTE,

*Par Monampteuil, Montbérault, St-Erme et Joffecourt.*

Chavignon était aussi le point de départ d'un vieux chemin qui rattachait la chaussée de Soissons à Laon à celle de Reims à Bavay, et présente tous les caractères des voiries gauloises. Voici l'itinéraire de cette route que nous avons suivie dans toute son étendue entre Chavignon et Nizy-le-Comte.

Elle franchit la rivière d'Ailette au Pont-Auger et s'élève sur la colline de Monampteuil, village fort ancien, autrefois chef-lieu d'une vicomté qui, comme celle de Renaissart, n'étendait sa juridiction que sur la connaissance des entreprises, forfaits et autres délits commis sur tous chemins et toutes places publiques, dont la punition en amende n'excédait pas 22 sols (1).

Arrivée sur le plateau qui sépare la vallée de l'Ailette des marais de l'Ardon, elle ne le quitte plus et en suit les contours jusque dans le voisinage du camp de St-Thomas; dans toute cette étendue elle est appelée indistinctement le *chemin des Blatiers* ou le *chemin de Soissons à Montaigu*, parce qu'elle servait anciennement de moyen de communication entre ces deux localités.

Elle passe au pied du moulin à vent de Lierval où elle a l'aspect d'un beau chemin vert de douze à quinze mètres de large; elle laisse à gauche la ferme de Chaumont et arrive sur les hauteurs de Montbérault, dont elle longe les anciens retranchements dans leur partie méridionale; passe au pied de l'Arbre de Martigny, entre Orgeval et Chéret, aux moulins de

(1) Papiers de la famille de Flavigny. Procès entre Jean d'Estrez, évêque de Laon, et Claude de Flavigny, seigneur de Monampteuil. 1<sup>er</sup> janvier 1685.

Montchâlons et atteint les hauteurs de Festieux au moulin Buvry où elle rejoint la voie de Reims à Arras; elle la suit un instant, jusqu'à la naissance du vallon d'Arrancy, au lieudit *la Fosse-Grisarde*, au point où la route de Laon à Reims vient recouvrir presque entièrement la voie romaine qui marche vers Reims; de là elle continue sa direction vers l'est pour aller passer à trois cents mètres du front du camp de St-Thomas. La carte du dépôt de la guerre la désigne sur ce point sous la dénomination de *chemin des Romains*, sans aucun doute parce que les officiers d'état-major l'ont considéré comme le prolongement de la route romaine venant de Veslud, sans faire attention que cette dernière, recouverte par la route moderne aussitôt après le coude qu'elle forme à la Fosse-Grisarde, poursuit directement sa marche vers Reims par Berry-au-Bac.

M. Devismes, dans ses mémoires manuscrits sur le camp de St-Thomas, parle ainsi de cette route :

« En avant du camp de St-Thomas, dit-il, et à une centaine  
» de mètres de distance, passe un chemin vicinal qui conduit  
» de Festieux à Outre et St-Erme; ce chemin, dans quelques  
» parties, a tous les caractères d'une chaussée romaine, mais  
» très dégradée et défigurée; je l'ai découvert, en portant atten-  
» tion à la direction de la voie romaine qui, à Veslud, s'élève sur  
» la montagne de Festieux et vient aboutir à la Fosse-Grisarde où  
» la route de Reims la coupe sous un angle d'environ 45 de-  
» grés. Cette voie devait se prolonger à l'est de la route et  
» probablement sous le même angle; elle a disparu sans doute  
» par l'effet des défrichements; mais c'est en suivant cette di-  
» rection que je l'ai retrouvée près du camp. La disposition des  
» petites pierres plates employées dans la confection de cette  
» chaussée et que j'ai remarquées vis-à-vis du camp, les restes  
» d'empierrement et de cailloutis fort solides qui se voient  
» encore dans une partie, et les pierres et cailloux répandus  
» dans les terres voisines m'ont confirmé dans mon opinion;  
» mais il ne semble pas que cette voie aboutissait au camp; il  
» paraît qu'elle passait sur le front à une centaine de mètres. »

La route, en effet, n'aboutissait pas au camp, elle le laissait

sur la droite et, arrivée à l'extrémité du plateau, elle descendait à St-Erme, village qui portait autrefois le nom d'*Ercri*, nom qu'il abandonna pour prendre celui du Saint auquel il donna le jour dans le VIII<sup>e</sup> siècle. Elle passe à Ramecourt, sert de limite entre Amifontaine et Sissonne, longe les fermes de Joffecourt, le territoire de La Malmaison et arrive à Nizy-le-Comte, près du lieudit *la Justice*, où l'on aperçoit, au printemps, son tracé dans la verdure, au-dessous du chemin vicinal actuel (1).

La déviation qui a fait donner à cette route le nom de *chemin de Soissons à Montaigu*, s'en détachait sur la montagne de St-Thomas, presque en face du camp. Elle s'éloigne vers la gauche, et, après un parcours de deux kilomètres, elle arrive à l'extrémité du plateau sur les hauteurs qui, s'abaissant graduellement, viennent expirer aux bords des grandes plaines de la Champagne. Le chemin descend la côte, d'abord dans un cavée profonde d'une pente régulière et assez douce ; puis son sillon paraît et disparaît tour à tour dans les bois et dans les terres pour ne plus montrer son empierrement qu'à un pied sous le sol, lorsqu'il arrive à Montaigu, joli village

(1) La partie du canton de Sissonne que traverse ce chemin, montre de nombreux vestiges antiques, qui prouvent que ces grandes plaines si dénudées et si peu productives aujourd'hui n'avaient pas été cependant dédaignées par les Romains. On retrouve leurs traces à Sissonne que de vieux titres surnomment la Teutonique, à Lappion, à La Selve, à Magny-Villers. Des tombes en pierres ont été trouvées près de Joffecourt, sur les bords même de la route. A cinq cents mètres de La Malmaison, existe une motte encore fort élevée, bien que la culture en ait considérablement réduit la hauteur; la vue se porte de là sur la route de Reims à Arras et sur celle de Reims à Bavai, sur Laon, Reims, le camp de St-Thomas, le Gros-Dizy, Nizy-le-Comte et une infinité d'autres localités. C'est dans le voisinage de cette butte que fut trouvée, il y a une vingtaine d'années, une espèce de borne en pierre-calcaire, haute d'un mètre environ, présentant sur une de ses faces un encadrement où sont gravés en bas relief deux personnages dont l'un semble tenir un coq entre les bras; cette pierre est surmontée par une tête à trois visages, couronnée elle-même par une tête de bœuf. Elle est aujourd'hui la propriété de M. Oyon, imprimeur à Laon.

agréablement assis dans un vallon entouré de montagnes, de vignobles et de vergers. Des tuiles, des poteries et des médailles trouvées sur les lieuxdits l'*Empereur* et le *Pérou* (1), indiquent que ce délicieux vallon avait séduit et fixé plus d'un romain, comme il avait sans doute captivé les populations gauloises. Le moyen-âge y a laissé aussi ses souvenirs dans les ruines du château qui se dressait sur la crête d'un mamelon isolé; mais laissons là ces témoignages de sa puissance et de ses agitations, et reprenons une autre route des temps gaulois.

### CHEMIN DE LAON A NIZY-LE-COMTE,

*Par Sissonne, Macquigny et La Selve.*

Il faut aussi ranger au nombre des plus anciens chemins de la contrée, celui qui conduisait de Laon à Nizy-le-Comte.

Il quittait la montagne de Laon au pied de la Valise, qui devait être une des rampes les plus fréquentées à l'époque gallo-romaine et au moyen-âge, alors que tout le plateau occupé par la citadelle était couvert de maisons et formait une partie importante de la ville.

Après avoir traversé, vis-à-vis d'Athies, la voie romaine de Reims à Arras, il prenait à gauche du chemin actuel de Sissonne, laissait à sa droite le village d'Eppes, près duquel une petite colline boisée porte le nom de *Bois de César*, puis celui de Coucy-lès-Eppes; il longe la forêt de Samoussy sur une assez grande étendue. On l'appelle encore sur ce point le *Chemin des Rouliers*, passe à peu de distance du magnifique château de Marchais, construit par Nicolas de Longueval et embelli par le cardinal de Lorraine; il arrive ensuite à Sissonne, gros bourg situé à la naissance des marais de La Souche, et que d'anciens titres nomment *Sissonne la Teutonique*. Les débris de

(1) En 1857, soixante médailles aux types d'Adrien, d'Antonin et de Faustine, y ont été découvertes enfermées dans un vase en terre; un nouveau travail de cent dix médailles y a été faite plus récemment.

l'époque romaine qu'on y a rencontrés de nos jours, indiquent une ancienne occupation qui, après sa destruction au temps des grandes invasions, aura été remplacée par une colonie des hommes du nord, de là sans doute son nom qualificatif, *la Teutonique*.

Au delà de Sissonne, la route touche à la ferme de Macquigny, ancien village dont le territoire fut enclavé dans celui de la commune accordée à Lappion, en 1191, par le prieur de St-Paul-aux-Bois. Elle traverse ensuite La Selve (*Silva*), dont le nom indique d'anciennes forêts aujourd'hui disparues, et arrive à Nizy-le-Comte.

Ce chemin présente dans tout son parcours un alignement très-régulier et sert de limites entre les territoires d'Athies, d'Eppes, de Samoussy, de Coucy-lès-Eppes, de Marchais et de Montaigu; il est probable qu'il ne s'arrêtait pas à Nizy et qu'il pénétrait dans les Ardennes par Bannogne et Recouvrance, pour gagner Château-Porcien.

#### CHEMIN DE LAON VERS SENLIS,

*Par Chailvet, Chaillevois, Lizy, Anizy, Pont-à-Courson, Leuilly, Juvigny, Cuisy-en-Almont et Fontenoy.*

M. le docteur Godelle, de Soissons, savant archéologue qui avait étudié avec beaucoup de soin la topographie de son pays, est le premier qui ait soupçonné l'existence de cette voie de communication; il en parle ainsi dans une lettre du 30 janvier 1841, adressée à M. Demousseaux de Givré, préfet de l'Aisne, fondateur de la Commission des Antiquités du département.

« Au Pont-Archer, ou plutôt à la ville d'Arlaine, *aureliana villa*, à douze kilomètres de Soissons, se détachaient quatre routes : la première se dirigeait vers le nord, traversait l'Aisne au-dessous de Fontenoy, au lieu appelé le Port; elle se rendait de là à Laon. »

C'est ce document, que nous avons retrouvé dans les archives de la commission, qui a porté notre attention sur cette route qui

est véritablement une des anciennes voiries du pays et dont nous allons indiquer le tracé en nous dirigeant de Laon vers les bords de l'Aisne.

Elle descend la montagne par l'ancienne rampe de Semilly, longe les murs du parc du château, marche directement sur la vieille tuilerie, passe entre les communes de Chivy, Mons-en-Laonnois et Vaucelle, aux territoires desquels elle sert de limite sur une étendue de deux à trois mille mètres.

Elle rejoint, au hameau du Pas-d'Ane, la route moderne de Laon à Anizy, avec laquelle elle contourne le massif de collines qui est à sa droite, en traversant Chailvet et Chaillevois, deux villages qui conservent son souvenir dans la physionomie de leurs noms.

Elle atteint ensuite Lizy, puis Anizy, gros bourg auquel la découverte de nombreuses médailles romaines, faite à différentes époques et particulièrement au *xvi<sup>e</sup>* siècle, lors des réparations exécutées à l'église St-Remy, assigne une origine des plus anciennes. Là fut probablement un *castrum* romain qui, après la conquête des Francs, entra dans le domaine royal. Au *v<sup>e</sup>* siècle, Clovis le donna à saint Remy qui en fit à son tour l'apanage des évêques de Laon, au moment où il érigea cette ville en siège épiscopal.

La route n'entrait pas dans Anizy; un peu en avant du bourg, près du cimetière actuel, elle prend sur la droite, longe la ville sur sa limite nord, laissant à droite la ferme de Penancourt près de laquelle se trouve une butte celtique. Elle arrive de là au château de Locq, s'engage dans le bois de Mortier et vient franchir l'Ailette au Pont-à-Courson, ancien passage encore fort fréquenté au moyen-âge.

Au delà de la rivière, elle contourne le *Mont des Tombes*, au sommet duquel on remarque une butte celtique, passe au moulin de Leuilly, sous les murs du château, devant l'église, et remonte la côte au lieudit le *Ranc de Pierre*, où sa largeur est de douze à quinze mètres; elle entre ensuite sur le territoire de Juvigny, touche presque à la partie nord du village et poursuit son alignement toujours assez correct entre les terri-

toires de Bieuxy et de Vaurezis auxquels elle sert de limite. Elle passe ensuite à deux cent cinquante mètres au nord-ouest de Cuisy-en-Almont, fort ancien village où la reine Brunehaut avait une villa dont elle fit cadeau aux religieux de Saint-Médard. On rapporte, mais sans preuves sérieuses, que cette villa avait succédé à une maison de campagne de *Riccus Varus*, qui fit martyriser saint Crépin et saint Crépinien.

Le chemin descend dans la vallée d'Aisne par le coteau de la Roche, traverse la partie nord du village de Fontenoy, dont le territoire a produit à différentes époques des monnaies gauloises et romaines; il aboutit au hameau dit le *Port*, vis-à-vis de l'ancienne station d'Arlaine, sur la grande route de Milan à Boulogne, par Soissons et Noyon; il semble former le prolongement de la chaussée de Senlis qui vient aussi aboutir à ce point, et devait former dans les temps anciens la communication la plus directe entre les contrées du Laonnois et le pays des Silvanectes et des Bellovaques.

#### CHEMIN DE SOISSONS A DORMANS.

*Par Belleu, le Mont-de-Soissons, Fère-en-Tardenois,  
Villers-sur-Fère et Courmont.*

Le grand chemin de Soissons à Dormans sortait de la ville par le faubourg de Crise, passait au nord de Belleu, village dont l'abbé Lebeuf fait dériver le nom de Belenus, parce que le culte de Belen, l'Apollon des Gaulois, a pu y être pratiqué autrefois.

Il traverse la riche et fertile plaine du Mont-de-Soissons, qu'on appelait autrefois le Grenier de Paris, et où quelques auteurs ont voulu placer l'antique Noviodunum.

Un peu en avant de la ferme du Mont-de-Soissons, une branche se détache sur la gauche pour gagner le pont d'Ancy, en passant entre Limé et Quincy-sous-le-Mont; on la trouve désignée sous le nom d'ancienne chaussée dans un procès-verbal

de reconnaissance des limites, des terreries et dixmeries de Limé, de 1774, cité par M. Prioux (1)

Quant à la branche principale, elle continue sa direction sur les plateaux, passe entre Nampteuil-sous-Muret et Lesges, où elle est nommée *la Chaussée*, dans un titre de l'Office de la Visitation de Notre-Dame en l'église de Soissons (2); elle laisse Cuiry-Housse à gauche, fuit entre Branges et Arcy-Ste-Restitue, passe à Fère-en-Tardenois, à Villers-sur-Fère, à Courmont, traverse la forêt de Riz, et arrive à Dormans, ville ancienne où ont été recueillies des monnaies gauloises, des poteries, des verroteries, des ornements en cuivre, et qu'on regarde comme un des douze oppides de la nation des Suessiones.

#### GRAND CHEMIN DE ST-QUENTIN A VERVINS,

*Par Homblières, Origny-Ste-Benoîte, Landifay, Sains, Rougeries, Franqueville et Cambrai.*

La route ancienne qui de St-Quentin conduisait à Vervins, s'avancait directement sur Homblières où existait déjà au VII<sup>e</sup> siècle un monastère de femmes auxquelles furent substitués des religieux Bénédictins en 948. A trois cents mètres en avant du village, elle passe au pied d'une butte couronnée par un moulin à vent, destination que très probablement elle n'a pas toujours eue. Autrefois, le meunier était tenu de donner chaque année un déjeuner aux religieux, le mercredi des Rogations, sur la butte du moulin. Un bail passé devant M<sup>e</sup> Dorigny, notaire à St-Quentin, le 20 décembre 1718, convertit cette obligation en une rente de quatre livres.

La route gagnait de là Origny-Ste-Benoîte, gros bourg qui fut dès les temps les plus éloignés un poste fortifié, destiné à défendre le passage de l'Oise. On y a trouvé, à différentes époques, des restes de grands édifices, de fortes murailles et

(1) Bulletin de la Société archéologique de Soissons.

(2) Introduction à l'Histoire de la Picardie, p. 463.



des fondations de tours, au milieu desquels on a recueilli des médailles au type des empereurs. Dans les commencements du siècle dernier, on y voyait encore quelques vestiges d'anciennes fortifications en terre. Sainte Benolte vint y semer les premiers germes de la religion, et y mourut martyr de la foi chrétienne le 8 octobre de l'année 362. Une chapelle élevée sur son tombeau ne tarda pas à être fréquentée par de nombreux pèlerins et devint, dans la suite, l'origine d'un grand établissement coenobitique qui subsista avec éclat jusqu'au moment de la Révolution.

Le vieux chemin s'éloignait d'Origny en touchant aux *Arbres du Thil*, lieu présumé du martyr de sainte Benolte; il passait aux fermes de Courjumelles, qui formaient encore une paroisse distincte en 1760, et arrivait au village de Landifay. Un procès verbal d'enquête, dressé le 19 septembre 1702, par M<sup>e</sup> Charles-François Desforges, lieutenant civil et criminel au bailliage de Ribemont, constate cette direction. Il y est dit que le grand chemin ou chemin royal, qui va de St-Quentin à Marle et à Vervins, se bifurque au Vert-Donjon, que l'une de ses branches se dirige sur Marle par Faucouzy et Sons, et que l'autre gagne Vervins par Sains (1).

Un titre beaucoup plus ancien nous indique sa marche de Landifay vers Sains; c'est une charte de 1215, par laquelle Vericus, de Colonfay (2); désirant se procurer des ressources

(1) Archives du département de l'Aisne. Enquêtes du bailliage de Ribemont. Liasse 109, années 1700 à 1717.

(2) Colonfay, village situé à une lieue au nord de la route, doit sans doute son nom et son origine au séjour de colons latins, dont les habitations furent détruites dans les grandes invasions du IV<sup>e</sup> et du V<sup>e</sup> siècle. Vers 1155, Gérard de Puisieux et Thierry, abbé de St-Michel, le rebâtirent à frais communs.

Il est remarquable que, dans nos contrées, un grand nombre de résidences romaines, détruites par les invasions barbares, furent reconstruites au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècle par les seigneurs laïques ou les maisons religieuses qui souvent étaient propriétaires communs de leur emplacement. C'est ainsi que Chaudun fut rebâti en 1100, par les religieux de St-Jean-des-Vignes, Mondrepuis, en 1170, par le seigneur de Guise et l'abbé de Bucilly, Le Gros-Dizy, en 1194, par l'abbé

pour son voyage en Terre-Sainte, vend aux religieux de Saint-Martin de Laon une certaine quantité de terre située *ad pirgum* entre Le Hérie et Sains (3).

Sa direction la porte ensuite vers les bois de Marfontaine, où on retrouve ses tronçons sous la futaie, ainsi que des débris de grosses tuiles et des fragments de belles poteries historiées; elle traverse Rougeries, puis Franqueville qu'une charte de 1157, du cartulaire de Thenailles, appelle *Loleniacum*. (*Loleniacum que nunc dicitur Francheville*), gravit la colline à l'est du village et parvient sur les hauteurs de l'Aubérieau (l'*Arbre-Haut*) qui doit son nom à un tilleul séculaire qu'on aperçoit de tous les points de l'horizon; c'est alors un beau chemin vert, très-large, qui descend en ligne droite vers Cambron. Avant de traverser ce hameau, il rencontre à sa droite l'ancien bois du *Grand Gard*, défriché il y a 20 ou 25 ans, qui s'étendait sur un terrain doucement incliné du nord au sud, depuis le chemin jusqu'au ruisseau de la Simonnette qui formait sa limite méridionale; des trois autres côtés, au nord, à l'est et à l'ouest, il était circonscrit par des fossés profonds et de forts boulevards en terre, encore très-apparents malgré les efforts de la culture pour combler les uns et pour ramener les autres au niveau du sol; les fossés devaient avoir une largeur de cinq à six mètres, et les parapets provenant évidemment des terres des fossés rejetées à l'intérieur, offrent encore sur divers points une hauteur de près de deux mètres.

Au centre de cette enceinte qui comprend une surface de 79<sup>b</sup> 25<sup>a</sup> 50<sup>c</sup>, au lieudit l'*Ermitage*, existait autrefois une source d'eau vive que le défrichement a fait disparaître; son voisinage est parsemé de grosses tuiles à rebords, et la charrue y soulevait fréquemment, il n'y a pas encore dix ans, de larges plaques de mosaïques, indices d'une riche habitation gallo-romaine. Aucune tradition ne se rattache à ce monument

de Cuiissy. Certeau en 1209, par le Seigneur de Vervins et l'abbaye de Thenailles. Mennevret, en 1217, par Jacques d'Avesnes et l'abbé de Vermand. Le Sart, en 1222, par le même seigneur et l'abbé de Clairfontaine, etc., etc.

(3) *Dictionnaire Historique* du département de l'Aisne. T. 1<sup>er</sup>, p. 180.

inconnu, dont le nom seul du hameau semble avoir perpétué le souvenir comme celui d'une enceinte militaire.

La voie gauloise de St-Quentin à Vervins longeait les retranchements de Cambron et, comme la voie de la Barbarie sur les lignes de Montbérault, elle passait dans le fossé même qui les défendait au nord; elle en sortait pour traverser le hameau, gagnant au delà le moulin du Pont-de-Pierre, sur la route moderne de St-Quentin à Vervins, la quittait à cent mètres au delà du pont, pour prendre à gauche derrière les jardins des maisons qui bordent la route. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un chemin inutile et presque abandonné, qui aboutit au pied de l'emplacement où s'élevait autrefois la ville de Vervins, le *Verbinum* de l'Itinéraire et de la Table dont nous avons déjà signalé la haute antiquité, en parcourant la voie de Reims à Bavai. (T. VI, année 1857, p. 181).

#### CHEMIN DE ST-QUENTIN AU CATEAU,

*Par Lesdins, Sequehart, Brancourt et Prémont.*

Les villes de St-Quentin et du Câteau-en-Cambresis étaient autrefois reliées entre elles par un grand chemin fort fréquenté, qui remonte aussi à la plus haute antiquité. Ce chemin, d'une belle largeur et d'une assez grande rectitude d'alignement, suit d'abord la route départementale n° 15 de St-Quentin à Bohain, s'en détache à Lesdins, marche un instant sur les bords du canal, traverse ensuite toute la longueur du territoire, laissant le village à droite, et arrive à Sequehart dont il touche seulement l'extrémité nord-est, partie du village qui a conservé le nom de *rue de la Poste*; il atteint ensuite le moulin de *l'Arbre Haut*. On trouve sur ce point et près de là, sur l'emplacement du *Bois de Forté* aujourd'hui défriché, de nombreux débris de construction, qui sont probablement les traces de l'ancienne paroisse de *Manancourt*, qui existait vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et qui fut, après sa destruction dont on ignore l'époque, confondue avec le territoire de Montbrechain.

La route gagne ensuite Brancourt qu'elle traverse dans sa plus grande étendue, puis Prémont, localité que nous avons déjà signalée pour ses antiquités romaines et dont le territoire est limité au nord-ouest par la grande voie de Beauvais à Bavai. Elle sort du département de l'Aisne à l'extrémité du territoire de Prémont, rejoint à Maretz la voie de Bavai et se porte avec elle sur le Câteau.

---

## DEUXIÈME SÉANCE.

(19 Novembre 1861.)

---

Présidence de **M. Ed. Fleury**, Président.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

*Ouvrages offerts ou envoyés par des Sociétés correspondantes :*  
Rapport de M. Alfred Maury à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 9 août 1861, au nom de la Commission des Antiquités de la France. — Revue agricole, industrielle et littéraire de Valenciennes, 13<sup>e</sup> année, n<sup>os</sup> 1 et 2. — Revue de l'Art chrétien, livraisons d'août, septembre et octobre 1861. — Annales de la Société académique de Nantes, 1861, 1<sup>er</sup> semestre. — Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, 15<sup>e</sup> volume, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trimestres 1861. — Travaux de l'Académie impériale de Reims, années 1860-1861, n<sup>os</sup> 1 et 2. — Société d'Agriculture de la Marne. Programme des concours ouverts pour 1862. — Mémoires de la Société académique du département de l'Oise, tome IV. —

**Essai sur l'histoire du Régime municipal romain dans le Nord de la Gaule**, par M. Taillart, conseiller à la cour de Douai, 1861. — **De la Génération spontanée. Nègre et Blanc. Nomenclature de ses œuvres**, trois brochures, par M. Boucher de Perthes.

M. le président donne connaissance à la Société de deux lettres qu'il a reçues de S. Exc. le Ministre de l'instruction publique.

La première, l'informant qu'un exemplaire du Dictionnaire topographique de la France serait mis à la disposition de la Société académique de Laon, et contenant envoi du Dictionnaire d'Eure-et-Loir.

La seconde, annonçant qu'une allocation de trois cents francs était accordée à titre d'encouragement à la Société.

MM. Dogny et Boucher, tous deux professeurs au collège, donnent par lettres leur démission de membres correspondants de la Société.

Il est procédé à l'élection du bureau pour l'année 1861-1862.

Le nombre des votants est de huit.

Au premier tour de scrutin sont nommés :

M. Ed. Fleury, président.

M. Melleville, vice-président, par cinq voix.

MM. Hidé, Filliette et Piette sont ensuite continués à l'unanimité sans scrutin dans leurs fonctions de secrétaire-général, trésorier et archiviste, et M. Filliette est nommé secrétaire, fonction qu'il cumulera avec celle de trésorier qu'il remplit déjà, aucun des membres présents ne voulant accepter l'une ou l'autre de ces deux charges.

M. Filliette, trésorier, rend le compte de sa gestion pour l'année 1860-1861 et dépose sur le bureau les pièces à l'appui.

Il en résulte que l'actif de la Société, au 18 décembre 1860,

jour où a été arrêté le compte du précédent trésorier, était  
de. . . . . 1,518<sup>94</sup>

Que les recettes opérées pendant l'année ont été  
de. . . . . 783 64

TOTAL des recettes. . . . . 2,302 58

Les dépenses ont été de . . . . . 788 45

De sorte qu'il reste en caisse. . . . . 1,514 13

Non compris les intérêts à liquider de 1,100 fr. placés  
à la recette générale de l'Aisne.

Après avoir pris communication des pièces à l'appui, la  
Société donne acte au trésorier de la présentation dudit  
compte et déclare l'approuver.

En présence de l'état des finances de la Société, un mem-  
bre, M. Melleville, propose à la Société de faire publier à ses  
frais l'ouvrage de Jean de Guise, abbé de St-Vincent de Laon.  
Il existe deux manuscrits de l'auteur dont on pourrait, dit-il,  
se procurer facilement la copie. Quelques observations sont  
présentées à ce sujet. Un membre propose de faire copier  
l'un des deux manuscrits par un élève de l'école des Chartes.  
Un autre membre croit qu'on pourrait obtenir le déplacement  
des deux manuscrits et leur envoi à Laon. La Société arrête  
en principe que si la dépense à faire n'excède pas ses res-  
sources, cette publication aura lieu; mais au préalable,  
M. Melleville, qui va partir pour Paris, est prié d'examiner  
les manuscrits et de faire un rapport. Il indiquerait ce que  
contiennent les volumes, en quoi ils intéressent spécialement  
le département, si la publication devrait être intégrale ou par-  
tielle, et quels frais elle entraînerait approximativement. Sur  
ce rapport, la Société demandera au Ministre de vouloir bien  
autoriser l'envoi à Laon des deux manuscrits.

Il est procédé à la nomination pour cette année de la com-  
mission de lecture, qui se composera de MM. Piette, Baton,  
Thillois et Mathon.

M. le président remercie en quelques mots ses confrères d'avoir bien voulu le continuer dans ses fonctions ; il espère que, cette année, la Société se maintiendra au rang distingué qu'elle occupe parmi les Sociétés de province, et il exhorte les membres à préparer des travaux dans ce but.

M. PIETTE donne lecture des derniers chapitres de son travail sur les voies romaines dans le département de l'Aisne :

### CHEMIN DE VERVINS A MAQUENOISE,

*Par La Bouteille, Le Chaudron, La Hérie, La Reinette  
et St-Michel.*

Le chemin de Vervins à Maquenoise n'était en quelque sorte que le prolongement de celui de St-Quentin à Vervins qui arrivait au pied de l'ancienne ville, où il faisait sa jonction avec la grande voie de Reims à Bavay. Le chemin de Maquenoise partait de ce point, s'engageait dans la ruelle des Soupirs, sur le versant septentrional du vallon du Préau, en face de la ville moderne, dont les murailles couronnent le sommet des pentes opposées ; il parcourait le lieudit la Basse-Suisse et pénétrait à son extrémité dans la cavée profonde que formait autrefois le chemin de La Bouteille, et que nous avons vu abandonné de nos jours, par suite de la construction de la nouvelle route d'Hirson qui vient couvrir l'ancienne au point où elle sort de sa partie encaissée ; ils forment ensemble la limite des territoires de Vervins et de Fontaine sur une grande étendue, traversent le village de La Bouteille, qui doit son origine à une verrerie établie vers 1540 par les religieux de Foigny, et, arrivés au sud du hameau du Chaudron, se séparent : la route moderne, pour gagner Hirson, le chemin de Maquenoise, pour se diriger vers La Hérie, laissant à sa droite le gros village de Landouzy-la-Ville (1), fondé en 1168, par Raoul de Coucy,

(1) Le vaste territoire de Landouzy-la-Ville fut sans aucun doute occupé

seigneur de Vervins, et Robert, abbé de Foigny, qui le dotèrent de franchises communales calquées sur celles de Vervins.

Depuis Le Chaudron jusqu'à la rivière du Ton, la route a complètement disparu; mais on prétend qu'au printemps, lorsque l'herbe commence à pousser, on en peut suivre aisément la trace dans la verdure, jusqu'au bord de la prairie; elle n'aboutissait pas à La Hérie, mais un peu sur sa gauche, vis-à-vis de la colline de *Terva*, emplacement d'une ville dont le nom, plus heureux que ses monuments, est seul parvenu jusqu'à nous. Après avoir franchi la rivière du Ton, elle s'élance directement sur la pente méridionale de la colline de Terva où elle présentait encore, au commencement du siècle, un large chemin vert, auquel venait aboutir les limites des enclos. Elle traversait le plateau, au centre duquel on la voyait encore, il y a vingt-cinq ans, rehaussée de plus d'un mètre sur une longueur de près de 40 mètres.

L'ancienne ville à laquelle la tradition a conservé le nom de *Terva* occupait toute la surface du plateau; on y rencontre partout d'énormes quantités de fragments de pierres, de tuiles et de belles poteries rouges historiées. Le sol sur certains points est couvert de petits cubes de mosaïques, et la culture y met souvent à jour de larges parquets couverts d'un enduit rouge et formés de ciment de chaux mêlé de nombreux morceaux de briques concassées. Du milieu de ces débris, on exhume de temps à autre des restes d'ustensiles en fer et en bronze, des médailles gauloises et consulaires, et des monnaies du haut et du bas empire. Une découverte curieuse est celle qui y fut faite

dans les temps gallo-romains, ainsi que le prouvent les nombreuses médailles qu'on y recueille tous les jours. Des découvertes du même genre avaient déjà eu lieu fort anciennement. Jean-Baptiste Delancy rapporte dans ses Mémoires manuscrits, « qu'en 1665, fut trouvée sur le territoire de Landouzy-la-Ville une potée de vieilles pièces d'argent, environ six ou sept cents, de la valeur de dix sols, ayant pour inscription *Antoninus*. En 1580 environ, avait été trouvée une autre potée d'argent sur le territoire du Lentz. »

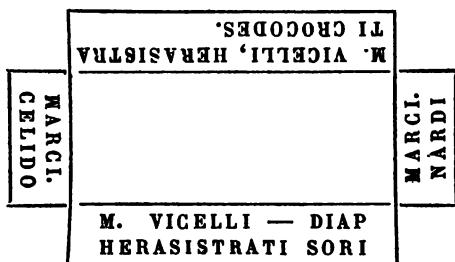
(Manuscrit de D. Delancy, prieur de Foigny. Archives du département, fond de Foigny.)



en 1851, d'un cachet d'oculiste, qui ajoute un nom de plus à la médecine ophtalmique chez les Gallo-Romains. (1)

D'après la direction du tronçon conservé si longtemps sur le sommet de la colline de *Terva*, la chaussée se portait sur les bois d'Eparcy, où son tracé a été retrouvé lors des défrichements exécutés en 1850; elle gagnait ensuite le château de la Reinette, qu'elle laissait à 200 mètres sur sa gauche. Là, il n'existe plus trace de chemin; mais on le voit figurer sous le nom de *Chemin d'Eparcy*, dans un arpentage du domaine de la Reinette, dressé au mois de septembre 1784, par Bernier, arpenteur-juré du duché de Guise (2). Les terres qui l'avoisinaient portent encore aujourd'hui la désignation de *Terres du vieux Chemin de Vervins*.

(1) Cette pierre sigillaire, trouvée à Terva, et que j'ai déposée au Musée de Laon, forme un parallépipède de 50 millimètres de longueur sur 23 de largeur et 08 d'épaisseur, dont les quatre tranches sont couvertes chacune d'une inscription gravée en creux et à rebours dans l'ordre suivant :



M. de Fontenoy, secrétaire de la Société Eduenne, à Autun, M. Jaussen, conservateur du Musée de Leyde et M. E. Johanneau, se sont occupés de cette pierre. Voici l'explication qu'a donnée M. Johanneau :

Marci VICELLI HERASISTRATI  
DIAPSORICUM.

Marci VICELLI HERASISTRATI CROCODES.

MARCI NARDINUM.

MARCI CELIDONUM.

Voir, pour plus de détails sur Terva, *La Thiérache*, page 103.

(2) Communication de M. Dumesnil, ancien juge de paix de La Fère, propriétaire du domaine de la Reinette.

La chaussée marche de là vers Sougland, traverse le vallon où s'abritait l'abbaye de St-Michel, et pénètre dans les grands bois de la Thiérache, *Theoracia Silva*, qui fesaient partie de la forêt des Ardennes, la plus considérable de toute la Gaule, *totius Gallie maxima*. (C. de bello gal., lib. VI., c. 29.)

Son parcours à travers les bois est couvert aujourd'hui par une large avenue, dressée sur un seul alignement, depuis St-Michel jusqu'à Maquenoise; c'est un souvenir de la grande route de première classe, dont Napoléon, en 1812, avait conçu le projet pour relier Paris à Hambourg. D'après les plans qui furent dressés alors, cette grande voie quittait à Vervins la route de Paris à Maubeuge, suivait le chemin que nous venons de décrire, par La Bouteille et La Hérie, s'en écartait un peu sur la gauche, pour traverser Hirson, et venait le reprendre à St-Michel, pour se diriger vers Chimay et pénétrer dans l'Allemagne par Wesel, Munster, Osnabruck et Brême. L'adjudication en fut faite et les travaux commencés; mais les événements politiques en arrêterent l'exécution. Le tracé à travers les bois de Saint-Michel est le seul vestige qui reste aujourd'hui de ce grand projet.

L'immense territoire de St-Michel, qui ne comprend pas moins de sept lieues de tour et dont les trois cinquièmes sont couverts par des forêts, montre partout des traces antiques qui appartiennent à toutes les époques de l'histoire. Parmi les premières, il faut citer ces urnes cinéraires, en granit brut, que le bûcheron rencontre si fréquemment sous les racines des chênes séculaires et qui, sans aucun doute, renferment les restes des premiers habitants de la contrée. (1)

(1) Ces urnes sépulcrales, dont le Musée de Laon possède un bel échantillon dû à la générosité de M. Millet, inspecteur des forêts, sont habituellement formées de trois pierres brutes en poudingue granitoïde, très-dur et taillées de manière à former par leur réunion une cavité ovoïde d'environ trente centimètres de profondeur; quelquefois elles ne sont composées que de deux pierres qui se superposent l'une à l'autre; elles contiennent ordinairement un vase en pâte grossière rempli d'ossements calcinés; on les appelle dans le pays, *les pierres des Sarrasins*. Les deux morceaux que forme l'urne conservée à Laon, pèsent quatre cent vingt-cinq kilogrammes.

Mémoires de la Société académique de Laon, t. II, p. 48.

Des médailles, des substructions, des tailles, des poteries, des meules et d'autres ustensiles des temps romains, y indiquent sur beaucoup de points le passage et le séjour des conquérants.

Les religieux bénédictins vinrent, à leur tour, peupler ces solitudes boisées, en y élevant vers le x<sup>e</sup> siècle, avec l'aide d'Héresinde, comtesse de Vermandois, un grand monastère qui ranima autour de lui l'agriculture et l'industrie.

Mais de tous les monuments que renferme le territoire encore si peu connu de St-Michel, le plus intéressant, ou du moins celui qui se rattache le plus directement à notre travail, est sans contredit le camp de Maquenoise, placé à son extrémité, sur la limite même de la Belgique.

Peu d'historiens se sont encore occupés de cette fortification, que Ortélin, Samson et d'autres géographes indiquent sur leur carte sous le nom de *Labieni Castra*.

D. Lelong est le premier qui en ait donné une légère description. Après avoir parlé du camp de St-Thomas près de Laon, il ajoute : « Le camp de Maquenoise n'est pas moins » curieux; destiné probablement à arrêter les Germains au » passage de l'Oise, il occupe un quart de lieue de longueur. » Il est construit partie en terre, partie en maçonnerie, avec » des souterrains, des tours de distance en distance environ- » nées de fossés. Vers le milieu était le fort principal ou le » château, pavé de grands carreaux de briques; il y avait un » puits, une prison et d'autres édifices nécessaires. On a » trouvé dans les fouilles plusieurs médailles romaines; une » chaussée passait à l'extrémité de ce retranchement, dans les » bois de l'Ardenne, et se dirigeait d'Avesne vers Mé- » zières (1).

Antérieurement à la publication de l'Histoire du diocèse de Laon, dom Lelong avait émis au sujet de Maquenoise une idée différente; il regardait cette fortification comme les restes d'un château-fort construit vers la fin du xii<sup>e</sup> siècle, par

(1) *Histoire du Diocèse de Laon* p. 20.

Jacques d'Avesnes que les religieux de St-Michel avaient pris pour leur avoué et auquel ils permirent, par un traité de 1183, *de faire une forte maison en tout leur tréfonds fors en la ville de St-Michel et Rochefort* (1).

M. Mangon de Lalande, dans une dissertation sur Samaro-brive imprimée en 1825, considère le camp de Maquenoise comme le poste où César, au retour de son expédition en Angleterre et après avoir tenu les États de la Gaule à Samaro-brive (Amiens), envoya la quatrième légion en quartier d'hiver sous les ordres de T. Labienus, *quartam in Remis cum T. Labieno, in confinio Trevirorum hiemare jussit* (2).

M. Edouard Piette a écrit aussi sur Maquenoise une notice intéressante qui a été présentée à la Commission des antiquités départementales en 1841 (3). Après avoir donné une description fort détaillée de cette position militaire, il combat l'opinion de M. Mangon de Lalande et propose de rechercher le camp de Labienus vers la Meuse, entre Rocroy et Givet. Il n'est pas éloigné non plus de voir deux époques distinctes dans ces fortifications.

M. Decamp, dans son travail sur l'abbaye de St-Michel, a également parlé du camp de Maquenoise; mais il n'a fait que résumer ce qu'avaient dit ses prédécesseurs.

Nous avons nous-même visité cette position à différentes reprises et particulièrement à une époque à laquelle une grande partie de son emplacement avait été mise à découvert par l'exploitation des coupes de 1845 et 1846. Nous avons donc pu l'étudier avec une certaine facilité et nous en avons donné la description dans l'Histoire de Foigny (4); mais en relisant

(1) *Histoire de l'abbaye et bourg de St-Michel-Rochefort, en Thiérache*, par D. Nicolas Lelong, natif du dit lieu, prieur de Huiron, l'an 1758. (Manuscrit entre les mains des héritiers de M. Doucet, ancien maire de Saint-Michel, neveu de D. Lelong.)

(2) *César de Bello Gallico*.

(3) *Notice sur le camp de Maquenoise*. Brochure in-8°. Vervins, Papillon. 1841.

(4) *Histoire de l'abbaye de Foigny*, p. 166.

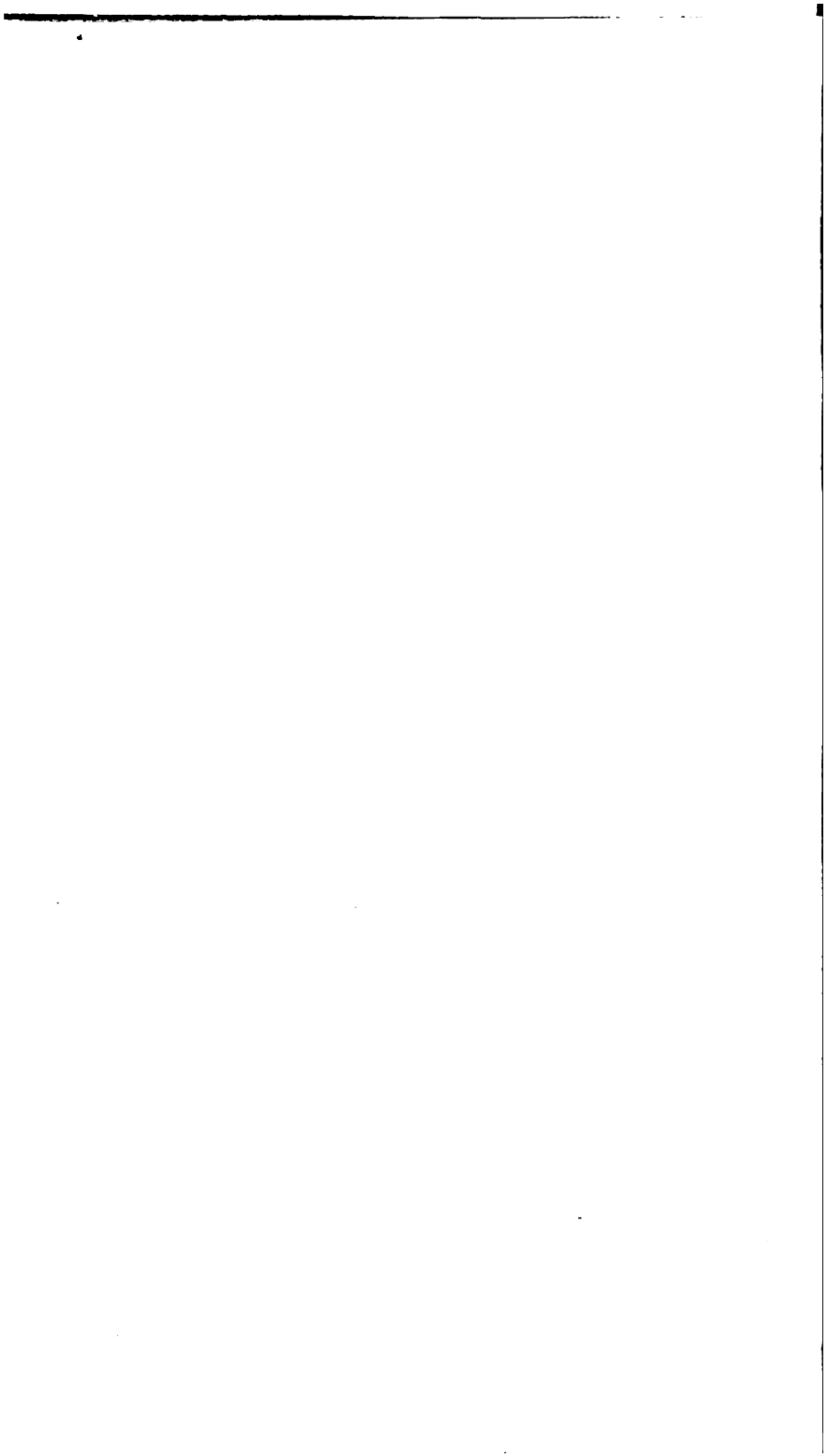
tout récemment cette description et en la comparant avec ce qui avait déjà été dit sur le même sujet, nous avons été frappé de la différence qui existait entre nos observations et celles des personnes qui avaient aussi étudié le terrain ; nous nous sommes demandé, si nous avions bien vu, si nous ne nous étions pas trompé, et afin de nous en assurer, nous nous sommes transporté de nouveau sur les lieux le 11 mars 1862. Accompagné du garde-forestier du triage et d'un vieillard du pays, nous avons revu ces fortifications antiques, et nos nouvelles observations n'ont fait que confirmer celles de 1845, que nous ne pouvons que répéter ici.

Le camp, ou plutôt les retranchements de Maquenoise, sont situés sur l'extrême frontière et appartiennent partie à la France, partie à la Belgique. Ils occupent sur la rive gauche de l'Oise, et parallèlement à son cours, une étendue en longueur de 17 à 1800 mètres. Cette immense fortification, défendue sur son front, c'est-à-dire du côté du nord, par un escarpement considérable en avant duquel les eaux de la rivière d'Oise, retenues par des digues, forment de vastes étangs, est divisée vers son centre par un petit vallon ou ravin que traversait un ancien chemin qui se dirigeait à travers le bois, vers la forge de Gratte-Pierre, le hameau de Jumilly, et gagnait Reims par Aubenton, Rozoy et Nizy-le-Comte.

La portion des retranchements située à l'est du ravin appartient tout entière à la Belgique ; complètement déformée, elle laisse néanmoins deviner une enceinte triangulaire fort allongée dans la direction de l'est ; ses proportions, d'abord très considérables en partant du ravin, diminuent à mesure qu'elle s'en éloignent et ne sont bientôt plus qu'un fossé large et profond dont les terres auraient été rejetées de chaque côté, de manière à former d'énormes parapets.

A l'ouest du ravin, le retranchement qui est sur la France forme comme le premier une étroite enceinte, dont la plus grande largeur à sa naissance atteint à peine 200 mètres. Cette enceinte, comme celle de l'autre côté du ravin, s'étend toujours en se retrécissant sur une longueur de 8 à 900 mètres





jusqu'au coude formé par le chemin de St-Michel. L'escarpement de la colline la défend du côté du nord ; elle est en outre protégée de ce côté, aussi bien qu'au sud vers la plaine, par de forts parapets en terre et en pierres sèches, espèce de grès quartzeux qui provient du terrain même et qui se rencontre en quantité considérable, particulièrement sur les crêtes du nord.

L'intérieur de cette enceinte n'offre pour ainsi dire pas de surface plane ; il est sillonné sur tous les points par des excavations profondes et des aspérités très irrégulières, dont il est impossible de deviner la cause, à moins de les attribuer à l'exploitation du sol comme carrière, dans des temps très éloignés. Malgré tous les accidents du sol, on reconnaît néanmoins assez distinctement des fossés et des parapets transversaux, qui semblent diviser cette partie du retranchement en deux portions distinctes.

Dans l'endroit le plus large, c'est-à-dire sur le point qui domine le ravin, autrefois parcouru par le vieux chemin de Reims, il existe un énorme massif de maçonnerie qu'on appelle le *Fort* ou le *Château*. Il présente un carré de 42 mètres 50 centimètres de largeur sur chaque face, défendu à chacun de ses angles par une tour d'un diamètre de 7 mètres 50 centimètres, non compris le mur de revêtement qui a disparu complètement sur toute la surface des constructions. Les murailles sont en pierres du pays, ramassées à pied d'œuvre et liées entre elles par un ciment de chaux d'une extrême dureté. On remarque de place en place, dans les murs, des trous carrés de 25 à 30 centimètres d'ouverture, comme on en rencontre dans beaucoup de châteaux du moyen-âge et qui semblent avoir été destinés à recevoir des solives ou pièces de bois en saillie qui auraient supporté un plancher ; mais ils sont placés beaucoup trop bas pour avoir servi à cet usage, ils appartiennent peut-être à un système d'aération des parties souterraines de l'intérieur. Un puits est pratiqué dans la muraille du sud ; la tour du sud-ouest montre encore quelques marches d'escaliers ainsi qu'une poterne qui descendait le



long de la courtine faisant face à l'ouest, et donnait accès dans les fossés. Au pied de la tour du sud-est, tout à fait au fond du fossé, se trouve une excavation en maçonnerie, en forme de citerne, c'est-à-dire dont les murailles, se rétrécissant vers le sommet, n'y laissaient pour y descendre qu'une ouverture circulaire semblable à la margelle d'un puits. Le diamètre de cette construction à la naissance de la courbe est de 5 mètres 60 centimètres; il faut probablement la considérer comme la base d'une cinquième tour destinée à fortifier cette partie du fossée en avant de la tour du sud-est.

Cette enceinte murée, flanquée de tours et qui présente, comme on le voit, tous les caractères des châteaux du moyen-âge, s'élève au sommet de l'escarpe d'un fossé d'une largeur et d'une profondeur considérables, au-delà duquel se dressent, en forme de parapets fort au-dessus du niveau du château, d'énormes massifs de terrain qui devaient masquer une partie des murailles et des tours.

Telles sont, aujourd'hui, les fortifications connues sous le nom de *Serrazines* ou de Camp de Maquenoise; les bois de l'état qui couvrent la totalité de la portion située en France, en assurent la conservation; mais il n'en est pas de même de la portion appartenant à la Belgique; sur une infinité de points, les habitants de Maquenoise en établissant des maisons et des jardins, les ont déjà fait disparaître en partie, et le jour n'est pas éloigné où il sera difficile d'en reconnaître l'ensemble.

L'enceinte murée et flanquée de tours, désignée sous le nom de *Fort* ou de *Château*, forme pour nous une partie bien distincte dans l'ensemble de ces fortifications, et nous la considérons comme l'emplacement de la forteresse bâtie, en 1183, par Jacques d'Avesne pour protéger les propriétés de l'abbaye de St-Michel et surveiller en même temps la route qui passait à ses pieds.

Quant aux grandes lignes en pierres sèches et en gazon qui s'étendent à droite et à gauche, nous croyons qu'on peut sans hésiter les faire remonter jusqu'à l'époque gallo-romaine. Nous n'osons néanmoins les considérer comme les vieux témoins de la lutte

fatale soutenue par Inductionmar, l'un des plus intrépides champions de l'indépendance de la Gaule, contre T. Labienus, l'un des plus habiles généraux de César. Si la nation puissante des Trevirii occupait la partie de la Gaule Belgique qui répond à peu près à l'électorat de Trèves et à la partie orientale du Luxembourg, comme on s'accorde à le penser, c'est-à-dire s'ils s'étendaient de la Moselle à la Meuse, sans dépasser cette dernière, c'est dans les environs de Charleville et de Mézières qu'il faut chercher le camp de Labienus, et non sur les bords de l'Oise qui seraient trop éloignés de cette frontière.

#### ROUTE DE REIMS EN BELGIQUE,

*Par Nizy-le-Comte, La Valroy, Sévigny, Rozoy, Brunehamel, Aubenton, Any-Martin-Rieux, Jumilly, Gratte-Pierre et Maquenoise.*

Avant la construction, par les Romains, de la grande voie qui de Reims conduisait à Bavai, il existait entre la capitale des Remi une voie gauloise qui porte encore dans quelques parties du département le nom de *vieux chemin de Reims en Belgique*. La voie romaine paraît s'être superposée à cette ancienne voirie jusqu'à Nizy-le-Comte ; là elle s'en écarte en appuyant un peu sur la gauche, tandis que le vieux chemin incline légèrement à droite.

Il entre dans le département des Ardennes, à St-Quentin, passe à l'abbaye La Valroy, à Sévigny, franchit les plateaux au nord du village, et rentre dans le département de l'Aisne près de la ferme de Beaumont, traverse après le hameau de Coloru, les lieuxdits *la Sainte-Montagne* et *la Motte*, et entre sur le territoire de Berlise où il porte le nom de *vieux chemin de Rozoy à Reims*. Il sépare sur ce territoire la section C de la section A du cadastre ; c'est une large voirie qui sert partout de limite aux propriétés. De Berlise, il va traverser le bourg de Rozoy, suit la grande route de Brunehamel, et à six cents mètres environ, en avant du coude que forme cette route

entre Grandrieux et Parfondeval, il prend à gauche le chemin qui a conservé le nom de *vieux chemin de Brunehamel*, et vient presque toucher à la butte de Parfondeval.

Une ancienne tradition veut aussi que la route n'ait pas traversé le bourg de Rozoy, mais que de Berlise elle se soit dirigée vers le hameau de Raillimont et que de là elle ait marché en droite ligne vers la butte de Parfondeval. Ce chemin, dont le tracé appelé le *Chemin des Fées* se faisait encore apercevoir il y a quelques années par une différence de teinte et de hauteur bien tranchée à travers les récoltes, a complètement disparu (1).

Cette direction n'a rien d'improbable, puisqu'elle rend le tracé de la chaussée plus rectiligne; mais il ne nous a pas été possible de nous en assurer; dans tous les cas, nous retrouvons le chemin des Fées après la courbe de la grande route dont nous parlions tout à l'heure; c'est lui qui nous conduit à la butte de Parfondeval, monument celtique placé sur un des points culminants du canton; sa hauteur est de six mètres, sa largeur à sa base, du nord au sud, de trente-trois mètres, sur cinquante-et-un dans sa plus grande longueur de l'est à l'ouest, direction dans laquelle elle s'allonge afin d'avoir une montée facile comme celle des buttes de Vouël, de la Tombe-Regnier et du Château-Julien.

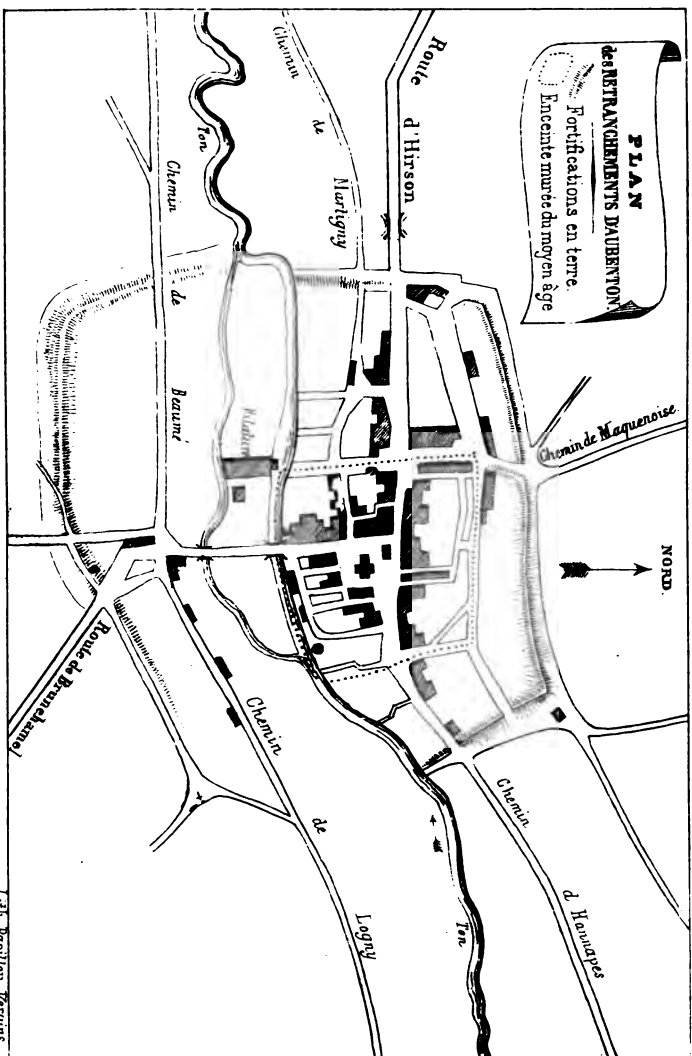
Les habitants du pays l'appellent la *Hottée du Diable* et rapportent que, lorsque celui-ci construisait la voie de Reims en Belgique, la bretelle de sa hotte s'étant brisée, il laissa tomber sa charge qui forma cette masse. Des fouilles sérieuses pratiquées dans son intérieur, en 1860, par M. Martin, membre du Conseil général à Rozoy, n'ont en rien décelé les apparences d'une sépulture (2). Peut-être eussent-elles été plus heureuses, exécutées à son pourtour, particulièrement

(1) Rapport de M. Martin, de Rozoy, dans les Mémoires de la Société académique de Laon. T. XII, p. 87.

(2)

*Idem.*





entre la butte et le vieux chemin où le sol est couvert d'une si grande quantité de débris de tuiles et de poteries, qu'on serait tenté de croire qu'une fabrique a existé autrefois sur cet emplacement. En 1846, on y a recueilli une jolie statuette en bronze de la plus belle conservation ; sa hauteur était de 9 centimètres et son poids de 98 grammes (1).

Poursuivant toujours sa marche vers le nord, le chemin de Belgique traverse le ravin *des Ebugelles*, puis une vieille et large voirie qu'on appelle le *vieux chemin de Montcornet*, et arrive sur la place de Brunehamel par la rue dite de Parfon-deval (2).

Des médailles et des antiquités romaines sont souvent rencontrées sur le territoire de cette commune ainsi que dans les bois de la Haie d'Aubenton, où la route pénètre en sortant de Brunehamel. En 1853, au lieudit le *bois des Nuées*, des bûcherons ont mis à jour dix statuettes de femmes en argile blanche, les unes sans vêtement et relevant de la main droite les tresses de leurs chevelures, les autres assises sur un fauteuil natté, tenant dans leurs bras un enfant et quelquefois deux qu'elles allaitent, image sans doute de *Junon Lucine*, que quelques auteurs signalent sous le nom de *Maternité gauloise*.

Au sortir du bois, le chemin traverse le hameau de Ribauville et arrive à Aubenton, petite ville qui eut de l'importance autrefois. M. Feuillet de Fontenelle et M. Chaffaux, ancien curé-doyen du canton, la regardent, dans leurs mémoires manuscrits, comme le lieu de station d'une légion romaine, opinion qui paraît justifiée par la découverte d'urnes, de tombeaux et de médailles frappées au coin de divers empereurs (3), et surtout par des restes imposants de fortifications

(1) *Journal de l'Aisne* du 5 juillet 1846.

(2) Ce chemin part de Montcornet ou peut-être de Chaourse, ne traverse aucun village dans le département de l'Aisne ; il suit constamment les plateaux entre Renneval et Delignon, Cuiry et Archon, Dohis et Parfondeval ; il semble se diriger par les Autels, Bay et le Grand-Cailleau vers Aouste, département des Ardennes.

(3) Les monnaies trouvées dans l'enceinte d'Aubenton appartiennent géné-

en terre qui l'environnent encore de toutes parts. En 1858, on y a découvert une hachette celtique bien conservée ; mais la trouvaille la plus importante est celle qui fut faite dans ses environs au mois de juillet 1861 : elle comprenait trois cent soixante-et-onze médailles, dont cent soixante-et-une impériales, et deux cent dix consulaires. Parmi ces dernières , cent soixante-dix-sept, dont l'attribution a pu être faite avec certitude , comprennent le nombre remarquable de cinquante-sept famille différentes (1).

La première enceinte d'Aubenton, celle que des hommes sérieux qui l'ont étudiée avec attention font remonter, sans hésitation , jusqu'à l'époque romaine , est encore visible dans presque toutes ses parties. Elle s'étend au nord et au sud de la rivière de Ton qui la partage en deux portions à peu près égales , et présente un périmètre se rapprochant assez de la forme d'un carré.

Au nord, derrière les jardins et à l'angle nord-est vers le cimetière , les anciennes fortifications ont encore un relief très-sensible ; à l'ouest on ne voit plus guère que les traces des fossés. A l'est tout a disparu ; mais au sud , vers le chemin de Beaumé, comme vers la route de Brunehamel, d'énormes boulevards subsistent toujours, malgré les efforts de la culture. C'est vers le milieu de cette vaste clôture en terre, dont on peut évaluer la superficie à trente-sept ou trente-huit hectares, que s'élevait la ville murée du moyen-âge; elle occupait sur la rive droite du Ton une étendue de six à sept hectares seulement (2), ayant à son centre la place, l'église et la halle. On aperçoit encore à l'ouest quelques débris de ses murailles et au sud une tour restée debout sur les bords de la rivière ; dans la partie nord , existent encore des caves ou plutôt des

néralement aux types d'Antonin-le-Pieux, de Faustine sa femme , de Julien, de Sévère, de Maximin , de Philippe et de Gordien. (Voir la *Thiérache*, p. II.)

(1) Mémoires de la Société académique de Laon, t. II, p. 87.

(2) La surface de la grande enceinte d'Aubenton , mesurée sur les plans du cadastre, est de 87<sup>h</sup> 72<sup>a</sup> 98<sup>c</sup>; celle de la ville du moyen-âge, de 6<sup>h</sup> 15<sup>a</sup> 76<sup>c</sup>.

souterrains magnifiques que dom Lelong regarde comme ayant pu servir à célébrer les saints mystères (4) ; mais dans lesquels on ne voit plus aujourd'hui que les casemates ou magasins de la place-forte du XIII<sup>e</sup> siècle.

La route de Belgique sortait de l'enceinte d'Aubenton par la porte pratiquée vers le milieu du retranchement septentrional; c'est sur ce point que furent particulièrement trouvées les médailles et les sépultures romaines. Elle passe à la ferme du Val-la-Caure-d'en-Bas, traverse la route de Flandre entre les hameaux des Carrières et du Tambour, et se porte de là vers Any-Martin-Rieux, localité fort ancienne désignée sous la dénomination de *Villa* dans des actes du VI<sup>e</sup> siècle.

Après avoir laissé sur sa gauche le village de Wattigny qui montre, dit-on, des pierres druidiques sur son territoire et qui semble tirer son nom du mot *Vates*, sacrificateurs subordonnés aux druides et dont les fonctions principales étaient de prédire l'avenir (2), il traverse les hameaux de La Folie et de Jumilly. « Dans ce dernier lieu, dit M. Feuillet de Fontenelle, » se trouvait un temple dédié à Jupiter, et un collège de » Druides pour l'initiation des peuples de la Belgique. On y » trouve souvent, dans les fouilles, des urnes sépulcrales des » Celtes, des tombes et des monnaies des Romains. Une fontaine » et un passage de la rivière portent encore le nom de ces » derniers. On y découvre souvent, en labourant, des débris » de la chaussée qui allait de Reims à Maquenoise (3). »

C'est, sans aucun doute, de cette chaussée que parle le bénédictin D. Lelong (4), quand il rapporte qu'en 1783 on a trouvé, non loin de la Cloperie, à un pied de profondeur, une chaussée dont la direction est du midi au nord et près de laquelle on a trouvé des armes et plus de quarante tombeaux ou urnes sépulcrales de pierre, dans chacune desquelles

(4) *Histoire du Diocèse de Laon*, p. 295.

(2) *Almanach de Vervins*, année 1841, p. 54.

(3) *Mémoires manuscrits sur les Cantons de Rumigny et de Signy-le-Petit*, p. 5.

(4) *Histoire du Diocèse de Laon*, p. 510.



étaient quelques médailles et un vase de verre à deux anses avec un long col en forme de tube.

Tout autour des hameaux de La Folie et de Jumilly, placés à l'entrée des grands bois de Watigny et de St-Michel, on rencontre, en effet, des traces d'habitations antiques, consistant comme toujours en substructions, puits, médailles, tuiles et poteries de toute espèce. On y a trouvé, il y a quelques années, une douzaine de monnaies romaines soudées entre elles par une fusion incomplète.

Les travaux de la route n° 5, exécutés en 1856, ont montré dans les accôtelements plusieurs puits dont les murailles ont été démolies sur un mètre de profondeur. L'ancienne chaussée a été aussi retrouvée en faisant la forme de la nouvelle (1); elle ne suivait pas le chemin actuel et passait tantôt à droite, tantôt à gauche. Sa direction la porte sur le hameau des Logettes où elle traverse la rivière du Gland, et entre dans la forêt qu'elle parcourt sur un seul alignement jusqu'à la forge de Gratte-Pierre; elle arrive à Maquenoise par le ravin qui sépare les retranchements en deux parties. Depuis Gratte-Pierre, elle est complètement effacée et la végétation forestière la couvre toute entière; mais les voituriers qui parcourent le terrain pour l'exploitation des bois, en reconnaissent facilement l'emplacement par la solidité et la sonorité du sol aux endroits qu'elle occupait.

Nous n'avons pas étudié ce vieux chemin au-delà de la frontière. Le prolongement de sa marche vers le nord le porterait en droite ligne sur Bruxelles.

#### ROUTE DE LAON A REIMS,

*Par Bruyères, Chéret, Bièvres, Vauclair, Craonne, Pontavert, Cormicy, Cauroy, etc.*

L'ancienne route de Laon à Reims, qui devait être la route

(1) Lettre de M. Harant, agent-voyer de l'arrondissement de Vervins, du 19 septembre 1856.

primitive établie entre ces deux villes, passait par Bruyères, Bièvres, Vauclair, Craonne, Pontavert et Cormicy ; elle était encore très fréquentée dans le siècle dernier et se trouve décrite à la 29<sup>e</sup> page d'une petite brochure intitulée : *Route du Carosse et du Coche de Paris à Laon*, par L. Denis, géographe et imprimeur à Paris, en 1778 (1).

Cette route indiquée sur les cartes de Cassini, descend la montagne par la rampe d'Ardon, se dirige sur Bruyères, passe à droite de Chéret, franchit le coteau qui sépare l'Ardon de l'Ailette, descend à Bièvres que quelques historiens persistent à regarder comme l'emplacement de Bibrax, passe la rivière près d'Evercaigne, ancien domaine de l'abbaye de Foigny, remonte vers La Bove dont elle laisse le château à droite, ainsi que le village de Bouconville dont elle parcourt la partie ouest du territoire, pour descendre à Vauclair, abbaye célèbre, fondée en 1134 par saint Bernard. De là elle parvient à Craonne, lieu connu dans le ix<sup>e</sup> siècle et dont le nom latin, *Craodunum*, transformé par l'abbé Lebeuf, en *Cesarodunum*, fait penser à cet illustre antiquaire que c'est là qu'il faut chercher la position du camp de César, après le passage de l'Aisne lors de sa première campagne dans la Gaule-Belgique.

La route, au sortir de Craonne, marche vers la ferme du Temple, parcourt l'emplacement de l'ancien village de Thony, paroisse complètement disparue, dont la cure appartenait en 1183 à l'évêque de Laon. Elle franchit ensuite la rivière d'Aisne à Pontavert, passe près du lieudit *la Butte Noire* qui recèle des antiquités gallo-romaines, sépare les territoires de

(1) On trouve, en tête de cette brochure, l'indication suivante sur la marche du coche, qu'il n'est pas sans intérêt de comparer avec la rapidité de nos communications actuelles. « Tous les samedis, il part du bureau des voitures publiques, rue du Ponceau, Porte-Saint-Martin, un carosse pour Laon à six heures du matin, va dîner au Mesnil-en-France et coucher à Nampsteuil. Le lendemain dîne à Villers-Cotterêts et couche à Soissons ; il repart le surlendemain de cette ville à cinq heures du matin, déjeune à Chavignon et arrive sur les deux heures à Laon. Le prix des places est de 15 francs, et le port des paquets de 1 sol 6 deniers la livre pesant. »

Gergnicourt et Bouffignereux, et entre dans le département de la Marne à Cormicy, pour gagner Reims par Cauroy, Villers-Franqueux, Thil et Laneuvillette.

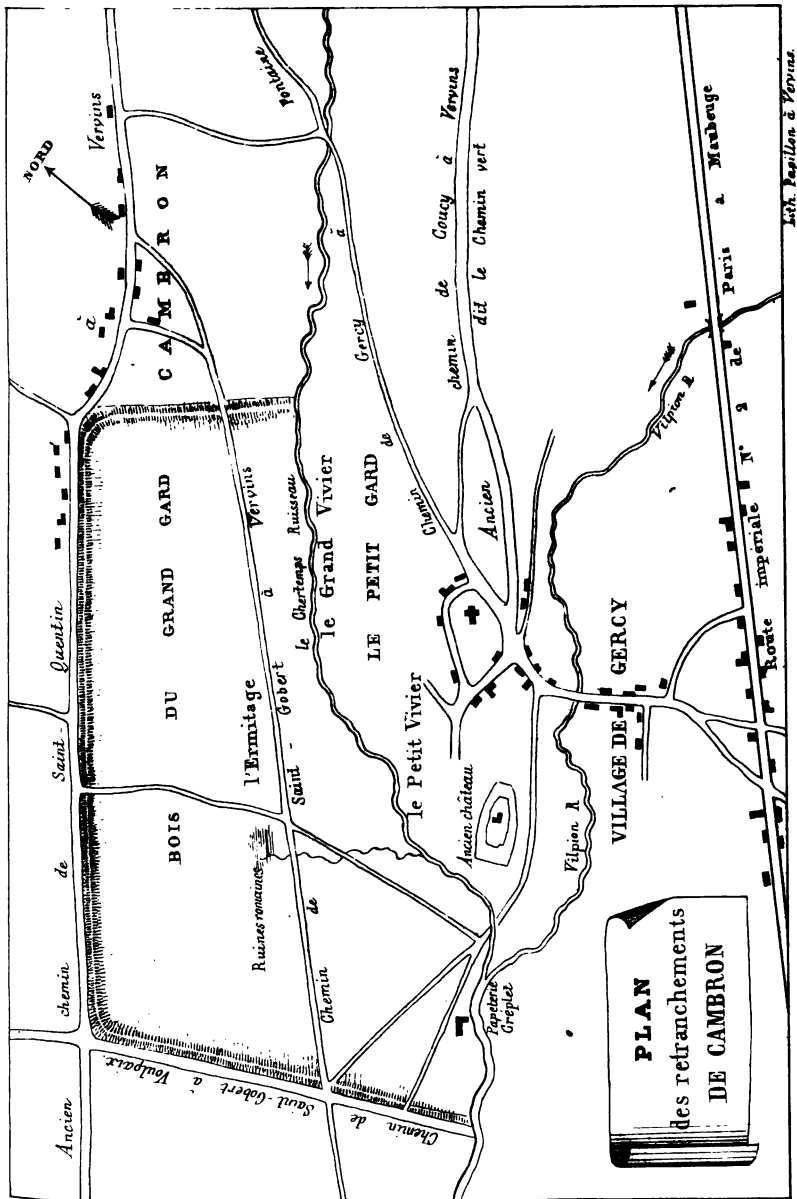
#### GRAND CHEMIN DE COUCY A VERVINS.

*Par Crépy, Chery-lès-Pouilly, Barenton-sur-Serre, Cohartille, Froidmont, Marcy, Haudreville, Thiernu, Lugny, Saint-Gobert et Gercy.*

Il existe entre Coucy et Vervins une ancienne voie parfaitement directe dont les uns attribuent la construction aux puissants seigneurs de Coucy et dont les autres font remonter l'origine à une époque beaucoup plus ancienne.

Elle sort de Coucy par la porte de Laon, suit le plateau qui s'étend au nord de la ville et marche presque sur un seul alignement jusqu'au Morieulois, dépendance de Crépy. Elle traverse ainsi, dans sa plus grande étendue, l'immense forêt de Woas qui forme encore aujourd'hui une des masses forestières les plus importantes de nos pays. C'est dans une gorge de ces grands bois que saint Norbert, secondé par Barthélemy, évêque de Laon, jeta, en 1120, les fondements du monastère de Prémontré, qui devint le chef d'ordre d'une congrégation célèbre dans toute la chrétienté.

Le grand chemin passe au midi et à peu de distance du monastère, fuit entre Suzy et l'abbaye de Saint-Nicolas-aux-Bois, laisse à droite le château du Sart-Labbé, arrive au Morieulois, puis à Crépy, petite ville fort ancienne dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Il s'avance ensuite à travers la plaine jusqu'à Vivaise, passe près de l'église isolée, autour de laquelle était autrefois groupé le village qui en est aujourd'hui éloigné de 7 à 800 mètres, gagne Chery-lès-Pouilly, Barenton-sur-Serre, Cohartille et Froidmont, franchit la Souche à l'extrémité de ce dernier village, sur le pont qui sert en même temps de passage à la route moderne de Laon à Vervins. Au-delà de la vallée, il prend à gauche et, sous le nom de





*Chemin des Vaches*, s'avance vers la rivière du Vilpion, qu'il traverse entre Dercy et Voyenne, mais plus près de cette dernière localité. Son tracé large et bien conservé jusqu'à la rivière se porte de là sur Marcy où les seigneurs de Coucy possédaient, dans le XIII<sup>e</sup> siècle, un château considérable dont on retrouve à peine quelques vestiges.

Laissant Marle à une demi-lieue sur la droite, le vieux chemin s'avance sur Haudreville, ancien prieuré qui dépendait de l'abbaye de Fesmy dès l'année 1111 ; il rejoint la route moderne à Thiernu, la suit jusqu'à Lugny ; puis, obliquant vers la gauche, se dirige vers Saint-Gobert, traverse les hameaux de la Maladrie et du Péron, longe la partie gauche de la vallée du Vilpion, atteint Gercy où il franchit la rivière à gué près du vieux château qui appartenait encore aux Coucy. C'est là qu'en 1242 périt si malheureusement Enguerrand III, un des plus illustres personnages de cette maison célèbre. Il traversait le gué lorsqu'un mouvement de son cheval le jeta à la renverse ; son épée sortit du fourreau et il tomba sur la pointe qui lui passa au travers du corps.

De la rivière, le chemin s'élève sur la colline en passant au pied de l'église de Gercy ; il prend alors le nom de *Chemin-Vert* ou de *vieux chemin de Coucy* ; aux approches de Vervins, il longe la partie nord du cimetière de Sainte-Anne, traverse de nouveau la route moderne de Laon, s'engage près du calvaire dans la ruelle aux Eaux, qu'on appelait autrefois *la rue de Coucy*, et arrive dans le faubourg de l'Hôtel-Dieu, après avoir traversé à son entrée la voie romaine de Reims à Bavai.

Il pénétrait dans Vervins par la porte dont on aperçoit encore la place au pied de la tour dite *de la Prison des Fermes*.

## ROUTE DES ARDENNES VERS LE NORD-OUEST,

*Par Bellevue, La Vallée, Hirson, Mondrepuis, Clairfontaine,  
La Flamangrie, Le Nouvion, Bergues et Fesmy.*

Une très-ancienne route, venant des bords de la Meuse et paraissant se diriger vers Cambrai et Arras, traversait encore la partie nord du département de l'Aisne.

Cette route, couverte sur quelques kilomètres par la route impériale n° 39, de Montreuil-sur-Mer à Mézières, arrivait de cette dernière ville par Rimogne et Maubert-Fontaine ; elle suivait, dans les Ardennes, les hauteurs qui séparent le canton de Rumigny de celui de Signy-le-Petit, passait à droite de La Neuville-au-Tourneur, à gauche de Tarzy, à droite du village d'Auge et entrait dans le département de l'Aisne en avant du hameau de Bellevue ou du Tambour. M. Feuillet de Fontenelle, dans ses Mémoires manuscrits, la considère comme la voie qui communiquait du camp de Maquenoise à celui qui se trouve au-dessus de Charleville, que le vulgaire appelle le *Mont Jouin* ou le *Mont des Fées*, et qu'une traduction également populaire regarde comme l'emplacement d'un Temple dédié à Julien l'apostat, bien qu'une enceinte retranchée lui donne tous les caractères d'une position militaire.

Les plaines élevées que parcourt cette chaussée avant son entrée dans le département, sont couvertes de vestiges antiques ; on en rencontre un grand nombre dans les usages de Fligny ; en avant du village d'Auge, se trouvait autrefois un établissement important dont la place est marquée par des fondations, des médailles et des puits carrés ; à la croisée du chemin de Signy-le-Petit à Aubenton, dans les accotements de la route, sur la limite même du département, M. l'ingénieur Lheureux, chargé des travaux de construction en 1758, a recueilli des tronçons de colonnes, des tombeaux, des urnes et des médailles romaines.

A peu de distance de ce point, la route traversait la vieille

voirie de Reims en Belgique par Maquenoise, gagnait Bellevue, puis le hameau de Lorembert ; là elle prenait à droite, passait aux Vallées et se dirigeait sur le château de la Reinette qu'elle laissait immédiatement à sa gauche, en longeant les anciens étangs de l'abbaye de Saint-Michel. Un acte de partage du 23 octobre 1758, de la terre de la Reinette, fait mention de ce chemin, aujourd'hui à l'état de sentier. Il y est dit qu'il fut abandonné aux propriétaires du château en échange des terrains qu'ils cédèrent pour la nouvelle route qu'on construisait alors. L'ancienne route descendait de la Reinette vers Hirson dont le grand territoire montre quelques traces romaines, particulièrement au lieudit *Lannoy* ; elle passait au pied du coteau sur lequel s'élevait le château du *Haubert*, autour duquel se groupèrent les populations au moyen-âge, et, suivant toute apparence, traversait la rivière d'Oise au moyen d'un gué (1) ; puis, laissant toujours la route moderne sur sa gauche, elle parcourt dans toute sa longueur le hameau de la rue d'Hirson, près duquel se trouve, au midi, *le Bois du Câtelet* qui garde encore les traces d'un retranchement considérable (2).

Elle marche ensuite vers Mondrepuis, *mons putei*, où l'on signale des antiquités romaines. Détruit à une époque inconnue, ce village fut reconstruit à frais communs en 1170, par

(1) La traversée du bourg d'Hirson par la route impériale n'a été exécutée qu'en 1775, ainsi que le constate un plan portant la date du 20 mars de cette année, conservé dans les archives de la mairie.

(2) Le retranchement du Câtelet occupe la surface d'une colline qui s'avance en forme de promontoire sur la vallée d'Oise ; la rivière arrose le pied de son escarpement du côté du midi. Au nord, la gorge profonde du ruisseau de la Maladrie le sépare de la plaine des Fenasses ; à l'ouest, il est limité par le ruisseau de la Marnoïse, qui coule dans un ravin très-profond ; du côté de l'est, il est séparé de la plaine par une tranchée de 3 ou 4 mètres de profondeur, sur 12 ou 15 de large ; il a la forme d'un carré long d'une superficie d'environ 30 hectares. On dit qu'on y rencontre des fondations et qu'on y a trouvé le couvercle en métal d'un vase antique, plusieurs vases en forme d'urnes et quelques médailles romaines. (*Histoire des communes du canton de Trélon*, par Desmazures, p. 27 et 28.)



l'abbé de Bucilly et Jacob de Guise, qui soumièrent la nouvelle commune à la loi de Vervins. La route sort de Mondrepuis par la rue dite *le Pavé*, fuit vers la rue Neuve, la rue de la Chasse, traverse Clairfontaine au lieudit *la Barrière* et rejoint, à la Flamangrie, la grande voie romaine de Reims à Bavai. Il est probable que la direction se prolongeait vers le nord-ouest par Le Nouvion, la *Croisy-Cauchie*, Bergues et Fesmy, qu'elle pénétrait dans le Hainaut par Câtillon-sur-Sambre et gagnait Arras par le Câteau et Cambrai.

---

### TROISIÈME SÉANCE.

(17 Décembre 1861.)

---

Présidence de M. **Ed Fleury**, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

*Ouvrages offerts à la Société* par M. DEMARSY, procureur impérial à Compiègne : Notice sur Antoine Le Conte, jurisconsulte Noyonnais. Par M. ED. LAMBERT, de Chauny, note sur une machoire d'*Elephas antiquus*, découverte dans le diluvium de Viry-Nouveau. Etude géologique sur Muirancourt.

La Société des Sciences, Agriculture et Belles-Lettres de Tarn-et-Garonne a envoyé le programme des Concours ouverts par elle pour 1863. L'Académie de Stanislas, de Nancy, a envoyé un bon pour faire retirer le volume, récem-

ment paru, de ses Mémoires, chez son libraire-correspondant de Paris.

M. l'abbé LAMBERT, de Chauny, a promis une Note sur les ossements récemment découverts à Neufchâtel dans une carrière de sable, et qu'il a examinés; il les attribue au bœuf Auroch.

M. ED. FLEURY lit une lettre inédite de Quentin De La Tour à M<sup>lle</sup> de Zuilen. Cette lettre, précédée d'une Note de M. Champfleury, contient d'intéressants détails sur la manière de travailler du célèbre artiste :

Les lettres de La Tour sont excessivement rares ; on a pu le voir dans ma Notice qui, lentement préparée pendant une dizaine d'années, ne contenait qu'un seul billet. La Tour lisait beaucoup et parlait encore davantage ; sa nature inquiète et tourmentée l'entraînait dans mille occupations qui lui laissaient à peine le temps d'écrire ; mais voici une lettre retrouvée récemment par M. E. Piot et qui est du plus grand intérêt. On y trouvera un jugement de La Tour sur lui-même, des inquiétudes relatives à un de ses portraits et certains détails curieux relatifs à l'art du pastelliste. Si l'on ajoute que M<sup>lle</sup> de Zuylen, à qui était adressée cette lettre, n'était autre que celle qui fut depuis M<sup>me</sup> De Charrière, l'auteur de *Caliste*, qui prenait des leçons de pastel du célèbre peintre, l'intérêt sera encore plus légitime. J'ai signalé dans mon étude sur La Tour un portrait de cette femme remarquable, peint par La Tour et conservé à Genève, dans un cabinet particulier. Le peintre connaissait son modèle, comme il aimait à connaître les gens qu'il peignait. Aussi comprend-on l'envoi, à une amie, de cette lettre dans laquelle La Tour se déchargeait des critiques qu'avait excitées la terminaison de son portrait de Restout. Depuis qu'il m'a été permis d'étudier, dans des collections particulières et entre autres dans le cabinet de M. Carrier, un grand nombre d'esquisses de La Tour, je suis

revenu à l'opinion des critiques ses contemporains. A part quelques rares exceptions, les esquisses sont de beaucoup supérieures aux pastels terminés d'un homme qui ne croyait jamais assez terminer. Ces croquis aux crayons de couleur ont une affirmation, une certitude et une franchise qui disparaissent trop souvent dans les pastels plus faits. Et c'est dans ces croquis enfermés dans de mauvais cadres de sapin noirci, tels qu'en possède le Musée de Saint-Quentin, qu'on sent vivement le maître ; mais une dissertation en règle serait actuellement hors de propos et il vaut mieux citer sa lettre à M<sup>lle</sup> de Zuylen.

« Mademoiselle,

» Accablé de projets qui se heurtent et se croisent, d'embarras qui se multiplient, je ne say le plus souvent que devenir ; quelque dissipation que je prenne, mes torts me suivent partout et je passe mes jours à ne rien faire de ce que devois et voudrois ; quand je suis dans la meilleure intention, des importuns me font remettre au lendemain suivi d'autres lendemains. Je profite de cet instant pour me jeter à vos pieds et obtenir le pardon que je crois mériter par la vivacité de mes regrets.

» Quand on a seu enfin où j'étois à la campagne, on m'a envoyé le joli etuy d'Aix-la-Chapelle garni d'un billet digne de vous, aussi précieux que vous-même. Le cœur et l'esprit pleins de vos charmes, j'ai été enlevé au plaisir de vous en témoigner ma sensibilité ainsi que le chagrin d'avoir perdu l'occasion de recevoir M. le baron de Thuyl ; il n'étoit plus à Paris lorsque j'y suis accouru. Je n'ai jamais été à la campagne si à contretemps. Je voudrois bien que la curiosité de voir les fêtes de Mgr le Dauphin pût me procurer la satisfaction de vous prouver combien je suis et serai toujours plein de la plus vive reconnaissance et du plus tendre attachement pour tout ce qui porte le nom de Zuylen et de Thuyl. Je vous supplie de présenter mes hommages et mes souhaits pour tout

ce qui peut être agréable à Monsieur le baron votre très-honoré père, Messieurs vos frères, et Monsieur et Madame votre cher oncle et votre chère tante, M<sup>me</sup> et M<sup>lles</sup> de Mars, Milord et Milady, et tout ce qui vous appartient.

» J'ay l'honneur d'être avec le dévouement le plus respectueux

» Mademoiselle,

» Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» DE LA TOUR.

» Aux galeries du Louvre, ce 5 mars 1770. »

« Je vais ajouter un mot à cette lettre que je n'ay pas jugée digne de vous être envoyée, ainsi que bien d'autres jettées au feu. Vous jugerez combien je crois avoir rempli mes devoirs, dès que je m'en suis occupé ; cette tournure d'esprit m'a fait beaucoup de torts et me laisse dans un désordre pénible, et dont je ne sortiray peut-être jamais.

» Toujours occupé de perfections en tout genre, et par conséquent du bonheur du genre humain, je m'oublie comme un atôme dans l'espace de l'univers. Je devois être dégoûté de ce zèle de perfection, puisqu'il m'a fait gâter tant d'ouvrages. Ce n'est point par vanité que je les regrette, c'est qu'il prive la nature des sentiments de reconnaissance pour les talents singuliers qu'il luy plaît de dispenser. Les poètes, les musiciens reviennent à ce qu'ils ont fait de mieux quand leur correction éteint le feu qui avoit produit le sublime ; mais tout est perdu dans mon pastel quand je me suis livré à un instant qui diffère de l'instant donné ; l'unité est rompue. Le peintre à l'huile, avec de la mie de pain et de l'esprit de vin, retrouve l'esprit.

» Comme je voudrois que les tableaux eussent des touches, des manières de peindre aussi différentes entre elles que les choses représentées le sont dans la nature, de même je désirerois que nos poètes eussent varié leur style, suivant les personnages ; de grands vers nerveux pour les Hercules, pompeux pour les héros, majestueux pour les grands hommes.

terribles pour les scélérats, doux, coulants, faciles, tendres suivant le caractère des femmes mises en scène, de mesure et de rimes variées, redoublées quelquefois, ainsi que pour les sujets subalternes. C'est s'occuper de chimères, on ne fait ny tableaux ny poèmes tels que je les désire. Cette perfection est au-dessus de l'humanité ; je l'éprouve actuellement : j'ay sur le chevallet le portrait de feu M. Restout, fait et donné à l'Académie en 1744 ; j'ay voulu, depuis sa mort, luy témoigner ma reconnaissance des grands principes de peinture qu'il m'a communiqué, en remaniant cet ouvrage. Après avoir fait cent changements, on me dit : « Quel dommage ! » Il y avoit un mouvement qui se communiquoit à ceux qui le voyoient. Je suis encore après et ay changé jusqu'à ce jour ; je ne puis dire quand il sera fini. On attend d'autres ouvrages faits anciennement, que j'ai eu en fantaisie de remanier ; je les renverray si un compagnon de voyage arrive avant. Il n'y a pas d'apparence que je puisse faire ce que vous désirez pour celui de M<sup>me</sup> d'Athlone. J'ai bien du regret que vous ne vous soyiez pas amusée aussi agréablement dans le temps que j'avois le bonheur d'être à Zuylen ; je vous aurais conseillé de ne pas tourmenter les teintes quand elles sont justes, de passer légèrement le petit doigt, d'employer peu de couleurs et de conserver le papier pur pour les ombres fortes ; l'ouvrage en sera aussi plus légèrement fait.

» Quant aux taches de moisissures par le sel qui est dans les pierres noires et dans presque tous ceux en pastel, il faut éviter qu'ils fassent corps, épaisseur ; simplement frôlés sur le papier, ils ne font pas taches : alors avec la pointe d'un couteau elles s'enlèvent ; on leur présente un fer chaud près, pour épuiser l'humidité du sel qu'ils contiennent, et en ôter avec le couteau l'épaisseur. C'est l'essay que j'en ai fait depuis peu, ainsi que de mettre avec une brosse une légère teinture d'ocre jaune à l'eau simple, bien délayée ensemble avec un peu de jaune d'œuf sur du papier bleu ; cela empêche le lourd qu'il est difficile d'éviter par la quantité de couleurs nécessaires pour couvrir le bleu du papier. »

*Post-Scriptum.* — « Me flattant toujours pouvoir vous annoncer que mes tourmens alloient finir, j'ay différé d'achever ce barbouillage d'écritures ; les regrets de l'Académie m'obligent de tâcher de remettre le portrait de M. Restout à peu près comme il était. Voilà bien du temps perdu et des efforts *in vanum*. Mieux que bien est terrible ! On ne se corrige pas, puisque j'ai tombé dans le cas plus de cent fois. Bonne leçon pour vous, Mademoiselle, qui courez cette carrière. Si vous n'avez pas l'ambition de trop bien faire, je vous estimeray bien heureuse de vous être procuré un aussi agréable amusement sans qu'il vous soit aussi pénible qu'il me l'a été. On vient m'enlever ; je ne say quand je pourrai reprendre. J'avois mille choses à vous dire sur tout ce que vous mérites et les bontés de votre honorable famille ; mais la crainte de vous impatienter me force de finir par les assurances de tous les sentiments que vous a voué, Mademoiselle, le plus humble et le plus obéissant de tous vos serviteurs,

» DE LA TOUR.

» Aux galeries du Louvre, le 14 avril 1770.

» A Mademoiselle de Zuylen, à Utrecht. »

M. le Président annonce plusieurs communications qui seront faites prochainement à la Société, et lit une lettre de M. Martin, de Rosoy, membre correspondant, envoyant un travail sur de nouvelles fouilles faites au *tumulus* d'Aubenton, et annonçant l'offre par lui, pour le Musée de Laon, d'un fragment de statue en bronze trouvé au bois de la Hutte, dans la commune de Bucilly, fragment intéressant au point de vue de l'art. (1)

La Société remercie vivement M. Martin de ce don.

M. le Président donne lecture de la Notice envoyée sur les

(1) Voir tom XII des Bulletins de la Société académique de Laon. Page 310, et gravure.

fouilles faites au *tumulus* d'Aubenton. Un membre fait observer que plusieurs des énonciations de M. MARTIN pourraient donner lieu à des critiques, et qu'il est bon de rappeler que les travaux de chacun des membres de la Société lui demeurent personnels, et que leur lecture en séance n'implique jamais approbation par la Société des idées émises ou des théories développées par l'auteur.

**CONTINUATION DES FOUILLES DU TUMULUS DE BRUNEHAMEL,**

*Et remarques sur quelques autres tombelles des environs.*

Les fouilles du *tumulus* de Brunehamel, commencées en 1859, et dont il a été rendu compte à la Société académique de Laon, dans sa séance du 24 janvier 1860, ont été reprises au mois de janvier de cette année. Une nouvelle ouverture verticale, un troisième puits a été percé au centre même du monticule, vers le point où les deux galeries pratiquées au bas des deux premiers, devaient se rencontrer s'il n'y avait pas eu de déviation. Il avait 5 mètres 70 centimètres de profondeur, 3 pieds de diamètre, et le fond s'en trouvait à 16 centimètres au-dessous de la couche de terre brûlée qui forme la base de la tombelle ; mais le puisatier, sous prétexte que ceux de l'année précédente s'étaient soutenus seuls, ayant négligé de le maintenir soit par des cercles de bois, soit au moyen d'une charpente légère qui aurait suffi pour en contenir les parois, il s'écroula au bout de quelques jours. Il n'avait d'ailleurs offert aucun indice qui n'eût été remarqué dans les deux premiers.

L'écroulement de ce puits dû à l'extrême humidité de la terre occasionnée par les pluies continuelles de l'automne et de l'été précédents, fit renoncer à ce moyen de sonder la butte de Parfondeval. On résolut d'y substituer des galeries horizontales analogues à celles dont il a déjà été question, et qui seraient étayées suivant le mode usité dans les houillères et dans les cendrières ; mais ces travaux durent être ajournés au printemps.

Le 15 avril 1861, la première des nouvelles galeries fut dirigée du midi au nord, de manière à traverser le *tumulus* à sa base et dans sa partie la plus large, et à éviter en même temps la rencontre du puits effondré qui devait être laissé à deux mètres environ sur la droite. Malgré cette précaution, des éboulements considérables s'étant produits, quand la galerie, atteignant le centre de la tombelle, vint se croiser avec celle qui avait été ouverte, en 1859, au bas du puits du couchant, il fallut l'abandonner. On en perça, au nord, une autre dans la direction de la première, et, grâce aux soins qu'on prit de l'étayer à mesure qu'elle se développait, elle rejoignit bientôt celle-ci sans nouvel accident, de sorte que le *tumulus* fut percé à jour, et que deux personnes placées aux extrémités de la galerie, l'une à celle du midi et l'autre à celle du nord, pouvaient facilement se voir et causer ensemble.

Deux autres galeries parallèles furent ouvertes par le même mode et aussi à la base du tertre : la première à 20 mètres au levant, et la seconde à 11 mètres au couchant de celle du milieu. Elles avaient, comme celles-ci, environ 2 mètres de hauteur sur 75 à 80 centimètres de largeur moyenne. Celle du levant mesurait 28 mètres de longueur, celle du couchant 30, et la galerie du centre 33 mètres. Les fouilles de certaines tombelles n'ayant produit de découvertes qu'aux extrémités, les deux galeries du levant et du couchant furent pratiquées aux points les plus rapprochés qu'il fut possible de ces deux bouts ; mais on n'y trouva rien de plus que dans les fouilles précédentes. Quelques fragments de tuiles à rebord, comme dans celles-ci, plusieurs débris de poterie rougeâtre, et une partie de meule de granit en formèrent tout le butin archéologique. Ces objets avaient dû être apportés, lors de l'élévation du *tumulus*, d'un point situé à quelques mètres au midi de l'emplacement qu'il occupe, et où l'on en voit encore aujourd'hui, à la surface du sol, une grande quantité de semblables indiquant qu'il y eut là jadis soit une fabrique de tuiles et de poterie, soit plus probablement encore des habitations dont les seuls vestiges échappés aux ravages du



temps et à l'avidité des hommes sont les restes sans valeur de constructions autrefois élevées en cet endroit, et du mobilier dont se servaient leurs modestes hôtes.

Presque partout on vit reparaître la terre noircie et brûlée qui avait formé l'âtre du bûcher. Elle n'était pourtant pas recouverte, sur toute sa surface, de cette couche de cendres de bois surmontée d'une maçonnerie grossière d'argile et de cailloux remarquée tant au fond des trois puits que dans toute la longueur des deux galeries ouvertes au bas des deux premiers, dans la direction du levant au couchant. Cette double couche de cendres et de cailloux mêlés de terre jaune ne fut au contraire retrouvée que dans la galerie du couchant, au point où cette galerie coupait la ligne qui en avait été reconnue, dans les premières, comme se dirigeant de l'est à l'ouest. Il semble résulter de cette observation qu'après l'incinération des morts auxquels le *tumulus* de Brunehamel sert de sépulture, on rassembla, en forme de cordon ou de bandeau, sur la ligne dont il s'agit, leurs cendres éparses sur toute la surface du bûcher, pour simplifier le travail auquel devait donner lieu la maçonnerie qui servit à les mettre à couvert, en attendant que le *tumulus* fût élevé. Ce mode suivi pour rassembler les cendres du bûcher expliquerait peut-être la forme elliptique donnée à la tombelle de Parfondeval dont le diamètre du levant au couchant a, comme on l'a vu dans la première partie de cette notice, 51 mètres 60 centimètres et excède de 18 mètres celui du nord au midi qui n'en a que 38. Il est, au reste, parfaitement conforme à l'orientation qui se fait remarquer dans toutes les sépultures gauloises.

Si peu satisfaisantes qu'aient été, pour la curiosité publique, les fouilles du *tumulus* de Brunehamel, elles ne sont pourtant pas plus infructueuses que d'autres entreprises, à peu de distance, vers le même temps et dans un semblable but. Il existe sur le territoire de Donmely, canton de Chaumont-Porcien, dans le département des Ardennes, un petit bois appelé : *le bois de la Tomelle*. Il a pris ce nom d'une

tombelle qui en occupait le centre il y a moins de vingt ans et qui, depuis le défrichement partiel qu'on en a opéré, se trouve à 50 mètres seulement de la bordure du couchant. Cette tombelle, moins considérable et moins elliptique que celle de Parfondeval, a 32 mètres de diamètre de l'est à l'ouest, et 30 du nord au sud. La hauteur n'en dépasse pas trois mètres ; mais, située comme la première sur un point culminant, elle permet à ceux qui s'y placent et qui portent la vue hors du bois, de découvrir à plusieurs lieues devant eux, quoique le sol soit fort accidenté. Un large fossé ouvert dans toute la longueur de ce *tumulus* et jusqu'à sa base, en 1860, n'a produit autre chose que la découverte de cinq pierres brutes de moyenne dimension rassemblées au centre et qui ne recouvraient ni restes humains, ni même les cendres d'un bûcher dont il n'existait d'ailleurs aucune trace.

On se rappelle qu'il a été question, au commencement de cette notice, d'une seconde éminence faite de main d'homme, située sur le terroir de Parfondeval et portant le nom de *Petite-Hottée*. Elle a été aussi rasée récemment. Depuis, l'emplacement qu'elle occupait a été creusé d'un fossé profond d'un mètre, et ces travaux ont été plus stériles encore en résultats archéologiques. Située, comme celle de Donmely, sur le point le plus élevé du territoire, elle était placée au sommet du plateau qui sépare le ruisseau de la Brune de celui de Parfondeval, tout près de l'ancien grand chemin de Brunehamel à Montcornet. Cette situation permettait à l'observateur qui y montait de découvrir non-seulement la butte de Parfondeval et bien au-delà dans la direction du levant, mais encore un vaste horizon s'étendant au nord et au midi, et surtout de plonger, à perte de vue, dans la vallée de la Brune, jusque par-delà la chaussée romaine qu'il traverse vers Hary.

Cette dernière circonstance, autant que la position élevée du tertre de la *Petite-Hottée* et le résultat infructueux des fouilles dont il a été l'objet, autoriserait à le classer dans une catégorie différente de la butte de Brunehamel qui a évidemment tous les caractères d'un monument funèbre et semble

justifier le système des archéologues qui, assignant à ces monticules artificiels un but stratégique, les regardent comme ayant été destinés à faciliter les communications entre des points éloignés, au moyen de signaux de jour et de nuit.

Quant à celui du *Bois de la Tomelle*, il paraîtrait favorable à l'opinion de ceux qui considèrent les *tumulus* comme des autels druidiques, à cause des pierres brutes qu'il recélait.

S'il suffisait du voisinage d'une chaussée romaine pour attribuer à un *tumulus* une destination stratégique, on ne pourrait, sans contredit, la refuser à celui qui se trouve entre Lor et Nizy-le-Comte, à 80 mètres environ au couchant de l'ancienne voie romaine de Reims à Bavay, devenue aujourd'hui la route départementale n° 3 de Reims à Montcornet. Deux raisons semblent toutefois s'opposer à cette classification : la première est tirée du nom de ce *tumulus* connu dans les environs sous celui de *Butte du Moulin*, parce qu'un moulin à vent y existait en effet autrefois. Rien ne s'opposerait néanmoins à ce qu'un tertre, stratégique à son origine, eût été utilisé depuis pour l'établissement d'une usine à moudre le grain.

La présence de la chaux qui servait à lier ensemble les pierres de ces fondations, écarte toute hypothèse d'un monument gaulois du genre de celui que recouvre le *tumulus* de Prouilly dont il a été question au commencement de cette notice, car on sait que les Gaulois ignoraient ou négligeaient l'usage du mortier de chaux avant la conquête de César ; mais rien n'empêcherait d'en conclure que la butte de Lor, si rapprochée d'une des principales chaussées qui partaient de la métropole rémoise, servait de base à une de ces tours ou pyramides élevées autrefois, le long des routes romaines, en l'honneur soit du dieu Mercure, soit des empereurs qui avaient fait construire ou achever ces voies de communication. Les dimensions et la solidité des maçonneries trouvées sous le *tumulus*, la nature même des matériaux dont il est formé et qui semblent exclusivement composés de débris de construction, peuvent autoriser à croire que là s'élevait jadis un de ces monuments itinéraires.

En résumé, les conclusions à tirer au profit de la science tant des fouilles de la butte de Brunehamel que de l'observation de celles qui s'en trouvent le plus rapprochées, semblent devoir être celles-ci :

1<sup>o</sup> Le *tumulus* de Parfondeval, plus souvent appelé *la butte de Brunehamel* est, comme la plupart de ceux qui ont été sondés tant en France qu'en Angleterre, un monument funèbre.

2<sup>o</sup> Le même caractère paraît devoir être reconnu dans celui qui a donné son nom à la ferme de *la Tombelle* près Marie, dans le voisinage duquel des squelettes ont été plusieurs fois découverts. C'est un monticule de forme conique et régulière dont la hauteur atteint près de 7 mètres, et dont la circonférence n'a pas moins de 72 mètres à la base. On a essayé de le percer autrefois d'une galerie horizontale, dont l'éroulement aurait fait abandonner cette entreprise et inspiré aux propriétaires de l'héritage où il se trouve une aversion véritable pour le renouvellement de toute tentative du même genre.

3<sup>o</sup> Le second tertre qui existait sur le terroir de Parfondeval et qu'on désignait sous le nom de *la Petite-Hottée*, aurait servi soit à des signaux, soit à des observations stratégiques, ou bien à consacrer le souvenir de quelque fait important.

4<sup>o</sup> Dans le *tumulus* qui, au commencement de ce siècle, couvrait encore le *dolmen* de Fantigny près Rumigny, il faut voir, comme dans celui de Prouilly auquel on a donné le nom fantastique de *tombeau de Pharamond*, l'exécution d'une des nombreuses dispositions de la législation civile ou ecclésiastique qui, à différentes époques, ont ordonné de cacher aux regards des hommes tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de l'ancienne religion des Gaulois.

5<sup>o</sup> Les pierres brutes trouvées dans celui du bois de *la Tombelle* autorisent également ou à lui attribuer ce caractère, ou à le regarder comme un autel destiné aux sacrifices des Druides, et qui aurait dû sa conservation à la position mystérieuse qu'il occupait au milieu d'un bois.

6° La butte du moulin de Lor aurait servi d'emplacement à un de ces monuments itinéraires que les Romains élevaient sur le bord de leurs routes.

7° Enfin celle de Seraincourt, canton de Château-Porcien (Ardennes), qui porte le même nom, a aussi servi autrefois de base à un moulin à vent ; mais aucune circonstance ni aucune tradition n'indique qu'elle ait eu jamais une autre destination.

Loin d'être identique, la nature des tombelles qui viennent d'être passées en revue est donc multiple. La variété qui s'en retrouve probablement ailleurs que dans l'étroite circonscription embrassée par cette notice, explique celle des opinions qui se sont produites sur la destination de ces monticules artificiels. Elle prouve aussi qu'en archéologie, comme en plusieurs autres sciences, l'observation est préférable au raisonnement et surtout aux systèmes.

---

## QUATRIÈME SÉANCE.

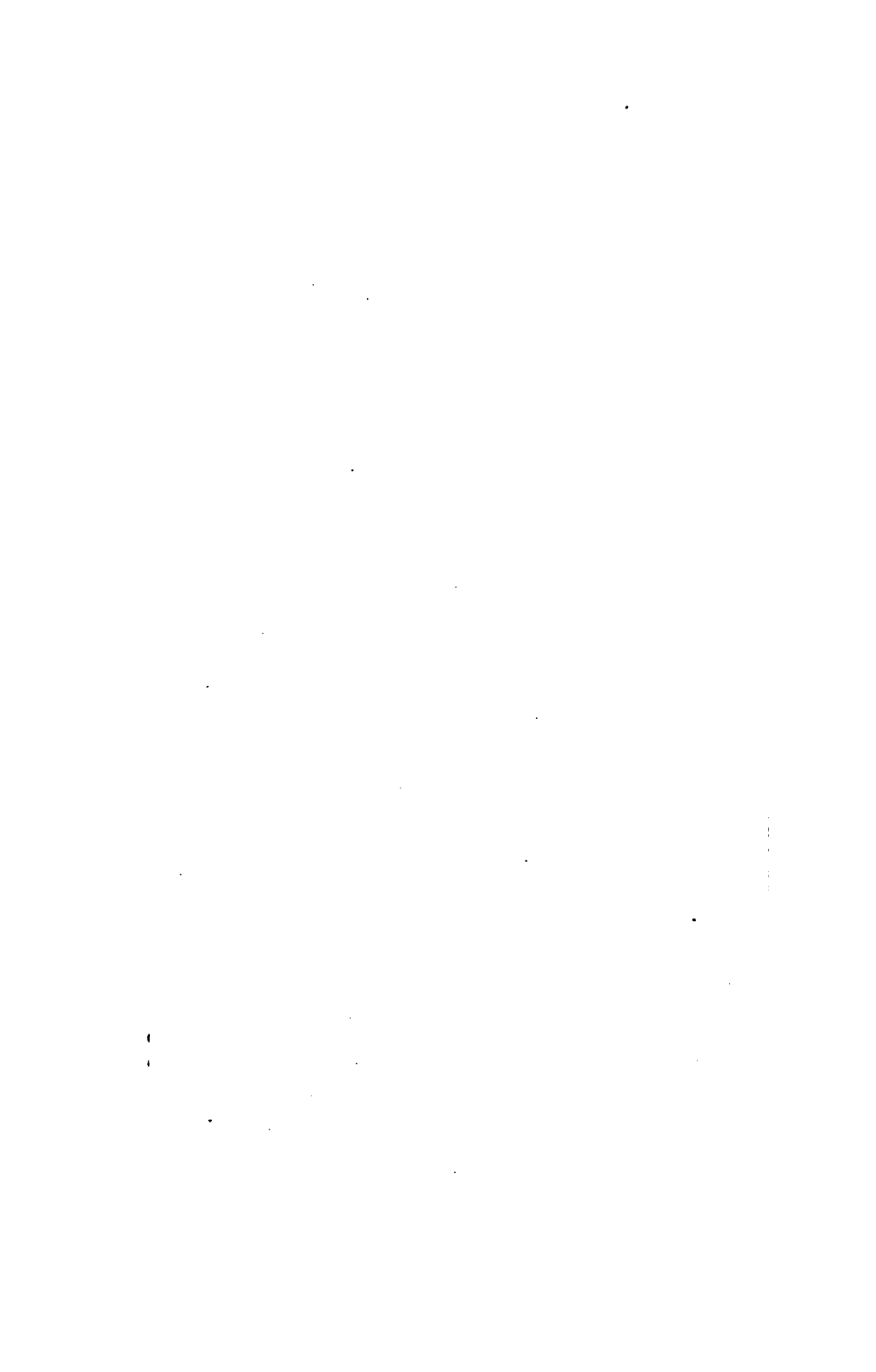
(7 Janvier 1862.)

---

Présidence de M. **Ed. Fleury**, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

*Ouvrages reçus pendant l'intervalle des deux séances :* Mémoires de la Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise. Tome VI. — Bulletin de la Société des





Antiquaires de Picardie. Année 1864, n° 3. — Notice historique et géologique sur Sinceny, offert par M. Ed. Lambert, membre correspondant.

**L** M. FILLIETTE, sur l'invitation de M. le président, donne lecture d'un mémoire de M. Charles Gomart, de St Quentin, membre correspondant, sur le Jardin-Dieu, à Cugny, (Aisne).

De tous les monuments qui frappent la vue dans les recherches archéologiques, les tombeaux sont ceux qui intéressent le plus l'humanité. On est porté, par une curiosité naturelle, à connaître le sort et la qualité de ceux qu'ils renferment et l'époque où ils ont vécu

Les générations disparaissent avec une telle rapidité, que celles dont quelques siècles à peine nous séparent, n'ont laissé que peu ou point de traces de leur passage. Les monuments de leur civilisation sont enfouis sous le sol, et la nature, un instant dominée, n'a pas tardé à reconquérir sa place et ses droits.

De l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, le sol de l'Europe est ainsi doublé d'une population morte, dont chaque jour les restes épars et incomplets sont ramenés à la lumière. Partout on retrouve, dans des conditions à peu près identiques, des cimetières inconnus dont rien ne pouvait faire soupçonner l'existence. Les parties solides des cadavres sont les seules qui soient un peu conservées, et ceux dont on vient ainsi troubler le repos, étaient des peuples guerriers, puisque les armes familières aux défunts, des haches, des lances, des javelots, des flèches, ont été inhumées avec eux.

Le département de l'Aisne, comme toutes les parties de l'Europe centrale, possède ses ossuaires ; et, pour ne parler que de ce qui nous est le plus voisin, on se rappelle la quantité d'ossements, d'armes, de vases et d'objets divers mis à découvert, depuis vingt ans, par l'exploitation de la carrière de Vendhuile, le *Champ à Luziaux*, par les trouvailles de Rouvrois, de Marteville et de Montescourt.



Quoique la découverte dont nous allons parler remonte à 1846, et que les objets trouvés n'aient pas un caractère marqué de nouveauté et d'originalité, cependant leur publication peut présenter un véritable intérêt, parce qu'il y a peu d'objets mérovingiens édités en Flandre et en Picardie. Notre contingent trouvera donc naturellement sa place, et il sera utile à l'histoire en constatant un point géographique de plus pour la France mérovingienne.

Une partie des objets trouvés sont aujourd'hui en ma possession ; une autre partie a été donnée à l'établissement de St-Charles, à Chauny. — D'autres objets, en la possession de M. Barbier, de Ham, ont été remis par lui au musée de Compiègne ; enfin M. Millet, de Chauny, et M. le Doyen de Guiscard, possèdent aussi quelques-uns des objets trouvés.

Dans une riantة vallée située entre les villages de Cugny et de Flavy-le-Martel, s'élève un monticule nommé autrefois *le Jardin-Dieu*. Au pied de ce monticule se déroule une grande plaine qui s'étend jusqu'aux bords de la rivière de la Somme. Au milieu de cette plaine se trouve le village de Cugny et son château. Au Midi du *Jardin-Dieu* se dessine l'ancienne temple de Maurepas ; plus loin, le hameau du Château-Gaillard, dominé par le bois du *Coquerel* et la butte celtique de ce nom avec sa couronne d'arbres, et vers Frières-Faillouël, *le Clos de Lignières*, seule indication de l'emplacement d'un château de ce nom qui y existait au x<sup>e</sup> siècle et qui était le fief de la famille de Lignières de Vieville.

*Cugny*, fief seigneurial de la maison de Flavigny, est un joli village, dont le château ne répond nullement à l'importance et la richesse de l'illustre maison de Flavigny. Aussi nous sommes porté à croire que la ferme de M. Ducaurois qu'on appelle le Château, n'a dû être qu'un pied-à-terre, consistant dans le pavillon servant aujourd'hui d'entrée à la cour de la ferme.

Ce pavillon est un donjon d'assez bonne mine avec deux avants-corps pour défendre l'entrée, pont-levis, porte en ogive et étage au-dessus. On retrouve, à droite et à gauche

de l'entrée, des vestiges du fossé d'enceinte. La cour est vaste, entourée de bâtiments. Aux quatre angles s'élevaient avant la Révolution quatre tours, dont les débris ont servi à bâtir une tour ronde servant de pigeonnerie.

L'église de Cugny, bâtie en grès, est d'une belle architecture. Marie-Madeleine-Agathe de Truffier, décédée le 12 avril 1724, — son père, Florimond de Truffier, seigneur de Saint-Florent de Cugny, mort le 26 juillet 1722, et sa mère, Marie-Anne de Gageron, morte le 4 octobre 1723, reposent dans la chapelle de Notre-Dame de l'église de Cugny. Il n'existe aucune épitaphe.

Le *Château Gaillard* n'existe plus, des sapins couvrent son emplacement. On a trouvé dans cet endroit beaucoup d'anciennes tuiles épaisses ; et, lorsqu'on a bâti, il y a quelques années, une ferme à peu de distance, on a rencontré un ancien puits, maçonné en grès de bas en haut, qui a été exploité comme une carrière.

Le *Coquerel* est un monticule qui domine la plaine de Flavy-le-Martel, Cugny, Jussy et Annois ; il est lié par une étroite langue de terre à une chaîne de montagnes qui sépare les vallées de l'Oise et de la Somme. Cette butte a été évidemment fortifiée par la main des hommes, car elle est encore entourée de deux ceintures de fossés, une dans le bas et l'autre à mi-côte. Le monticule porte, du côté de l'Est, les traces d'une tranchée, aujourd'hui couverte de broussailles, mais qui a été ouverte, dit-on, par les Templiers, pour fouiller ce tumulus.

Pour nous, qui l'avons visité et exploré plusieurs fois, le *Coquerel* n'est pas un tumulus, mais une forteresse celtique, une position importante occupée et fortifiée par les Celtes qui l'avaient rendue inaccessible en abaissant et diminuant de largeur la langue de terre qui relie ce monticule aux montagnes voisines, en creusant autour du *Coquerel* deux ceintures de retranchements profonds, étagés l'un au-dessus de l'autre, et en faisant arriver dans le fossé inférieur la source

de l'Hermite. On a trouvé, sur ce point fortifié, des médailles gauloises et romaines..

La prévôté de Maurepas (*de Malo repastu*, mauvais repaire), dépendante du doyenné de Vendeuil, était un couvent de Templiers qui a passé dans les mains des hospitaliers de St-Jean de Jérusalem, puis qui a appartenu en dernier lieu à l'abbaye d'Homblières.

On sait que les Templiers avaient à St-Quentin la *maison du Temple* ; à Eterpilly, près Péronne, une commanderie ; au Câtelet, un château-fort ; des fermes importantes à Montescourt, à L'Hôpital, près Libermont ; à la Courtemanche, près Cugny ; la ferme de Maurepas était une de leurs maisons. On y voyait encore, il y a moins d'un siècle, une église, une grande salle et une entrée fortifiée, consistant en un donjon carré, flanqué de quatre petites tourelles, ou échauguettes, placées à une grande hauteur. De l'ancienne maison, il ne reste que les écuries et quelques vieux bâtiments bas, construits en grès extérieurement et en briques intérieurement.

La ferme ancienne était entièrement bâtie en grès et entourée de hauts murs également en grès. Ces murs ont été démolis en 1845, exploités et vendus à un entrepreneur pour le pavage de la rue St-Martin à St-Quentin. Les caves actuelles de la maison, que nous avons visitées, sont à deux étages ; elles sont voûtées en plein-cintre, entièrement en grès, et les galeries de descente sont aussi voûtées en plein-cintre et en grès, mais avec des assises taillées et piquées en retraite à chaque marche. La tradition rapporte qu'il se trouvait sous l'ancienne église de Maurepas des galeries de refuge, conduisant à trois kilomètres de là, vers le Coquerel ; ces galeries sont, dit-on, écroulées en plusieurs endroits. Nous n'avons pu vérifier cette assertion.

Le *Jardin-Dieu*, dont le nom indique assez la destination chrétienne, a été, dit-on, anciennement le cimetière des hospitaliers de Maurepas : c'est possible ; cependant son éloignement de l'église de Maurepas rend cette opinion peu probable ; car, en général, les Templiers comme les autres religieux, se

faisaient enterrer dans leur église, ou au moins dans leur cloître. Enfin, on n'a trouvé jusqu'alors dans le Jardin-Dieu aucune pierre tumulaire.

Le Jardin-Dieu était livré depuis longtemps à la culture, lorsque en 1846, M. Blamoutier eut l'idée d'y établir une fabrique d'huile. Dès les premiers coups de pioche qu'on donna pour ouvrir les fondations de la fabrique, on rencontra, à 0<sup>m</sup> 60 centimètres du sol, un tombeau composé, dans son couvercle et dans ses côtés, de morceaux de moëllons. Ce sarcophage, ainsi que ceux que l'on trouva ensuite, était orienté les pieds tournés vers le Midi. C'est aussi sur le versant du Midi de la colline du Jardin-Dieu que le plus grand nombre de tombes ont été trouvées.

Malgré le désir que j'avais de connaître la position des corps dans les tombeaux, celle des armes, des ustensiles, des vases, je n'ai pu parvenir à obtenir rien de positif dans l'enquête que j'ai faite. Il n'y a rien d'étonnant, car il y a quatorze ans que ces tombes ont été ouvertes. Le propriétaire du Jardin-Dieu est mort; une partie des ouvriers ont disparu et les autres n'ont pas pris assez de soin, dans l'ouverture des tombeaux, pour pouvoir donner des détails circonstanciés et véridiques sur toutes les circonstances qui ont accompagné les fouilles. Je crois devoir m'abstenir de détails et ne donner ici que la nomenclature et les dessins de la plus grande partie des objets trouvés, qui m'ont été communiqués avec la plus grande obligeance par M<sup>me</sup> veuve Blamoutier qui a bien voulu m'en remettre une partie.

Les tombes avaient un ou deux vases, en terre grise pour le plus grand nombre, et indiquant par la forme qu'ils appartenaient à des sépultures franques. Ces vases, dont la forme se rapproche de nos sucriers, portent les raies, les brisures, les filets qui caractérisent partout la poterie mérovingienne.

Mais deux autres vases en terre rouge affectent une forme plus élégante, et on peut les attribuer à la fabrication romaine du Bas-Empire.

Nous n'avons vu qu'une seule hache en fer; mais c'est bien

la francisque recourbée en forme de croissant et si caractérisée des Francs.

Une grande quantité de scramasaxes, tels qu'on les trouve le plus communément et portant encore la double rainure destinée à loger le poison.

Des couteaux de différentes grandeurs, un fermoir d'aumônière.

Des grains en émail et en perle de verre ayant servi de bracelets ou de colliers.

Une grande quantité de plaques et contre-plaques de ceintures en fer ; sur plusieurs on voit que des damasquinures et des incrustations en argent ont existé ; mais l'oxide a soulevé le travail précieux qui caractérise si bien l'époque franque.

Parmi toutes les plaques et boucles qu'on nous a montrées, nous en avons remarqué une en bronze, pareille à celles publiées par M. l'abbé Cochet et trouvée dans la vallée de l'Eaulne. Les bords sont ornés de petits clous en cuivre à tête saillante et hémisphérique. Le dessin qui a été taillé dans le bronze représente des rectangles, placés les uns à côté des autres avec points au milieu. L'ardillon de la boucle n'est pas du même dessin, mais il est du même genre.

Une des terminaisons carrées de ceinture trouvées dans les sépultures du Jardin-Dieu a beaucoup de rapports avec celle de la butte des Cargans, près Houdan (Seine-et-Oise) (1).

Cependant celle en bronze trouvée au Jardin-Dieu, et dont nous donnons ci-dessous le dessin exact, de grandeur naturelle, a plus de caractère ; la croix pattée qui est gravée au milieu n'est pas ici un ornement dû au burin plus ou moins capricieux de l'artiste ; c'est bien le signe de la Rédemption qu'on a voulu faire. On a placé une croix au milieu d'une autre croix écartelée vers les angles.

Plusieurs médailles ont été trouvées, mais une seule nous a été montrée ; c'est un moyen bronze de Trajan.

Le facies est très bien conservé ; il montre le profil de cet

(1) Tombeau de Childéric I<sup>er</sup>, par M. l'abbé Cochet.

## ÉPOQUE FRANQUE.



### Le JARDIN-DIEU, à Cugny.

Fermeir, Plaques et Boucles de Ceinturon trouvés dans cette sépulture



empereur. La légende : IMP. CAES. TRAJANVS. AVG. GERM. P. M. (1).

Au revers : TI. POT. CON. III. P. P. S. C. (2).

Cette médaille, qui remonte au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, n'est pas la seule trouvaille faite dans cette contrée, car M. Théry, de Grugies, a découvert en 1846, dans un défriché de bois, au lieu dit le *Bois de la Vignole*, à peu de distance du Coquerel, un pot en terre cuite, enterré à 0<sup>m</sup> 60 centimètres de profondeur, qui contenait plus de 2,000 médailles en argent et en bronze, parmi lesquelles nous citerons les suivantes, que nous devons à son obligeance :

Probus, Carin, Dioclétien, Maximien-Hercule, Maximin, Hélène, Constantin 1<sup>er</sup>, Fausta, Licinius, Constantin II, etc., etc.; médailles qui embrassent la période des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles.

Enfin, un ornement en bronze, modelé en relief, avec une tête de bélier au centre, dont on ne saurait déterminer l'usage et qui appartient plutôt à l'art romain qu'à l'art franc.

Le cimetière du Jardin-Dieu est-il un champ de sépulture franque du VI<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère, ou bien remonte-t-il à une plus haute antiquité?

L'époque mérovingienne peut revendiquer les cercueils en pierre du pays, et en dalles juxtaposées; la plus grande partie des vases trouvés dans chaque cercueil, la forme des vases, les couteaux, les boucles, les scramasaxes, les francisques et surtout les boucles et les agraffes de ceintures, qui sont essentiellement spéciales à la période franque.

Cependant cet ornement en bronze, dont on ne saurait bien déterminer l'emploi, mais qui appartient bien plus à l'art romain qu'à l'art franc, la pièce de monnaie de Trajan, les deux vases en terre rouge, la trouvaille de monnaies des 1<sup>er</sup>, III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles, découvertes dans le voisinage, nous paraissent des motifs suffisants pour faire remonter l'origine de ce

(1) *Imperator Cæsar Trajanus Augustus Germanicus, pontifex Maximus.*

(2) *Tribunitia potestate consul III, pater patriæ, senatus consult.*



champ de sépulture aux premiers siècles de notre ère. A nos yeux, le cimetière du Jardin-Dieu a une racine romaine et il a dû commencer à la période du Bas-Empire. Cependant nous devons ajouter qu'après en avoir référé à M. l'abbé Cochet, nous avons reçu de ce savant archéologue l'assurance qu'il n'y a rien au Jardin-Dieu qui ne pût être reporté à l'époque franque uniquement. Nous avons cru devoir citer cette opinion : le lecteur appréciera.

Après la lecture de ce mémoire, M. le président développe diverses observations ; il a été à même de visiter divers points du département où se rencontrent des tumulus placés dans des conditions semblables à celui de Cugny, notamment à Mons-en-Laonnois et Voyenne, et à Verly ; il promet de rédiger une notice. Peut-être y aurait-il lieu de solliciter quelques fonds pour entreprendre des fouilles sur l'un ou l'autre de ces points ; on verra l'année prochaine ce que les circonstances permettront de faire.

M. Ed. FLEURY donne lecture d'une lettre qu'il vient d'adresser à la Commission de la carte des Gaules, en réponse à une demande de renseignements sur les fouilles qui viennent de se faire à Mauchamps pour retrouver l'emplacement du camp de César après son passage de l'Aisne :

Vous savez, Messieurs, que, depuis deux mois, des travaux importants de fouilles sont entrepris par ordre de S. M. Napoléon III, sur la colline ou plateau de Mauchamps, terroir de Juvincourt, canton de Neufchâtel, arrondissement de Laon. Ces fouilles, qui sont sous la haute direction de M. le baron Stopfell, capitaine d'artillerie et officier d'ordonnance de l'Empereur, et sous celle de notre collègue, M. Bruvant, agent-voyer d'arrondissement de Laon, ont pour but de rechercher la solution de plusieurs questions historiques controversées : 1<sup>o</sup> Le passage de la rivière d'Aisne par César, quand il quitta Reims pour aller au secours de Bibrax assiégée

par les Belges confédérés ; 2° le véritable emplacement du camp que jeta le général romain après le passage de la rivière et en présence de l'armée ennemie ; 3° l'emplacement aussi de Bibrax, tous points qui ont exercé la patience et les recherches de tant de savants, points aussi qui, jusqu'ici, n'ont pas été fixés de façon à forcer les convictions et à faire dire que la difficulté est vidée de façon à ne plus se représenter devant la discussion.

Ce n'est point ici la place ni l'occasion de mettre en présence les uns des autres les divers emplacements proposés pour le passage de l'Aisne et pour le camp ; je rappellerai seulement qu'un de nos collègues, M. Piette, se prononce pour le passage de l'Aisne à Condé, tandis que d'autres savants prennent parti pour Berry-au-Bac, où l'on connaît encore aujourd'hui un lieudit : le *Vieux-Pont*, et que, de l'avis aussi de M. Piette, ainsi que d'un Allemand dont j'ai vu le livre et les cartes au ministère de l'Instruction publique entre les mains des membres de la Commission des Gaules, il faudrait admettre que César, ayant une fois franchi la rivière en l'un ou en l'autre de ces deux points, aurait été camper sur le petit plateau de Mauchamps qui sépare le bassin de la Miette de celui de l'Aisne.

C'est là que les fouilles sont faites au sommet de la colline dans l'espoir de trouver les traces des fossés que les légions romaines, suivant leur coutume et ainsi que l'atteste César lui-même, ont creusés pour se défendre contre toutes surprises.

Avertis dès le milieu du mois de novembre dernier, plusieurs de vos collègues ont déjà visité ces travaux. M. Piette les a vus avec M. l'agent-voyer en chef, au moment où, sur la déclivité de la colline vers la rivière d'Aisne, on venait de trouver, à deux ou trois mètres de profondeur, quelques pierres cachées dans une poche de terre qui a été évidemment remuée déjà, et des débris de poterie commune de couleur grise. Ces pierres qui paraissent calcinées par le feu, ces débris que j'ai vus aussi ne m'ont paru avoir aucune signi-

fication sérieuse dans le sens de l'occupation de ce plateau par un camp romain. Ils pourraient être antérieurs aussi bien que postérieurs à la conquête, et je ne crois pas qu'on puisse y trouver une indication quelconque, si ce n'est que ces contrées, ce que l'on sait parfaitement, ont toujours été occupées par des populations qui ont eu des besoins et des habitudes connues.

Je n'en dirai point autant de quelques fragments de poterie rouge qui rappellent essentiellement la poterie si connue des Romains ; il faut admettre leur origine, ce qui n'est nullement une indication de l'occupation militaire par un homme et à un moment donnés. Tout le pays a longtemps appartenu aux Romains qui l'ont occupé aussi complètement et pacifiquement que nous l'occupons nous-mêmes. La trouvaille sur le plateau de Manchamps de ces morceaux de vases rouges et de fibules de bronze que je n'ai pas vus parce qu'ils ont été envoyés de suite à l'Empereur, et que M. Piette affirme être romains, ne me paraît pas devoir permettre de conclure à un camp, mais à la présence jadis, et sur la colline aujourd'hui déserte et livrée à la culture, d'habitations de l'époque gallo-romaine.

Depuis le mois de novembre et jusque vers le 15 ou 16 décembre suivant, les travaux ont été poursuivis sur une assez grande échelle. La gelée les a interrompus alors, et probablement ils ne seront repris qu'au bon temps. Pendant un séjour que j'ai fait dans ma famille à Berry-au-Bac, pendant les fêtes de Noël, j'ai profité d'une belle journée pour examiner, seul et à loisir, les fouilles, afin de me prononcer en toute sécurité sur la valeur des résultats obtenus et à obtenir.

Avant tout, voilà en quoi elles consistent :

La route départementale n° , de Soissons à Neufchâtel, coupe à angle droit la route impériale de Laon à Reims, à l'auberge appelée le *Choléra*, et aborde là le plateau de Manchamps par une petite pente dont la contre-partie se trouve à très peu de distance de la rencontre du chemin de Berry-au-Bac. Celui-ci se bifurque, à la route départementale, pour aller

d'un côté vers la ferme de Mauchamps et Juvincourt, d'un autre vers Prouvais. La route départementale, depuis le *Choléra* jusqu'à la pente vers Guignicourt, se tient toujours juste au milieu du plateau qui a très-peu de largeur et, si nous partons du *Choléra* en marchant sur Guignicourt, s'incline à droite vers l'Aisne qui le borde toujours à peu de distance, à gauche vers la Miette qui, à partir de Mauchamps, se montre bordée jusqu'à sa source, à Amy-Fontaine, d'une ligne de peupliers courant de l'est au nord, c'est-à-dire en diagonale.

La route départementale coupe le plateau d'une ligne droite à peu près inflexible.

Toutes les fosses faites par les cantonniers de M. Bruyant sont perpendiculaires à cette ligne, c'est-à-dire que, prenant naissance contre les talus de la route départementale, quelquefois même la coupant, elles s'éloignent à droite vers l'Aisne, à gauche vers la Miette, sur des longueurs très-variables. Quelques fouilles, sortant de ce système, ont été pratiquées vers le chemin de Mauchamps et en avant de la garenne qui domine cette ferme. Toutes les tranchées un peu importantes sont comprises entre la borne kilométrique 44 k. 4, et la borne 45 k. 2, donc sur un espace d'un peu moins d'un kilomètre. On va voir bientôt qu'elles sont nombreuses et que la recherche a été sinon fructueusement, du moins très-consciencieusement faite.

Le premier résultat de l'examen attentif d'abord de leur théâtre, ensuite de l'idée qui a fait placer les travailleurs le long de la route départementale, ça été la pensée bien arrêtée qu'on n'avait pas bien choisi son emplacement. Il ne fallait pas compter trouver les fossés d'enceinte dans un voisinage aussi immédiat du sommet de la colline. Le stratège romain devait placer ses troupes à l'endroit culminant et du haut duquel il pouvait examiner et dominer la position. La fortification devait envelopper la colline par le pied, et, en partant de la route les tranchées devaient se poursuivre trop loin ou ne rien produire de concluant.

C'est, à mon avis, ce qui résulte en définitive de mon étude du 23 décembre 1861. J'ai pris les tranchées par la première et les ai vues en détail jusqu'à la dernière. Je les ai examinées avec infiniment d'attention, en tenant compte de l'état où le sol se trouvait, des positions des couches entre elles, des accidents antiques ou récents qu'elles ont pu subir, de ce qu'elles contenaient d'étranger à leur formation géologique. Voici le dépouillement de mes nombreuses notes prises sur place et *de visu*.

*1<sup>er</sup> fossé.* Creusé auprès et un peu au-delà de la borne kilométrique 44.4. Tranchée transversale à la route départementale. A droite de la route (1), 10 m. de longueur, 1 m. de profondeur. Fond crayeux; c'est la naissance du banc profond de craie qui forme la base de notre formation géologique. Les parois montrent une terre d'alluvion qui n'a jamais été remuée et mêlée d'un peu de grève. — A gauche, 15 m. de tranchée. 1 m. 50 de profondeur en moyenne, profondeur d'ailleurs très-inégale et qu'on a poussée jusqu'au sol naturel, c'est-à-dire jusqu'à l'apparition de la craie. Aux parois, terre qui n'a jamais été touchée; diluvium pur de toute pierre ou débris apportés de main d'homme. A 6 à 7 mètres de la route, toujours à gauche, la craie est creusée comme une cuvette, probablement par un grand courant d'eau qui a précédé le moment où le diluvium, la terre arable, a été déposé.

*2<sup>e</sup> fossé.* Borne 44 k. 4. A gauche de la route, tranchée de 45 à 50 m., rebouchée déjà sur 30 m. environ. Laissée ouverte sur 10 m., elle touche la borne kilométrique sous laquelle la craie se dessine en cuvette. A 10 m. de la borne, le



sol arable a une puissance de 1 m. à 1 m. 50 de profondeur; sous la borne kilométrique, il a 4 m. de profondeur au moins.

(1) Il est entendu qu'on remonte de Soissons vers Neufchâtel. On a donc, je le répète, l'Aisne à droite, la Miette à gauche.

Ce terrain est vierge et ne renferme aucune pierre, aucun débris quelconque. Couche homogène : même nuance, même nature. Sous la borne même, on aperçoit quelques infiltrations blanches, capillaires, en zig-zag, comme nous en voyons souvent dans nos sables. Terre serrée, compacte; exactement même nature et même couleur qu'à la borne kilométrique 44.4.

3<sup>e</sup> fossé. — Au près de la borne kilométrique 44.7, à gauche de la route, tranchée étroite de 25 m. environ de longueur. Le banc de craie se relève à la borne kilométrique, et la dépression en forme de cuvette s'éloigne de la route de 20 m. environ. Là, la cuvette est très-prononcée. Elle a une corde



beaucoup moins allongée qu'à la borne

44 k. 5; profondeur maximum de la cuvette, 3 m. environ. Même terre homogène, compacte, pure de débris, jamais touchée.

4<sup>e</sup> fossé. Entre la borne 44 k. 7 et celle 44 k. 8, petite tranchée à gauche à 15 m. de la route. Peu de profondeur, absence de caractère. A 30 m. de la route, la craie apparaît à 80 c. de profondeur.

5<sup>e</sup> fossé. — Au regard de la borne 44 k. 8, vis-à-vis de la cabane du cantonnier, tranchée de 40 m. commencée à 10 m. de la route. A la naissance, craie à 80 c. de profondeur. La cuvette ou sillon commence à 25 m. de la route et à 1 m. 60 de profondeur. Là, une pierre à peu près carrée repose sur le fond de craie; ses faces est-sud et sud, sud-ouest, semblent comme taillées. Cela ressemble à un bloc de la même craie qui a pu être jadis enlevé par le courant à la falaise voisine et porté là. Là aussi, même terre compacte et dure, privée de tout autre corps étranger. La cuvette se relève brusque-

ment :



Plus à gauche, à 40 m. de la route, trois couches de terrain sont visibles : 1<sup>o</sup> terre noire infiltrée de craie comme plus haut; 2<sup>o</sup> terre plus claire et veinée de zones crayeuses; 3<sup>o</sup> terre un peu plus brune, nature des quatre

autres tranchées. Ce sont des dépôts successifs par les eaux, surtout avec infiltrations verticales et capillaires, de terre très-blanche, de craie sans doute. Aucun débris appartenant à l'homme.

6<sup>e</sup> fosse. Entre les bornes 44.8 et 44.9, dans le champ et à 20 m. de la route, tranchée étroite et peu profonde au début. Rien d'abord. A 40 m. environ de la route et à l'extrême bout de la tranchée, on tombe sur une poche circulaire de terre qui a évidemment été fouillée. 4 m. de diamètre. Au centre, on aperçoit sur un petit monticule factice de terre, un amas, symétrique et évidemment fait de main d'homme, de pierres avec lesquelles on a fait une petite maçonnerie sèche et en forme à peu près piramydale. Au centre se trouve un trou profond de 25 à 30 c., et qui semble avoir eu pour destination de recevoir un pieu, un mat, le bâton d'un signal quelconque. On a cru, toujours en se plaçant dans l'hypothèse d'un camp formé par César sur la colline de Mauchamp, que cette petite maçonnerie faite dans le sol et dont les premières pierres étaient recouvertes de 50 à 60 centimètres de terre, avait reçu soit le poteau central en bois sur lequel se serait appuyée et développée une tente de toile, soit le drapeau d'une légion, soit même le signe du commandement supérieur. On a parlé aussi d'un de ces signaux ou jallons que la Compagnie du Nord aurait pu poser, quand elle étudia les divers tracés qui devaient relier Laon et Reims, tracés dont l'un fut proposé par Juvincourt, le gué de Mauchamps et la berge insubmersible du canal de l'Aisne à la Marne. Cette petite construction souterraine a une origine plus simple. L'ancien propriétaire de Mauchamps, M. Graux, père de celui qui créa le beau troupeau auquel il attacha le nom de sa ferme, était un grand chasseur. Il avait planté, comme remise pour le gibier, la garenne qui domine Mauchamps et près de laquelle on a fouillé. De nombreux émouchets décimaient le gibier. De distance en distance, il planta trois à quatre piquets au haut desquels il attachait un piège et l'appât. Ces piquets, qui devaient rester longtemps en place, furent assurés contre

la violence du vent en s'enfonçant par le pied dans ces petites maçonneries enfoncées profondément en terre, et dont l'une a été récemment mise à jour. Allié à la famille Graux, je sais par elle qu'il en existe encore à d'autres endroits deux ou trois que les ouvriers auraient pu retrouver aussi, sans restituer à la discussion des éléments en faveur d'un travail romain.

6<sup>e</sup> fossé. Au regard de la borne 44 k. 9, tranchée sans caractère. A 60 mètres de la route et à une profondeur de 2 m., le lit de craie et parois infiltrées de craie.

7<sup>e</sup> fossé. A angle aigu sur le précédent et rejoignant la garenne de Mauchamps. Tuf à 1 m de profondeur. Rien d'indicatif.

8<sup>e</sup> fossé. Au-delà du chemin descendant à Mauchamps, tranchée à 40 m. de la route. Le tuf se relève à 60 c. A 45 m., la craie s'enfonce tout-à-coup à 3 m. Rapports des mêmes terres vierges et par zones de différentes couleurs et nature. La tranchée, poursuivie à angle droit vers le côté sud-est de la garenne, montre la craie à des profondeurs variables. Terre non remuée. Là, le plateau va commencer à s'infléchir vers Mauchamps placé à tiers côte.

9<sup>e</sup> fossé. Parallèle à la garenne. Tranchée face à l'est. La craie affleure presque le sol qui n'a pas d'épaisseur.

10<sup>e</sup> fossé. A 30 m. au-delà, à la hauteur de la borne kilométrique 45, nouvelle tranchée, résultat absolument nul.

11<sup>e</sup> fossé. A la borne 45 k., tranchée contre la route. Craie à 30 c. Abandonnée.

12<sup>e</sup> fossé. Tranchée contre la route, entre les bornes 45 k. 1 et 45 k. 2 A 5 mètres de la route, la cuvette se rencontre encore ayant 3 m. 80 à 4 m. de profondeur. Terre vierge et compacte.

13<sup>e</sup> fossé. A droite de la route et vis-à-vis la borne 45, rien.

14<sup>e</sup> fossé. A droite de la route départementale, au moment où le chemin de Berry-au-Bac l'aborde, longue tranchée. Rien.

Donc à part les pierres et les débris de vases anciens trou-



vés auprès de l'ancien chemin de Berry-au-Bac, quelques fragments aussi de poterie rouge recueillis à fleur de sol, quelques poches pleines de terre noirâtre évidemment apportée de main d'homme, et ouvertes par les tranchées à gauche de la route départementale, rien n'apparaît de sérieux jusqu'ici et qui autorise à conclure.

On dit dans le pays que les recherches sont abandonnées, au moins momentanément. D'autres personnes prétendent, au contraire, qu'elles seront reprises au bon temps. Il est à souhaiter, dans l'intérêt de notre histoire locale, qu'on ait le dernier mot de cette question que les particuliers et les savants ne peuvent résoudre par des recherches coûteuses dont l'Empereur seul peut prendre l'initiative. Pour l'instant, les recherches que je viens d'étudier ne lui ont pas fait faire un pas.

---

## CINQUIÈME SÉANCE.

( 4 Février 1862. )

---

Présidence de M. Melleville, Vice-Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

*Ouvrages reçus depuis la dernière séance :* Revue de l'Art chrétien, n° du 1<sup>er</sup> janvier 1862. — Notice sur quatre religieuses de Port-Royal des Champs exilées dans divers monastères d'Amiens, par M. l'abbé Corblet. — Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne, année 1861. — Mémoires de la Société aca-

démique de Maine-et-Loire, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> volumes. — Mémoires de la Société d'agriculture, sciences, belles lettres et arts d'Orléans, 30 livraisons, années 1853 à 1861, formant cinq volumes. — Enfin, Mémoires de l'Académie de Stanislas, tomes 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>, retirés par les soins du secrétaire chez le correspondant de la Société à Paris.

M. FILLIETTE, sur l'invitation de M. le Président, lit une notice géologique sur le chemin de fer de Saint-Gobain, envoyée par M. Ed. Lambert.

Nous avons eu occasion de visiter plusieurs fois les travaux entrepris pour exécuter le chemin de fer de St-Gobain ; nous avons depuis parcouru bien souvent toute la ligne, et nous avons pu nous convaincre que toutes les couches appartiennent exclusivement au terrain tertiaire inférieur, ou *partie inférieure* du terrain *éocène* de M. Lyell. Elles offrent la succession la plus complète des dépôts qui caractérisent cette partie du groupe éocène, depuis les sables blancs de Rilly-la-Montagne et les marnes à *Physa gigantea*, au pied de la butte de Sinceny, jusques et compris le calcaire grossier inférieur qui couronne le sommet de la montagne de St-Gobain, à l'endroit où se termine la voie ferrée.

La longueur totale du parcours est de 14,500 mètres ; Chauny se trouvant à 42 mètres au dessus du niveau de la mer et St-Gobain à 147 mètres, la voie ferrée offre donc une pente considérable de 105 mètres depuis la gare de St-Gobain jusqu'à celle de Chauny, ce qui nous donne une moyenne de 0<sup>m</sup> 0072<sup>d</sup>.<sup>m</sup> par mètre.

Notre travail a été facile; nous n'avons eu qu'à recueillir et à enregistrer la succession des dépôts en leur puissance, car toutes les couches se sont présentées à nous dans un ordre parfait de superposition, sans aucun accident de dislocation.

La ville de Chauny a été bâtie dans une vallée de dénudation d'environ deux lieues de largeur dans sa plus grande étendue. L'origine de cette vallée ne saurait être incertaine

elle est due aux courants diluviens qui, agissant sur les roches meubles ou calcaires qui forment les parois de cette vallée, les désagrégea facilement, entraîna au loin leurs sédiments et forma ces pentes douces ou escarpées qui bordent la rivière d'Oise. Les sédiments ainsi enlevés, les roches calcaires, sableuses et argileuses, ont été entraînées, brisées et triturées par le courant, et se sont déposées ensuite à des distances différentes selon leur densité, dans le fond de la vallée, sous forme de galets, graviers, ou diluvium et argiles diluviennes, ou le Loess qui les recouvrent.

La gare est située dans le fond de la vallée sur la couche diluvienne dont nous venons de parler, à une altitude de 42 mètres au dessus du niveau de la mer. Jusque vers la hauteur du village de Sinceny et Autreville, le chemin de fer suit la vallée sans aucune tranchée ; mais il est facile de reconnaître quelles couches il aurait parcourues, puisque, sur les flancs de la colline sur laquelle est bâti le village de Sinceny, le courant diluvien a entamé les sables blancs de Rilly-la-Montagne et les marnes à *Physa gigantea* sur une épaisseur de 15 mètres.

Voici la succession des couches qui composent la colline de Sinceny de bas en haut :

|                                                                             |                 |
|-----------------------------------------------------------------------------|-----------------|
| Sables blancs reposant sur la craie. . . . .                                | 10 <sup>m</sup> |
| Marnes à <i>Physa gigantea</i> . . . . .                                    | 5 »             |
| Argile jaune très plastique . . . . .                                       | 0 50            |
| Argile noire très peu pyriteuse avec cristaux de sulfate de chaux . . . . . | 3 »             |
| Argile noire pyriteuse. . . . .                                             | 0 60            |
| Banc de lignite. . . . .                                                    | 0 30            |
| Argile bleue ou verdâtre . . . . .                                          | 0 50            |
| Banc de lignite . . . . .                                                   | 0 25            |
| Argiles impures et argiles à <i>Cyrena cuneiformis</i> . . . . .            | 3 »             |
| Lit d' <i>Ostræa Bellovacina</i> . . . . .                                  | 1 »             |

Les premières tranchées du chemin de fer commencent dans les argiles à lignite ; nous y retrouvons un banc de lignite de 0, 30<sup>e</sup> à 0, 40<sup>d</sup> d'épaisseur. A 200 mètres plus loin.

avant d'arriver au viaduc d'Autreville, les argiles à *Cyrena cuneiformis*, sont surmontées par un dépôt fossilifère que nous avons signalé le premier il y a déjà quelques années, et dont nous donnons une description complète dans notre notice sur Sinceny. C'est un mélange de coquilles marines et de coquilles fluviatiles et terrestres, d'une puissance d'environ trois à quatre mètres. Dans la partie inférieure de la couche, les coquilles sont d'une conservation parfaite, mais d'une fragilité extrême, et parmi les espèces rares que l'on y rencontre, nous citerons comme très abondant le *Mytilus lævigatus* (1) Desh. Vers le haut du dépôt, les coquilles sont brisées et agglutinées, et forment une roche très-dure. On y trouve une assez grande abondance d'huîtres mêlées aux autres fossiles. C'est d'abord un banc d'*Ostræa Sparnacensis*, *O. heteroclita* avec *Cyrena Forbesi*, *Cyrena cuneiformis*, et quelques fossiles du banc inférieur. A la partie supérieure de ce lit, les *Ostræa Sparnacensis* se mélangent aux *Ostræa Bellovacina* qui, à leur tour, forment seules une nouvelle couche : ces deux bancs réunis ont une épaisseur de deux à trois mètres. Ils occupent une longueur de cent mètres au moins en avant du viaduc d'Autreville.

Le banc d'*Ostræa Bellovacina* présente l'apparence d'une roche compacte, et les fossiles sont cimentés entre eux par un sable calcaire ; mais plus loin ce ciment disparaît pour faire place à un sable grisâtre et friable. Au dessus du banc d'huîtres est un sable verdâtre légèrement glauconieux. Nous retrouvons cette même couche un peu plus loin, mais elle disparaît bientôt, après s'être confondue par des nuances insensibles, avec un sable très-argileux jaunâtre, pour reparaître au Rond d'Orléans, appelé Arbre du Puits. Une zone uniforme de grès épars dans cette couche nous paraît l'équivalent des grès à empreintes végétales signalés, à Belleu près

(1) Voir dans la notice sur Sinceny la liste complète de ces fossiles ; nous devons cette liste à la bonne amitié de M. Deshayes.

Soissons, par notre ami M. Watelet, à la cendrière St-Charles près Urcel et à Fieulaine près St-Quentin. A 200 mètres du Rond d'Orléans, le banc d'*Ostræa Bellovacina* reparait et forme, sur une étendue de 60 à 80 mètres, le sol sur lequel est appuyée la voie ferrée. A la descente de Barisis, avant d'arriver à la gare, il existe une tranchée de sept mètres environ, creusée dans les sables marins supérieurs du Soissonnais; ces sables sont verdâtres argileux sans fossiles.

Près du Petit-Barisis, cette couche de sable est recouverte par un lit très mince de cailloux roulés, anguleux, appartenant probablement au diluvium, et surmonté d'une couche de Loess d'un mètre d'épaisseur.

Une lacune existe dans la continuation des couches, elle a été causée par les courants qui ont creusé la vallée de dénudation dans laquelle est bâti le village de Barisis; c'est à ces courants que l'on doit le dépôt de cailloux roulés dont nous venons de parler. Au-delà de la vallée, sur les flancs de la colline qui se continue jusqu'à St-Gobain, nous rencontrons toute la série des *sables marins supérieurs du Soissonnais*. Après un examen sérieux et appuyé sur de nombreuses recherches dans ces sables, nous avons cru devoir partager ce groupe en deux étages : l'étage inférieur ou siliceux, à la partie supérieure duquel se trouvent les bancs fossilifères lorsqu'ils existent, et l'étage supérieur ou glauconieux caractérisé par des couches d'argile quelquefois très-épaisses. Nous retrouvons ici une nouvelle preuve de l'exactitude de notre observation et de notre division.

En effet, à la partie inférieure de la colline de St-Gobain, se trouve une couche de 37 mètres environ de sables très-siliceux, très-friables, à grains très-fins, nullement argileux, d'une couleur en général faiblement jaunâtre, séparés entre eux par des bancs très-peu épais d'un sable blanchâtre ou grisâtre, dans lequel on aperçoit çà et là quelques veinules d'une argile sableuse et grisâtre. Vers le milieu de cette masse énorme de sable, l'on voit épars et sans aucun ordre, des

rognons quelquefois énormes de grès grisâtre, légèrement glauconieux.

Au-dessus de cette couche si épaisse de sables siliceux, existe le lit coquillier d'une épaisseur de huit mètres ; les coquilles y sont très-abondantes, assez bien conservées, identiques à celles de Mercin, Cuise-la-Motte, Laon (1) (niveau supérieur). Nous regardons ce lit coquillier comme un des plus riches en espèces rares et d'une conservation parfaite. Nous y avons rencontré un assez grand nombre d'*Ovula tuberculosa*, Duclos, puis les espèces précieuses et rares, *Nautilus umbilicaris*, *Rostellaria macroptera*, *R. Geoffroy*, *Cardium hybridum*, Desh. (non *Card. fragile*. Mellev. 1848), *Neæra Victorix*, Desh. (non *Corbula Victorix*, Mellev., 1843, ni *Nææa Victorix* du même auteur), *Natica hybrida*, etc., etc., et une multitude incroyable de petites espèces parmi lesquelles nous avons recueilli un assez bon nombre d'espèces nouvelles.

Ce lit fossilifère existe dans la même position en face du chemin qui conduit de Barisis aux Carrières. Nous y avons trouvé une vertèbre de crocodile.

En contact avec ce lit coquillier, dans la tranchée du chemin de fer, sont les sables glauconieux et ferrugineux. Ce sont des sables jaunes renfermant une plus ou moins grande proportion de grains très-fins glauconieux de silicate de fer. Les zones de sable sont séparées par des couches d'argiles presque toujours impures, feuilletées ; ces argiles donnent naissance à des sources réparties en grand nombre le long de la colline. Ce fait n'est pas nouveau, et l'on explique ainsi depuis longtemps l'existence des sources réparties sous le pourtour de la montagne de Laon, et qui reposent directement sur les

(1) Nous avons reconnu dans la montagne de Laon deux horizons fossilifères seulement, celui d'Aizy et celui de Mercin et Cuise-la-Motte ; ces deux niveaux sont très-distincts et sont séparés par une masse de sables sans fossiles. A la partie supérieure de l'horizon d'Aizy, se trouve un lit d'*ostrea rarilamella* et de *pectunculus polymorphus*.

mêmes couches argileuses. Il nous a semblé cependant nécessaire de constater ce fait qui confirme la théorie de l'origine des sources au milieu des sables marins supérieurs du Soissonnais.

En contact donc avec les sables coquilliers, il existe une couche épaisse d'argiles successives, marbrées, rougeâtres, très-sableuses par place, de 1<sup>m</sup> 85 d'épaisseur, puis des lits de sables glauconieux assez verdâtres ou jaunâtres, colorés par une grande abondance d'oxyde de fer. Tous ces lits sont séparés par des veines d'argile feuilletée très-grise de 0<sup>m</sup> 10<sup>e</sup> d'épaisseur. L'ensemble de ces lits peut avoir 13<sup>m</sup> 50 de puissance.

Un peu avant d'arriver à la grande tranchée creusée dans les calcaires grossiers près de St-Gobain, il existe une coupe très-curieuse et dans laquelle ces argiles ont pris une puissance relativement très-grande ; elles ont au moins 6 à 8 mètres d'épaisseur. Dans la partie inférieure, cette assise est d'un gris noirâtre ; à la partie supérieure, elle est beaucoup plus feuilletée, plus noire, et ressemble assez aux argiles à lignites. Il est probable que cette couleur est due à un dépôt de lignites qui a pénétré ces couches, car nous y avons trouvé un grand nombre de végétaux carbonisés. Cette assise se continue ainsi sur une étendue d'au moins 300 mètres.

Evidemment ces argiles ne peuvent être rapportées au calcaire grossier, car à quelques mètres plus loin, sur le penchant de la colline, nous retrouvons la même couche au milieu des sables glauconieux ; de plus, on ne voit dans cet endroit aucune trace de glauconie grossière qui est la transition naturelle entre les sables du Soissonnais et les calcaires compacts. Ici, immédiatement sur cette couche argileuse, la glauconie ayant disparu, se trouve un calcaire à *Nummulites* dur et compacte, et ce n'est qu'à plus de 100 mètres de cet endroit, que l'on voit en sa position naturelle la glauconie grossière, surmontée par le calcaire à *Nummulites*. Il semblerait qu'il y a eu en cet endroit une dénudation de la glau-

conie, ou peut-être un glissement des couches qui la surmontaient.

Le groupe des calcaires grossiers inférieurs est parfaitement développé dans la grande tranchée ouverte à 400 m. environ de la gare. L'on remarque à la base un banc de calcaire sableux, friable, verdâtre, de 0<sup>m</sup> 50 ; c'est la glauconie grossière ou supérieure de M. d'Archiac. Cette roche est pétrie de coquilles pourries et brisées, en tout analogue aux espèces des calcaires grossiers. Ces sables calcarifères sont aussi un peu argileux et renferment çà et là des traces d'oxyde de fer et des espèces de poches remplies par une argile plastique d'une couleur verdâtre.

Au-dessus de cette couche friable, se trouve la roche calcaire à *Nummulites* ; *N. Numismalis*, *N. lævigata*, *N. pisune*, *N. Lamarckii*, d'une épaisseur de 3<sup>m</sup> 60 ; puis une roche de calcaire compacte de 2<sup>m</sup> 50 d'épaisseur, assez dure, remplie de moules intérieurs de coquilles bivalves et univalves, dont les principaux genres se rapportent aux *Natica*, *Bulla*, *Voluta*, *Cassidaria*, *Trochus*, *Turritella*, *Cerithium*, *Chama*, *Lucina*, *Cardita*, etc.

L'on peut aussi y remarquer le moule intérieur d'une énorme coquille du genre *Ovula* appartenant probablement à l'*Ovula Gisortiana*. Toutes ces coquilles sont mélangées avec les Nummulites qui cependant sont bien moins abondantes que dans la couche inférieure où elle forment presque exclusivement la roche. Celle-ci est surmontée par une couche plus tendre, caractérisée par une multitude de coquilles appartenant au genre *Dentalium* ; c'est un calcaire friable, blanc, d'environ 2<sup>m</sup> 25 d'épaisseur. Les Echinodermes, entr'autres le *Pigorynchus Cuvieri* et *P. Grignoniensis*, l'*Echinolampas similis* semblent dominer dans cette couche, car en une heure j'ai pu en recueillir plus de 50 échantillons.

En face de la manufacture des glaces, vers le milieu de la tranchée ouverte dans les bancs du calcaire grossier, on remarque un creusement et une dénudation opérée dans la roche au moment du cataclysme diluvien. Cette excavation a



été produite sur une surface de dix mètres et elle se trouve comblée par le Loess sur une épaisseur de trois mètres. On y remarque comme un glissement de la couche à *Dentalium* qui vient s'enclaver dans la roche compacte à moules de coquilles. Il existe aussi le long de cette tranchée quelques puits naturels, puisards ou orgues géologiques. Ces puits naturels sont très-communs dans les calcaires, et il n'est pas une seule localité où il ne s'en trouve une très-grande quantité. Ils sont très-rapprochés les uns des autres; quelquefois ils sont espacés de plusieurs mètres; dans d'autres cas ils ne le sont que de quelques décimètres. Le plus souvent, ces puits s'arrêtent dans l'épaisseur de la couche calcaire, quelquefois, et le fait est bien rare, ils la traversent et pénètrent dans le massif des sables supérieurs du Soissonnais; mais, dans aucun cas, nous ne les avons vu pénétrer jusqu'à la craie. Il n'est pas difficile de reconnaître leur origine, et sans beaucoup d'efforts d'imagination, tout le monde s'accorde à les regarder comme le produit de l'infiltration des eaux à travers la roche poreuse des calcaires qu'elles ont corrodée à une profondeur plus ou moins grande. Ces puits que les eaux formaient ont été ensuite comblés par des sables ou par des argiles et en général par les dépôts de même nature que la roche qui les surmonte, ou enfin, lorsque leur ouverture est en contact avec le *Diluvium*, par les graviers et le Loess. Et s'il nous fallait donner une preuve de notre manière de voir, nous dirions qu'au-dessus de Commenchon, dans la tranchée énorme qui se trouve sur la route de Guivry, au fond d'un de ces puits naturels qui traversait toute la roche calcaire et pénétrait jusqu'à une certaine profondeur dans le massif des sables supérieurs du Soissonnais, nous avons trouvé dans un dépôt de Loess qui remplissait tout le conduit, un *tibia* et un *femur* de *rhinocéros tichorhinus*, espèce contemporaine de l'époque diluvienne.

Si nous examinons le sommet de la colline au-dessus du niveau du chemin de fer, nous trouvons, pour couronner le système des calcaires grossiers inférieurs, la couche à *Ceri-*

*thium giganteum* superposée aux couches à *dentalium*. C'est dans cette roche que sont creusées les remarquables carrières de St-Gobain. Voici ce que dit à ce sujet le savant auteur de la description géologique du département de l'Aisne, M. le vicomte d'Archiac : « Dans la partie supérieure de St-Gobain ,  
 » le calcaire est exploité par des puits verticaux qui commu-  
 » niquent à des galeries assez étendues. Une de ces galeries  
 » a son entrée vers le milieu du bourg, en descendant à la  
 » manufacture des glaces ; elle est comme toutes les autres  
 » ouverte dans les bancs du *Cerithium giganteum*. A l'est, plu-  
 » sieurs de ces galeries ont leur entrée sur la pente de la  
 » colline ; dans l'une d'elles est un dépôt de carbonate de  
 » chaux stalactitifforme dû à une source qui traverse la masse  
 » supérieure. »

Pour terminer le cadre que nous nous sommes imposé, il nous reste à parler des couches modernes qui recouvrent les tranchées dans lesquelles le chemin de fer est creusé. C'est un dépôt de Loess épais de deux à trois mètres à peu près avec quelques galets roulés à la base, et enfin une couche de terre végétale, mélangée au Loess, d'un mètre d'épaisseur.

*Coupe théorique et succession des Couches.*  
*(de haut en bas.)*

|                                             |   |                                                              |                                                                                                   |      |
|---------------------------------------------|---|--------------------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------------------------------------|------|
| Calcaire grossier<br>inférieur.             | { | Terre végétale. . . . .                                      | 1 <sup>m</sup> »                                                                                  |      |
|                                             |   | Calcaire grossier avec <i>Dentalium</i> . . . . .            | 4 25                                                                                              |      |
|                                             |   | Calcaire grossier compacte avec moules de coquilles. . . . . | 3 50                                                                                              |      |
|                                             |   | Calcaire à nummulites. . . . .                               | 3 60                                                                                              |      |
|                                             |   | Glauconie grossière . . . . .                                | 0 50                                                                                              |      |
| Sables marins supérieurs<br>du Soissonnais. | { | 1 <sup>er</sup> Etage                                        |                                                                                                   |      |
|                                             |   | Glauconieux.                                                 | { Argiles noires feuilletées. . . . .                                                             | 6 »  |
|                                             |   |                                                              | { Sables argileux, panachés, jaunes et<br>verdâtres. . . . .                                      | 13 » |
|                                             |   | 2 <sup>e</sup> Etage                                         | { Couche fossilifère, très riche en<br>espèces . . . . .                                          | 8 »  |
|                                             |   |                                                              | { Sables très siliceux, un peu mica-<br>cés, en couches nuancées parfois<br>peu épaisses. . . . . | 35 » |

|                     |                                                                             |   |    |
|---------------------|-----------------------------------------------------------------------------|---|----|
| Argiles à lignites. | Sables verdâtres très argileux . . . . .                                    | 4 | »  |
|                     | Banc d' <i>Ostræa Bellovacina</i> . . . . .                                 | 1 | 50 |
|                     | Banc d' <i>Ostræa Sparnacensis</i> . . . . .                                | 1 | »  |
|                     | Terrain coquillier de Sinceny. . . . .                                      | 3 | 50 |
|                     | Argiles impures à <i>Cyrena cuneiformis</i> . . . . .                       | 3 | »  |
|                     | Banc de lignite. . . . .                                                    | 0 | 25 |
|                     | Argile bleue, verdâtre . . . . .                                            | 0 | 50 |
|                     | Banc de lignite . . . . .                                                   | 0 | 30 |
|                     | Argile noire pyriteuse . . . . .                                            | 0 | 60 |
|                     | Argile noire très peu pyriteuse avec cristaux de sulfate de chaux . . . . . | 3 | »  |
|                     | Argile jaune très plastique . . . . .                                       | 0 | 50 |

A cette coupe se rattachent, comme nous l'avons dit, les marnes à *Physa gigantea* et les sables blancs sans fossiles de Rilly-la-Montagne.

M. MELLEVILLE demande à lire à la Société, dans la livraison de septembre 1861 de la Revue des Sociétés savantes du département, livraison qu'il offre à la Société, l'extrait en ce qui le concerne, d'un rapport fait par M. Huillard-Brehollet, au Comité impérial des Travaux historiques et des Sociétés savantes (section d'Histoire et de Philologie) sur le Bulletin de la Société Académique de Laon, tome IX, 1859. Il veut, dit-il, faire cette lecture comme une réponse aux attaques dont il a été l'objet dans le rapport du Comité de Noyon, inséré au Bulletin de ce Comité, 3<sup>me</sup> livraison, page 40-41.

La Société autorise M. Melleville à lire l'extrait du rapport de M. Huillard-Brihollet. Quand elle est terminée, un membre exprime l'opinion que le secrétaire du Comité de Noyon n'a pas accusé M. Melleville de calomnie comme celui-ci le prétend, que les observations qu'il a faites s'adressent à toute une école historique et non point personnellement à l'auteur du travail dont il rend compte.

## SIXIÈME SÉANCE.

(18 Février 1862.)

---

Présidence de **M. Ed. Fleury**, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau et offre à la Société, pour le Musée, deux fragments de la statuaire romaine trouvés dans le département et sur lesquels il donne la note qui va suivre :

Notre Musée, déjà si riche en débris importants de l'époque gallo-romaine, vient de voir encore entrer dans ses collections deux fragments intéressants qui les complètent et méritent l'attention.

Je vous avais, vers le mois d'avril dernier, parlé, avec quelques détails (1), de la trouvaille faite en 1851, et dans les bois de Bucilly, de deux fragments de bronze représentant, l'un un Génie ailé, probablement une Victoire dyptère, l'autre des ornements, enroulements ou rinceaux de feuillages et de fleurons, tous deux du plus beau dessin et de la fonte la plus remarquable. Ils se réunissent ensemble au moyen de trous et rivets, ces derniers qui subsistent encore. A la courbe de ce morceau ainsi reconstitué, on reconnaît qu'il faisait partie du pectoral de la cuirasse d'une statue plus grande que nature et probablement équestre, qui fut élevée sans doute au centre soit d'une station militaire couvrant, au deuxième ou troisième siècle de notre ère, la frontière nord du Laonnois, soit d'une agglomération d'habitants maintenant

(1) Voir tome XII du *Bulletin de la Société Académique de Laon*, page 310 et dessin.

tout à fait ignorée et oubliée, mais dont les débris gisaient encore, l'an dernier, sous le bois de Bucilly, tuiles, poteries, meules, etc.

M. Martin, membre du Conseil général de l'Aisne, et copropriétaire du bois qu'on défrichait, avait gardé ce beau morceau de la statuaire antique. Il a pensé avec raison que si sa possession lui apportait quelque satisfaction, il valait mieux le déposer dans une collection publique où il avait toutes les chances possibles d'être conservé et étudié avec fruit. Il en a donc fait hommage au Musée de Laon.

L'autre fragment provient de Nizy-le-Comte. Nos lecteurs n'ont pas oublié les fouilles productives qui, de 1850 à 1854, grâce aux fonds de l'État et du Conseil général, ont été activement poursuivies sur le terroir de Nizy, surtout au lieu dit *la Justice*. Tout le terrain à droite de la route départementale, quand on va de Nizy à Reims, a été fouillé sur la butte de *la Justice*; c'est de là que sont venus les débris d'inscriptions, de vases précieux, de marbres et les peintures murales. A gauche de la route, quelques sondages n'avaient rien donné que d'insignifiant.

Depuis que les travaux eurent cessé, une maison s'est bâtie sur cet emplacement à gauche de la route, au sommet de la colline. La terre, remuée pour être convertie en jardin, a déjà, à ce qu'il paraît, fourni un certain nombre de monnaies gauloises et romaines qui ont été emportées par des marchands ambulants. Entre autres souvenirs du passé, le propriétaire de cette maison a recueilli celui qui vient d'être acheté par le Musée de Laon. C'est un tout petit bronze incontestablement romain. Il représente un Génie, aux ailes déployées, à la chevelure ondulée. Il est nu et debout. Dans ses mains qu'il porte en avant, il tient un vase qu'il semble présenter à un autre personnage qui n'a pas été retrouvé. Ce petit Génie faisait sans nul doute partie d'un groupe. Sous son pied droit se voit un tenon par lequel il était attaché à son socle; le pied gauche est sensiblement levé. La tête est un peu fruste. La partie postérieure du corps et toute la chevelure

sont mieux traitées que la poitrine et les jambes du personnage.

Ce joli débris est du deuxième ou troisième siècle et, par conséquent, contemporain des mosaïques et peintures de Nizy.

M. l'abbé LAMBERT, de Chauny, remercie la Société de l'avoir nommé membre correspondant; il écrit en même temps qu'il a trouvé dans les tourbières de Saint-Simon, à une profondeur de 9 mètres environ, des fragments d'os d'animaux et de mâchoire humaine.

Je viens de découvrir, dans les tourbières de Saint-Simon, des ossements d'oiseaux que je ne connais pas. Des ossements de castor fiber (mâchoire *femur*, *humerus*, etc.) Une tête d'*antilocapra* et une tête complète de cerf (ne lisez pas *sacrum*, mais tête, et parfaitement encornée), et ce qu'il y a de plus singulier, une mâchoire humaine, mais travaillée et taillée de main d'homme. J'emporte le tout avec moi à Paris, afin de le faire voir à M. Laster. Les ossements de castor ne sont pas rares dans les tourbières, il n'en est pas ainsi de la mâchoire humaine travaillée. Je crois que la découverte ne manque pas d'à-propos en présence des découvertes des habitations lacustres en Suisse, par M. Troyon. Le tout était au fond de la tourbe, à 9 mètres de profondeur, au contact de la craie.

M. Éd. FLEURY lit une notice de M. Papillon, membre correspondant, sur les hachettes en silex trouvées dans l'arrondissement de Vervins.

L'époque de l'apparition de l'homme sur la terre est une question qui, de tout temps, a préoccupé les savants, et dont la solution n'est pas encore définitive aux yeux de tout le monde.

Jusqu'en ces dernières années, on a admis que l'homme n'avait pas été contemporain des grands animaux tels que les

mastodontes, les *dinotherium*, etc., dont on retrouve les gigantesques débris dans les couches de cailloux roulés ou non, connues sous le nom de *diluvium*, qui constituent le sous-sol des vallées de nos principales rivières, et qui se sont formées pour la plupart pendant le cours d'une révolution géologique postérieure à la période dite tertiaire.

Les débris humains qui, dans de rares localités, avaient été trouvés mélangés avec les restes d'animaux antédiluviens, étaient considérés comme le résultat d'un *charriage* ou d'un enfouissement postérieur à la formation des couches dans lesquelles on les rencontrait. Donc, pour le plus grand nombre, l'homme *fossile* n'existait pas.

Cependant des découvertes souvent réitérées venaient faire révoquer en doute cette opinion absolue ; non-seulement on rencontrait de loin en loin des restes humains, mais le plus souvent, les fouilles faites dans certaines natures de terrains amenaient au jour, avec les débris des grands animaux qui n'existent plus aujourd'hui dans nos contrées, des fragments de silex dont les formes régulières, quoique imparfaites, dénonçaient le travail de l'homme à une époque où l'industrie était encore tout-à-fait à sa naissance.

M. Boucher de Perthes, d'Abbeville, appela l'un des premiers, et avec le plus de persistance, l'attention du monde savant sur les découvertes de ce genre.

Après avoir hésité longtemps, les géologues s'émurent ; les hommes les plus distingués dans la science en France et surtout en Angleterre se rendirent à plusieurs reprises dans la Somme, où M. Boucher de Perthes leur fit voir le produit de ses recherches et les mit en présence des couches révélatrices, dans lesquelles ils purent fouiller à leur tour et puiser bientôt des éléments de conviction.

Tous ceux qui ont ainsi vu ont été convaincus, et il est admis aujourd'hui par eux, comme incontestable, que les silex imparfaitement taillés et sans aucune trace de poli, trouvés dans les couches que M. Boucher de Perthes qualifie de *diluvium*, et qui pourraient bien être plus anciennes (couches

qui, néanmoins, ne renferment aucun débris humain), sont le produit du travail d'hommes vivant à l'époque géologique où ces couches se sont formées.

Le département de l'Aisne ne pouvait rester indifférent à un débat aussi grave et qui s'agitait aussi près de lui.

Il y a quelques mois, M. de Saint-Marceau, de Limé, près Braine, dont l'attention avait été éveillée par les ouvrages de M. Boucher de Perthes, fit faire des recherches dans une grèvière entre Braine et Bazoches, et trouva trois haches en silex, plus ou moins polies, un couteau à double tranchant, et un fer de lance, le tout en silex.

De son côté, M. Melleville, de Laon, qui, depuis longtemps déjà a dirigé ses études assidues sur le terrain connu sous le nom de *diluvium* afin d'en préciser les caractères scientifiques, M. Melleville, s'est tout naturellement préoccupé de la phase nouvelle dans laquelle entrait une question se rattachant au terrain par lui étudié, et tout récemment il a publié une note intéressante et fort détaillée sur les silex taillés des départements de la Somme et de l'Aisne.

(Nous avons inséré ce document en son entier.)

M. Melleville, comme M. Boucher de Perthes, admet la contemporanéité de l'homme et des grands animaux antédiluviens dont on retrouve les ossements mélangés aux cailloux du *diluvium*. Il va même plus loin que le savant d'Abbeville : selon lui, les gisements où il a découvert dans la Somme des silex taillés de main d'homme sont antérieurs à ce même *diluvium* et forment une couche à la base d'un terrain d'eau douce, sur lequel le *diluvium* s'est déposé plus tard. De sorte que, pour M. Melleville, les silex, œuvre de l'industrie humaine, se trouvent à trois horizons géologiques différents : les deux zones qui viennent d'être indiquées et qui fournissent des instruments *taillés, jamais polis*, et une troisième qui appartient à la période des temps historiques, et dont tous les produits portent les traces d'un polissage plus ou moins complet.

Si M. Melleville ne s'était préoccupé, dans sa notice, que



des silex taillés et non polis, nous n'aurions rien à y ajouter, car nous ne pensons pas qu'aucun instrument de ce genre ait jamais été observé dans nos environs ; mais comme on y voit citées une ou deux hachettes celtiques trouvées dans l'arrondissement de Vervins, tandis qu'un nombre bien plus grand n'y est pas indiqué, nous venons vous signaler celles qui, à notre connaissance personnelle, existent chez les collectionneurs.

Cela ne jettera pas un grand jour sur la question des silex *non polis*, sans doute ; mais ce n'est cependant pas entièrement dénué d'intérêt, puisque M. Melleville s'en préoccupe aussi dans sa notice.

Constatons d'abord qu'il est excessivement rare que les hachettes en silex poli soient trouvées *en place*. Le plus ordinairement on les ramasse dans les ravins, avec les pierres amenées par les eaux, ou sur les tas de cailloux destinés à l'empierrement des routes.

C'est ainsi que nous en avons recueilli deux fragments bien caractérisés, à l'entrée même de Vervins.

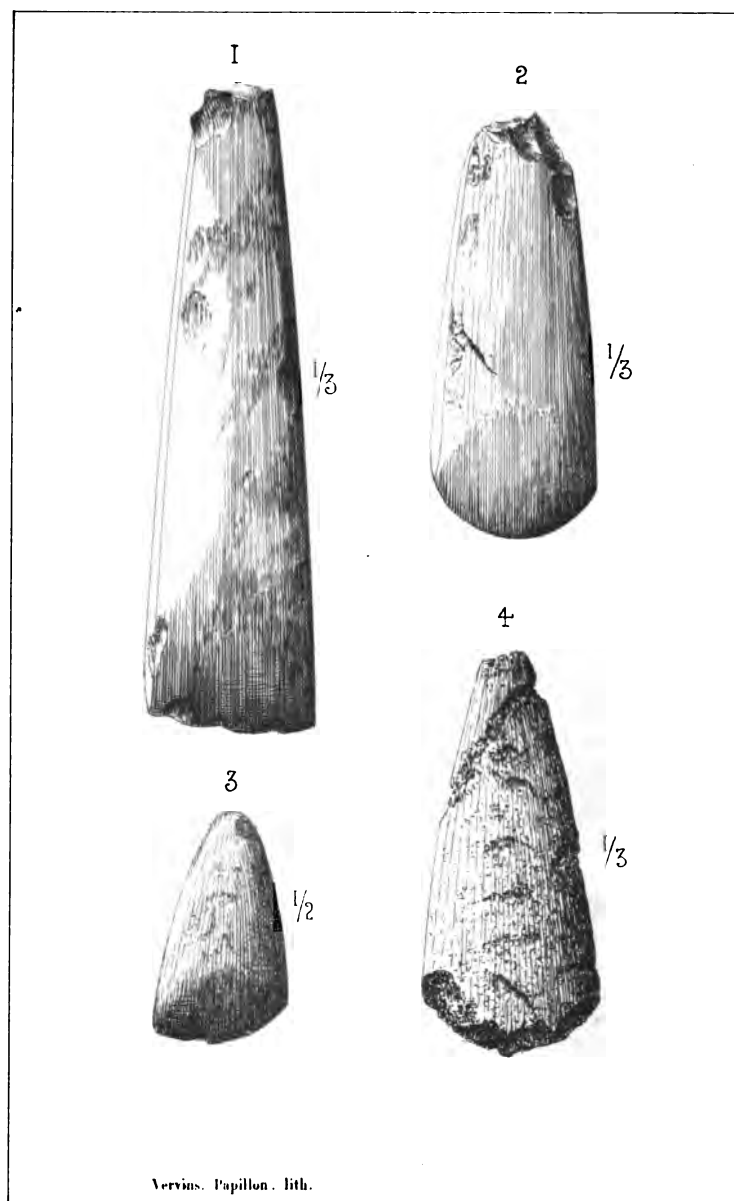
Le premier, en silex gris du pays, présente un tranchant bien régulier et bien poli en forme de demi-cercle ; le sommet de la hachette seul est brisé et tronqué. Ce débris, qui mesure six centimètres de largeur, indique par sa forme que la longueur de l'instrument ne devait guère être que de dix centimètres ou à peu près.

Le deuxième fragment, en silex gris-blond à grain un peu rude, ne comprend que la partie supérieure de l'instrument. Le tranchant manque ; on reconnaît que le travail était soigné partout. Les côtés ne sont point en arrête ; mais ils présentent une surface plane légèrement adoucie de quinze millimètres. L'épaisseur est de trois centimètres.

Il y a quelques années, à proximité de Vervins, sur le terroir de la commune de Chevennes, deux hachettes intactes ont été découvertes dans une grévière où l'on tire des cailloux pour les chemins.

Cette grévière nous a paru avoir été formée à une époque





#### HACHETTES CELTIQUES.

1. Trouvée à Lugny. — 2. Trouvée à Chevennes — 3. En pierre vert-foncé, trouvée à Champcourt. — 4. En pierre à grains de sel. (Collection du Collège de Vervins.)

plus récente que celle du *diluvium* des géologues, et appartenir à l'alluvion moderne. Placée dans une espèce d'anse resserrée, avec une seule issue, formée par des collines aux pentes assez rapides, on doit penser que ce sont les débris entraînés par les eaux du haut de ces collines qui ont, dans la suite des temps, formé le sol de la petite vallée où la grèvière est exploitée. Les cailloux non roulés sont empâtés dans une argile brunâtre fort tenace, et ce qu'il y a surtout d'extraordinairement remarquable, c'est qu'on y a trouvé, sinon réunis, du moins dans un espace relativement restreint, les objets les plus étrangers les uns aux autres, et provenant d'époques bien différentes.

Ainsi, non-seulement cette mine curieuse a fourni deux hachettes celtiques, mais aussi des monnaies romaines, une bague en argent, probablement d'origine romaine également, des jetons de Nuremberg, des boutons modernes en métal ; et nous-même y avons retiré de la terre, à une profondeur de près de trois mètres, un de ces clous très-communs connus sous le nom de *pointes de Paris*.

Evidemment tous ces objets ont été amenés des collines environnantes, où l'on connaît l'existence de puits anciens et de quelques restes de substructions ; mais on doit voir dans leur enfouissement à la profondeur de plusieurs mètres, la preuve de la facilité avec laquelle les objets en métal, les corps durs, peuvent pénétrer dans le sol ; à moins qu'on n'y veuille voir tout simplement un exemple de la rapidité qui peut présider à la formation de couches géologiques d'une certaine épaisseur.

Quant aux deux haches en silex, il est difficile, croyons-nous, de rien voir de plus beau ; l'une est en silex jaune, provenant peut-être des environs de Paris, et elle offre des dimensions extraordinaires : longueur trente centimètres, largeur au tranchant soixante-cinq millimètres ; à l'autre extrémité, trente-cinq millimètres.

Cette hache remarquable n'a jamais dû être emmanchée ; nous pensons qu'elle était destinée à être tenue dans la main,

et quand on la considère avec quelque attention, avec quelque peu de bonne volonté, on croit y reconnaître les traces d'un poli plus parfait qu'aurait laissées la paume de la main pendant un long usage, et les empreintes des doigts, indiquées par un coloris un peu différent de celui du reste de la pierre.

Elle présente aussi de chaque côté, au lieu d'arêtes saillantes, un méplat bien dressé et légèrement adouci aux angles.

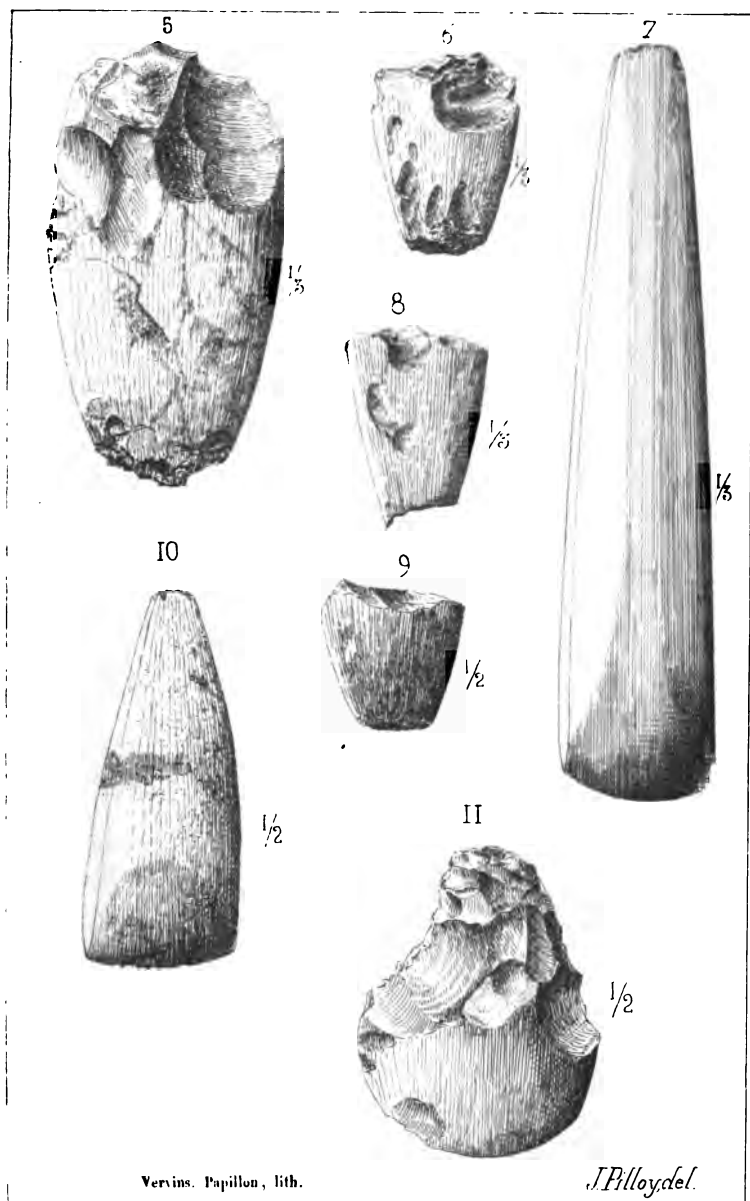
La deuxième, en silex de même nature, est non moins bien conservée, mais un peu plus petite : longueur seize centimètres et demi, largeur sept centimètres à la partie tranchante, trois centimètres à l'extrémité opposée, épaisseur quatre centimètres.

Tous les objets que nous venons d'indiquer ont été recueillis par M. Sarrazin, maire de Chevennes, qui les a déposés à la bibliothèque de la ville de Vervins, sauf la dernière hachette dont il a disposé en faveur du collège de la même ville.

M. Melleville dit qu'une hachette trouvée sur le terroir de Bois-lès-Pargny, et qui appartient à la collection de M. Am. Piette, de Laon, n'est point en silex, mais en grès, ou mieux en une sorte de quartz grenu fort dur, parfaitement poli, mais étranger au pays où on l'a trouvé.

C'est ce qui se remarque aussi à propos d'une hachette recueillie par M. Rogine, professeur au collège de Vervins, sur les pierres de la route auprès d'Aubenton. Quant à cette dernière, elle nous a paru fabriquée avec la *pierre à grains de sel*, espèce de grès grossier composé de grains de quartz liés dans un ciment siliceux. Il en est probablement de même de celle de M. Piette.

Cette pierre, excessivement dure, fait partie d'une assise de grès et poudingues voisine des schistes violets, et dépendant du système silurien ; elle se trouve en abondance sur les terroirs de Mondrepuis et de Saint-Michel, jusqu'en Belgique ; elle était connue des Romains qui en construisaient leurs



#### HACHETTES ET FRAGMENTS.

5. Trouvé à La Neuville-lès-Dorengt. — 6. Trouvé à Hary. — 7. Trouvée à Chevennes. — 8. Trouvé à Vervins. — 9. Trouvé à Montfaucon. — 10. En jade, trouvée à Neuilly-Saint-Front. — 11. Trouvé à Vervins.



forteresses et les meules à moudre le grain qu'on trouve encore en si grand nombre dans nos champs. Il n'y a donc rien d'extraordinaire que les Celtes en aient fait usage, avant les Romains, dans la fabrication des haches qui étaient pour eux soit des armes de guerre, soit des instruments domestiques. Voici les proportions de cette hachette, qui est plate, et dont les côtés sont taillés en arête : longueur seize centimètres, largeur au taillant soixante-quinze millimètres, à l'extrémité opposée trois centimètres, épaisseur deux centimètres seulement. Elle fait, ainsi que la précédente, partie de la collection du collège de Vervins.

Le même établissement possède encore : 1° une hachette en pierre d'un vert noirâtre, fort compacte, trouvée par M. Bonnard, professeur, sur la surface du sol, dans le voisinage de la ferme de Champcourt, près Marle. Longueur six centimètres, largeur au taillant trente-deux millimètres, à l'autre extrémité un centimètre, épaisseur deux centimètres

2° Une autre plus grande qui a été découverte dans la commune de Lugny, et probablement dans le gravier qui forme le sous-sol dans le village. Elle est en silex blanchâtre des environs de Paris, et présente les proportions suivantes : longueur vingt-cinq centimètres, largeur au tranchant sept centimètres, au sommet trois centimètres et demi, épaisseur quatre centimètres.

3° Et un fragment incomplet dont il sera question plus loin.

Pendant le cours de l'année 1864, des ouvriers ont trouvé dans le lit de Noirieux, à Sarrois, près du Nouvion, à un mètre de profondeur, dans une couche de gravier, une hachette en silex noir que nous avons vue alors, et qui est actuellement, nous dit-on, en la possession de M. Harant, agent-voyer d'arrondissement à Château-Thierry. Nous avons négligé d'en prendre les proportions ; mais si nos souvenirs sont fidèles, elle doit avoir de sept à huit centimètres de largeur et un centimètre et demi environ d'épaisseur.

Dernièrement encore, M. Pilloy, agent-voyer conducteur à Vervins, a recueilli un gros fragment de hachette provenant



d'une carrière située entre la commune d'Esquehéries et celle de La Neuville-lès-Dorengt. Cette carrière est, à ce qu'il paraît, située à plus de quinze mètres au-dessus de la rivière du Noirieux. Quant au fragment, c'est peut-être, avec le dernier que nous avons mentionné comme appartenant au collège de Vervins, les deux plus intéressants de ceux qui ont été fournis par nos environs.

Dans tous ceux dont nous avons parlé, en effet, les lignes sont d'une rectitude parfaite, les surfaces d'une planimétrie irréprochable, les courbes d'une régularité géométrique. Ici, au contraire, toutes ces qualités manquent. Soit imperfection dans les moyens à la disposition de l'ouvrier, soit manque de temps ou de patience pour amener l'œuvre à son degré d'achèvement, soit peut-être origine bien plus ancienne du fragment, ceux-ci offrent de nombreuses irrégularités : ils sont comme bosselés, mal polis, présentent de nombreuses saillies arrondies, dont les aspérités sont colorées de lignes ferrugineuses, comme si un frottement métallique avait eu lieu sur ces parties.

De plus, celui que possède M. Pilloy paraît complet, ses côtés sont taillés en arête ; mais il porte aux deux extrémités de nombreuses brisures, résultat très probable d'un long et laborieux usage pendant le temps de son emploi comme instrument journalier.

Il est volumineux, ainsi que l'indiquent les proportions ci-après : longueur 48 centimètres, largeur à une extrémité 9 centimètres, à l'autre extrémité 7 centimètres, épaisseur 4 centimètres.

M. Pilloy possède encore deux hachettes ou fragments du même genre, dont nous croyons devoir dire quelques mots, bien que ces morceaux ne proviennent pas des environs de Vervins.

L'un est une hachette de petite dimension, bien conservée, en jade, croyons-nous, de couleur blanchâtre, irrégulièrement teintée de gris et de noir, et traversée par une veine d'un

beau vert qui fait légèrement saillie sur le tout. Elle a été trouvée à Neuilly-Saint-Front

Proportions : largeur au tranchant 4 centimètres et demi, au sommet 1 centimètre, longueur 10 centimètres, épaisseur 2 centimètres et demi.

Quant au dernier morceau, c'est un fragment assez petit, mais parfaitement taillé, du sommet d'une hachette en silex noir et gris, d'apparence cornée. Il a été trouvé à Montfaucon, canton de Charly.

Quand on considère les formes variées de tous ces instruments, la nature différente de la substance dont ils sont formés, l'admirable conservation de la plupart d'entre eux, on ne peut se défendre de nombreuses réflexions sur leur origine, le choix des matériaux, le mode d'emploi, etc. Les uns sont de dimensions tellement exiguës qu'ils ne pouvaient guère être d'aucune utilité, et qu'on les considère comme des jouets d'enfants.

Les autres sont au contraire de si grandes proportions, et d'une si grande épaisseur, que leur emmanchement devait présenter de grandes difficultés. Les plus plates étaient sans doute fixées par des ligatures entre les deux parties d'un manche de bois fendu à une extrémité. Quant à celles d'une certaine petitesse, on en a trouvé, et on en voit dans tous les musées, enfoncées dans un tronçon de bois de cerf, qui lui-même est emmanché comme un marteau.

La conservation de ces hachettes est, disons-nous, un sujet d'étonnement. Dans les collections, le moindre choc les ébrèche; et cependant, avant d'être enfouies, elles ont servi pendant des années, des siècles peut-être, sans recevoir la moindre atteinte; elles ont, pour le plus grand nombre, été roulées par les eaux au milieu des cailloux et des débris de toute sorte, et malgré tout elles nous arrivent presque intactes; car on peut généralement constater que leurs brisures sont récentes et proviennent du fait des ouvriers qui les ont découvertes.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus longues

considérations sur ces différentes particularités, et il est temps de revenir à notre sujet.

Il faut convenir que jamais, à aucune époque, le sol n'a été interrogé avec autant de sollicitude qu'aujourd'hui. Sans doute, depuis des siècles, bien des trésors scientifiques ont été exhumés, puis immédiatement dispersés, détruits, anéantis ; toutefois, que l'on en soit bien sûr, il reste encore quelque chose à faire.

Les bois et les forêts ont été à ce sujet de sûrs gardiens de nos richesses, et c'est sur le sol qu'ils recouvrent qu'il est bon de porter une grande attention, une surveillance pleine de sollicitude. Partout où la cognée abat les taillis, on voit se dessiner en relief des chaussées romaines dont les lignes ont disparu dans des champs cultivés ; partout où par suite de défrichements la pioche soulève les racines des arbres séculaires, vieux habitants de notre Thiérache, elle met en évidence les tombeaux en pierre, les armures en bronze, les médailles, les vases déposés dans un but de piété par nos prédécesseurs, Romains ou Francs.

Nos champs eux-mêmes, où tout a été réduit en fragments par le soc de la charrue, nos champs n'ont pas dit leur dernier mot. Sans doute, la surface du sol est épuisée comme gisement de restes historiques ; mais, grâce à l'imperfection des instruments d'agriculture employés jusqu'à présent, ce qui se trouve au-dessous de la mince couche de terre végétale où plongent les racines de nos moissons, est demeuré intact. Or, avec les progrès dans l'industrie, les systèmes agricoles changent ; maintenant on ne se contentera plus de remuer, chaque année, la légère épaisseur dont on exploite depuis si longtemps les suc nourriciers ; des machines puissantes permettent de fouiller plus profondément et de ramener à la surface la terre vierge et féconde. Il est probable que cette opération aura fréquemment un double résultat : celui de rendre la terre plus productive d'abord, et celui de restituer à l'histoire bien des débris précieux encore et dont l'existence n'était pas même soupçonnée. La révolution est commencée, les

labours profonds ont déjà fait leurs preuves, non-seulement quant aux produits agricoles, mais aussi quant aux vestiges anciens (1). C'est donc le cas pour les amis de l'histoire locale de redoubler de surveillance, afin de conserver à la science tous les monuments qui peuvent jeter un jour quelconque sur nos origines nationales.

Quant au point particulier qui fait le sujet de cette simple note, quant aux instruments en silex grossièrement travaillés, dont la découverte peut être d'une si haute importance pour l'histoire de l'espèce humaine en général, le champ, même dans notre pays est, je ne dirai pas plus vaste, mais plus intéressant encore, et si jusqu'à présent rien n'a été signalé, c'est que l'attention des observateurs n'avait pas été dirigée de ce côté.

Sans vouloir prétendre que nous possédons ici des terrains semblable à ceux qui, dans la Somme, servent de gisement aux objets en silex taillé, il nous semble que la découverte d'instruments de ce genre n'est pas impossible à Marle, à Voynne, à La Fère, à Verly, à Macquigny. Dans les terrains d'alluvion des vallées de la Serre et de l'Oise, on recueille fréquemment des molaires et des défenses d'éléphant, et sans doute on y trouverait des débris d'autres grands animaux si l'on apportait quelque soin à les y rechercher. Il est donc permis de croire que les outils en silex qui, dans les environs d'Amiens et d'Abbeville, se trouvent communément mêlés à ces débris, doivent exister également dans les couches qui, sur les bords de la Serre et de l'Oise, renferment des fragments d'animaux identiques à ceux de la vallée de la Somme.

Nous appelons l'attention des explorateurs sur ce point intéressant et leur demandons de nous faire connaître le résultat de leurs recherches.

(1) Nous avons appris depuis peu qu'en opérant, il y a déjà un certain nombre d'années, des labours profonds sur les terres dépendant de l'ancienne abbaye de Bohéries, M. Houël, propriétaire, avait recueilli une grande quantité de hachettes en silex, — *plein des boîtes*, nous a-t-on dit. — Nous ignorons ce que peuvent être devenus ces précieux objets.

Après la lecture de cette notice, M. Melleville fait observer qu'il ne voit guère dans le département que Viry-Nouzeuil où l'on puisse rencontrer un terrain analogue à ceux du département de la Somme.

---

## SEPTIÈME SÉANCE.

(11 Mars 1862.)

---

Présidence de M. **Ed. Fleury**, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

*Ouvrages reçus des Sociétés correspondantes depuis le 4 février.* — Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy. 1859, tome XXII. — Revue agricole, industrielle et littéraire de Valenciennes. 1862, tome I<sup>er</sup>, 14<sup>e</sup> année. — Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Lozère. Tome XIII, 1862. — Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. 15<sup>e</sup> volume, 1861. — Mémoires de la Société d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres de l'Aube. Tome XII, 2<sup>e</sup> série, nos 59 et 60, 25<sup>me</sup> de la collection. — Revue de l'art chrétien. Livraisons de décembre 1861 et février 1862.

M. Arthur Forgeais envoie à la Société, à titre de don, la première série de sa collection de plombs historiés trouvés dans la Seine.

La Société d'éducation de Lyon, par l'organe de son secré-

taire, informe la Société qu'elle a ouvert, en 1862, un concours sur ce sujet : « Des dangers du luxe dans l'éducation de la famille et dans l'éducation publique. »

M. le Président de la Société d'émulation de Montbéliard, offre à la Société académique de Laon de faire l'échange des publications des deux Sociétés. Cette offre est acceptée et il sera répondu en ce sens.

M. HINÉ donne lecture d'une notice sur les fêtes de l'Evêque dit Innocent et du Patriarche des fous à Laon, sur quelques autres joyeuses associations, et sur leurs monnaies de plomb.

La plus bizarre, la plus extravagante des fêtes célébrées au moyen-âge et pendant la renaissance est celle des Fous. Elle autorisait les actions les plus indécentes et les plus impies : aussi jamais désignation générique ne fut mieux appliquée. Elle se célébrait, par toute la chrétienté, non-seulement dans les églises cathédrales et paroissiales, mais encore dans les monastères des deux sexes (1). Le peuple et le bas clergé prenaient une vive part à ces réjouissances tumultueuses. La joie publique débordait avec d'autant plus de frénésie que, dans ces temps d'ignorance et d'oppression, le peuple trouvait ce jour-là l'occasion de sortir de sa contrainte et d'oublier ses quotidiennes souffrances. De là son empressement à profiter si largement des heures rapides de liberté, consacrées par un usage immémorial.

Dans l'antiquité, les Calendes de Janvier continuaient les Saturnales de Décembre. Ces folies monstrueuses du Paganisme s'étaient enracinées à ce point dans les mœurs qu'elles

(1) Les religieuses de Notre-Dame de Soissons avaient l'habitude de se divertir à certains jours de l'année. Ainsi le dimanche de la Septuagésime, « le sous-diacre, qui est sepmainier, doit donner deux esteufs blancs aux » jomes dames (de cette abbaye) pour aler jouer à saint Georges et à » saint Nicolas, emmy le pré du cloistre et pareillement le dimanche gras. » Cérémonial de 1350 de la collégiale de St-Pierre-au-Parvis de Soissons.

survivaient aux institutions religieuses et politiques, et traversaient les siècles sans rien perdre de leur vigueur. L'Eglise, malgré ses anathèmes, ne pouvait les détruire. Elle essaya d'en détourner la multitude par la pompe et la popularité de ses fêtes. Elle les fit coïncider avec les fêtes anciennes, et les opposa aux débauches des saturnales. Elle donna tant d'intérêt à ses cérémonies que le peuple, toujours avide d'émotions, se porta en foule dans les basiliques. On peut juger de la majesté et de la simplicité de ces représentations liturgiques par les fragments qui sont parvenus jusqu'à nous. Ce n'étaient primitivement que de simples dialogues. Il nous en reste un passage dans la *séquence* du jour de Pâques qui se chante encore aujourd'hui : *Victimæ paschali*. La scène de la résurrection se célébrait dès le matin le jour de Pâques dans toutes les églises (1). Mais nulle part elle n'était aussi solennelle que dans la cathédrale de Soissons, qui a conservé, dit-on, des vestiges de cet ancien usage (2). Le mardi de Pâques, avait lieu l'apparition de Jésus ressuscité aux disciples d'Emmaüs. D'autres fêtes partageaient avec celle de Pâques le privilège des représentations dramatiques. Parmi les plus célèbres étaient celles de Noël et de la Passion. Ces pieuses solennités, célébrées autour de la crèche d'un Dieu fait homme, en face de son sépulcre, allaient droit au cœur de nos pères. Aussi le peuple accourait-il par multitudes à la représentation. Le peuple doit s'entendre ici non-seulement des artisans, marchands et bourgeois, mais encore de certaines catégories du clergé inférieur, très-nombreux alors pour le service matériel des églises. Mais bientôt la scène

(1) D. Martène en donne une description fort belle et très exacte, t. III, chap. XXV, p. 178, de *antiquis ecclesiæ ritibus*, 1764, Anvers.

(2) Cet office, renommé entre tous, est celui du *Sépulcre* ou des *Trois Marie*, qui, du dixième au treizième siècle, se célébrait au milieu du chœur de la cathédrale de Soissons, selon M. Magnin, et probablement dans toutes les grandes églises ou abbayes. *Origines du Théâtre moderne*. Paris, 1838, in-8°.



HEIDE del.

Papillon lith.





s'agrandit par le nombre des personnages, la variété des costumes et le développement des épisodes.

Dans un livre, devenu introuvable (1), *Li jus de saint Nicolai*, par Jehan Bodel (trouvère artésien du XIII<sup>e</sup> siècle), on trouve intercalées dix pièces latines intitulées : *Mysteria et miracula ad sænam ordinata in cænobiis olim à monachis representata*, etc. D'après cet ouvrage, la scène de la Résurrection, dès le XII<sup>e</sup> siècle et même dès le XI<sup>e</sup>, était dialoguée et représentée avec pompe au milieu d'un grand concours populaire. Le cinquième mystère, imprimé à la suite du jeu de saint Nicolai, intitulé *Herodes sive adoratio à Magis*, doit être de la fin du XI<sup>e</sup> siècle. Au premier acte, la naissance de Jésus est annoncée aux bergers. Au second acte, les mages partent de la Chaldée. Jusque-là la scène se passe en plein air. Au troisième acte les mages et les spectateurs entrent dans l'église. Après de longs pourparlers avec les prêtres d'Hérode, les mages vont prendre place dans le sanctuaire, autour de la crèche. Ces processions théâtrales, ces changements de scène, ces évolutions, ces interminables tirades devaient occasionner un tumulte extrême, et donner lieu à des abus regrettables.

Le sixième mystère a pour titre : *le Massacre des Innocents*. Une vive discussion s'engage entre les prophètes et les docteurs Juifs. Pour la calmer, *l'évêque des Innocents* (personnage qui se retrouve dans la fête des Innocents), propose de recourir à l'autorité de saint Augustin. La dispute s'échauffe, les clameurs redoublent et les Juifs finissent par s'avouer vaincus.

On est frappé du manque de simplicité et de vraisemblance, de l'abondance des détails puérils, de l'inconvenance des réparties. Ces mystères étaient pourtant bien dans le goût de l'époque. Les *monstres* de personnages empruntés à l'ancien

(1) In-8° de 364 pages, tiré à 30 exemplaires. Didot, 1834. M. de Monmerqué, dans son *Théâtre français au moyen-âge*, a décrit cette rareté qu'il avait publiée en collaboration. — Paris, 1839, p. 161.

et au nouveau Testament, prêtaient beaucoup à l'appareil et n'en plaisaient que davantage à la foule. La procession la plus en vogue était celle des prophètes. Entre tous, la palme restait à Balaam cheminant sur une ânesse. Quand le moment de paraître en scène était venu, le prophète éperonnait sa monture et la retenait en même temps par la bride pour l'obliger à se cabrer. Puis à la grande jubilation de l'assistance, un chanfre, se faufilant sous les caparaçons de la bête, la faisait parler conformément à l'Écriture sainte. Un rôle aussi grotesque était trop populaire pour qu'on s'en tint là. Il reparut aux représentations de la fuite en Égypte, du voyage à Bethléem, de l'entrée à Jérusalem. L'âne enfin, couvert de riches tapis, de broderies d'or et d'argent, fut mené processionnellement, au milieu des chants d'allégresse, jusque sous le porche de l'église. Bientôt après, les portes lui en furent ouvertes à double battant. Et comme si on ne pouvait trop honorer l'animal dont le sauveur avait daigné faire sa monture, on composa la *prose de l'âne* qui se chantait avec certaines variantes dans les cathédrales de Beauvais, de Rouen, de Sens, de Bourges, d'Autun, etc. (1).

Le drame arrivé à ce point, c'en était fait de la gravité des représentations. Elles ne furent plus qu'une criminelle parodie. Le peuple, maître du terrain, donna libre cours à ces accès de grosse gaieté, et dès-lors les lazzis, les travestissements grotesques envahirent la scène, et le bas-clergé, mêlé à la foule et soutenu par elle, continua dans le sanctuaire les orgies commencées au cabaret.

Tels furent les débuts très-simples et les conséquences fort regrettables des fêtes dramatiques usitées dans la liturgie, et desquelles la fête des Fous, la fête des Innocents, la fête de l'Âne et tant d'autres ne furent qu'une triste et sacrilège déviation.

(1) Vers 1070, le comte Herbert IV de Vermandois demanda avec instance l'abolition de la fête de l'Âne par tout son comté. Voyez *Histoire des comtes de Vermandois*, par Fouquet-Cholet.

# MÉREAUX DE LAON.

Pl 11.

## SCEAU DE L'ÉVÊQUE DES FOUS DE PINON.



Impé del.

Papillon lith.



Ces désordres, qu'on a peine à comprendre aujourd'hui, s'expliquent par cette coïncidence des saturnales et des réjouissances qui se célébraient à Noël pour la représentation des mystères. Il ne faut pas oublier non plus que les églises étaient, au moyen-âge, des édifices à la fois religieux et civils, une sorte de *forum* antique, élevé en général aux frais du clergé et des bourgeois. La population n'y venait pas seulement pour prier ; elle y tenait ses assemblées populaires ; on y traitait les affaires publiques et privées ; on y assistait à des épreuves judiciaires (*ordalies*) ; on y donnait des fêtes. L'église, en un mot, était le centre de la vie de la cité (1). On peut ajouter, pour expliquer la facilité avec laquelle le désordre arriva jusqu'au pied de l'autel, que l'office avait lieu en ces circonstances sans consécration, et que le saint sacrement n'était pas dans le tabernacle aussi souvent que de nos jours.

L'Eglise, en tant qu'Eglise, a toujours réprouvé sinon l'institution d'une fête donnée au bas-clergé, tout au moins les abus que ces réjouissances entraînèrent lorsqu'elles se transformèrent en fêtes des Fous. Il est vrai que, dans certaines villes, des abbés, des évêques ne s'opposèrent pas assez aux folies de leur époque, et que même çà et là ils s'y mêlaient un peu trop. Néanmoins, ces faiblesses de quelques prélats ne sauraient faire préjuger des intentions de l'Eglise en général. Sur ce point, les documents abondent dans les ouvrages de Du Cange, de Martène et de Du Tillot.

Il n'est question de la fête des Fous à Laon d'une manière certaine que vers l'an 1280 ; mais elle doit remonter probablement plus haut. On voit dans les registres du chapitre de Notre-Dame que les chapelains, les vicaires et les choristes s'assemblaient dans le chœur de la cathédrale, la veille de l'Épiphanie, après *primes*, pour élire un patriarche des Fous (2). Ceux qui s'abstenaient de l'élection payaient une

(1) Voyez *Dict. raisonné d'Arch.*, de Violet-Leduc, t. 1<sup>er</sup>, p. 307.

(2) Le patriarche élu en 1307 s'appelait Pierre Caput.

amende (1). Le chapitre présentait au patriarche et à son cortège le pain et le vin, huit livres parisis, souvent plus, quelquefois moins pour le festin. Il fournissait encore la crosse, la mitre et un assortiment complet de masques et de travestissements.

La bande joyeuse, affublée de costumes grotesques, d'ornements sacerdotaux déchirés ou mis à l'envers, commençait la fête par une procession dans la ville avec torches et flambeaux; puis elle rentrait dans la cathédrale dont le chœur resplendissait de lumières. Pendant deux jours, le service divin était abandonné et l'église appartenait aux fous, de droit et de fait. Ils envahissaient les stalles, chantaient des antiennes de l'autre monde, dansaient, jouaient, buvaient et mangeaient. C'était un assaut de grimaces, de cris et d'extravagances. Le patriarche donnait sa bénédiction à l'assistance et prononçait au profit de la foule des indulgences bouffonnes. Après quoi, la cohue, précédée de son haut dignitaire, abandonnait l'église et se répandait dans la cité. Le tumulte était alors à son comble. Tandis que les uns stationnaient sur les places et débitaient des quolibets, d'autres, organisés en cavalcade, faisaient des quêtes, afin de couvrir les frais de bombances. La fête se terminait par la procession des *Rabardiaux*. Il n'est parvenu aucun détail sur cette burlesque cérémonie.

Le patriarche n'avait pas de cardinaux comme dans certaines localités. Les personnages composant sa cour s'appelaient *consors*. Il avait la faculté (plutôt à titre de tolérance qu'à titre de privilège) de battre monnaies de plomb et d'étain. Elles servaient, à l'exemple des méreaux de corporations et de confréries, de jeton de présence ou de signe de ralliement. Peut-être, dans l'origine, était-ce la monnaie destinée aux jeux de hasard qui se pratiquaient au pied même

(1) Au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles, Eudes de Sully et Pierre Cambius, évêques de Paris, accordaient, au contraire, une récompense aux gens d'église qui n'assistaient pas à la cérémonie.

des autels (1), ou de simples souvenirs de la fête, que le patriarche distribuait à la foule pour en perpétuer la mémoire. Les nombreux jetons trouvés en Picardie portent généralement des légendes en l'honneur de Dieu (*vive Dieu biau sire*), de joyeuses devises (*bene vivere et letari*), des sentences (*contre péché vertu te sauve*), des épigrammes (*de bonnes nonnains n'ont cure de vielx abbés*), des rébus, le nom du Pape, du patriarche, de l'évêque ou du prince des Fous, rarement des dates et des noms de villes (2).

Les évêques de Laon finirent par interdire l'entrée de l'église à cette mascarade. Les doyens du chapitre firent, de leur côté, de vains efforts pour la supprimer complètement; mais la résistance fut partout si opiniâtre que l'autorité royale elle-même se vit impuissante contre *ces détestables restes de l'idolâtrie des païens* (3). Malgré le blâme sévère adressé au clergé, sur l'invitation pressante de Charles VII, par la faculté de Théologie de Paris, en 1444, les ecclésiastiques célébrèrent leur fête *plus excessivement que au temps passé*.

Les Fous, attaqués de front, étaient invincibles. L'autorité ecclésiastique comprit qu'il lui serait plus facile de les prendre au piège et qu'en vrais fous qu'ils étaient, ils iraient d'eux-mêmes tête baissée dans le panneau. Elle feignit de reculer devant ce débordement de joie et de délire. Elle fit plus : elle prit les Fous sous sa protection, afin de les ramener insensiblement à l'ordre. Elle eut donc recours à la ruse et, le 5 janvier 1454, le doyen ayant voulu supprimer la fête du patriarche

(1) *Offas pingues supra cornu altaris juxta celebrantem missam comedere, tulum ibidem exarare*. Décret de la facul. de Théol. de Paris de l'an 1444. Voy. à ce sujet : *Traité contre les Masques*, par Savaron, édit., 1611.

(2) Par exception, les monnaies de plomb de Laon portent généralement le nom de la ville.

(3) On trouve une preuve convaincante de l'entente du pouvoir royal et de l'autorité ecclésiastique dans la pragmatique sanction du 7 juillet 1438, qui contient l'acceptation pure et simple du décret du Concile de Bade (1435), *de spectaculis in ecclesia non faciendis*. — *Recueil du Louvre*, t. XIII, p. 267 et suiv.



et lui interdire l'entrée de l'église, l'évêque se rendit en personne au chapitre et leva l'opposition. Il fut conclu, à la pluralité des voix, qu'elle serait célébrée en la manière accoutumée, mais *hors* de l'église. L'année suivante, le doyen ordonne l'abolition de toutes les cérémonies contraires à la religion ; mais l'évêque intervient encore et ne retranche que ce qui était trop irreligieux. En 1456, malgré l'insistance du doyen qui réclamait plus vivement que jamais l'interdiction de la fête, l'évêque Crespin décide qu'elle aura lieu suivant l'usage, à la condition que le patriarche fera représenter son jeu *hors* de l'église.

En 1459, le chapitre accorde la même permission et consent à fournir au patriarche les gratifications dont il avait joui les années précédentes.

En 1462, il y met pour condition que le service se fera d'une façon décente et que le jeu sera examiné.

En 1476, il est défendu aux vicaires et chapelains d'assister aux offices, s'ils ne sont revêtus de leurs habits ecclésiastiques.

Insensiblement les Fous s'étaient laissés brider.

L'autorité ecclésiastique voulut de plus, en divertissant la foule, l'instruire et la moraliser : elle introduisit habilement, au milieu des folles mascarades, des représentations scéniques tirées de l'Evangile ou de la vie des Saints. Dans le début, les extravagances, les gros mots, les laides chansons s'y glissaient encore, mais devaient avec le temps disparaître de la scène.

Le chapitre de Notre-Dame de Laon pourvoyait à la décoration théâtrale. Il fournissait les costumes, les machines et les tapisseries. Sous le rapport de la magnificence déployée en ces occasions, peu de villes pouvaient lutter avec Laon, car le chapitre était un des plus riches et des plus nombreux de France. Il possédait d'immenses revenus ; il comptait 84 chanoines et 5 dignitaires, se recrutant généralement parmi les plus grands noms de la province et du royaume. C'était une

pépinière de papes, de cardinaux, d'archevêques, d'évêques et de chanceliers.

Les chanoines de la cathédrale, au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, ne dédaignaient pas de jouer des rôles dans les mystères : ainsi en 1462, aux fêtes de la Pentecôte, fut représentée la *Passion de N.-S. J.-Christ*, divisée en cinq journées.

En 1464, la *Vengeance de la Passion de J.-Christ*. Cette pièce eut un tel succès que les acteurs reçurent une gratification exceptionnelle de huit livres parisis ;

En 1465, le *Jeu de Madame Sainte-Barbe* ;

En 1476, le 26 août, les *Jeux de la vie de Monseigneur saint Denys*. Ce jour là, afin de laisser à chacun la facilité de jouir de la représentation, la messe fut célébrée à huit heures et les vêpres chantées à midi (1).

L'exemple étant donné, les Fous cessèrent de faire retentir de leurs cris et de leurs glapissements les voûtes du Temple. Relégués sous le porche, ils commencèrent à donner des représentations qui obtinrent le plus grand succès. A la suite du mystère, on ne manquait jamais de faire la procession des *Rabardiaux*, en souvenir des folies du vieux temps.

En 1486, le patriarche, après avoir soumis son jeu à l'examen des dignitaires du chapitre, obtient une gratification et la permission de donner sa représentation *devant St-Martin-au-Parvis*.

Le 15 décembre 1490, le patriarche et l'évêque des *Innocents* présentent une supplique à l'effet d'obtenir l'autorisation de célébrer leur fête et de recevoir les gratifications habituelles. Le chapitre refuse au patriarche la permission de faire son jeu et ses cavalcades ; il n'autorise que le repas, et encore le patriarche est-il menacé de la prison pour le cas où l'un des invités viendrait à troubler le bon ordre. L'évêque des Innocents est mieux traité ; il pourra célébrer la fête, mais en habit long seulement.

(1) Regist. capit.

En 1500, le chapelain Jean Hubreland, ayant refusé d'assister à l'élection du patriarche, est mulcté au chapitre.

En 1518, un autre chapelain, Albert Gossuin, s'étant posté au-dessus du portail de la cathédrale, jette du feu sur le patriarche et sur sa cour, pendant la célébration de la fête, la veille de l'Epiphanie. Il est condamné à huit jours de prison, par sentence du 7 janvier, sur le réquisitoire du promoteur du chapitre.

En 1521, le chapitre se fait décharger de la contribution de huit livres parisis qu'il avait coutume de donner au patriarche et à l'évêque.

On voit dans les registres du chapitre de la même année que les curés de la ville de Laon pourront à l'avenir célébrer l'office dans la cathédrale, suivant la coutume, mais en s'abstenant de tous gestes grotesques ou indécents ; qu'ils ne porteront la croix et les chandeliers qu'avec une contenance réservée, suivant l'usage des enfants de chœur ; qu'ils paieront un droit de présence aux vicaires et aux enfants de chœur qui les assisteront à la cérémonie.

En 1522 et en 1525, le patriarche se voit refuser le don accoutumé, ainsi que la marance des absents ; défense lui est faite de paraître dans le chœur précédé de torches et de flambeaux.

En 1527, le chapelain Laurent Brayart, patriarche, demande au chapitre l'autorisation de célébrer la fête *more antiquo*, ou d'être dispensé d'assister à l'élection de son successeur. On ne connaît pas le résultat de sa réclamation qui fut soumise à la décision des anciens patriarches.

En 1531, le chapelain Théobald Bucquet, patriarche, obtient la permission de célébrer la fête, de faire ses jeux et ses comédies, et de jouir de la marance des absents.

Suivant l'acte capitulaire de l'année 1544, on refuse au patriarche Absalon Bourgeois, maître des enfants de chœur, la permission *pour faire semblant de dire la messe à liesse*.

En 1559, l'élection du patriarche est autorisée la veille de l'Epiphanie, immédiatement après primes. Le receveur de la

fabrique lui délivrera seize sols parisis pour le repas ; mais il est enjoint d'éviter tout ce qui est contraire à la religion, au roi et à l'Etat.

En 1560, le chapitre obtient enfin l'abolition, si longtemps désirée, de ces réjouissances populaires. Cependant la découverte de plusieurs jetons de 1589 (pl. 1<sup>re</sup>, n° 1) prouve que la confrérie des Fous n'avait tenu aucun compte de la défense. Ainsi, malgré l'autorité royale et l'autorité ecclésiastique conjurées pour l'anéantissement de la fête, nous retrouvons à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle la bande joyeuse, courant les rues, aussi bruyante, aussi effrontée qu'au temps passé.

Devant une résistance aussi vivace, le chapitre vit bien qu'il ne pourrait rompre tout d'un coup avec des usages si anciens. Il substitua adroitement à la fête des Fous une cérémonie appelée les *Primes folles*. Elle avait lieu la veille de l'Epiphanie. L'office était chanté avec solennité et le chœur resplendissait de lumières. Les séculiers pouvaient occuper les stalles hautes. Les assistants recevaient des couronnes de feuilles vertes. Elle existait encore au xviii<sup>e</sup> siècle.

Il se pratiquait à Laon une autre fête, appelée la fête des *Innocents* (1). Elle précédait de huit jours celle des Fous.

(1) Dans beaucoup de villes, la fête des Fous et celle des Innocents existaient simultanément. Les chapitres pourvoient à une partie de la dépense. Ainsi Reims avait plusieurs *évêques* des Fous et un *archevêque* des Innocents; Amiens un *prince* des Sots, un *pape* et plusieurs *évêques* des Fous et des Innocents; Corbie un *prince* des Sots et un *évêque* des Innocents; Péronne un *roi des Ribauds* et un *petit évêque*, qui recevait vingt-cinq sols d'argent et un setier de blé et plus tard trente livres; Noyon un *roi* des Fous et un *évêque* des Innocents, qui recevait quarante sols parisis d'argent et quatre setiers de blé; Senlis donnait dix setiers de blé à son *pape* des Fous et huit sols parisis à son *petit évêque*; St-Quentin avait un *roi du chapel*, un *petit évêque* (Hist. ms. *insulensis St-Quintini cænobii*, p. 302) et un *roi des Ribauds*. (Dans le régl. du chap. de la Collég., 1246, il est dit: *Ne Ribaldi iuxta portas ecclesie vel parietes ejus mingant*). Les curés de Soissons éleisaient un *pape* le jour de St-Thomas et l'installaient au chœur le jour de St-Etienne. Il convoquait ses sujets quatre fois l'an.

Les petites villes, les bourgs mêmes célébraient ces étranges fêtes qui,

Toute extravagante qu'elle était, elle se passait d'une manière moins bruyante et moins scandaleuse. Il en est question, en 1284 et en 1397, dans les registres capitulaires. On y voit que les enfants de chœur faisaient une cavalcade dans la ville, que les chanoines fournissaient les mitre, crosse, chapes et ornements, et qu'ils assistaient à la cérémonie. Les enfants de chœur se rassemblaient la veille de la fête de St-Nicolas, après le souper de la *férie*. Ils disaient une antienne et un *de profundis*, puis ils procédaient à l'élection d'un évêque. Le lendemain avait lieu leur entrée processionnelle dans la cathédrale. L'office en l'honneur du saint patron commençait aussitôt avec solennité. Mais à ce verset du *Magnificat* (*deposuit potentes de sede*), qu'on répétait avec vacarme, les enfants de chœur, qui étaient assis sur le sol (*humis*), se croyant à l'heure de leur exaltation (*et exaltavit humiles*), se précipitaient dans les stalles et en chassaient les chanoines. Ceux-ci prenaient humblement la place des enfants de chœur qui continuaient l'office avec une pompe bouffonne et force grimaces. Les chapelains et les curés les servaient. Un Innocent, en sous-diacre, montait au jubé et chantait une épître *farcie* qui nous est parvenue (1).

presque toutes, auraient disparues sans laisser de traces, si de temps en temps on ne retrouvait des souvenirs de ces folies, si chères à nos ayeux : Ici ce sont des monnaies de plomb, là des stalles ou des poutres sculptées. A Bruyères, c'est l'entablement de l'église, peuplé de tout un monde de fous, de truies jouant de la harpe, de figures grotesques et obscènes ; à Pinon, c'est un sceau de l'évêque de la cité (voy. pl. 2, n° 20) ; à St-Quentin, c'est l'hôtel-de-ville avec ses sculptures représentant des singes *enfroqués*, prêchant et gesticulant, et sa voûte de bois où sont taillés en haut relief quelques notables de la commune, présidés par un fou en grande livrée ; à Soissons, c'est un cul de lampe de l'ancienne mairie figurant un moine d'une rare indécence (Voy. rapport sur les monuments au ministre, par Vitet), etc.

(1) Voy. *Hist. de Laon*. Melleville. T. I<sup>er</sup>, p. 188.

Voy. même volume, pag. 185 et 186, l'épître *farcie* qui se chantait, au XIII<sup>e</sup> siècle, le jour de St-Etienne, *fête des Prêtres*, et page 187, le *Kirie farcie* de la fête de Noël.

On chantait encore une épître *farcie* le jour des Sts-Innocents :

L'évêque des Innocents, trônant sur le siège épiscopal, remplissait toutes les fonctions de l'évêque véritable. Il portait la mitre, la crosse, les gants, la chape brodée, et distribuait au peuple des indulgences grotesques, comme maladie de foie, rage de dents, gale au menton.

L'office terminé, la mascarade courait la ville en chantant et en gambadant. Il y avait spectacle et assaut de grimaces sur les places. Le soir, un grand festin rassemblait la bande turbulente. Le chapitre donnait deux douzaines de pains, huit pots de vin et une somme d'argent. Les chanoines, chapelains et curés, pouvaient être du repas en payant douze deniers parisis.

L'évêque des Innocents avait, comme le patriarche, sa monnaie de plomb et faisait aussi représenter des mystères.

En 1454, l'évêque se rendit au chapitre pour lever l'opposition que le doyen voulait mettre à la fête des Innocents. Il fut conclu à la pluralité des voix qu'elle aurait lieu selon la coutume, mais hors de l'église. Il fut accordé aux enfants de chœur quatre livres parisis pour célébrer leur fête cette année.

En 1458, les chanoines qui voudraient assister au souper, sont taxés à douze deniers chacun, suivant l'usage.

En 1460, la fabrique donne au petit évêque soixante sols pour l'aider à soutenir sa dignité.

En 1486, le chapitre se fait exempter de la contribution de huit livres parisis qu'elle payait dans l'origine à l'évêque des Innocents. Il est présumable que celui-ci était rentré en possession de ce droit, puisque le chapitre se fit décharger de cette contribution en 1521. Cette même année, il voulut entraver la fête, mais ses règlements ne furent pas observés.

*Sine macula sunt ante thronum Dei*

*Devant le throne de Dieu la sus sunt*

*Tuit sans taiche, n'en doutons.*

*La nos maint tous Jhesus Xristus*

*Où ils chantent sanctus, sanctus.*

Voy. *Monnaies des Fous*. Rigollot, p. 87.

Le 14 août 1527, Jacques Cannel, chanoine, lègue par testament au petit évêque quarante sous tournois, à la condition que les Innocents diraient une antienne et un *de profundis* après le souper de la férie.

En 1546, le chapitre, plus heureux qu'en 1521, bannit de l'église toutes les cérémonies indécentes. La représentation du mystère fut remplacée par un discours prononcé par un des Innocents. Cette allocution elle-même fut bientôt retranchée du programme.

Pendant les années qui suivent, le chapitre distribue de l'argent aux enfants de chœur pour qu'ils puissent s'amuser entre eux. Le service a bien encore lieu la veille et le jour de St-Nicolas, mais avec une grande modestie. Enfin le chapitre refuse de contribuer aux frais, et la fête tombe d'elle-même pour ne plus reparaitre.

Les écoliers de la ville profitaient comme les autres de la liberté de décembre. Ils célébraient leur fête le jour de la St-Eloi. Ils élisait un évêque et jouaient une comédie pendant la messe, devant le parvis de St-Martin. Cette fête a cessé vers 1546.

Ces réjouissances n'étaient que le prélude des fêtes que la bonne ville de Laon célébrait les 13, 14 et 15 de janvier. Les habitants s'assemblaient après Noël pour élire un *roi des Braies*.

Ce bachique souverain avait un connétable et jouissait, comme le patriarche des Fous, de la permission de battre des méreaux de plomb. Entouré d'une cour nombreuse, il marchait précédé de *menestriers, trompettes et clarons*. Tous les joyeux compagnons de Champagne et de Picardie venaient

grossir son cortège et prendre part à la fête. Les sotties, les mystères, les plaisants propos, les extravagances et surtout d'amples distributions de vin du crû entretenaient l'entrain et la gaieté pendant trois journées consécutives. Si de trop copieuses libations troublaient un peu les cerveaux, elles ne compromettaient pas moins les *braies* du souverain et de ses sujets. Aussi disait-on, par dérision, le roi des *mauvaises braies* (1).

Cette royauté *débraillée* ne fut détrônée qu'au milieu du *xvi<sup>e</sup>* siècle.

Les corporations avaient aussi l'habitude de se réunir. Elles tiraient au roi la veille de l'Epiphanie. Aussi voyait-on un roi de toutes les professions : un roi des orfèvres, des barbiers, des charpentiers, des vitriers, de la Basoche, etc. Cette dignité n'était pas éphémère, elle durait toute l'année, comme le patriarcat des Fous, l'épiscopat des Innocents, la royauté des Braies. Chaque corps de métier se plaçait sous la protection d'un saint, dont il célébrait pompeusement la fête. Les confrères qui s'abstenaient payaient une amende.

Les corporations se servaient, comme les associations des Fous, de monnaies de plomb, en signe de présence ou de ralliement.

A titre de complément de ce qui précède, nous publions ici un certain nombre de pièces de plomb que nous avons recueillies dans le pays. Les unes, portant le nom de la ville, n'offrent aucun doute sur leur origine ; les autres, quoique dépourvues de cette désignation, se rencontrent si communément sur le plateau de notre montagne, qu'elles doivent avoir été fabriquées sur place :

(1) Voy. à ce sujet deux articles pleins d'intérêt de M. Matton, archiviste. *Bulletin de la Société académique de Laon*, t. IX, p. 247 et suivantes. T. XI, p. 122 à 130.



N° 1.

JVRIDICE.FVIT.B ELECTVS. 1580 \*

Une cloche sous un chapeau de cardinal.

*Revers.* IPSE.PATRIARCHS D. PETRVS \*

Une croix florencée, cantonnée des lettres L,A,U,N.

N° 2.

JVRIDICE.FVIT.ELECTVS.HER. \* (HERI).

Une mitre très riche, avec mentonnières, accostée de deux petites bandelettes dans le haut.

*R.* IPSE.PARWLVS.EPISCOPS.\*

Crosse à double volute entre deux cœurs.

N° 3.

IVDICE.FVI.ELECTVS.

Une mitre très simple.

*R.* IPSE.PARWLVS.EPVS.\*

Crosse à double volute entre deux cœurs. (Fabrication grossière)

N° 4.

IVRIDICE.FVIT.ELECTVS.HER.\*

Mitre plus simple que celle du n° 2.

*R.* IPSE...PA...LVS.EPISCOPVS.HER.\*

Crosse à double volute entre deux cœurs.

La première médaille, recouverte d'une belle patine, a été trouvée dans la montagne d'Ardon (1). Elle prouve que la fête des Fous existait encore à Laon en 1580 et donne le nom du patriarche élu cette année.

(1) Dans ce même endroit j'ai rencontré un petit bronze, ayant 5 centimètres sur 3, représentant en bas-relief une tête de fou, d'un bon travail. La patine est intacte. Cet objet était probablement un ornement attaché au costume du patriarche ou un insigne de la confrérie des fous.

Les n<sup>os</sup> 2, 3 et 4 sont du xvi<sup>e</sup> siècle, comme le n<sup>o</sup> 1. Ces pièces montrent ce qu'étaient les monnaies des Innocents de Laon. J'ai choisi les types les plus variés entre une dizaine de jetons que j'ai trouvés dans les démolitions et les terrassements de la ville.

N<sup>o</sup> 5.

CE.ROI.DE.MES.BREIES.\*

Une croix alésée, cantonnée des lettres L,A,O,N.

R. FORGE.CES.MONNOIES.\*

Une braie (culotte).

N<sup>o</sup> 6.

LE.ROI.DES.BRAI \* (en gothique).

Une braie.

R. MONOI.DES.BRAI (en gothique).

Croix semblable à celle des monnaies de Louis de Mâle, comte de Flandre. La légende est coupée par les branches de la croix. Entre ces branches, le mot LAON.

N<sup>o</sup> 7.

LE.ROI.DES.BRAIES \* (en gothique).

Une braie.

R. LE.ROI.DES.BRAIES (en gothique).

Croix semblable à celle du n<sup>o</sup> 6 — le mot LAON entre les branches.

N<sup>o</sup> 8.

Une braie dans un double grenetis renfermant des chevrons brisés.

R. Le mot LAON entre les branches d'une croix pattée ; chevrons brisés dans un double grenetis.

N° 9.

Une braie dans un grenetis.

*R.* Le mot LAON divisé par les branches d'une croix alésée, grenetis autour. Très-petit module. J'ai une autre variété de cette pièce, mais très fruste, sur laquelle on croirait voir deux palmes de laurier sous la braie.

Les numéros 5, 6, 7, 8, 9 offrent une grande variété de monnaies du Roi des Braies. Les unes sont du *xv<sup>e</sup>* et les autres du *xvi<sup>e</sup>* siècle.

N° 10.

Sorte d'étoile à huit rais, formée par deux croix, reliées au centre par un globule. La plus petite est inscrite dans un grenetis et l'autre traverse celui-ci.

*R.* Rosace à dix pétales. Au centre, un globule.

J'ai plusieurs pièces de plomb semblables, mais d'un module plus petit de moitié.

N° 11.

Couronne fleurdelisée et fermée, dans un grenetis.

*R.* VIVE.DIEV.BIAV.SIR (en gothique).

Croix pattée dans un grenetis.

N° 12.

Autour d'un écusson, six croissants.

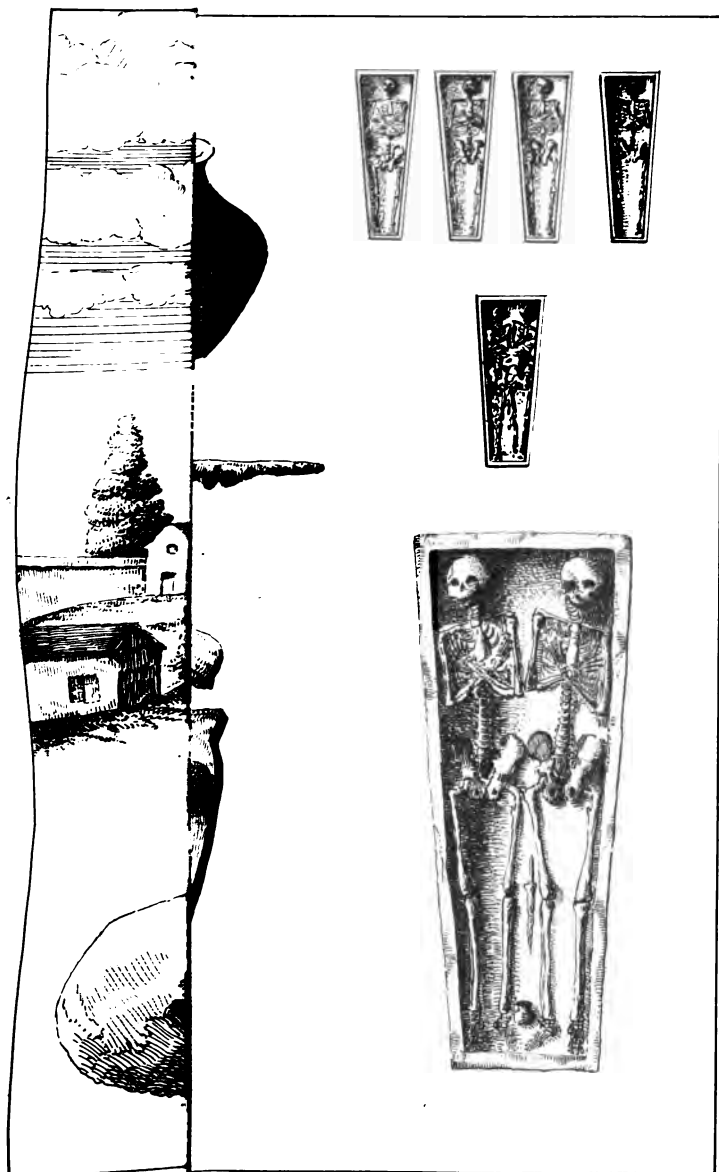
*R.* Croix fourchetée. Entre les branches, LAON (en gothique).

J'ai une autre pièce semblable où le mot LAON est remplacé par des croissants.

N° 13.

Roue à cinq rais ; la circonférence chargée de dix globules. Grenetis renfermant six annelets.

*R.* Croix frettée et fourchetée. Chevrons brisés formant grenetis.



Ed Fleury

Pilloy lith.

NE DE BRIE.



N° 14.

Croix ornée de trois boules à chaque extrémité dans un grenetis.

R. Croix pattée dans un grenetis.

N° 15.

Un compas ; entre les branches, une tête et des os de mort. 1616.

R. Une scie à main, une hache, une tenaille, un maillet, une bisaigue, un clou.

N° 16.

Dans le champ un arbuste ; à droite des ciseaux à tondre la laine ; à gauche une navette. Dessous les lettres M D P. Le tout dans une guirlande de laurier.

R. Fruste.

Il serait difficile de fixer une attribution positive aux numéros 10, 11, 12, 13 et 14. Il est présumable que ces pièces ont été fondues par quelques joyeuses confréries et qu'elles sont locales, si j'en juge par le grand nombre de celles qu'on trouve à Laon.

Le numéro 15 est assurément un *méreau* de la confrérie des Charpentiers et probablement un jeton d'enterrement. Il est daté de 1616. Il offre le même type que les jetons analogues qu'on trouve fréquemment dans la Flandre et pourrait bien être étranger à la localité ; cependant on le rencontre dans le pays. Il est dans mes cartons et dans ceux de deux amateurs de Laon.

Le numéro 16 est d'une attribution plus douteuse encore. On y voit un arbuste, une navette, des ciseaux à tondre et plus bas des initiales. Serait-ce un jeton de la confrérie des marchands drapiers ?

N° 17.

Un K gothique, accosté de trois fleurs de lys dans un entourage formé de quatre doubles arcs aboutés. Le tout dans un double grenetis perlé.

R. Etoile à six rais dans un grenetis.

N° 18 (pièce de cuivre).

Un K gothique, accosté de quatre fleurs de lys dans un entourage formé de six doubles arcs de cercle. Le tout dans un grenetis perlé.

R. Le chiffre 1, accosté de fleurs de lys et de rosaces alternées ; même entourage que sur la face.

N° 19 (cuivre).

En gothique, sur deux lignes : CAPITULUM LAVDUNENSIS, dans un entourage, comme celui du numéro 17. Chaque point d'intersection est fleurdelisé. Grenetis perlé.

R. Le chiffre 11 dans un entourage formé de six doubles arcs de cercle dont les points d'intersection sont fleurdelisés. Dans chaque arc, une petite rosace ou une petite croix alternées. — Grenetis perlé.

La petite pièce de plomb représentée sous le numéro 17 rappelle le type des carolus de Charles VIII et date vraisemblablement de la fin du xv<sup>e</sup> siècle. C'est un jeton de présence. Où a-t-il été frappé ? Dans quel but ? Dans l'incertitude, nous laissons de côté cette dernière question ; mais nous n'hésitons pas à dire que cette pièce émane du chapitre de Notre-Dame de Laon. Comparée aux numéros 18 et 19, elle offre une grande analogie avec ces jetons. Or, ceux-ci étant des méreaux (de cuivre) du chapitre de Laon, elle doit avoir la même origine.

N° 20.

Sceau de l'Evêque de la cité de Pinon.

Il en est parlé dans cette notice, pages 13 et 14, à la fin de la

note (1). Le docteur Rigollot en a donné le dessin et la description dans son travail sur les monnaies des évêques des Fous, pages 147, 148 et 149. Nous avons pensé que ce sceau, présentant un intérêt local, devait trouver place ici à la suite des monnaies de plomb dont la description précède.

M. Éd. FLEURY lit une notice sur la découverte faite tout récemment à Brie, canton de La Fère, d'une sépulture mérovingienne.

Au commencement de ce mois, je fus prévenu qu'on avait trouvé, dans un bois dépendant de la commune de Brie, plusieurs cercueils qu'on disait devoir être très-anciens et contenant des armes et des vases qui avaient été déposés au château de Fourdrain.

En effet, je trouvai chez le régisseur du domaine de Fourdrain un petit vase de terre noire, orné au collet de dessins zigzagüés, deux boucles de ceinturons, l'une de bronze décorée de ces entrelacs que l'archéologie connaît parfaitement et dont elle détermine l'époque en toute sécurité, celle-là parfaitement conservée, mais qu'on avait eu le tort de débarrasser de sa patine en la frottant ; l'autre boucle en fer profondément attaquée par la rouille ; et enfin une lame de sabre tranchante d'un côté et épaisse sur le dos, de quarante à quarante-cinq centimètres de longueur. Je ne parle pas d'une lame de poignard trouvé en dehors des sépultures et qu'à sa forme je crois être une dague ou un poignard du x<sup>v</sup>e siècle.

A première vue, on pouvait affirmer que ces objets divers appartenaient à l'époque franque, autrement dite mérovingienne.

Avec une complaisance que je ne puis trop louer, le régisseur du domaine de Fourdrain se mit à ma disposition et s'offrit de me conduire à l'endroit où la trouvaille avait été faite environ quinze jours auparavant.

C'est dans le bois de Brie appartenant à M. de Turenne,



propriétaire du château de Fourdrain, et au lieudit le *Ployer*, à 250 mètres environ des premières maisons de Brie et à mi-côte de la montagne qui sépare les terroirs de Brie et de Bucy-lès-Cerny. L'emplacement de cette sépulture mérite un instant d'attention ; car je crois qu'il n'a pas été choisi sans intention (1).

La montagne, qui surgit de la plaine à peu près en face de Couvron, a des contreforts très-nombreux qui dessinent des amphithéâtres ou vallons très-pittoresques. Un de ces contreforts s'avance vers Brie, en se détachant d'abord très-brusquement du faite de la montagne, puis tout-à-coup en se projetant par une pente très-douce aux abords de la vallée, et en formant un petit plateau très-étroit qui domine le village et regarde le nord. Ce bras de la montagne est peuplé d'arbres très-anciens, et le bois vient mourir au bord du petit plateau du *Ployer*. C'est en abattant un des arbres de l'extrême lisière, un hêtre au moins deux fois séculaire, que les tombes furent découvertes. Les racines de ce hêtre amenèrent avec elles, en sortant de terre, une pierre plate qui paraissait avoir été taillée de main d'homme, et quelques ossements humains.

Les bûcherons écartèrent la terre avec précaution et bientôt ils trouvèrent une tombe de pierre plus large à la tête qu'aux pieds et contenant un squelette. Cette tombe avait été remuée par l'effort de l'arbre sur ses racines pendant les grands vents, et elle était remplie de terre, ce qui prouvait qu'une partie de la dalle de couverture avait été déplacée par les racines qui l'avaient disjointe. Trois autres tombes étaient alignées sur la première, toutes tournées vers le levant (2). Chacune d'elles contenait un cadavre ; ils furent examinés avec soin dans la position qu'ils avaient dans leur suaire de

(1) M. l'abbé Cochet (*Normandie souterraine*) dit que bien souvent les sépultures franques étaient posées à la base des collines.

(2) Les morts, couchés sur le dos, avaient les pieds tournés à l'est, et les cercueils formaient des rangs plus ou moins alignés du nord au sud. (*Tombeaux gallo-francs du grand duché de Luxembourg*, par M. Namur).

terre fine, car toutes trois en étaient aussi complètement garnies que la première trouvée.

Les squelettes étaient couchés sur le dos dans leur cercueil de pierre. Ils n'avaient pas les bras étendus le long des cuisses, comme on les trouve presque toujours dans les sépultures franques ; mais en les inhumant on leur avait croisé les mains sur la poitrine, *in modum crucis*, ce qui autorise à croire à une sépulture chrétienne. M. l'abbé Cochet, dans ses livres savants et qui font école, sur les caractères des sépultures franques de la Normandie, semble poser comme principe que cette mode de croiser les bras des morts, qui prit naissance en Orient, n'était pas connue des Francs et ne s'introduisit que fort tard en Occident. Je crois qu'il ne faut pas systématiser en ces matières encore trop nouvelles ; et de ce que les morts du bois de Brie ont les bras placés *in modum crucis*, il ne faudrait pas conclure qu'ils ne seraient pas mérovingiens et auraient vécu vers le XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle. Le vase noir est caractéristique ; la boucle de ceinturon a sa date et le grand couteau est bien le scramasax dont parle Grégoire de Tours en nous en donnant le nom maintenant signalétique, longue et large lame de cinquante centimètres de longueur environ, de cinquante millimètres de largeur, tranchante par un côté seulement, évidée dans le dos de la lame, et se portant sur le ventre passée à la ceinture.

Ce vase noir, ce sabre ou long couteau, ces deux boucles, l'une de bronze ornementée, l'autre de fer qui dut l'être aussi sans nul doute, proviennent d'un cinquième cercueil qu'une recherche sommaire fit rencontrer à deux mètres en avant vers l'est, c'est-à-dire à peu de distance des pieds des quatre premiers morts trouvés. Comme les autres, il était enfoui à peu de profondeur, cinquante ou soixante centimètres à peine. Il était aussi fait de pierre taillée en forme d'auge, plus large à la tête qu'au pied, et fermé par deux dalles assez épaisses de pierre tendre et blanche. Pour bien l'assurer en terre, on l'avait calé avec les pierres dures et bien reconnais-

sables du haut de la montagne et que dans le pays on appelle *têtes de chat* ; il en était tout enveloppé.

Cette tombe était isolée et se trouvait juste dans le passage d'une ligne qu'on tirerait entre le deuxième et le troisième des quatre cercueils alignés.

On l'ouvrit avec plus de précautions encore que les autres et comme avec le pressentiment que les résultats de l'investigation seraient plus importants. Cette fois, la tombe était veuve de toute infiltration sablonneuse. Elle contenait deux squelettes bien complets, intacts, posés exactement comme ils l'avaient été, il y a si longtemps, au moment de leur inhumation ; ils étaient adossés et posés l'un sur le côté droit, l'autre sur le côté gauche, à la différence des habitants des quatre autres tombes posés, eux, sur le dos. Entre eux deux et aux pieds était placé le vase noir qui fut renversé par un ouvrier, ce qui fait qu'on ne put savoir s'il contenait des cendres, ou était vide. Plus haut, entre les deux corps et à hauteur des hanches se trouvait la lame oxydée du couteau ou scramasax. Le mort de droite avait encore une partie de sa ceinture de cuir, dont la boucle en bronze gisait sur le col du fémur ; c'est le mort de gauche qui portait le ceinturon à boucle de fer. Les sutures d'un des crânes indiquaient à leur complet rapprochement un homme ayant dépassé la quarantaine ; l'autre crâne était d'un homme plus jeune.

J'ai rapporté le plus vieux crâne ; ses lignes ne rappellent nullement celles des crânes trouvés en Normandie, à Dieppe et à Envermeu, par M. l'abbé Cochet qui en a publié les dessins. Ses crânes ont l'angle facial très-ouvert, le front haut, et affectent une forme ronde ; ceux de Brie n'ont presque pas de front ; à partir du nez, la ligne courbe s'abaisse et s'applatit sur le sommet de la tête qui est sensiblement allongée en arrière. M. Cochet croit reconnaître les traits anthropologiques de la race teutonienne et conquérante sur ses crânes ; les crânes de Brie ressemblent à ceux que j'ai rapportés, il y a bientôt cinq ans, du *Tombois* de Barbonval où les morts étaient couchés dans les tombes taillées dans le bloc ou table de

Pierre qui nait à la crête de la montagne. Nos morts étaient-ils les conquis ?

Une autre question qui surgit est celle-ci : les deux morts ensevelis dos à dos au lieudit le *Ployer* de Brie, étaient-ils les maîtres ou les supérieurs de ceux qui furent enterrés à deux pas en arrière, comme en témoignage de respect, et sans arme ni vases funéraires, tandis que les premiers portaient dans leur tombe leurs vêtements, leurs armes et leurs bijoux ?

Maintenant pourquoi ces cinq tombes isolées, car il n'y en a pas d'autres dans le terrain ? Je l'ai fait interroger soigneusement et dans tous les sens, par des trous, par des fossés et par la sonde. Rien n'a été trouvé que des ossements épars et appartenant à quelques morts qui ont été mis en terre sans cercueil et qui ne paraissent même pas en place, ce qui ne serait pas étonnant ; car en abattant jadis d'autres arbres sur ce plateau qui doit être couvert de bois depuis bien longtemps, les bûcherons ont dû déjà rencontrer cette sépulture dont les parties les plus importantes leur ont échappé par hasard pour nous apprendre, ces jours derniers, leur secret.

Comme toujours, comme à Verly près de Guise, comme en certaines parties du *Tombois* de Barbonval, comme à la butte de Loizy, les dalles des tombes elles-mêmes sont faites de pierre de Colligis, ce qui donne un nouveau démenti à l'opinion qui veut que les carrières de Colligis, — et par ce nom il faut entendre tout le plateau jusqu'à Braye qui fournit la même pierre, — n'auraient été ouvertes qu'au XII<sup>e</sup> siècle. Je puis rappeler la curieuse visite que j'ai faite, en 1858, à la galerie abandonnée de la carrière de Colligis et où se voient encore huit ou dix tombes de diverses dimensions, toutes travaillées et presque prêtes à être fournies, car elles ne tiennent plus au bloc que par le fond, et qui toutes aussi rappellent par leur forme d'auge celles que j'ai vues à Verly, à Brie et ailleurs. Je ne parle pas de celles de Loizy qui sont taillées à la tête en forme d'oreiller, précaution qu'on n'a point prise à Verly, à Barbonval et à Brie.

On ne peut douter de l'origine de la pierre des cercueils de Brie. Un ouvrier carrier de cette commune, qui a travaillé six ou sept ans dans les carrières de Colligis, me vient en témoignage.

J'ajoute que très probablement la pierre fut amenée en bloc et taillée sur place en forme de tombe ; les fouilles des fossés et des trous ont mis à jour une certaine quantité de débris de nature parfaitement identique à celle des dalles de couverture.

C'est à un mètre en avant de la tombe isolée qu'a été ramassé sur terre la lame du poignard qu'à sa forme je ne puis admettre pour mérovingienne et qui me paraît une dague du xv<sup>e</sup> ou du xvi<sup>e</sup> siècle.

---

## HUITIÈME SÉANCE.

( 7 Avril 1862. )

---

Présidence de **M. Ed. Fleury**, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

*Ouvrages reçus des Sociétés correspondantes depuis le 11 mars.*  
— Annales de la Société d'Emulation du département des Vosges, t. X, 1860, 3<sup>e</sup> cahier. — Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie, t. VII. — Revue agricole, industrielle et littéraire de la Société impériale d'Agriculture, Sciences et Arts de l'arrondissement de Valenciennes, n<sup>o</sup> de janvier et février 1862. — Bulletin de la Société d'Emulation du département de l'Allier, t. VII. — Fragments du Cartulaire de la Chapelle-Aude, par M. Chazaud. Moulins 1860. (Publié

par la même Société). — Mémoires de l'Académie impériale de Metz, 42<sup>e</sup> année, 1860-1861. — Revue de l'Art chrétien, livraison de mars 1862.

M. Emile COET offre à la Société deux ouvrages dont il est auteur :

*Topographie médicale et statistique de la ville de Roye.*  
Arras 1861.

*Hydrologie du canton de Roye.*

M. HIRÉ, secrétaire-général, donne lecture de son rapport sur les travaux de la Société pendant l'année 1860-1861. La Société en vote l'impression en tête du Bulletin de cette année.

Sur la demande de M. le PRÉSIDENT, M. l'abbé BATON rend compte de l'examen qu'il a fait d'un manuscrit offert à la Société par M. Prioux, intitulé *De l'ordre ou chef des choses qui sont nécessaires dans chaque église*, remontant à l'épiscopat de César d'Estrées, et il émet l'avis que cette espèce d'inventaire, bon à consulter et à conserver aux archives, ne présente pas assez d'intérêt pour mériter d'être publié.

M. MELLEVILLE, chargé d'examiner le manuscrit de Jean de Guise et la copie qui se trouvent à la Bibliothèque Impériale, a, dans son dernier séjour à Paris, fait les recherches nécessaires ; mais il n'a pu encore retrouver que la copie. Il est certain que l'original existe ; il espère à son prochain voyage remettre la main dessus et pouvoir s'acquitter de la mission qui lui a été confiée.

M. HIRÉ donne quelques détails sur de nouvelles découvertes faites à Vorges, lieudit la *Croix-Matra*, et promet une note sur ce sujet ; il exprime l'opinion que si des fouilles étaient faites à cet endroit, elles amèneraient probablement de curieuses découvertes.

M. le PRÉSIDENT donne verbalement les renseignements qui suivent :

Le Musée de Laon, déjà si riche en débris importants de l'époque gallo-romaine, vient de voir encore entrer dans ses collections deux fragments intéressants qui les complètent et méritent l'attention.

Nous avons, vers le mois d'avril dernier, parlé, dans ces colonnes et avec détails, de la trouvaille faite, en 1851 et dans les bois de Bucilly, de deux fragments de bronze représentant, l'un un Génie ailé, probablement une Victoire dyprière, l'autre des ornements, enroulements ou rinceaux de feuillages et de fleurons, tous deux du plus beau dessin et de la fonte la plus remarquable. Ils se réunissent ensemble au moyen de trous et rivets, ces derniers qui subsistent encore. A la courbe de ce morceau ainsi reconstitué, on reconnaît qu'il faisait partie du pectoral de la cuirasse d'une statue plus grande que nature et probablement équestre, qui fut élevée sans doute au centre soit d'une station militaire couvrant, au deuxième ou troisième siècle de notre ère, la frontière nord du Laonnois, soit d'une agglomération d'habitants maintenant tout à fait ignorée et oubliée, mais dont les débris gisaient encore, l'an dernier, sous le bois de Bucilly, tuiles, poteries, meules, etc.

M. Martin, membre du Conseil général de l'Aisne et propriétaire du bois qu'on défrichait, avait gardé ce beau morceau de la statuaire antique. Il a pensé avec raison que si sa possession lui apportait quelque satisfaction, il valait mieux le déposer dans une collection publique où il aurait toutes les chances possibles d'être conservé et étudié avec fruit. Il en a donc fait hommage au Musée de Laon.

L'autre fragment provient de Nizy-le-Comte. Nos lecteurs n'ont pas oublié les fouilles productives qui, de 1851 à 1853, grâce aux fonds de l'Etat et du Conseil général, ont été activement poursuivies sur le terroir de Nizy, surtout au lieu dit *la Justice*. Tout le terrain à droite de la route départementale,

quand on va de Nizy à Reims, a été fouillé sur la butte de *la Justice* ; c'est de là que sont venus les débris d'inscriptions, de vases précieux, de marbres et les peintures murales. A gauche de la route, quelques sondages n'avaient rien donné que d'insignifiant.

Depuis que les travaux eurent cessé, une maison s'est bâtie sur cet emplacement à gauche de la route, au sommet de la colline. La terre, remuée pour être convertie en jardin, a déjà, à ce qu'il paraît, fourni un certain nombre de monnaies gauloises et romaines qui ont été emportées par des marchands ambulants. Entr'autres souvenirs du passé, le propriétaire de cette maison a recueilli celui qui vient d'être acheté par le Musée de Laon. C'est un tout petit bronze incontestablement romain. Il représente un Génie, aux ailes déployées, à la chevelure onnée. Il est nu et debout. Dans ses mains qu'il porte en avant, il tient un vase qu'il semble présenter à un autre personnage qui n'a pas été retrouvé. Ce petit Génie faisait sans nul doute partie d'un groupe. Sous son pied droit se voit un tenon par lequel il était attaché à son socle ; le pied gauche est un peu levé. La tête est un peu fruste. La partie postérieure du corps et toute la chevelure sont mieux traitées que la poitrine et les jambes du personnage.

Ce joli débris est du deuxième ou troisième siècle et, par conséquent, contemporain des mosaïques et peintures de Nizy.

M. Ed. Fleury ajoute à ces détails sur le petit génie ailé de Nizy-le-Comte, ceux-ci sur une amphore qui, dans le même et intéressant village, servait de réceptacle à une multitude d'ossements humains.

Ces jours derniers, M. le Curé de La Selve, qui a donné à la Société une aide si intelligente et si constante pendant les fouilles fructueuses faites il y a dix ans à Nizy-le-Comte, me pria de faire une visite à ce village où, au lieudit *la Justice*, on avait découvert en terre un vase d'une grande dimension qu'on ne voulait pas lever sans moi. Je m'y rendis et, avec



M. le Curé et M. Goût, maire, qui montra une extrême complaisance, nous commençâmes les travaux nécessaires pour arriver, s'il était possible, à l'extraction de ce vase. Il se trouvait dans un champ séparé, par la route départementale, de celui où le petit génie avait été recueilli. Ces deux champs appartenaient au même propriétaire.

A la première vue, il était facile de reconnaître que ce vase était une amphore romaine de terre rouge. Elle avait été enfouie dans le sol, après avoir perdu une portion de son ventre et la partie pointue qui termine ces sortes de vaisseaux. C'est par la tête qu'elle était entrée en terre. Sa dimension était énorme, car elle avait au moins soixante-cinq centimètres de diamètre à la partie de son ventre qui apparaissait après l'enlèvement de la terre qui la recouvrait. Evidemment, elle devait avoir au moins un mètre trente à quarante centimètres de hauteur quand elle était intacte.

Sa vaste capacité était toute bourrée d'ossements, de crânes, de mâchoires, d'humérus, de tibias, etc., mêlés à de la terre. Autour de ce vase, chaque coup de pioche amenait aussi la découverte d'ossements assez nombreux.

On se souvient que les fouilles de 1851 à 1855 amenèrent la découverte de très peu d'ossements, ce qui n'avait pas lieu d'étonner, puisque les gallo-romains brûlaient les cadavres selon la mode romaine. Mais on avait lieu aussi de s'étonner, ces jours passés, de voir tant de débris humains accumulés dans ce grand vase et ses alentours. Leur présence là s'explique difficilement. Faut-il croire qu'au moment du cataclysme, quel qu'il soit et quelles que soient sa date et sa cause, qui ruina la ville de Ninitacci, des habitants, avant de fuir, enfermèrent dans cette amphore, qu'ils enfouirent pour la sauver de la violation, les restes mortels de quelques parents qu'ils n'avaient pas livrés à l'incinération ? Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut.

L'amphore, que j'eusse voulu rapporter, était comme pourrie par l'humidité. Au fur et à mesure qu'on la débar-

rassait de la terre qui seule la maintenait encore, elle tombait en décomposition et par plaques.

Dans ce même champ, on a, depuis trois ans, trouvé près de deux cents monnaies romaines qui, malheureusement, ont été dispersées et sont perdues. Elles étaient presque toutes de très-petite dimension.

Il y aurait peut-être là des fouilles à faire. C'est à peu près en cet endroit que sont venus s'arrêter les fossés qu'en 1854 j'avais fait pousser dans diverses directions, en partant du sommet de la *Justice* et du point où avait été découverte la grande habitation aux peintures murales.

M. Goût m'a fait obtenir pour le Musée de Laon un objet extrêmement curieux, trouvé, il y a une douzaine d'années, sur les emplacements romains et qu'on nous avait alors refusé. C'est une lampe en grès céramique, grossièrement façonné et trituré. Cette lampe a cinq compartiments creux, deux, deux et un, qui recevaient l'huile et communiquaient entre eux par un petit orifice percé à leur base. La mèche se composait-elle de cinq brins plongeant dans chacun de ces petits réceptacles, ou d'un seul brin qui aurait plongé dans le dernier ? C'est ce qu'on ne peut dire. C'est un petit problème à chercher. L'objet est, d'ailleurs, très-curieux par lui-même et par le gisement d'où il sort. Peut-être appartenait-il à quelque pauvre gaulois ou gallo-romain qui a bien pu le fabriquer lui-même. On peut l'étudier au Musée où je l'ai fait déposer d'après le désir du donataire.

M. Ed. Fleury appelle ensuite l'attention de la Société sur la découverte faite à Mauchamp, près Juvincourt (canton de Neufchâtel, arrondissement de Laon), d'un camp romain qu'on croit être celui de César.

La fameuse et controversée question du passage de l'Aisne par César, lorsque ce conquérant quitta Reims pour se porter au-devant des Belges confédérés, vient de faire un pas immense et peut-être décisif. Tout le pourtour d'un camp, romain et d'aspect et par les détails de la trouvaille, vient d'être re-

connu et mis à jour sur le plateau de Mauchamp qui se développe à égale distance de Guignicourt et de Berry-au-Bac et qui est traversé, dans le sens de sa longueur, par la route impériale de Soissons à Neufchâtel.

Au mois de novembre, j'annonçais à la Société que, sur cet emplacement déjà désigné par plusieurs écrivains comme ayant dû recevoir le camp de César après le passage de l'Aisne, des fouilles étaient entreprises sur une grande échelle, d'après les ordres de l'Empereur qui voulait avoir enfin le mot de cette énigme historique.

J'avais entretenu la Société du résultat des premières recherches faites perpendiculairement à la route départementale ; ce résultat n'avait présenté, avant l'hiver, aucune indication de quelque valeur. Les fouilles faites dans l'axe du plateau ne pouvaient rien produire et n'ont rien produit en effet.

Mais, ces jours derniers, portées sur la partie déclive du coteau, aux quatre points cardinaux, c'est-à-dire sur la face à l'est qui regarde Prouvais ; sur celle au nord qui est longée par la petite rivière de Miette et son marais qui correspond parfaitement à celui dont parle César dans ses Commentaires ; sur celle à l'ouest qui est parallèle à la route impériale de Reims à Laon, et enfin sur celle au sud, dont le pied baigne dans l'Aisne qui la protège par ses méandres ; les fouilles, disons-nous, ont, en différents endroits, amené la découverte d'une cuvette de fossé taillée de main d'homme dans la craie qui forme l'assiette du sol arable sur toute la falaise de l'Aisne. Ces indications précieuses ont été mises à profit avec beaucoup d'intelligence et de visée par les conducteurs des travaux. Des sondages ont été faits pour retrouver et suivre ces pistes précieuses. Souvent on a erré ; on les perdait parce qu'on poursuivait des lignes trop inflexibles. Ainsi, le fossé décrit une courbe assez prononcée à l'est, pour se jeter de la route vers la garenne de Mauchamp ; mais les lignes, au nord, à l'est et au midi, sont parfaitement droites et régulières.

Sur toute l'enceinte, le profil du fossé est uniforme, savant,



*Emplacements proposés  
le passage de l'Aisne par  
et son camp.*

AISNE

Bievres

Corbeny

Crœul

Reims

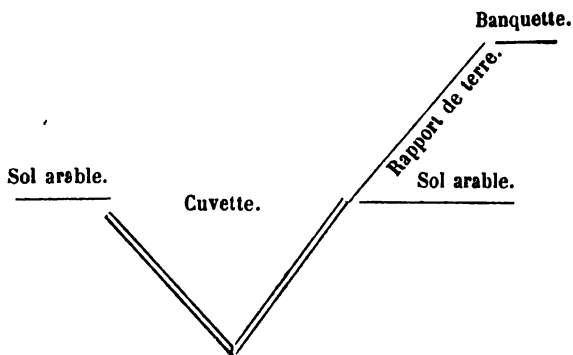
Stellum

4° id

EN

OLEON

régulier, vif encore comme si l'ingénieur romain venait de quitter la place. Du sol au fond de la cuvette, il est d'une profondeur variable de deux mètres vingt centimètres à deux mètres soixante, en moyenne. Il affecte, sur tout le tracé, la forme d'un triangle dont l'angle de quarante-cinq degrés est un peu tronqué à la rencontre des côtés, ou si l'on veut la forme d'un toit renversé.



On le voit, le fossé étant profond de deux mètres vingt environ, la hauteur du mur de terre ou parapet serait de quatre mètres quarante. Le fond de la cuvette est d'une étroitesse dont on n'avait point encore d'idée, croyons-nous, en fait de fortification antique.

Les côtés de l'enceinte, aux angles de rencontre, ne se res-soudent pas carrément, mais par des lignes courbes. Peut-être trouvera-t-on en avant les traces d'ouvrages en terre.

Je dois ajouter que, sur la face du nord et parallèlement au marais de la Miette, les terrassiers ont trouvé une solution de continuité dans le fossé. C'est là sans doute que se trouvait une des portes de l'enceinte fortifiée.

Ce camp enferme environ trente ou quarante hectares de terrain.

Est-ce le camp primitif, le vrai camp de César, celui qu'il aurait posé après son passage de la rivière ? Est-ce un camp

permanent qui aurait été construit là un peu plus tard, dans une belle position stratégique qui commandait un gué, le passage de Berry-au-Bac, les voies gauloises d'abord, romaines ensuite, de Reims vers la Belgique du nord par Laon et St-Quentin, et vers la Belgique plus méridionale par Neufchâtel. Nizy, Dizy, Vervins, etc. ; position qui donnait la main à celles de Reims, de St-Thomas, de Nizy, peut-être à un petit camp dont M. l'abbé Poquet vient de retrouver un côté sur la colline et dans le bois de Gernicourt ? Enfin, la trouvaille de ce camp fera-elle avancer la question de Bibrax ?

Pour moi, cette rectitude, cette perfection du travail, ces vifs profils, cette régularité de la fouille agissant dans la craie qui présente une certaine résistance, ne me semblent guères appartenir à une enceinte taillée en terre en présence de l'ennemi et en deux jours. Les soldats romains étaient de grands et habiles remueurs de terre ; mais ce camp de six à sept cents mètres de côté, avec un fossé de plus de deux mètres de profondeur dans un terrain difficile, me paraît, surtout avec sa perfection de main-d'œuvre, un travail au-dessus du pouvoir d'une armée dont un quart seulement pouvait piocher et remuer la terre, puisqu'un quart au moins des soldats devait faire la garde et le service, pendant que l'autre moitié se reposait.

Maintenant, où César a-t-il jeté le pont dont il parle ? Au gué de Mauchamp ? Ou à Condé par sa gauche ? Ou à Berry-au-Bac par sa droite.

L'événement récent va susciter de nouveau et de plus belle les controverses.

Dans les fouilles de l'hiver, quelques rares débris de vases étaient sortis de terre. Incontestablement antiques, étaient-ils gaulois, étaient-ils romains ? Cette fois, au fond de la cuvette, sur la face ouest, les ouvriers ont eu une des anses plates et larges, à courbure peu prononcée, d'une amphore dont deux ou trois fragments ont été retrouvés aussi. La forme et l'habitude romaine crèvent les yeux et forcent les convictions. Quel-

ques ossements humains et d'animaux se trouvaient aussi dans les terres de remblai.

Rien à la surface n'indiquait ce monument ancien. Pas d'inégalités soit en hauteur, soit en profondeur. La terre a été nivelée si complètement, si parfaitement, que nul ne pouvait soupçonner qu'elle recelât un mystère. Aucune trouvaille d'objet antique n'était signalée sur le plateau de Mauchamp, à la différence de tant d'emplacements voisins où l'archéologie a constaté tant de débris romains, à Guignicourt, Aguilcourt, Condé, etc. A quelle époque le remblaiement de l'enceinte fossoyée a-t-il été accompli d'une façon si complète ? Comment la tradition, qui ordinairement n'oublie pas, surtout quand il s'agit des Romains et de César, s'est-elle éteinte ? Ce sont là sans doute des problèmes qui ne recevront jamais de solution.

Les déblais se poursuivent activement. Dans peu de temps, après avoir procédé par des fouilles assez distancées l'une de l'autre, les amorces se rejoindront, et on aura sans doute une portion assez considérable de fossé. Je compte suivre de près ces travaux d'un intérêt si considérable.

Je viens de donner des détails aussi complets que possible, eu égard au degré d'avancement des recherches, sur les travaux qui se poursuivent pour chercher le camp de César sur la colline de Mauchamp, par les ordres de l'Empereur, sous la direction de M. le baron de Stoffel, chef d'escadron d'artillerie, et par les soins intelligents et actifs de M. Bruyant, agent-voyer de l'arrondissement de Laon et notre collègue, aidé de cantoniers choisis.

Vous connaissez donc le remarquable succès de cette entreprise qu'on peut appeler nationale et scientifique à la fois, la position topographique et militaire du camp reconnu sur toutes ses faces, son importance comme position stratégique et spécimen de la castramétation antique. Le hasard de la fouille va nous reporter, maintenant, bien plus loin en arrière encore dans notre passé historique, et nous met subitement et inopinément en présence d'un monument de



la religion de nos ancêtres les Celtes, d'un monument qui assista, je ne dis point encore au passage par les Romains de l'Aisne qu'il dominait de sa hauteur et de sa vieillesse, mais au moins à la construction du camp, à l'occupation du pays, laborieuse et difficile d'abord, puis pacifique, et enfin à la persécution contre le druidisme auquel il ne survécut pas, soit que ce culte religieux et le monument qui en était la manifestation séculaire aient été frappés par les Romains conquérants, soit qu'ils aient été ruinés par les premiers chrétiens iconoclastes par système et par nécessité.

Quittons le camp romain en marchant du nord vers le sud, c'est-à-dire vers l'Aisne à laquelle la colline de Mauchamp sert de falaise, et longeons le fossé qui délimite le flanc ouest parallèle à la route impériale de Reims à Laon. Nous avons dépassé l'angle adouci où les côtés ouest et sud se rencontrent et où a été trouvé le débris d'amphore dont je parle plus haut. Quelques coupures sont ouvertes en avant de cet angle, en obliquant un peu vers Berry-au-Bac et sur la déclivité du coteau. A cent ou cent cinquante mètres du camp, un rapport considérable de terrain crayeux forme un mamelon élevé et indique une fouille profonde. C'est là qu'un spectacle singulier attend le visiteur pour le retenir longtemps, car il va le placer en face du témoignage le plus ancien de la civilisation et de la religion des premiers propriétaires de notre sol.

Les ouvriers terrassiers, en interrogeant le terrain, étaient tombés sur une place où évidemment il avait été touché et remué déjà. C'est à ces indices qu'ils s'arrêtaient d'ordinaire pour fouiller sérieusement, car ils abandonnaient promptement l'emplacement où la virginité de la terre ne leur promettait pas de découverte possible. Sur plusieurs mètres carrés, la pioche travaillait toujours avec facilité ; elle ne rencontrait que des débris concassés et nombreux mêlés à l'humus. Bientôt, on arrivait sur le dos d'un bloc considérable de grès enfoui à quelques centimètres seulement ; un second grès apparut encore, et le déblai poussé plus profondément, à quatre ou cinq mètres parfois, mit définitivement

à nu trois énormes masses de grès dont il est bon de décrire la configuration et la position respective pour asseoir solidement, s'il est possible, les conclusions à tirer tout à l'heure.

L'excavation au fond de laquelle ils gisent, est à peu près ronde de pourtour, inégalement profonde d'à peu près quatre mètres cinquante centimètres, et taillée dans la craie qui forme le sous-sol. Cette fosse regarde la rivière.

Des trois monolithes, deux ressemblent à de grosses quilles, ou plutôt à des pains de sucre dont la pointe est tournée vers le nord et la base, par conséquent, vers la rivière, et le troisième est taillé en forme de table. Le visiteur qui les domine du haut du talus en tournant le dos à la rivière, a sur sa droite les deux blocs coniques, les deux quilles, et à sa gauche la table renversée sur une de ses faces plates. La première quille, qui touche la paroi droite de la fosse, est séparée par un intervalle d'environ trois à quatre mètres de l'autre quille, et un peu plus d'intervalle se trouve entre celle-ci et la table de grès qui est tombée un peu sur le côté gauche de la fosse, à l'angle ouest sud.

La première aiguille doit avoir environ quatre mètres de hauteur, et la seconde trois mètres soixante à soixante-dix. Une première visite de reconnaissance ne m'a permis de prendre mes mesures qu'approximativement, et les chiffres seront rectifiés dans une étude plus complète. L'extrémité des cônes est aiguë ; l'une est un peu endommagée par une cassure. Les flancs des colonnes, car ce sont de vraies colonnes d'une architecture primitive et sauvage, sont sillonnés, dans le sens de la pointe à la base, par ces excavations bizarres que la pluie taille dans les grès, par ces gouttières sinueuses, inégalement profondes et de formes originales, que connaissent parfaitement les amateurs de curiosités naturelles qui ont visité la butte de Gargantua à Molinchart près Laon, les buttes de Taux près Oulchy, et surtout les magnifiques gorges et défilés de la forêt de Fontainebleau.

La base des deux quilles a été sans conteste taillée de main

d'homme, tandis que le fût est brute et tel qu'il a été tiré de terre. A l'endroit où ces monolithes se sont formés, — où ont-ils pris naissance ? — les ouvriers qui les ont choisis pour l'œuvre religieuse qu'il s'agissait d'ériger, les ont détaillés pour leur enlever une portion de leur poids, avant l'opération longue et difficile d'un transport dont personne ne connaît les moyens, agents et instruments, et d'un voyage qui fut très-long.

C'est sur cette base, large de plus d'un mètre, que ces colonnes s'assirent en terre lorsqu'elles eurent franchi la colline de Mauchamp, lorsqu'elles l'eurent descendue à mi-pente, et c'est sur ces deux colonnes, probablement enfouies d'un mètre dans la craie, que les Celtes de la contrée posèrent, miracle d'équilibre, la table de grès assise horizontalement sur la pointe des deux monolithes coniques, sœurs jumelles de hauteur et de forme identique, à part les accidents naturels dont leur formation d'abord et ensuite les intempéries les marquèrent à la longue.

L'archéologie connaît ces monuments qu'on a nommés parfois *trilithes* (trois pierres), dont la dénomination celtique *dolmen* prévaut maintenant, qu'on rencontre tantôt isolés, tantôt réunis comme en Bretagne où ils sont nombreux. On les trouve dans des landes, dans des forêts, parfois relevés par des apports artificiels de terre, souvent situés sur un flanc de colline.

Mais rien n'équivalait au dolmen de Mauchamp n'existe dans le département de l'Aisne. Il avait jadis les menhirs du bois de Bar à Gouy et qu'on appelait le *Château des Hautes-Bornes*, série de monolithes de grès dressés en aiguille, la *Haute-Borne* de Beaurevoir, tous deux disparus aujourd'hui, (Gomart, *Bulletin de la Société académique de Laon*, tome 8, janvier 1858). Il a encore le menhir ou aiguille de la *Haute-Bonde* à Pargny-lès-Bois, et le bloc immense et calcaire d'Ostel qui probablement est descendu spontanément du plateau pour s'asseoir à mi-côte en façon de *pierre fichée* dont les Druides auront profité comme les patriotes de 1794 à la fête de la

Fédération. Il ne nous reste donc qu'un vrai *menhir*, qu'une vraie *pierre fichée*.

En fait de dolmen, si on en croit la tradition (M. l'abbé Poquet. *Bulletin de la Société archéologique de Soissons*. T. 1<sup>er</sup>. Juin 1847), le dernier siècle avait encore ici ceux du Mon-Dion auprès de Cramaille (canton d'Oulchy) et d'Azy-Bonneil (canton de Château-Thierry). Le Soissonnais peut montrer aujourd'hui le curieux dolmen de Vauxrezis (canton de Soissons), réunion de huit pierres plates, dont la plus grande est horizontalement placée sur les sept autres posées debout, deux au fond adossées au sol, une à droite, deux à gauche et deux en avant, toutes provenant, paraît-il, d'une carrière voisine.

On le voit, entre le dolmen de Vauxrezis et celui de Mauchamp, il y a des différences sensibles. Le premier est une grotte assez près de terre; l'autre formerait une espèce de portique ou autel s'élevant au-dessus du sol. La *Pierre-Laye* de Vauxrezis est faite d'un calcaire tiré presque sur place; les monolithes de Mauchamp sont composés d'un grès qui vient de très-loin et qu'on amena avec des peines infinies. Celui-ci est un vrai trilithe, merveille d'équilibre avec sa table plate posée sur les deux pointes de ses quilles, tandis que le monument celtique de Vauxrezis n'était qu'un jeu d'enfant à côté des difficultés que l'autre offrait à ses constructeurs.

Si à Vauxrezis on a trouvé de nombreux cadavres serrés sous le sol de la grotte, on n'a constaté au dolmen de Mauchamp que la présence d'un seul squelette humain.

La science admet à peu près unanimement que les dolmens étaient des autels druidiques. C'est sur leur table plate et horizontale que l'on sacrifiait les victimes humaines, et on regarde comme les issues du sang versé ces rigoles peu profondes dont ces tables portent souvent l'empreinte visible. Nous n'avons point encore étudié à ce point de vue le grès plat de Mauchamp dont une face, d'ailleurs, regarde la terre en ce moment.

Admettons l'idée d'un monument religieux : c'est celle qui

dominera sans doute. Comment expliquera-t-on sa chute et son enfouissement ? Deux grands événements historiques présentent une réponse et une solution également satisfaisantes.

La Gaule a été conquise par César et pacifiée par les premiers empereurs romains qui l'ont divisée par provinces ; mais, sous Auguste même, la Belgique, pour ne parler que de cette province, eut ses émotions patriotiques, ses soulèvements que les Druides, instigateurs et directeurs du parti national, entretenaient surtout parmi le peuple. C'est le prêtre qui organise l'opposition au conquérant ; c'est le druidisme qui entretient et attise la réaction. Il saisit corps à corps le polythéisme par lequel il se sent déjà envahi, presque débordé. C'est donc à la religion nationale que le vainqueur s'en prend des difficultés qu'il rencontre dans son œuvre d'absorption. Quand l'empereur Claude (41 ans après J.-C.) a dompté la révolte, il pardonne aux chefs et aux riches gaulois, et il réserve ses colères pour les Druides qui se cachent dans les forêts du fond desquelles ils agitent sourdement le peuple qui est ruiné, affamé, mécontent.

Sous Vespasien (70 ans après J.-C.), la Gaule-Belgique se soulève avec Civilis. Les Druides quittent les sombres asiles de la forêt d'Ardenne. La druidesse Velléda a soulevé tous les paysans depuis le Rhin jusqu'à la Sambre et les jette dans les bras d'Arminn.

Voici ce que j'écrivais, il y a quinze mois, dans mon Introduction à mon livre sur la *Civilisation et les arts des Romains dans la Gaule-Belgique* : « C'est un admirable moment ;  
» c'est un magnifique mouvement auquel il ne manque que  
» des chefs capables. La situation est palpitante d'intérêt. Le  
» drame est partout. Les bardes chantent les hymnes nation-  
» naux. Les prêtres du culte antique égorgent les victimes  
» humaines sur les Pierres - Levées à l'ombre du Chêne sacré.  
» Derrière le Rhin se dresse la grande figure de la prophé-  
» tesse Velléda dont la voix puissante crie la mort aux con-  
» quérants. Le belge Classicus, le trévire Julius Tutor, le  
» batave Civilis se rencontrent à Cologne avec les hommes

» influents de toute la Belgique. On fait alliance avec Sabinus. »

Mais Sabinus a été vaincu dans la Gaule intérieure. La ligue belge est dissoute. Reims se prononce pour Rome. Les rebelles de la Belgique sont battus et Trèves, leur capitale, envahie. C'est sur le druidisme que sévit la vengeance du vainqueur ; ses prêtres sont égorgés ou se cachent de nouveau ; ses séydes sont persécutés, ses autels renversés. Est-ce à ce moment que le dolmen de Mauchamp, si en vue, si voisin du camp, fut abattu ?

Supposons-le échappant alors à la ruine. Le christianisme, maître du terrain au cinquième ou au sixième siècle, comptait des dissidents nombreux cependant. Au neuvième siècle même, nos campagnes avaient encore des payens. Iconoclaste en Grèce et à Rome contre le polythéisme, il le fut aussi en Gaule contre le druidisme, ces religions qui n'avaient pu s'entre-détruire complètement. Est-ce alors que le dolmen de Mauchamp périt dans la tombe où on l'enfouit comme symbole religieux pour l'éternité, et d'où il sort aujourd'hui comme témoin du passé ?

Voici, du reste, et d'après les renseignements qu'il nous fournit lui-même, comment il tomba. Une fosse profonde fut creusée derrière lui par ses destructeurs, quels qu'ils aient été, romains et payens, francs et chrétiens. On le déchaussa et on le poussa en arrière. Les deux aiguilles ou colonnes sont tombées en place, la pointe au nord, la base de fondation faisant face à la rivière et au midi. La fosse n'ayant pas assez d'étendue en avant, on avait commencé par la table qui fut poussée de côté et, par sa force de projection et de poids, se jeta à quelques mètres de distance. Puis on les couvrit de terre comme des morts, pour ensevelir leur souvenir à toujours. Le druidisme gisait dans la tombe avec son autel. C'en était fait de lui.

Il serait bon peut-être, dans l'intérêt de l'histoire et de l'archéologie, de relever là ce curieux monument. La dépense ne serait probablement pas bien considérable, et l'Empereur, à qui est due l'initiative des fouilles de Mauchamp, est venu à

bout de bien autres entreprises et de bien autres restaurations.

Au moment où l'attention des savants et des archéologues est vivement appelée par la belle découverte qu'on doit à l'initiative de l'Empereur, il est bon, dans l'intérêt de certains droits acquis, de dire un mot des origines de la question.

J'ai montré qu'elle est très-vivement controversée depuis près de deux siècles, et il y a, dans les livres qui en ont traité, tout autant d'emplacements divers du passage de l'Aisne par César qu'il y a d'emplacements proposés pour l'introuvable Bibrax, introuvable jusqu'ici, mais qui tout-à-l'heure sera peut-être trouvée aussi. Je disais plus haut qu'entre Neuschâtel et Vailly, il n'y a pas moins de cinq passages proposés et tous acceptables, du reste, comme position et facilités : un à Condé; un au gué de Mauchamp, variante à Berry-au-Bac; un à Pontavert; un à Chaudardes, variante à Maizy; un à Pontarcy.

Des cinq emplacements où le camp aurait pu être assis une fois la rivière franchie, la Société académique de Laon, ou, pour parler plus juste, un de ses membres a le droit d'en réclamer un, et celui-là, c'est justement le plateau de Mauchamp qui est en ce moment le théâtre de ces fouilles improductives d'abord, et maintenant si fécondes en résultats sérieux.

M. Am. Piette, contrôleur des contributions à Laon, s'occupe, depuis près de huit ans, d'un grand travail d'ensemble sur les voies romaines du département de l'Aisne. Le livre n'est pas encore livré au public; mais il a paru par chapitres dans la série des volumes de *Bulletins* édités, chaque année, par notre Société, et, de plus, la Commission qui s'occupe de la géographie des Gaules et qui fonctionne auprès du ministère de l'instruction publique, a reçu communication du travail de M. A. Piette et des plans de détails qu'il y a joints.

Son chapitre III traite avec beaucoup de développements de la chaussée de Reims (*Durocortorum*) à Arras (*Nemetum*), par Berry-au-Bac, Corbeny, Veslud, Athies. Chambry, Câtillon-

du-Temple, Surfontaine, Sery-Mézières, Châtillon-sur-Oise, Saint-Quentin et Pontruët (Aisne).

Ce chapitre a été lu à notre Société dans sa séance du 20 janvier 1857 et publié par elle dans son septième volume (1856-57). Il a donc une date certaine et authentique. Or voici ce qu'il y est dit :

M. Piette expose l'état de la question à cette époque. Avec dom Lelong et M. Melleville, il se prononce contre le passage de l'Aisne à Berry-au-Bac et Pontavert, et pour le passage à Condé où l'on trouve encore en ce moment des restants considérables d'un rempart en terre. C'est dans cette enceinte que, suivant M. Piette, César aurait placé sa réserve sous le commandement d'un de ses lieutenants, Quintus Titurius Sabinus, avec six cohortes pour maintenir les communications avec Reims et assurer la retraite en cas de revers.

Je ne parle qu'épisodiquement du passage de l'Aisne, parce que c'est la trouvaille du camp qui m'occupe plus spécialement en ce moment. La recherche du passage se fait d'ailleurs à Berry-au-Bac à l'heure qu'il est, et l'on saura ce qu'il en adviendra. Pour l'instant, admettons le passage de l'Aisne accompli par l'armée romaine soit à Condé, soit à Berry-au-Bac, localités séparées du plateau de Mauchamp par une distance à peu près égale, 2,000 à 2,500 mètres, et suivons M. Piette dans le choix qu'il a fait du plateau de Mauchamp et des raisons qu'il apporte à l'appui de la résolution qu'il vient de prendre. — Nous laissons la parole à notre savant collègue :

« Quant à lui (César), il fortifie la tête du pont qui était sur la rivière (*in eo flumine pons erat*), le fait franchir par son armée, et là il pose son camp, *et ibi castra posuit*. En présence d'un texte aussi net, aussi précis, il est impossible de chercher le camp de César ailleurs que sur la rive même de l'Aisne; aussi, n'hésitons-nous pas à le placer en avant de la ferme de Mauchamp, un peu à gauche de la position de Titurius Sabinus, au point culminant de la colline qui s'élève légèrement entre Berry-au-Bac et Guignicourt sur la droite de



l'Aisne, et dont les pentes larges et adoucies s'étendent vers le nord jusqu'au marais de la Miette.

» Cet emplacement, situé à l'intersection de la route de Soissons à Neufchâtel et du chemin de Berry-au-Bac à Prouvais, est indiqué dans la carte du Dépôt de la guerre sous la forme d'un plateau elliptique, faisant sur la colline une saillie légère d'une longueur de 1,000 mètres environ sur 6 à 700 de largeur. La conformation topographique de ce plateau, par rapport à la colline elle-même, est tellement d'accord avec le récit de César et se rapporte d'une manière si sensible aux règles de la castramétation chez les Romains, que l'on est forcé d'y reconnaître le lieu où César attendit les Gaulois et d'où, à la demande d'Iccius, chef rémois qui commandait dans Bibrax assiégée par l'armée de Galba, il envoya au secours de cette place, qui n'était située qu'à huit milles de son camp, les Numides, les archers crétois et les frondeurs des îles Baléares.

» César fit entourer son camp d'un boulevard de 12 pieds de haut et d'un fossé de 18 pieds de large, et dans cette position avantageuse, défendu sur ses derrières par la rivière d'Aisne et protégé sur son front par les marais de la Miette, il attendit l'ennemi.

» Bientôt il apprend par ses coureurs que les Gaulois, après avoir vainement tenté de prendre d'assaut la ville de Bibrax, s'avancent vers lui avec toutes leurs forces et qu'ils ne sont plus qu'à une faible distance.

» Aussitôt, il laisse dans le camp deux légions de nouvelles recrues pour lui servir de corps de réserve, fait sortir les six autres et les range en bataille sur les pentes qui s'étendent en avant du camp, et sur leurs ailes il élève deux retranchements garnis de machines de guerre, dans la crainte d'être tourné.

» Le description qu'il nous donne du terrain occupé par ses troupes est d'une exactitude telle qu'après dix-neuf siècles écoulés, on reconnaît les lieux comme s'ils étaient décrits d'hier.

» La colline, dit-il, où le camp était assis, s'élevait insensi-

blement au-dessus de la plaine et s'allongeait sur le devant d'une manière suffisante pour y déployer une armée; elle s'abaissait à droite et à gauche, se relevait légèrement vers le centre et revenait en pente douce vers la plaine. *Collis ubicastra posita erant, paululum ex planitie editus, tantum adversus in latitudinem patebat, quantum loci acies instructa occupare poterat, atque ex utraque parte dejectus habebat et in fronte leviter fastigiatus paulatim ad planitiem redibat.* Un des côtés était défendu par la rivière, *quæ res et latus unum castrorum ripis fluminis muniebat.* Un marais peu considérable le séparait de l'ennemi, *palus erat non magna inter nostrum atque hostium exercitum.* Peut-on ne pas voir dans ce *palus non magna* le cours marécageux de la Miette, derrière lequel l'armée gauloise s'était concentrée, à moins de deux mille pas du camp de César (moins de 2,900 mètres) *ab millibus passuum minus II?*

» Du haut de leur position, les Romains pouvaient voir facilement les bataillons gaulois et juger de leur nombre par les feux et la fumée de leur campement qui se distinguaient sur une étendue de plus de huit mille pas, *ut fumo atque ignibus significabatur amplius millibus passum* (11 à 1,200 mètres) *in latitudinem patebant.*

» D'après l'indication de ces distances données par César, il est évident que l'armée gauloise occupait la rive droite de la Miette dans toute son étendue, depuis la naissance du ruisseau à Amifontaine jusqu'à son confluent avec l'Aisne au-dessous de Berry-au-Bac; elle avait devant elle, à la faible distance de 2,000 mètres environ, les légions romaines qui occupaient la colline si exactement décrite dans les Commentaires et s'y développaient sur une longueur de 3 à 4 mille mètres. »

Je ne suivrai pas M. Am. Piette plus loin. Il n'est pas temps encore de parler de la grande bataille sur les bords de l'Aisne où César noya les Gaulois qu'il mit en déroute et tailla en pièces. La rivière d'Aisne va être draguée à Berry-au-Bac que M. le baron Stoffel, directeur des recherches, préfère à Condé. Nous verrons plus tard ce qu'il adviendra du dragage

auquel nous devons souhaiter autant de chances qu'aux fouilles de Mauchamps.

Ce qui m'importait quant à présent, c'était de montrer que, dès janvier 1857 et auparavant par conséquent, M. Piette avait pris parti pour le plateau où un camp évidemment romain vient d'être trouvé, et que, dans le plan joint à son étude et publié aussi, il asseoit son camp exactement à la place où les terrassiers mettent à jour des fossés de retranchement. Leur trouvaille à eux est pour M. Am. Piette ce qu'en géométrie on appelle une preuve par superposition.

La Société académique de Laon partagera avec plaisir le succès qu'un de ses membres vient d'obtenir, grâce à ses sérieuses études et à l'intelligence avec lequel il a mis en rapport le texte romain des *Commentaires* avec le terrain dont, tant d'autres écrivains n'ont pas voulu, sans doute parce qu'à sa surface il n'avait gardé aucun indice, si minime qu'il fût, aucun témoignage du travail des conquérants de la Gaule-Belgique.

La Société écoute avec un vif intérêt ces renseignements et ceux que M. Piette, qui était avec M. Fleury à la visite au camp de Mauchamp, ajoute de vive voix. Ces deux membres s'engagent à suivre attentivement les fouilles et à tenir la Société au courant de ce qui se fera.

---

## NEUVIÈME SÉANCE.

(21 Avril 1862.)

---

Présidence de M. Ed. Fleury, Président.

La séance est entièrement remplie par de nouveaux détails donnés par M. Ed. Fleury sur les visites qu'il a faites successivement aux travaux du camp de Mauchamp, depuis la dernière séance du commencement du mois.

Quelques jours plus tard, c'est-à-dire vendredi dernier, M. le Préfet devait visiter les fouilles du camp de Mauchamp, après les opérations de la révision à Neufchâtel. Dans l'après-midi ce magistrat, accompagné de M. le Général commandant le département, de M. le Sous-Intendant, de tous les fonctionnaires enfin qui forment le Conseil de révision, a vu en détail et avec le plus vif intérêt les travaux curieux qui se poursuivent activement. Une foule considérable a suivi aussi les explications que M. l'abbé Poquet, curé doyen de Berry-au-Bac, notre-collègue, donnait sur place, le texte de César en main.

Depuis notre dernière séance, la porte soupçonnée, d'après quelques indices, sur le front nord face au marais, a été découverte. Sur la ligne des fossés, un terre-plain de douze mètres montre quelle en était la largeur. Elle s'ouvrait sur un passage délimité en arrière, et dans le camp même, par un fossé qui se raccordait à l'ouest avec le fossé d'enceinte et qui venait mourir dans l'intérieur même du camp, en décrivant une courbe assez prononcée vers l'est, courbe à l'entrée de laquelle le chemin de sortie a quinze mètres environ de largeur. De ce fossé intérieur sont sortis des fragments très-nombreux d'amphores et de vases romains, ainsi qu'un

morceau de craie taillé en sphère et qui fut sans doute un projectile destiné à être lancé par les machines de guerre installées sur les fossés, *tormenta* dit César. C'est peut-être la porte principale dite Prétorienne. Les portes latérales du camp vont être recherchées.

En ce moment, les ouvriers sont occupés à droite et à gauche, sur une ligne idéale qui continue la face nord du camp, à poursuivre des fossés qui, déjà portés à six cents mètres, à l'est et à l'ouest, sont destinés à se rencontrer avec les fossés latéraux que César dit avoir creusés pour la défense de ses deux flancs pendant la bataille qu'il comptait recevoir de la part des Gaulois. Si ces fossés, parallèles aux faces est et ouest de la fortification principale, sont trouvés, et on le saura prochainement, le problème est résolu, et c'est sur le coteau de Mauchamp que César a réellement passé. Si la fouille actuelle et qui va être poussée aussi loin que possible ne les découvre pas, il faut renoncer à l'hypothèse d'un camp d'invasion, *castra subita, temporanea*, pour en revenir à l'idée d'un camp d'occupation, *castra stativa*, d'un camp permanent, comme je le disais dans mon premier compte-rendu, en posant les deux données, « qui aurait été construit là un peu plus tard, dans une belle et forte position stratégique commandant un gué, le passage de l'Aisne » à Berry-au-Bac, les deux voies gauloises d'abord, puis » romaines ; position qui donnait la main à celles de Reims, » de St-Thomas, de Nizy, de Condé et du camp retrouvé à » Gernicourt par M. l'abbé Poquet. »

Dans cette hypothèse, il faut ajouter un autre camp romain encore et qui, sur les indications de M. Poquet, vient d'être découvert sous les fossés de la fortification du moyen-âge qui enfermait Berry-au-Bac et commandait le passage de l'Aisne. Cette enceinte romaine a été reconnue par des fouilles faites autour du village à l'est, au nord et à l'ouest, à l'est dans les jardins, au nord sous les murs de l'ancien cimetière, à l'ouest au lieu dit le *Tour de Ville*. Le fossé romain, bien plus creux que le fossé du moyen-âge, a quatre mètres de profondeur

dans la grève, six mètres d'ouverture. Sa cuvette a le même profil exactement que celle du camp de Mauchamp, et il en est sorti aussi des tuiles et poteries évidemment romaines.

Dans le cas où la présence réelle de César à Mauchamp serait prouvée définitivement par la découverte de ses fossés latéraux en avant de ses fronts est et ouest, le camp de Berry-au-Bac serait la fortification que César dit avoir faite en avant du pont, sa tête-de-pont, et le camp de Gernicourt serait celui où Titurius Sabinus aperçut et signala le mouvement de flanc fait par les Gaulois pour passer la rivière. L'idée du passage à Condé serait radicalement détruite. Il est difficile, en effet, de croire à un passage à Condé qui n'est pas sur une route, et le camp qu'on y trouve est peut-être, ainsi que des savants l'ont déjà pensé, une vieille enceinte de ville gauloise, enceinte mise à profit par les Romains pendant l'occupation pour couvrir la frontière rémoise si souvent menacée.

Quoi qu'il en soit, le dernier mot sur l'origine sera bientôt prononcé maintenant.

Une monnaie romaine vient d'être trouvée dans les fossés du camp de Mauchamp, à l'angle de rencontre sud et ouest. Quoique fruste, elle laisse parfaitement apercevoir un profil d'empereur à tête rayonnée, et lire.... *Augustus*. Nous croyons avoir aperçu un *T* qui suis l's d'*Augustus*. Le mot effacé serait *Cæsar* ou *Divus*, et le *T* commence le nom ou de *Tiberius* ou de *Trajanus*. Cette médaille serait donc favorable à l'idée d'un camp d'occupation pendant le Haut-Empire. Je me hâte de dire qu'elle n'est pas exclusive d'un camp de conquête qui, creusé par l'armée de César, aurait été mis à profit plus tard, par les légions, pendant les émotions dont la Gaule-Belgique eut si souvent à souffrir pendant le premier siècle de la part des populations belges et bataves, et pendant les trois siècles suivants de la part des hordes franques et allemandes.

M. le Président communique à la Société un nouveau travail de M. Prioux, l'un de nos membres correspondants les plus

actifs. C'est le *Mémoire* qu'il a écrit *pour servir d'éclaircissement à la carte du Soissonnais* qu'il vient d'éditer, mémoire qu'il destine au concours annuel ouvert à l'Institut sur les antiquités françaises. M. Éd. Fleury lit à la Société qui l'entend avec intérêt, une courte étude sur le *Mémoire* de M. Prioux.

Si l'archéologie s'est, pendant trente ans et à la suite des chefs du mouvement romantique, spécialement et à peu près exclusivement occupée du moyen-âge, de ses monuments, de son génie, de ses mœurs et de ses hommes, cette science, qui par tant de liens rattache à elle tant de travailleurs, a repris goût aux études plus sévères auxquelles s'étaient livrés corps et âme le *xvi<sup>e</sup>* et surtout le *xvii<sup>e</sup>* siècle. Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ! s'écriait un poète saturé de l'antiquité et ne prévoyant guère que l'étude un peu abusive qu'on en faisait de son temps redeviendrait, à deux cents ans de là, non une mode et un abus, mais un besoin nouveau et comme le caractère distinctif d'une époque et d'une génération de savants.

En effet, voilà qu'abandonnant les églises gothiques, les châteaux féodaux, la renaissance du *xiii<sup>e</sup>* siècle et la décadence du *xv<sup>e</sup>*, tout le monde des chercheurs se précipite sur les origines de notre civilisation nationale pour en pénétrer les mystères, pour agrandir le domaine des notions transmises par les savants d'autrefois. On fouille le sol ; on questionne les écrivains auxquels le passé croyait n'avoir plus rien à demander ; on remonte aux sources ; on revoit les textes pour leur demander s'ils ont tout dit aux premiers investigateurs, s'ils ont été bien compris par eux et s'ils n'ont plus rien à nous apprendre. On les soumet à l'analyse d'une chimie plus perfectionnée et qui a marché à pas de géant depuis deux cents ans.

Et voilà qu'à la gloire des studieux et des érudits modernes, les découvertes importantes se multiplient. Chaque jour en voit naître d'intéressantes. L'ethnologie, l'histoire et la géographie nationales avaient à peine été ébauchées avant nous De

vives lumières éclairent maintenant bien des points restés obscurs, certains même inaperçus. Toutes les questions qu'on tenait pour élucidées ont pris subitement des proportions qu'on ne leur soupçonnait pas. La discussion les a reprises tour à tour et corps à corps ; elle leur a arraché de nombreux secrets. La philosophie s'est substituée partout à l'instinct et souvent la vérité à l'erreur, et de cette étude intelligente, laborieuse et patiente, il est résulté que si nous ne savons pas encore à fond l'histoire de notre patrie aux temps où les Romains la conquirent, la dominèrent et enfin l'abandonnèrent à d'autres maîtres, nous la savons cependant beaucoup mieux que l'érudition du *xvii<sup>e</sup>* siècle qui prétendait la savoir parfaitement.

Pour ne pas sortir des contrées où notre génération s'agite, pense et travaille, qui soupçonnait, il y a deux cents ans, l'ampleur de la civilisation qui peupla la Gaule-Belgique de ces splendides monuments dont les dernières années ont récemment mis à jour les ruines luxueuses et artistiques ? Il y a deux cents ans, qui n'eût pas été autorisé à la proclamer sauvage, et inculte, et livrée à la barbarie ? Pour certains écrivains, ces vallées, ces montagnes que le Romain conquérant ou le Gaulois conquis enrichirent de villas, de riches demeures, n'ont cessé d'être couvertes de forêts, et cependant les débris de statues de bronze, les mosaïques sortent de dessous les forêts, celles-ci moins vieilles que ceux-là. Ce n'est cependant, à notre sens, qu'une préface encore, qu'un encouragement, qu'une indication permettant de conclure de ce qu'on a trouvé à ce que l'on trouvera, pourvu que les hommes d'étude et de conservation soient appelés aux travaux futures.

Ce mouvement et ce progrès que nous venons de constater, il faut en faire hommage à qui de droit, aux hommes qui se sont les premiers lancés dans les sentiers battus pour les remonter, en interroger de nouveau toutes les traces et les réétudier, sans crainte de l'ennui, des redites, et poussés par l'espoir de découvertes à faire dans des champs mal explorés.



Ces études arides leur ont profité; leur temps n'a pas été perdu. Ils ont déterminé plus sûrement que jadis les limites des états, des provinces, des subdivisions, des peuples et des tribus. Ils ont retrouvé, classé, décrit et catalogué les voies de communication. Ils ont restitué aux Gaulois ce qui était gaulois, aux Romains ce qui était d'invention, d'idée, d'habitude et de fabrication romaines, aux Gallo-Romains ce qu'ils imitèrent du vainqueur, et surtout aux envahisseurs du Nord ces tombes, ces armes, ces bijoux, ces vases, ces vêtements que la vieille science ne savait ni reconnaître, ni sûrement attribuer.

Il n'est plus permis de s'y tromper aujourd'hui, tant les spécialités d'époques et de civilisations ont été l'objet de publications consciencieuses, dogmatiques et faisant loi.

Après les traités d'ensemble devaient nécessairement venir les travaux de détail et ayant trait ou à des provinces, ou même à de simples localités que le hasard d'un fait considérable a rendues historiques. Parmi les diverses agglomérations de populations gauloises sur lesquelles l'homme d'étude doit arrêter un moment son attention, le Soissonnais antique, quel qu'ait été son vrai nom avant César, la *Civitas Suessionum* de la conquête, le diocèse de Soissons de l'ère chrétienne, n'est pas une des moins intéressantes. Au moment où César envahit le nord de la Gaule Belgique, cette province, ce royaume n'avait pas moins de douze villes fortes, *oppida habere numéro XII*, et deux cent mille habitants, cinquante mille combattants, des rois puissants et habiles comme Divitiæ et Galba, le généralissime de l'armée opposée par les autochtones à César. C'était un territoire si fertile et si riche que plus tard les Romains y fondèrent les greniers de Bazoches et la splendide villa de Blanzky, prenant ainsi intimement possession de cette terre restée proverbialement féconde jusqu'à nos jours.

C'est de cette circonscription importante que M. S. Prioux vient d'étudier la topographie dont il traite très au long tous les détails dans un ample mémoire qu'il dédie à la Commission

instituée au Ministère de l'instruction publique pour la Topographie des Gaules, mémoire qui a été soumis avant l'impression à la Société archéologique de Soissons et approuvé par elle.

Voici les grandes divisions de cet important travail :

1° Les limites occupées par les Suessions.

2° L'emplacement du *Noviodunum Suessionum*, un des douze oppides des Suessions, dont parlent les Commentaires de César.

3° La division de la *Civitas Suessionum* en pagi.

4° Le tracé des voies romaines en chemins militaires.

5° Enfin la nomenclature des communes ou paroisses de l'ancien diocèse de Soissons qui correspondait à la *Civitas Suessionum*, avec l'indication des antiquités celtiques, gallo-romaines ou mérovingiennes qu'on y a découvertes.

Nous n'entrerons pas pour aujourd'hui dans l'examen de ces diverses questions, des problèmes qu'elles soulèvent, problèmes dont quelques-uns ont soulevé des discussions animées, ardentes et qui ne sont peut-être pas encore à la veille de se terminer. Il est, d'ailleurs, de ces questions qu'il faut laisser aux spécialités d'une science toute spéciale.

Pour aujourd'hui, nous ne voulons que constater l'apparition d'un livre consciencieux, rempli de documents puisés aux bonnes sources, conçu dans l'excellente intention d'apporter une pierre de plus, et elle est bien taillée, au monument qu'élèvent les travailleurs en l'honneur du pays qu'ils aiment et parce qu'ils y sont nés, et parce qu'à tous les points de vue il est bon à étudier et que cette étude est profitable à la fois à ceux qui s'y livrent et à ceux qui se servent du labeur d'autrui.

Bien que nous ayons l'intention de nous borner à une mention très-succinte, nous ne voulons cependant pas ne pas signaler comme ils le méritent l'excellent Dictionnaire topographique qui termine le mémoire de M. Prioux, et la magnifique Carte qu'il y a jointe et qui le complète dignement.

En un mot, c'est là une publication qui date et restera, qui

honore le pays qui l'a inspirée, et celui qui l'a entreprise et menée à bien.

---

## DIXIÈME SÉANCE.

(6 Mai 1862.)

---

Présidence de M. **Ed. Fleury**, Président.

*Ouvrages reçus depuis le 6 mai.* — Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure. 1861, deuxième semestre, un volume. — Bulletin de la Société académique industrielle du département de la Lozère. Février 1862. — Revue agricole industrielle et littéraire de la Société de Valenciennes. N° 3, mars 1862. — Revue de l'art chrétien. Avril 1862.

M. **Ed. FLEURY** donne lecture de ce nouveau compte-rendu sur les fouilles de Mauchamp :

Nous pouvons presque en toute sécurité donner pour titre aux quelques lignes qui vont suivre : *Le Camp de César*, car depuis notre séance du 26 avril dernier, la question a fait un pas décisif et immense.

Je vous disais alors : Si l'on trouve en terre un des fossés latéraux dont parle César en ces termes : « Il fit élever à droite et à gauche un retranchement de 400 pas à l'extrémité duquel il construisit un fort garni de machines », (traduct. de M. Melleville), il ne peut plus y avoir de doute : le camp de Mauchamp est celui que creusa, en face des Belges confédérés, le conquérant des Gaules après son passage de l'Aisne, soit à Condé, soit, ce qui est bien plus probable, à Berry-au-Bac.

Or, vendredi dans la journée et après avoir abandonné la tranchée infertile en renseignements qu'il avait menée jusqu'à six ou sept cents mètres en avant du camp dans la direction plein ouest, M. Bruyant, par une de ces heureuses inspirations qui ont plus d'une fois marqué la découverte depuis un mois, rappela ses terrassiers plus près du camp, les porta vers le marais de La Miette, et, après quelques tâtonnements et sondages, la pioche rencontra dans le sol une première poche pleine de terre déjà remuée, indication qui n'a jamais trompé à Mauchamp, je l'ai dit. Sur cette indication heureuse, la poche fut fouillée, et bientôt on avait un fossé d'apparence exactement et essentiellement semblable à celle des fossés d'enceinte du camp, un V taillé dans la craie, seulement avec un peu moins de largeur d'ouverture, 4 mètres 60 environ, moins de profondeur aussi, 2 mètres en moyenne, et toujours des débris incontestablement romains dans la terre de remplissage.

Porté sur cette piste, un atelier nombreux eut bientôt ouvert douze tranchées qui, de l'angle nord-ouest du camp, fournirent une ligne droite et continue, aboutissant au chemin de Juvincourt qui borde les marais de La Miette.

Quand on se place au haut de la masse de terre qui est sortie de l'angle nord-ouest du camp, on domine l'ensemble de la fouille et l'on voit que, continuant le front ouest, le fossé latéral, transversal pour parler comme les *Commentaires*, ne se poursuit pas inflexiblement vers le nord, mais se relie au coin du camp par un angle obtus, et qu'il court dans la direction nord-nord-ouest.

Sur le plan et vers La Miette, on voit une ligne figurant un rapport de terre. Le fossé manque là, et dès cet instant il est permis de penser qu'on y trouvera un de ces *castella*, mamelons factices ou cavaliers, que César a surmontés de ses machines de guerre. Du coin du camp à ce cavalier il y a six cents mètres. Au-delà du cavalier, le fossé qui se continue jusqu'au chemin est bien moins profond et moins large, et il affecte la forme ordinaire des fossés, c'est-à-dire plate au fond et non

plus en forme de V. Le mille romain équivaut à 1,482 mètres ; 400 pas donnent donc 593 mètres, qui sont aussi juste que possible, à quelques mètres près, la distance comprise entre l'angle nord-ouest du camp où commence le fossé, et la ligne du plan figurant le rapport de terres auprès du marais, point où le fossé manque et où l'on est autorisé à placer le *Castellum* ou cavalier de César. Au-delà, le fossé poussé vers La Miette, étant plus étroit, moins profond et n'ayant plus la forme de V, semble un simple obstacle destiné sans doute à défendre l'abord du *Castellum* muni des machines lançant des traits et des pierres.

Il reste maintenant à trouver le fossé de l'autre aile, aile droite si l'on range l'armée romaine en bataille face au nord, c'est-à-dire ayant comme défense à sa gauche le retranchement qui vient d'être découvert, et appuyant sa droite à Mauchamp et au second fossé qu'on a cherché dans cette direction, vers l'est et qu'on n'a pas trouvé ; aile gauche, au contraire, si César a appuyé sa droite au fossé qui se prolonge du camp vers le marais, et si l'on admet qu'il faisait face à l'ouest en défendant sa gauche par la rivière de l'Aisne et la position fortifiée de Berry-au-Bac où l'on a trouvé un camp, vous le savez. On fait déjà des fouilles dans ce sens, et on a quelques indications. Au surplus, cette semaine ne se passera sans doute pas sans que tout doute soit levé sur l'emplacement du deuxième fossé.

Comme détails, on a aujourd'hui les quatre portes du camp, quand, le 26 avril, nous n'en avions encore vu qu'une qui était mise à jour sur la face Nord, avec son fossé intérieur. Le front Ouest a sa porte exactement semblable comme ouverture et défense, contre la route départementale ; la face Sud s'ouvre vers le gué de Mauchamp, et la porte de la face Est se rencontre aussi sur la route départementale. Toutes quatre présentent, d'ailleurs, cette particularité, qu'elles ne s'ouvrent pas juste au centre de la ligne frontale, mais à son tiers environ, d'où il semble permis de penser qu'à l'autre tiers de cette ligne, c'est-à-dire à 200 mètres environ, le front ayant 630 mètres,

on trouvera encore une autre porte, ce qui ferait huit en tout.

Du fossé intérieur et elliptique défendant en arrière la porte Sud, il est sorti une masse de poteries romaines, vases de toutes formes et de toutes couleurs, surtout des amphores de grande taille, de terre magnifiquement travaillée, et dont j'ai tenu les cols, les anses, les panses, les fonds si caractéristiques et si facilement reconnaissables. Vous vous rappelez peut-être que, le 26, je signalais déjà à la porte Nord la présence d'une semblable masse de poteries pareilles.

A ce propos, je me servirai très-puissamment et de la monnaie trouvée à l'effigie de Tibère, et de ces vases essentiellement romains par la forme, la couleur et la matière, pour combattre une idée qu'on cherche à répandre : à savoir que ce camp n'est pas romain, mais gaulois ou barbare, on veut probablement dire franc. Quand nous avons eu mis à jour les peintures murales de Nizy-le-Comte en août 1853, on a dit qu'elles appartenaient au quinzième siècle. Lorsque nous avons extrait de terre les mosaïques de Blanzy en septembre 1858 et celle de Bazoches en décembre 1859, il s'est trouvé des gens qui les ont attribuées à l'art carlovingien.

Peintures et mosaïques sont maintenant livrées à la science, et elle a fait justice de ces erreurs qu'on peut appeler énormes. Elles sont romaines, comme le camp de Mauchamp est romain et ne peut être autre chose que romain. On pourrait même se dispenser de combattre ces assertions qui tombent d'elles-mêmes devant l'évidence des faits, devant la certitude des témoignages fournis par les débris abondants qui rougissent la terre aux portes Nord et Sud du camp de Mauchamp. J'ai recueilli dans le fossé un fragment de pot de terre noire, mince, élégant, orné au collet de ces jolis festons qui portent leur date, plus un autre petit fragment, une anse de vase, de la plus riche coloration rouge tirant sur l'orangé, d'une ténuité fabuleuse de molécules. C'est un échantillon qui fera vivement regretter qu'on n'ait pas un débris plus considérable de la charmante poterie à laquelle il appartenait. C'est gaulois ou franc, comme la peinture de Nizy-le-Comte

est renaissance française, et comme sont mérovingiens l'Orphée et sa cour de grands fauves et de grands ruminants.

Ainsi donc, les faits viennent donner raison au raisonnement qui a conduit notre collègue M. Piette à placer son camp à Mauchamp et l'Empereur à ordonner des fouilles sur cet emplacement auquel répugnaient tous les autres savants.

M. BRUYANT, qui est présent à la séance, reçoit toutes les félicitations de la Société, et s'engage à compléter les renseignements que le président vient de donner.

M. Bruyant communique à l'assemblée un plan qu'il a dressé des lieux avec le plus grand détail. Avec ce plan il indique tous les travaux qu'il a ordonnés sur les indications de M. le baron Stoffel, comment l'enceinte a été découverte, suivie pied à pied, ainsi que le fossé se prolongeant d'un des angles du camp jusqu'à la Miette. Il ne reste plus à trouver que le second fossé dont parlent les Commentaires de César et pour la recherche duquel des fouilles nouvelles pointées sur le plan ont été déjà commencées.

Une conversation s'engage à ce sujet.

Un membre se demande si c'est bien là un camp romain. Il a visité les fouilles plusieurs fois et il avoue qu'il est très porté à douter. Ce n'est pas là un travail savant comme on l'a dit, mais au contraire très imparfait, sans régularité, peu profond, peu défensif. Ce membre croit plutôt à un travail des barbares conquérants de la Gaule sous les Romains, peut-être même à une fortification plus récente encore. Le cours de l'Aisne a été le théâtre de luttes sérieuses à la fin de l'époque carlovingienne. C'est à étudier enfin. Quant aux trois grès, ce membre ne veut point admettre qu'ils soient les débris d'un monument celtique; ce sont plutôt des blocs erratiques amenés là à une époque qu'on ne peut ainsi déterminer de prime abord. Il faudrait, avant de se prononcer, en toute sécurité, étudier ces pierres qui, pour ce membre, ont été amenées là non par la main de l'homme, mais par le hasard.

M. Ed. Fleury répond que tout ce qui est sorti des fouilles

étant essentiellement romain, comme les débris de vases, de tuiles, la seule monnaie qu'on y ait recueillie, il faut conclure que le camp est romain. S'il eût été franc, ce sont des débris franco-mérovingiens qu'on eût obtenu des fouilles ; or, rien au monde n'est moins franc que les débris d'amphores et de vases qu'il apporte en témoignage.

Pour les grès, ils ne sont point erratiques et n'ont aucun des caractères que possèdent les pierres roulées. Ils affecteraient des formes arrondies ; or, la base de deux quilles présente des traces évidentes de brisure par la main de l'homme, si leur tête est elliptique. S'ils eussent été roulés, leur face supérieure serait polie, et, au contraire, elle présente ces sinuosités, ces mamelonages, bien connus que portent tous nos grès en carrière. De plus, leur face postérieure, loin d'être polie, est rugueuse, accidentée, cassée comme l'est celle des grès qu'on vient d'arracher à leur lit.

M. Ed. Fleury ne croit plus aussi fermement qu'ils aient été apportés de bien loin. La montagne de Gernicourt, les collines des environs de Pontavert ont des sables où des grès existèrent en grand nombre. On y en trouve encore aujourd'hui. Peut-être faut-il penser que c'est là que les Gaulois allèrent prendre ces trois blocs, comme les Romains y allèrent chercher les grès de moindre force, quoique très-gros encore, qui servirent à faire l'assiette de la route romaine passant à Berry-au-Bac, et dont les débris se voient encore en grand nombre au bord de la rivière et servent de bornes aux maisons du village où on les rencontre à chaque pas, et il ne viendra à personne la pensée de croire que ce sont là des blocs erratiques.

On a dit, pour jeter du discrédit sur cette découverte, que jadis M. Graux, propriétaire de la ferme de Mauchamp, ou ses enfants, avaient fait débiter d'autres grès semblables et nombreux qui se trouvaient sur le plateau. C'est tout bonnement une fable et un fait inventé à plaisir.

Modifiant sa première pensée sur la situation réciproque des trois grès, M. Ed. Fleury penche maintenant à croire que



la table appuyée par sa partie large sur les deux quilles debout, aurait bien pu, au lieu d'être posée en équilibre sur la pointe des deux quilles, reposer sur terre par sa partie pointue et former un demi-dolmen qui eût été une espèce de chapelle, de petit temple rustique.

Après un échange d'observations entre les membres présents, l'un d'eux propose que la Société se rende à Mauchamp. Elle pourra elle-même visiter et apprécier les travaux, et leur étude fournira probablement des arguments qui lui permettront de se prononcer en connaissance de cause.

Cette proposition est adoptée à l'unanimité, et il est convenu que tous les membres présents qui pourront prendre part à cette excursion, se trouveront demain, mercredi, à une heure, au chemin de fer des Ardennes pour se rendre ensemble à Guignicourt et de là au camp.

---

## ONZIÈME SÉANCE.

(20 Mai 1882.)

---

Présidence de M. **Ed. Fleury**, Président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. Adolphe Huard envoie un volume : Histoire illustrée du Consulat et de l'Empire, et sollicite son admission comme membre correspondant de la Société.

La Société prononce l'admission de M. Huard comme correspondant.

---

Ainsi qu'il avait été convenu, la Société s'est rendue, le mercredi 7 mai courant, à Mauchamp où, sous la direction de M. Bruyant, l'un de ses membres, elle a visité dans le plus grand détail et avec infiniment d'intérêt les travaux qu'il a si bien dirigés. C'est par le côté est et la garenne qu'elle a commencé son étude; puis elle est descendue vers Mauchamp, côté nord. Elle a pu juger par elle-même de la quantité de débris incontestablement romains qui gisent dans le fossé intérieur de la porte nord. Puis elle a suivi le fossé latéral qui conduit à la petite rivière de la Miette, aux environs de laquelle on recherche le *castellum*.

De nombreux ouvriers font là de profondes tranchées qui n'ont rien encore de bien probant. Ils rencontrent des fossés qui se multiplient et ne fournissent pas d'indications précises. Plusieurs puits peu profonds ont été découverts aussi. M. Bruyant explique qu'il en est sorti des débris de vases romains en terre rouge, des fragments d'amphores, et deux monnaies gauloises des Rèmes très-bien conservées; l'empreinte en a été donnée à M. Ed. Fleury, avant qu'elles fussent envoyées à l'Empereur.

Au moment où la Société arrivait sur les fouilles du *castellum*, d'un coup de pelle un ouvrier faisait sauter une pierre blanche qui attira l'attention de M. Hidé. Il la ramassa. C'était un très-beau fragment de hache en silex taillé et poli; la hache était brisée à sa partie emmanchée, et son taillant ébréché, comme si elle eût volé en éclats par suite d'un coup qu'elle aurait frappé, peut-être dans un combat livré par un cavalier gaulois à un cavalier romain sur les bords de la rivière. Cet incident jette quelque émotion parmi les membres présents qui, dans la présence de cette hache et de ces monnaies rémoises, voient un indice de plus en faveur de la probabilité de l'origine romaine et césarienne du camp.

Un très-beau fragment de vase rouge orné sur sa panse d'oiseaux, d'animaux, de fleurons et autres dessins en relief, a été aussi retrouvé au milieu d'une masse de débris, toujours romains, découverts et amoncelés il y a quelques années dans

le marais de la Miette. La hache de silex et ce fragment seront déposés au Musée.

Des ouvriers signalèrent à la Société l'emplacement d'une butte, probablement celtique, peut-être un signal, qui se trouvait près de la Miette. Ils affirment que jadis le marais s'étendait bien plus loin qu'aujourd'hui, la rivière n'existant vraiment pas autrefois, dormant dans ces bas-fonds et n'ayant reçu de lit, par un travail de redressement et de canalisation, qu'il y a quatre-vingts ans environ.

Remontant vers la route départementale, la Société visite le fossé ouest, et sur le bord de la route M. Bruyant fait remarquer l'emplacement où a été trouvé un cadavre peu profondément enterré, ayant à son côté une épée sur laquelle était posée un poignard, armes envoyées à Sa Majesté et dont M. Bruyant se dit n'être pas à même de parler avec compétence.

De là, la Société s'est rendu à la fosse où gisent les trois grès. Comme on avait dit qu'ils avaient pu prendre naissance là, ainsi que les petits cailloux roulés de grès rouge des Vosges qu'on rencontre dans la grève, quelques ouvriers ont été envoyés en avant pour faire une percée dans la fosse où ils gisent. La pioche n'a mis à nu que la craie la plus pure; c'est la naissance du bloc énorme qui forme la base de notre formation géologique, et la démonstration la plus complète a fait ainsi justice d'erreurs qu'on ne s'attendait même pas à voir soulever. La Société a constaté *de visu* les traces du travail humain sur ces grès.

Berry-au-Bac a reçu ensuite la visite de la Société qui a vivement regretté l'absence de M. l'abbé Poquet sans lequel elle a dû visiter les fossés qu'il a aidé à découvrir et dont l'identité avec ceux du camp de Mauchamp, comme coupe et comme révélation de débris, est évidente.

La Société a reçu, avec intérêt, de son Président des détails sur les projets de restauration de l'église de Berry-au-Bac, déjà si merveilleusement modifiée en bien par son digne

curé, notre collègue, M. l'abbé Poquet, et elle l'a visitée avec satisfaction, en en louant l'ensemble et les détails.

Le soir, un dîner très-gai et très-animé réunissait la Société dans un hôtel de Guignicourt, et le regret est exprimé que ces excursions, dont la Société archéologique de Soissons se trouve si bien, ne soient pas plus fréquentes, en resserrant les liens de bonne confraternité.

Au dessert, M. le Président annonce à la Société qu'il a réservé pour ce moment une surprise qui sera la bien reçue. C'est une lettre qui touche essentiellement à la question dont la Société vient de s'occuper toute la journée. Elle émane d'un savant qui a cherché l'emplacement du camp de César autre part qu'à Mauchamp et qui plaçait le passage de l'Aisne à Pontarcy et le camp à Comin. Ce savant qui vient faire amende honorable devant l'évidence, c'est M. le comte de Saulcy, sénateur et membre de l'Institut, qui a reçu des détails sur la découverte de Mauchamp et veut bien écrire cette lettre à M. Ed. Fleury :

« Il y a deux ou trois jours, je recevais vos premiers renseignements sur le camp de César, et à l'instant je reçois votre dernier travail que je viens de lire et de relire avec soin. Je ne saurais assez vous remercier de l'aimable attention que vous avez eue de penser à moi en cette occasion, et je suis ravi de voir si bien démontré que je me suis trompé en prenant trop à la lettre les indications que donnent les textes de César.

« Le problème me semble résolu et je ne doute plus. M. Piette y a vu plus clair que nous tous, et je vous serais bien reconnaissant, je vous assure, si vous voulez bien lui adresser mes plus sincères félicitations sur son *bien-jugé*.

« L'autre fossé et l'autre *castellum* se retrouveront infailliblement; mais, jusqu'à preuve contraire, je chercherais ce fossé vers la ferme de Mauchamp. Il doit, comme le premier, partir de l'angle même du camp, et là une tranchée

» nord-est, ouverte à proximité de cet angle, doit faire retrouver presque de suite le fossé cherché.

» Voilà donc une question tranchée à peu près définitivement, puisqu'il ne manque plus à la démonstration que quelques détails qui ne feront certainement pas faute. Personne, croyez-le bien, ne se réjouira plus que moi de cette découverte, puisqu'elle me met à même de reconnaître bien hautement une erreur commise par moi-même.

» La médaille à tête radiée, trouvée dans un des fossés à l'angle sud-ouest, est un as d'Auguste. La légende doit être lue : *DIVUS AUGUSTUS PATER*, et au revers vous devez trouver un autel carré accosté des lettres *S. C.* et le mot *PROVIDENT* à l'exergue. C'est là du moins le type le plus commun des monnaies commémoratives d'Auguste frappées sous Tibère.

» Soyez assez bon, je vous en prie, pour me continuer l'envoi des notices que vous publierez sur ce sujet qui m'intéresse plus vivement que personne. »

» DE SAULCY. »

M. le Président résume en quelques mots les détails de la visite faite à Mauchamp et montre à la Société quelques fragments de poterie ramassés dans la tombe découverte le long de la route départementale. Ils méritent intérêt, en ce sens que leur contexture n'est pas connue jusqu'ici dans nos parages où la poterie romaine, noire ou rouge, est toujours homogène. Celle-ci est noire au centre et a reçu, probablement au pinceau, deux couvertes rouges, l'une à l'intérieur, l'autre à l'extérieur. M. l'abbé Poquet a recueilli plusieurs de ces vases qu'il serait bon de conserver et de dessiner. Il dit leurs ornements assez curieux et neufs. Peut-être est-ce là l'art gallo-romain. C'est à voir.

Enfin, M. Ed. Fleury annonce que, ces jours passés, l'ensemble des fouilles vient d'être complété par la trouvaille, si désirée, du deuxième fossé dont César parle dans ses *Commentaires*. Partant de l'angle sud-est du camp, il se dirige en

ligne droite vers la rivière d'Aisne. Il a exactement la même forme que les autres fossés d'enceinte.

Ainsi la démonstration est complète, et le vrai camp de César est trouvé.

M. le Président donne la parole à M. Melleville pour une communication relative à la question toujours pendante du camp de Mauchamp. Cet honorable membre, après avoir indiqué qu'il ne croit pas que ce camp soit celui de César lit la première partie d'un mémoire qu'il a rédigé sur ce point ; il y développe toutes les raisons qui, suivant lui, doivent faire écarter l'opinion qu'il combat, et annonce que dans la seconde partie de ce travail il fera connaître sa propre opinion.

**M. MELLEVILLE** s'exprime en ces termes :

La découverte inattendue d'une ancienne enceinte fortifiée sur le mamelon de Mauchamp, où elle n'avait laissé sur le sol aucune trace reconnaissable, a eu trop de retentissement et paraît trop en désaccord avec les opinions que j'ai toujours soutenues, pour qu'il me soit permis de garder plus longtemps le silence à son égard. Je ne veux pas revenir ici sur ce que j'ai affirmé ailleurs, à savoir que le camp de César n'était pas placé sur le bord même, mais à une certaine distance de la rivière d'Aisne ; je désire seulement qu'il me soit permis de dire ma façon de penser sur la découverte de Mauchamp, et d'exposer les doutes sérieux que m'inspire l'assimilation qu'on a faite de ce camp avec celui du général romain.

Dans ces questions délicates et ardues d'archéologie ancienne, on ne saurait trop, ce me semble, faire appel à toutes les lumières et demander le concours de tous les hommes qui en ont fait le sujet de leurs études. C'est, à mon avis, le seul moyen d'arriver à une solution vraiment satisfaisante et par conséquent définitive.

Examinons d'abord froidement, et s'il est possible, sans parti pris, la question topographique, Voyons si l'on ne s'abuse pas en croyant retrouver à Mauchamp tous les détails du récit de César.

D'abord, ce général dit, et cela par trois fois, que son camp était assis *sur une colline*. Cette dénomination convient-elle à la butte de Mauchamp, qui n'est, à proprement parler, qu'un simple pli de terrain ? J'ai peine à l'admettre, et malgré ces mots : *Paululum ex planitie editus*, je ne puis comprendre qu'un habile écrivain comme César, parfaitement instruit de la signification et de la portée des mots, ait pu gratifier du nom de colline une simple protubérance du sol perdue en quelque sorte dans une vaste plaine.

On est, au contraire, d'autant mieux fondé à croire qu'il était posté dans une position dominante, c'est-à-dire sur une colline véritable, que par les feux et par la fumée des troupes belges il put, comme il le dit lui-même, estimer à plus de 8,000 pas en largeur l'espace qu'elles occupaient devant lui. Cette estimation eût-elle été possible à Mauchamp ? Il y a des raisons d'en douter, car cette position ne domine en aucune façon la plaine environnante dont les larges ondulations devaient être masquées alors par des bois épais.

Enfin, si l'on admet comme une opinion très-vraisemblable que l'armée belge était campée sur les collines voisines, la position de Mauchamp est trop éloignée, puisqu'elle s'en trouve à la distance de 10 kilomètres, tandis que, selon César, un espace de deux milles à peine séparait les deux armées.

Cependant, je passerais facilement condamnation sur ce point, si je voyais les autres détails de l'emplacement de Mauchamp concorder mieux avec le texte des Commentaires ; mais je crois qu'il n'en est pas ainsi et je vais essayer de le prouver.

« La colline sur laquelle il était campé, dit César, était en avant justement assez large pour pouvoir contenir ses troupes en bataille. » Ces détails ne peuvent, à mon avis, s'appliquer qu'à celui des flancs de la colline qui descendait vers le marais, puisque, le général romain nous le dira tout-à-l'heure, il plaça ces troupes en bataille derrière ce même marais ; et il ajoute : « et elle (cette colline) avait une contre-pente (de-

*jectus habebat* ) de chaque côté de ce flanc », c'est-à-dire de chaque côté du champ de bataille.

Voilà, ce me semble, qui est on ne peut plus clair : un champ de bataille, occupant la déclivité de la colline qui faisait face au marais limité à droite et à gauche par une contre-pente de cette même colline, et contenant juste l'espace nécessaire pour ranger ses troupes ; en d'autres termes, une sorte de carré de 7 à 800 mètres de côté à peine, car les armées romaines se rangeant, comme l'a si bien exposé M. de Saulcy, dans l'ordre profond, sur un grand nombre de files parallèles, n'occupaient qu'un front de bataille très étroit.

Or, je ne vois absolument rien de semblable à Mauchamp. Le flanc du mamelon qui fait face au marais, loin d'être limité de chaque côté par une contre-pente, s'étend au contraire à plusieurs kilomètres à droite et à gauche, de manière à former, autour de la Miette, une sorte de demi cercle où une armée six fois plus nombreuse que celle de César pourrait se ranger à l'aise dans l'ordre profond.

Mais poursuivons. « Cette colline, ajoute encore César, d'abord légèrement escarpée (*leviter fastigiatus*, mot à mot légèrement pointue) sur le front, descendait ensuite doucement vers la plaine, » pour se terminer à un petit marais, comme il le dit plus loin.

Rien de semblable encore à Mauchamp. Le front, c'est-à-dire l'extrémité du mamelon, ne fait pas face au marais de la Miette, mais à la plaine qui s'étend à l'ouest de Berry-au-Bac. De ce côté, la Miette n'a plus de marais et ce front est éloigné de plus de 3 kilomètres du camp. A la hauteur de ce camp, la déclivité du mamelon vers la Miette est régulièrement de 3 mètres 50 centimètres environ par 100 mètres, sans aucun escarpement nulle part. Il y a plus : l'enceinte du camp descend elle-même fort bas sur la pente de ce côté, de telle sorte que de son angle S.-O. jusqu'au marais, il ne reste qu'une différence de niveau de 15 à 16 mètres au plus. Nous voilà plus loin que jamais d'une colline.

César ajoute : « De chaque côté de cette colline, il fit creu-



ser un fossé transversal..... pour que, durant le combat, ses troupes ne pussent être attaquées *sur les flancs (à lateribus)* par la multitude des ennemis. »

Ce passage me paraît aussi clair que précis et ne peut, ce me semble, donner lieu à aucune équivoque. César fit creuser un fossé sur chacun des flancs de son armée, d'où découlent ces conséquences : 1<sup>o</sup> que ces fossés étaient *parallèles* entre eux ou à peu près ; 2<sup>o</sup> que son champ de bataille formait une seconde enceinte adossée à son camp, limitée sur les côtés par un fossé transversal, et en avant par un petit marais

Tous les traducteurs, tous les commentateurs sont, je crois, d'accord sur ce point ; tous l'ont compris ainsi, et je ne vois pas qu'il y ait moyen de l'entendre autrement sans fausser le texte des Commentaires. Aussi, M. de Saulcy avait-il parfaitement raison lorsque, dans sa lettre du 5 mai courant, il demandait que l'on cherchât le second fossé dans la direction de la ferme de Mauchamp.

Au lieu de le trouver de ce côté, comme chacun s'y attendait, on vient d'en découvrir un qui ne descend pas vers la Miette, mais au contraire vers l'Aisne, en partant de l'angle nord-est du camp. Pour moi, ce second fossé n'est, à proprement parler, que le prolongement du premier par une ligne brisée ; il m'est impossible d'y voir le second fossé latéral, que l'on devait croire placé dans une position parallèle au premier.

Mais si l'on veut absolument que ce soit le fossé cherché, je demande comment on peut faire concorder sa direction avec le texte des Commentaires ? En effet, si l'armée romaine faisait face au marais, comme le dit César, cette disposition laissait à découvert une de ses deux ailes et ses derrières. Si, au contraire, elle était rangée parallèlement à ces retranchements, elle ne faisait plus face au marais, ses deux ailes s'appuyant à l'Aisne et à la Miette n'avaient pas besoin d'être défendues par un fossé transversal, et elle avait à dos ce même fossé que César dit avoir fait creuser sur ses flancs. Je ne crains donc pas de le répéter, la direction des deux fossés de Mau-

champ me paraît véritablement inexplicable, tout-à-fait contraire au texte des Commentaires et à son interprétation possible, et fournit une forte preuve contre l'idée que ce camp puisse être celui de César.

Mais continuons : « A l'extrémité de ces fossés, ajoute le général romain, il fit construire un fort qu'il garnit de machines, » dans le but évident, selon moi, de battre l'extrémité de la ligne et d'empêcher l'ennemi de passer entre elle et le marais. Or, à Mauchamp, le fossé transversal qui descend vers la Miette est bien coupé, dans sa partie inférieure, par d'autres retranchements dont on n'a pu encore déterminer la forme, mais que néanmoins on présume être le fort indiqué par César ; seulement, il offre cette anomalie, qui me paraît considérable, de n'être pas placé à l'extrémité du fossé, comme le dit le général romain, puisque ce fossé s'étend encore à peu près de 80 mètres au-delà. Je ne parle pas de l'autre fossé où l'on n'a rien trouvé de semblable et qui n'a pas la longueur voulue. Mais je me demande comment ce fortin, élevé dans le but de défendre l'extrémité du fossé et le passage du marais, s'en trouve néanmoins à une distance qui aurait annulé l'effet des machines de jet alors en usage, de sorte qu'il ne pouvait remplir l'emploi auquel on l'avait destiné en le construisant.

Enfin, César termine en disant : « Un petit marais séparait les deux armées et chacun attendait, pour commencer le combat, que l'autre le passât. »

A Mauchamp, il n'y a pas seulement un marais, il y a aussi un cours d'eau, et bien que ce ne soit qu'un ruisseau, son passage ne présentait pas moins, peut-être même offrait plus de difficulté que le marais lui-même.

C'est, en effet, une véritable petite rivière, de 3 mètres 50 à 4 mètres de largeur, avec une profondeur variable de 1 mètre 30 à 1 mètre 60, et il est à croire que ces dimensions ont été jadis plus considérables. On ne comprend donc pas que César ait oublié de parler de ce petit cours d'eau qui ajoutait si considérablement aux difficultés du passage, et je

dis que, du moment qu'on veut suivre son récit de point en point, on ne peut placer autre chose entre les deux armées, qu'un simple marais ; y mettre aussi une rivière, c'est, selon moi, ajouter au texte des Commentaires et par conséquent le fausser.

Il y a plus encore : un peu à gauche du fossé transversal, une petite île, formée de terrains solides, et connue dans le pays sous le nom de la *Butte-Noire*, occupe le centre même du marais, et en diminue tellement la largeur, que d'un côté il se trouve réduit à quelques mètres seulement, et que de l'autre il n'y a guère que le lit de la rivière.

De tout ce qui précède, il résulte, ce me semble, que l'emplacement de Mauchamp, loin d'offrir des concordances évidentes avec la description de César, présente au contraire avec elle des dissemblances bien tranchées. Et pourtant, comme il faut, dans ces questions, donner beaucoup à l'imprévu, si de nouvelles découvertes venaient, contre mon attente, apporter la preuve incontestable que l'enceinte fortifiée est bien l'ancien camp de César, je devrai m'incliner devant le fait matériel ; mais je conserverai le droit de dire que le récit du général romain est inexact et inintelligible, et ne mérite aucune confiance dans ses descriptions topographiques.

En attendant, voyons si le camp de Mauchamp présente, au moins dans son ensemble ou dans ses détails, quelques-unes des dispositions du camp de César.

Le camp de Mauchamp forme, on le sait, un carré assez régulier, de plus de 600 mètres de côté, et dont les angles sont légèrement arrondis. Son orientation est à remarquer. Au lieu d'être placé d'équerre sur le petit plateau, deux de ses angles, celui du sud-ouest et celui du nord-est inclinent fortement l'un, vers la rivière de Miette, l'autre, vers la rivière d'Aisne. Cette disposition serait bizarre, si elle ne s'expliquait par l'existence des fossés latéraux qui partent de chacun de ces angles pour relier le camp avec ces deux cours d'eau. On aura voulu tout bonnement réduire la distance qui

sépare le camp des rivières, pour avoir moins de fossés à creuser et abrégé d'autant le travail.

Dès ma première visite au camp, cette disposition me frappa à tel point que je n'hésitai pas à déclarer qu'à mon avis, il n'y avait aucune chance de trouver un second fossé latéral du côté de la ferme de Mauchamp, l'angle nord-ouest du camp s'éloignant de cette direction vers le nord, comme la Miette placée au pied fuit du côté de l'ouest. C'est de ce côté, cependant, qu'il était naturel et logique de le chercher, et tout le monde s'attendait qu'on le trouverait dans cette direction. On sait que les recherches n'ont amené aucun résultat et mes prévisions se sont confirmées.

Comme seconde conséquence de l'orientation du camp, j'avais encore indiqué l'existence probable d'un autre fossé reliant ce camp à la rivière d'Aisne par l'angle qui s'incline le plus vers ce cours d'eau. Il vient d'être trouvé ; mais il est plus court que l'autre et ne paraît pas muni de fortin comme lui. On a donc un ensemble de fortification, s'appuyant d'un côté sur l'Aisne et de l'autre sur la Miette, et barrant complètement le passage entre ces deux rivières. Mais au lieu d'être tournés vers la Miette contre un ennemi venant de ce côté, c'est-à-dire contre les Belges qui campaient sur la rive droite de ce ruisseau, ces retranchements sont tournés vers le nord-est, contre un ennemi qui serait venu de ce côté en côtoyant la rive droite de l'Aisne. En effet, l'épaulement des fossés latéraux était au midi, comme l'indique l'inclinaison des couches de terre avec laquelle on les a remplis.

J'ajouterai encore, comme dernière remarque générale, que le camp de Mauchamp est placé à cheval sur la route départementale de Neufchâtel à Soissons, laquelle a bien certainement été établie sur l'ancienne chaussée gauloise qui conduisait de cette ville vers les Ardennes.

Mais je ne veux pas anticiper sur ce que j'ai à dire à ce sujet, et je me contenterai, pour le moment, de constater qu'il n'existe, à mon sens, aucune analogie possible entre les dispositions générales du camp de Mauchamp et celles que

César décrit avec trop de précision pour qu'il soit possible de s'y méprendre. Ces dissemblances seront plus sensibles encore si nous entrons un peu dans les détails.

La forme et la dimension des fossés sont pour moi un premier et profond sujet d'étonnement. Ils sont mal alignés, mal dressés, irréguliers dans leurs dimensions en largeur et en profondeur, tantôt en forme de V et sans cuvette, tantôt avec cuvette de largeur variable. Tout cela témoigne, dit-on, de la précipitation avec laquelle ils ont été creusés ; mais cela pourrait être aussi bien l'effet de l'inhabileté des ouvriers, et je penche pour cette explication. Or, ce reproche ne saurait atteindre les Romains qui étaient passés maîtres dans l'art de la castramétation, et dont tous les terrassements encore existants montrent une perfection de travail qui n'a rien de commun avec les retranchements de Mauchamp. Ces fossés étant sans cuvette, il aurait suffi d'un très-petit nombre de fascines pour les combler et établir un passage dessus. Leur largeur et leur profondeur sont des plus médiocres et ne répondent pas à l'idée des mesures défensives qu'avait dû prendre César, et qu'il nous dit en effet avoir prises en présence d'une armée six fois plus nombreuse que la sienne. 4 à 5 mètres pour l'une, 1 m. 80 à 2 m. 20 pour l'autre, telles sont ces dimensions qui ne correspondent guère, ce me semble, avec celles des Commentaires. Est-il nécessaire d'ajouter que de tels fossés n'auraient pu fournir la terre nécessaire à l'établissement d'un parapet de douze pieds de haut dont parlent ces mêmes Commentaires ; ils permettraient à peine d'établir un parapet de 1 m. 80 c. de hauteur, à cause de la plate-forme et de la banquette. Ces chétifs retranchements expliquent pourquoi ils ont disparu ; s'ils avaient eu les dimensions que César indique, ils seraient encore intacts.

Je ne puis donc y voir des défenses suffisantes pour l'armée romaine menacée par un ennemi nombreux et audacieux comme étaient les Belges ; et si l'on considère que ceux-ci pouvaient, par le nord et par le sud, approcher sans obstacle et de plein-pied jusqu'au bord du fossé, ces doutes s'accrois-

sent encore. Et puis, comment comprendre qu'un camp d'une aussi faible défense par lui-même, ait été laissé à la garde de deux légions seulement, et de conscrits encore, soit environ 9,000 hommes, ou moins de quatre hommes par mètre courant de rempart, surtout quand César nous dit, qu'au besoin, il prétendait rappeler à lui une partie de ses troupes ?

L'étendue de ces fortifications est à son tour, pour moi, un autre sujet de doute. César était pressé par l'approche de l'ennemi, il nous le dit également ; et cependant il entreprend et il a le temps d'exécuter des retranchements de quatre mille mètres d'étendue. On a d'autant plus lieu d'en être surpris que, s'il avait des bras à sa disposition, il ne paraît guère possible d'admettre qu'il traînât à sa suite tout l'outillage nécessaire à une très-forte troupe de travailleurs, comme il en aurait fallu une pour établir rapidement d'aussi vastes défenses : on ne peut en effet estimer à moins de 20 à 22,000 mètres cubes la terre qui est sortie des tranchées du camp et des fossés latéraux de Mauchamp. Une telle masse de terre ne se remue pas et ne se façonne pas en deux fois vingt-quatre heures.

Les cinq grandes portes ouvertes sur les quatre faces de ce camp sont encore pour moi un autre sujet d'étonnement. Je comprends que César ait ménagé une ou deux portes sur la face de son camp devant laquelle il rangeait ses troupes en bataille, afin de pouvoir y rentrer facilement et s'y mettre en sûreté en cas de revers. Mais quelle nécessité de percer des portes sur les autres faces en présence d'un ennemi audacieux et nombreux auquel on n'avait à opposer que peu de troupes. Je m'en étonne bien plus encore à l'aspect des dimensions extraordinaires de ces portes dont la largeur n'est pas moins de 13 mètres et permettrait à six voitures d'y passer de front. Pourtant ces portes n'étaient défendues que par un fossé demi-circulaire de 2 mètres de largeur par un bout, de 50 centimètres seulement par l'autre, dimensions qui laissent aisément présumer de l'insignifiance de l'épaulement placé en arrière.

Je n'en dirai pas davantage pour aujourd'hui ; mais dans un prochain mémoire j'examinerai s'il existe des raisons suffisantes pour considérer le camp de Mauchamp comme romain, ou s'il ne convient pas mieux de voir un camp du moyen-âge, se rapportant à un fait historique du neuvième siècle, comme semble le faire présumer le nom de *Champ* ou *Camp du Roi* que cet emplacement porte de temps immémorial.

M. Éd. FLEURY demande à M. Melleville où il a trouvé des renseignements sur ce fait qu'il avance dans les dernières lignes de son travail : à savoir que l'emplacement du camp de Mauchamp porte le nom de *Champ du Roi*.

M. MELLEVILLE répond qu'il tient ces renseignements de la bouche des ouvriers qui travaillaient aux recherches du *Castellum*. Tous les membres présents à la visite de la Société ont pu les entendre comme lui.

M. Éd. FLEURY répond que non seulement il ne les a pas entendus, mais qu'à sa connaissance personnelle ce nom n'appartient à aucun lieudit quelconque des terroirs de Mauchamp, de Berry-au-Bac et de Juvincourt sur lesquels s'étend la terre de Mauchamp. Allié depuis vingt ans à la famille des anciens possesseurs de ce domaine qui l'ont constamment détenu jusqu'à présent, M. Fleury, qui a parcouru bien des fois cet emplacement, n'a jamais entendu prononcer le nom d'un tel lieudit : le *Champ du Roi*. Cependant, dans une matière aussi importante et en l'absence de tout renseignement certain, il ne peut que se borner pour aujourd'hui à manifester le doute que lui inspire l'affirmation si inattendue de M. Melleville ; mais il annonce qu'il se propose de faire des recherches sérieuses dans le pays et sur le cadastre. Il fera part à la Société de ce qu'il aura découvert soit pour, soit contre l'assertion de M. Melleville.

Il y aurait plusieurs choses à relever dans le mémoire de M. Melleville, par exemple quand il dit que le second fossé n'a pas comme longueur toute la dimension voulue. Si M. Bruyant assistait à la séance, il nous dirait que, juste en

face du camp, l'Aisne, qui change souvent de direction dans ces prairies très-basses, s'est rapprochée très-sensiblement de la colline par un coude et en abandonnant son ancien lit qu'on reconnaît parfaitement encore (1). Dans ce mouvement, la rivière a dû détruire l'extrémité du second fossé et le *castellum* qui devait le terminer. Il serait impossible de reconnaître les traces de ce fossé sous les alluvions et la grève apportées par les inondations annuelles.

M. le Président donne enfin lecture du passage d'une nouvelle lettre de M. de Saulcy, en réponse à celle qui lui a appris que le second fossé a été trouvé. Cette lettre combat déjà plusieurs objections de M. Melleville :

« J'ai été assez surpris en voyant la direction du deuxième fossé. Il est clair que César a voulu ne laisser à l'attaque que l'angle nord-est de son camp; en admettant que sa ligne de bataille fût face au nord, ce qui résulte pleinement du texte, le fossé rejoignant l'Aisne empêchait tout mouvement tournant de ce côté; car l'ennemi se fût fait pincer comme dans un étau entre le fossé et une des lignes romaines faisant face en arrière en bataille, et opérant ensuite une conversion à droite avec sa gauche primitive, devenue sa droite, pour pivot. »

Enfin, M. le Président annonce qu'une partie des membres de la Commission de la carte de la Gaule doit prochainement visiter le camp de Mauchamp. Cette commission serait composée, paraît-il, de M. le général de Creuly, qui a déjà vu tous les emplacements proposés, M. Bertrand, etc.

(1) Voir le plan du camp de Mauchamp.





## DOUZIÈME SÉANCE.

(17 Juin 1862.)

Présidence de M. **Ed. Fleury**, Président.

M. le Président annonce à la Société qu'il a reçu plusieurs lettres prouvant tout l'intérêt que soulèvent la trouvaille du camp de Mauchamp et la publicité qui a été donnée aux travaux des fouilles. Ces lettres ont trait surtout à la question de l'emplacement de Bibrax, que nos correspondants étrangers recherchent dans l'hypothèse, maintenant presque unanimement acceptée, où le camp de Mauchamp serait vraiment celui de César.

La première de ces lettres est d'un propriétaire de Balham, près Asfeld (Ardennes), qui pense qu'il faut chercher Bibrax à Château-Porcien, en s'appuyant d'une inscription plus ou moins authentique, qui aurait été trouvée il y a plus ou moins de temps à Château-Porcien et dont le texte se trouve dans la lettre en question :

« Monsieur le Président,

» Au moment où l'on s'occupe avec tant de zèle de la recherche du camp de César et de Bibrax, je viens soumettre à votre appréciation quelques mots copiés sur les débris d'une plaque métallique trouvée, il y a longtemps, sous les fondations d'une ancienne tour du château de Château-Portien. Cette plaque s'étant brisée en plusieurs morceaux sous l'outil de l'ouvrier, on en a réuni les fragments du mieux que l'on a pu ; mais comme il y avait des parties totalement détruites, on a copié les mots qui suivent, sans savoir s'ils se trouvent ou non dans leur ordre de lecture ; les savants pourront les remettre en ordre et suppléer par leur jugement à ceux qui manquent, afin d'en trouver la signification.

» DISCINT.... POPUL.... ET OPPID..... BIBRAX DESTRUCT....  
PER... AD.. BABBAR.... POPUL.... LOC... SUPRA... IN RUIN....  
OEDIFIC.. . CASTR.... AB ILLO TENP.... HOC NOM... SIBI INDUIT.....  
JUGU... EXCUT.... PER GUBERNAT.... PORTIUS ... DUX.... AD  
ROM..... ..... CASTR.... OEDIFICA..... IN.... LOC.... RUIN....  
PER GUBERN.... ANNO CCCC XVIIJ.

» Faites de ces mots telle combinaison que vous voudrez, retranchez et suppléez comme vous l'entendrez à ceux qui manquent ; mais permettez-moi, monsieur le Président, de vous donner ma traduction, fondée sur la tradition aussi bien que sur la lettre.

« Portius, général ou gouverneur pour les Romains, après  
» avoir secoué le joug, a bâti ce château sur les ruines de la  
» ville de Bibrax, détruite par les barbares attirés par la grande  
» débauche des peuples gaulois, année 418. »

» Des vestiges bien caractérisés d'un camp près du village d'Acy-Romance, à 8,000 pas de Château-Portien, sur les bords de l'Aisne, n'indiqueraient-ils pas le camp de César ? De Portius n'aurait-on pas fait Portien ?

» Il est à désirer que la science s'occupe de ces recherches afin de lever, s'il est possible, toutes les incertitudes qui existent sur la véritable situation de Bibrax.

» M. l'abbé Lahire, d'Ardon, à qui je faisais part de ce qui précède à l'occasion des recherches faites à Mauchamp, m'a engagé à vous soumettre cette question.

» Dans l'espoir que la présente vous sera agréable, veuillez bien, monsieur le Président, agréer l'assurance de mon profond respect.

» FRANÇOIS.

» Balham, près Asfeld (Ardennes), le 9 mai 1862. »

La seconde lettre nous est adressée par M. Lefèvre, maire de Corbeny, qui propose cette commune pour y placer l'introuvable Bibrax. M. Lefèvre rappelle qu'il a déjà émis cette opinion, et dit :

« Je persiste dans mon idée, et aujourd'hui plus que jamais je suis convaincu que c'est l'opinion la plus en harmonie avec l'hypothèse du camp de César sur le plateau de Mauchamp. Certaines personnes admettent comme nous que César a reçu les députés de Reims en son camp de Condé, ou au moins que c'est de Condé que partit Divitiac pour aller faire diversion dans le pays des Bellovaques ; mais elles veulent que Bibrax soit Beaurieux ; c'est inadmissible. Si l'armée alliée était sur l'Aisne, ce n'était pas faire diversion que d'aller sur Soissons.

• M. Piette et autres auteurs mettent Bibrax sur le camp de Saint-Thomas ; mais le texte suppose un oppide en rase campagne. Les troupes belges n'auraient pu lancer des pierres de tous côtés dans l'enceinte du camp de Saint-Thomas, et César n'eût pas manqué de dire que Bibrax était déjà fort par sa position. Au reste, la dénomination de Camp de César indique assez que ce poste de Saint-Thomas est de création romaine ; et puis le mot *oppidum* ne veut pas dire, comme certains le prétendent, un fort inhabité. En tout cas, Corbeny a souvent été appelé *oppidum*.

• Je ne puis dissimuler mon peu de foi dans ce qu'on a dit de Bibrax qui aurait disparu comme une giboulée de neige aux ardeurs d'un soleil brûlant. Si le mot n'existe plus, cela ne prouve pas que la ville soit entièrement détruite. Que de villes ont changé leur nom lors de la conquête des Romains ! Agendicum, Avaricum, Genabum et une foule d'autres ne se trouvent plus sur la carte ; mais en conclut-on qu'ils sont réduits à néant ? Sens, Bourges, Orléans, etc., sont là pour protester. Il est notoire que sous les Romains la plupart des villes ont quitté leur nom propre celtique pour prendre les uns des noms flatteurs pour les empereurs de Rome, les autres les noms des peuples dont ces villes étaient capitales. Durocort a cédé son nom à Reims du peuple Rémi, Avaricum a fait place à Bourges du peuple biturge, etc. Donc, Bibrax a pu céder son nom celte pour prendre le nom du peuple de la contrée. Qui dit qu'entre les Laonnois et les Rémois, il n'existait pas un pays du nom de Corbéniens dont le nom pré-

valut sur celui de Bibrax, ville aux deux monts ? Et en effet, en avant de Corbeny sont deux mamelons isolés qui ont pu être le siège du culte druidique : les dolmens ont pu tomber devant les idoles païens ou la croix, et l'oppide, renonçant aux sacrifices druidiques, c'est-à-dire au culte pratiqué sur les monticules, ne dut plus s'appeler ville aux deux monts, et chercha un autre nom comme tant d'autres. En 1793, on a vu Mont-Saint-Père et Château-Thierry rougir de leurs noms trop religieux ou trop aristocratiques, et les laisser là, et si la République eut duré plus longtemps, leurs noms primitifs auraient pu se perdre sans les écrits antérieurs.

• Je parle de cette hypothèse pour Corbeny, parce que tout autour de l'un de nos deux monticules nous avons des lieux-dits qui semblent rappeler le culte des Celtes. A droite la *Haute-Bonde*, à gauche le *Chêne*, qui fournissait le gui sacré ; en avant les *Grès*, qui auront roulé à la chute de l'ancienne religion ; derrière la *Glaue-Vignerre*, où se prenait l'eau pour les ablutions ; et plus près la *Fosse-au-Puits*, où se jetaient les victimes. (Ce ne sont que des conjectures.)

• Je m'arrête, Monsieur ; j'aurais encore beaucoup à dire sur l'emplacement de Bibrax, mais je me réserve au moment de la discussion générale, que je voudrais voir publique, avec un jury qui pèse et décide.

• Recevez, Monsieur, mes remerciements pour l'intérêt que la Société porte à une question qui nous touche, et agréez l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

• Votre tout dévoué serviteur,

• LEFÈVRE. •

M. le Président croit, avec M. Lefèvre, que la question de Bibrax doit être réservée ; mais ces lettres sont toujours bonnes à publier comme pièces de ce curieux procès. Celle de M. Lefèvre a surtout cela d'intéressant, qu'elle nous fournit plusieurs indications de lieuxdits celtiques dans une de nos plus vieilles localités historiques.

M. PILLOY, agent-voyer à Vervins, adresse à la Société un travail sur les antiquités franques trouvées à Verly (canton de Wassigny), en 1861. Déjà la Société a reçu de son président quelques détails sur cette trouvaille dont il a recueilli quelques débris précieux maintenant déposés au Musée de Laon. M. Pilloy accompagne son texte de six planches de dessins. La Société en ordonne l'insertion à son volume de cette année :

Le village de Verly, peuplé actuellement d'environ mille habitants, est situé à l'extrémité sud du canton de Wassigny (Aisne). Il est bâti sur une sorte de promontoire dont le pied est baigné par les eaux du Noirieux, ruisseau assez important. L'aspect de ce village est très pittoresque ; en effet, lorsqu'au milieu de la belle saison, on aperçoit pour la première fois toutes ces rustiques constructions, ici se pressant aux flancs rapides de la colline, là disparaissant dans les dépressions que présentent si souvent les terrains crayeux et dans une forêt de verdure, là s'abritant contre les falaises qui semblent toujours prêtes à les engloutir et se mirant dans les eaux tranquilles du vaste étang qui se trouve au-dessous du moulin, et enfin, l'église qui couronne le tout de ses murs séculaires, on ne peut se défendre d'admirer un site qui attire d'autant plus les yeux que de semblables sont rares dans la Thiérache.

L'origine de Verly se perd dans la nuit des temps. Son nom dérivé du Celte semble cependant indiquer une haute antiquité (Verly, lieu situé près d'une eau limpide, de *Ver* en Celte, *Eau limpide*.)

Bien que dans le canton de Wassigny on rencontre à chaque pas des traces de l'occupation romaine (Etreux, Ribeaupville, Molain, Saint-Martin-Rivière), on n'en a point encore observé sur le territoire de Verly.

Ce n'est qu'à l'époque de l'invasion des Gaules par les Francs qu'on peut dire avec certitude que ce village était le centre d'un certain groupe de population, et ce qui nous le prouve, ce ne sont point les monuments qui sont parvenus jusqu'à nous, car aux premiers siècles de leur domination, nos rudes ancêtres savaient plutôt détruire qu'édifier ; mais

ce sont eux-mêmes qui, du fond de leurs tombeaux, viennent de nous révéler leur séjour dans notre pays et nous apprendre que Verly est bâti sur une de leurs vastes nécropoles.

Nous allons essayer de faire connaître les diverses circonstances qui ont amené la découverte de ce cimetière et de décrire les objets qui ont été exhumés de la poussière des tombeaux, ces objets servant, non-seulement à déterminer l'époque à laquelle remontent les sépultures, mais nous initiant encore aux mœurs et aux coutumes d'une population sur laquelle on n'avait naguères que des données vagues et bien incertaines.

Nous aurons souvent, dans le cours de cette notice, à faire des emprunts à l'ouvrage si intéressant, *la Normandie Souterraine*, de M. l'abbé Cochet, ce *Cuvier* de l'archéologie; car notre but n'est point de dire ni de faire du nouveau, notre inexpérience ne nous le permet pas, mais seulement de faire voir combien est remarquable la similitude qui existe entre tous les cimetières francs, à quelque'endroit, non seulement de la France, mais encore de l'Europe, qu'ils aient été observés, similitude indiquant dans ce peuple une unité d'idées et de principes qui n'a pas peu contribué à le faire triompher de cette autre nation de géants, les Romains.

Nous voulons aussi, cherchant à marcher de loin sur les traces du savant auteur précité, prendre un à un ces nombreux objets trouvés dans les fouilles, essayer d'en déterminer l'usage ou la destination, et nous en servir pour faire voir quels étaient les fiers soldats dont nous descendons.

Au mois de mai 1861, la commune de Verly voulant embellir la place qui s'étend entre le chemin de Tupigny et l'église, et faciliter en même temps l'accès de la maison d'école, fit faire des déblais sur cette place ainsi que sur le chemin qui la continue à l'est; dès les premiers coups de pioche, on mit à découvert des ossements humains. Il n'y avait là rien d'extraordinaire; on touchait au cimetière qui avait pu, en d'autres temps, être plus étendu qu'aujourd'hui; on ne s'en préoccupa

donc pas. Au fur et à mesure que l'on s'enfonçait, on trouvait toujours un grand nombre de corps, superposés et séparés seulement par quelques décimètres de terre. Cette superposition prouve que le sol tend sans-cesse à s'exhausser autour des monuments publics, surtout lorsqu'ils sont comme à Verly au milieu d'un cimetière. On rencontrait de temps en temps dans les déblais des débris d'une poterie noirâtre et grossière; mais les ouvriers n'y faisaient aucunement attention.

Nous verrons tout à l'heure d'où provenaient ces poteries dont l'existence avait cependant été reconnue depuis bien longtemps en ces lieux, puisque la rue où s'effectuaient les travaux, qui s'appelle actuellement rue des *Noyers*, est nommée dans les vieux titres, *Rue à Tessons*.

Tout-à-coup, à une profondeur d'environ 1<sup>m</sup> 50<sup>c</sup>, lorsqu'on allait toucher la craie qui constitue le sous-sol de tout le territoire de Verly, on rencontra un obstacle. Une pierre calcaire de larges dimensions apparaît; elle est brisée, et l'on découvre une excavation formée par une autre pierre creusée en forme d'auge, renfermant les restes d'un individu mort dans toute la vigueur de l'âge. Bientôt, cinq autres sépultures ou cercueils sont découverts, plus ou moins intacts. Tous avaient la même forme; quatre possédaient des dimensions semblables à celui que nous allons décrire ci-après : celles du cinquième étaient un peu moindres et le sixième était près de moitié plus petit que les premiers. Assurément, les plus grands devaient contenir des hommes faits, et les deux derniers, une femme ou un jeune homme, et un enfant.

Ces cercueils étaient presque remplis de détritits de toutes sortes qui s'étaient introduits par les fissures des couvercles que le poids des terres qu'ils avaient à supporter avait brisés. Un seul a été conservé, grâce aux soins de M. l'instituteur de Verly qui l'a sauvé avec assez de peine de la ruine à laquelle les autres étaient voués. Ils étaient tous formés d'un calcaire poreux, au grain assez fin, dont on trouve l'équivalent aux

carrières de Colligis (Laonnois) (1), creusés profondément et de telle sorte que les parois et le fond n'ont pas plus de 10 c. d'épaisseur. La longueur extérieure est de 2 mètres ; la largeur à la tête, de 0. m 75 c. ; celle aux pieds, de 0 m. 30 c., et la hauteur, de 0 m. 50 c. Ils étaient orientés de l'ouest-ouest-nord à l'est-est-sud. Des dalles de pierre de même nature, taillées en forme de toit très-aplati, les recouvraient.

Ces tombes sont évidemment de l'époque mérovingienne, leur forme le fait suffisamment reconnaître. Comment alors se fait-il qu'on n'y ait point trouvé les armes, les poteries, les bijoux qui accompagnent toujours les corps dans les sépultures de ce temps ? N'auraient-elles point été violées ? Leur parfaite conservation fait éloigner cette supposition ; auraient-elles au contraire servi à de nouvelles inhumations ? Il serait plutôt permis de le penser.

Comme nous l'avons dit plus haut, ces cercueils reposaient sur la craie. Encore quelques coups de pioche, et l'on allait arriver à des découvertes plus intéressantes. En effet, parmi les ossements, les ouvriers trouvèrent des vases noirâtres qui furent, bien entendu, brisés pour s'assurer de leur résistance, puis des morceaux de fer oxidé qui avaient cependant conservé suffisamment leurs formes primitives pour que l'on pût reconnaître en eux des sabres, des épées, des lances, etc. On découvrit aussi des boucles, des plaques, des fibules en bronze. Cela s'ébruita bientôt. Quelques personnes étrangères au pays, mues par un sentiment de curiosité, vinrent visiter les travaux et donnèrent quelque argent en échange de ces objets jusque-là considérés comme insignifiants et de nulle valeur. On fouilla alors avec plus de précaution ; mais malheureusement la plus grande partie du travail était faite. C'est seulement alors qu'il nous fut permis de nous rendre à Verly

(1) Il est bien étonnant qu'à une époque où les communications devaient être si difficiles, puisque malgré les nombreux travaux faits jusqu'ici pour la construction des chemins, elles le sont encore maintenant, on ait pu transporter de semblables monolithes à une si grande distance, la carrière de calcaire grossier la plus proche se trouvant éloignée de plus de 60 kilomètres de Verly.



et nous ne pûmes voir que l'emplacement des inhumations et la coupe du terrain démontrant la superposition des sépultures.

Cependant, en examinant attentivement les lieux, nous pensâmes qu'à un certain endroit plus élevé que le reste de la place, on ne devait point être parvenu au sol naturel, et nos doutes se changèrent bientôt en certitude, lorsqu'après y avoir fait fouiller, apparurent les restes d'un Franc armé d'une épée. Nous avons alors observé avec le plus grand soin la position du corps ainsi que celle des objets qui l'accompagnaient.

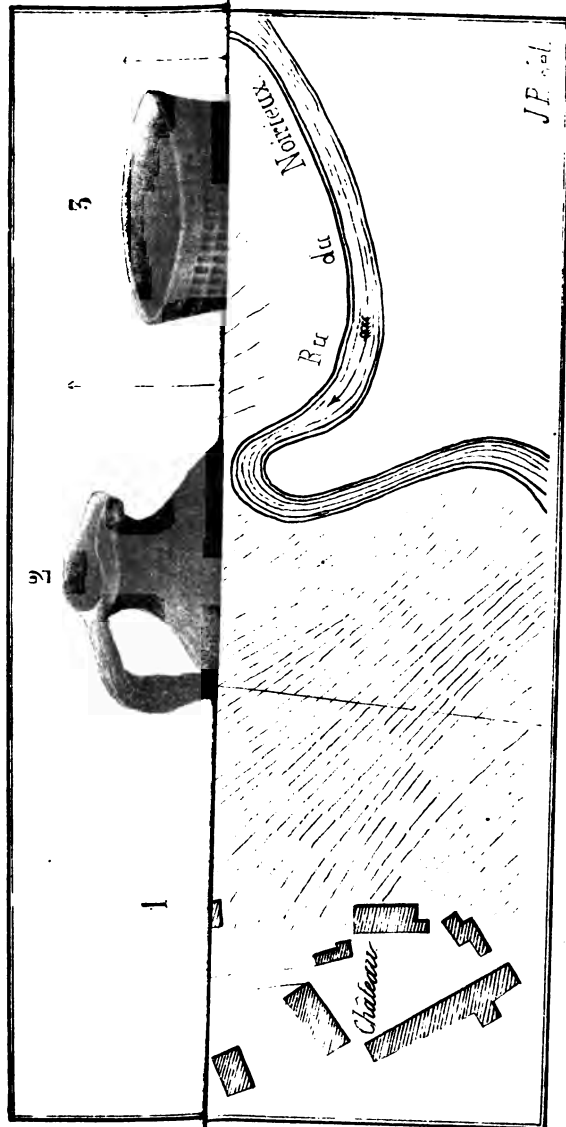
Nous sommes parvenu, non sans peine, à nous procurer bon nombre de ces épaves des tombeaux, et nous avons examiné avec attention plusieurs autres objets qui sont maintenant disséminés dans les environs de Verly. On peut donc être assuré que rien de ce qui va suivre n'est le produit de suppositions plus ou moins hasardées, (*suppositions* que, du reste, notre inexpérience ne nous permettrait pas de faire), mais la description la plus exacte et la plus claire qu'il nous a été possible de faire, de ce que nous avons *vu et tenu*.

#### EMPLACEMENT DU CIMETIÈRE. — POSITION TOPOGRAPHIQUE.

On a remarqué, en maintes occasions, que les Francs choisissaient pour emplacement de leur demeure les côteaux exposés, autant que faire se pouvait, à l'est, formant promontoire et défendus, ou, si l'on aime mieux, arrosés par un cours d'eau, soit qu'ils fussent conduits à faire ce choix par des raisons de stratégie, soit que cette préférence fût déterminée par les avantages que cette position réunissait relativement aux besoins de la vie. Verly, comme Wimpy, autre cimetière découvert il y a quelques années dans l'arrondissement de Vervins, sur les bords de l'Oise, se trouve positivement dans cette situation : promontoire formé d'un côté par la vallée du Noirieu, et de l'autre par une dépression du sol qui se dirige vers Grougis, exposition du sud-est, et immédiatement au pied du versant, ruisseau assez important.

VERLY

Planche V



PLAN.



Tout, dans les anciens, nous apprend leur respect pour les morts. Loin de ressembler à la génération actuelle qui relègue les restes de ses proches dans de tristes enclos qu'on cherche le plus souvent à dissimuler à tous les yeux, les Francs plaçaient les cendres de leurs ancêtres au milieu d'eux, à l'endroit le plus apparent de la résidence, à la place d'honneur. Ils voulaient, ces naïfs et rudes soldats, que ceux qu'ils avaient chéris ou respectés, continuassent à assister à tous les événements de la vie, et que les ombres des *sages anciens* protégéassent leurs descendants.

A Verly, le cimetière occupe le sommet et l'est du promontoire, c'est-à-dire la plus belle exposition ; l'église doit probablement en occuper le centre. Cette circonstance nous démontre que la peuplade établie dans cet endroit n'a point tardé à se convertir au Christianisme et que, mue par un sentiment d'amour pour ses morts, elle a voulu les couvrir de l'égide de la religion qu'elle venait d'embrasser.

Ce monument ne date certainement pas de bien loin ; mais il est à présumer qu'il a remplacé, aux *xiv<sup>e</sup>* ou *xv<sup>e</sup>* siècles, comme cela a eu lieu partout dans la Thiérache, une basilique plus ancienne.

Le cimetière comprenait anciennement une bien plus grande surface que maintenant, puisque l'on a trouvé des corps jusque dans les cours et les jardins, et même jusque sous les maisons voisines. Peut-on en déduire que la population de Verly devait être, à une certaine époque, plus importante qu'aujourd'hui ? Voici ce que dit M. l'abbé Cochet pour un cas analogue (1).

• (1) Comme tous les cimetières anciens, non-seulement des villes, mais encore des campagnes, celui de *Caudebec* a été diminué à une époque que l'on ne saurait assigner, mais que l'on peut présumer et dont nous allons essayer de donner la date en la déduisant des causes.

• La première qui se présente à l'esprit, est une certaine dépopulation du pays, provenant du fait des guerres et des pestes, qui dut avoir lieu vers la fin du *xvi<sup>e</sup>* ou au commencement du *xvii<sup>e</sup>* siècle.

• La seconde raison se tire surtout de l'usage qui a prévalu depuis quelques siècles, d'inhumer successivement plusieurs personnes dans le même

TOMBES. — ORIENTATION.

Toutes les inhumations ont été orientées suivant la coutume qui a persisté jusqu'à nos jours, c'est-à-dire de l'ouest à l'est. Nous avons cependant remarqué un corps dont les pieds étaient tournés vers l'ouest. Les sépultures les plus basses étaient alignées du nord au sud et de l'ouest à l'est. Elles étaient à peine distantes entre elles de 50 à 60 centimètres. Les corps ont été inhumés dans des fosses creusées à vif dans la craie ; on n'a observé nulles traces de bières. Remarquons en passant que la majeure partie des cimetières francs déconvertis dans nos contrées, se trouve sur un sol calcaire, soit *calcaire jurassique* (Wimy), soit *calcaire crétacé* (Verly et une infinité d'autres localités), soit enfin *calcaire grossier* (Nouvion, Arcy, etc.). Nous signalerons seulement ce fait, dont nous laisserons à d'autres la discussion.

POSITION DES CORPS.

La position des corps dans les sépultures mérovingiennes, l'emplacement des armes et des bijoux qui les accompagnaient toujours, ont déjà été l'objet de contradictions. Nous aurions bien désiré avoir l'occasion de faire plusieurs observations ; mais comme nous l'avons dit plus haut, étant arrivé trop tardivement, nous n'avons pu observer qu'une sépulture complète.

• endroit. Aujourd'hui, le terme légal est de six années ; mais en admettant  
• qu'il ait été beaucoup plus long d'abord, il n'en est pas moins vrai que  
• l'inhumation simultanée et successive est passée dans nos mœurs depuis  
• au moins trois siècles. Chose assurée, c'est qu'il n'en était pas ainsi au  
• temps des Romains ni sous les Francs. Peut-être même en trouverait-on  
• bien peu d'exemples avant le XI<sup>e</sup> siècle.

• C'est là, selon moi, ce qui explique l'abandon, ou, pour mieux dire, la  
• sécularisation d'une foule de terrains rayonnant autour des vieilles églises.  
• Ces portions de terre, jadis consacrées par la prière et par la mort, sont  
• devenues à présent des rues, des jardins, des places publiques. (M. l'abbé  
• Cochet, *Normandie souterraine*, page 111.) •

Le Franc, à l'exhumation duquel nous avons assisté, avait été inhumé sur le dos, la face tournée vers le soleil, les jambes légèrement rapprochées et les bras alignés le long des côtes. Une épée à deux tranchants (voir la planche II, n° 2) de 0 m. 80 cent. de longueur et de 0 m. 05 cent. de largeur, reposait le long de son côté gauche, la poignée à la hauteur de la main, la pointe située près de la tête. Nous décrirons cette épée un peu plus loin. Il n'y avait point d'autre arme. Sur le bassin, se trouvait la plaque (figure 4, planche III) destinée à consolider ou à orner le ceinturon dont nous avons, vers le même endroit, découvert la goupille terminale (même planche, n° 5). Des débris d'un vase noirâtre étaient aux pieds.

L'examen que nous avons fait de plusieurs sépultures fraîchement remuées nous a donné lieu de reconnaître que la position que nous venons de décrire était la même partout. Cependant, nous devons dire que dans le talus situé près du mur du cimetière actuel, nous avons vu un squelette dont les jambes étaient croisées et dans un autre talus, sur la place, un crâne qui, à en juger par sa position, devait appartenir à un corps inhumé la face tournée contre la terre et les pieds dirigés vers le couchant ; mais il est vrai de dire que ces restes étaient un peu au-dessus des plus profondes sépultures et pouvaient par conséquent appartenir à une époque postérieure à celles-ci.

Nous ne chercherons point à démontrer que les Francs mérovingiens enterraient les morts revêtus de leurs habits les plus magnifiques, de leurs bijoux les plus précieux, et munis des objets qui pendant la vie leur avaient été le plus familiers ; nous croyons que cette assertion est suffisamment prouvée par les découvertes qui sont faites à chaque instant, de tous ces accessoires, dans la position qu'ils occupaient au moment de l'inhumation.

Pour convaincre les incrédules, nous allons encore reproduire quelques pages de *la Normandie souterraine*, où M. l'abbé Cochet, qui a tout exploré et tout vu, a prodigué sur ce sujet les trésors de son style si émouvant.

« Chez le Franc tout est rude comme la nature de ce peuple,  
» tout est dur et cru comme chez les barbares. C'est l'état de  
» nature avec quelques traditions romaines, avec les premiers  
» germes du Christianisme, cette civilisation de l'avenir. Voyez  
» plutôt : le corps est rendu à la terre ; le cadavre, après avoir  
» séjourné quelque temps sur le sol, est déposé dans un coffre  
» de bois ou dans un cercueil de pierre, puis descendu dans  
» une fosse de craie. Ce squelette, dont la nudité nous effraie  
» aujourd'hui, fut confié à la terre, tout habillé, couvert de  
» ses plus beaux vêtements et paré de son plus riche butin ;  
» et, comme derniers témoins de cette coutume disparue,  
» nous retrouvons autour du mort, la lance, la hache, le sabre,  
» le poignard, les flèches, le bouclier, le seau, le casque ou  
» la couronne.

» Approchez donc et contemplez de près cet homme de la  
» monarchie primitive, cet aïeul de la civilisation moderne.

» Parfois, sa tête est couverte d'une coiffure de fer ou de  
» peau... Des oreilles, descendent de larges anneaux d'argent  
» ou de cuivre ornés de pendants ou de boules de pâte plaquées  
» et décorées de verroteries ou de grenats. Parfois, des épini-  
» gles de bronze ou d'argent soutenaient la forêt de cheveux  
» qui couvraient ces têtes chevelues.

» Au côté droit de la tête, est une lance en fer dont le  
» manche, en bois de chêne, était tenu dans la main du dé-  
» funt, mort sous les armes comme il avait vécu dans ces âges  
» de fer. ... Au cou, est un collier d'ambre jaune, de perles  
» de verre ou de pâte de verre. Entre les côtes sont étagées  
» deux fibules qui soutenaient la robe et ornaient la poitrine  
» du mort. Au doigt de la main sont des bagues ou des an-  
» neaux. Parfois, le poignet de la main gauche est serré par  
» un bracelet.

» Au côté gauche du mort pend une épée en fer, pointue et  
» coupant des deux côtés, mais le plus souvent, un sabre ou  
» large couteau-poignard tranchant d'un seul.

» Mais c'est la ceinture surtout qui renferme la plus riche  
» moisson d'objets divers. D'abord, un ceinturon en faisait le

› tour et fermait sur le devant du corps avec des boucles d'argent, de cuivre étamé ou de fer damasquiné. Parfois, des plaques tiennent lieu de boucles, et alors elles atteignent de grandes proportions. Au ceinturon se rattachait par une petite boucle de bronze un couteau à manche de bois qui ne fermait jamais. Dans une bourse de la ceinture, on a trouvé des tiers de sou d'or du VII<sup>e</sup> siècle, des monnaies d'argent du VI<sup>e</sup> et des médailles romaines en bronze du Haut et du Bas-Empire. A côté des monnaies, on rencontre des peignes en os, des silex taillés pour battre le feu, des pinces à épiler, des clés en fer, des ciseaux, des coquillages, des pierres à affiler, des fers de flèche, en un mot, tout l'attirail d'un soldat barbare, chevelu et couvert de fer. Sur les jambes, à la hauteur de la main, sont de grosses boules de verre, parfois rondes, mais le plus souvent hémisphériques ; sur les tibias repose la hache, souvent seule, quelquefois aussi accompagnée d'une lance, ce qui signifie un soldat complet. Enfin, aux pieds, était un vase en terre blanche, rouge, grise ou noire. Les dessins qui les décorent sont essentiellement barbares, sans goût comme sans science. S'il y a un art, c'est l'art romain dégénéré. Ce sont des formes rudes et grossières qui vont bientôt être transmises à l'architecture et former ce style roman que nos pères conserveront jusqu'au XI<sup>e</sup> siècle..... Enfin, c'est un peuple grossier dans ses mœurs, commun dans ses étoffes, simple dans ses habitudes, étranger aux arts et à l'industrie, ne fabriquant plus que d'une manière inférieure..... Un peuple guerrier, vivant et mourant sous les armes, toujours entouré de ses moyens de défense comme les bêtes fauves qui dorment avec leurs dents et leurs ongles. On comprend que ces êtres qui vivent de rapines, qui ne possèdent qu'à la pointe de l'épée, tremblent tous les jours pour une propriété acquise par la force et qui ne se conserve que par elle. On sent, rien qu'en les voyant, que ces hommes ont vécu dans ces siècles de fer où la guerre était éternelle, où les races royales divisaient les provinces, où l'anarchie était dans



» l'État, le brigandage devait être chez les particuliers. C'était  
» le temps où l'empire était au plus fort et au plus audacieux,  
» où les rois se massacraient entre eux et où les reines fai-  
» saient assassiner, sous leurs yeux, des évêques dans le sanc-  
» tuaire et encore couverts de leurs habits pontificaux. Ces  
» couteaux, ces poignards, ces sabres, ces lances, ces haches,  
» ces boucliers, ne sont que l'expression suprême et vraie  
» des usages, des mœurs, des habitudes d'une société barbare  
» où rien n'était sacré pour l'homme, et où la force brutale  
» dominait la force morale. »

Nous ne saurions rien ajouter à ces brillantes pages où le caractère des Francs est peint de main de maître et qui sembleraient avoir été écrites sous l'inspiration des découvertes de Verly. Ces armes, ces bijoux que signale le savant archéologue, nous les avons vus et nous avons été à même de reconnaître que tout ce qu'il avance est de la plus grande exactitude.

Nous nous bornerons à décrire chacun des objets dont nous avons eu la communication, en indiquant succinctement l'usage auquel ils étaient destinés et, dans quelques cas, les caractères qui les distinguent de ceux qui ont été observés jusqu'aujourd'hui.

#### VÊTEMENTS.

Les seules traces de vêtements que nous ayons remarquées se trouvent sur le fer de flèche figuré au n° 2 de la planche II; l'empreinte laissée sur l'oxide fait supposer que le tissu sur lequel ce fer reposait était très-grossier.

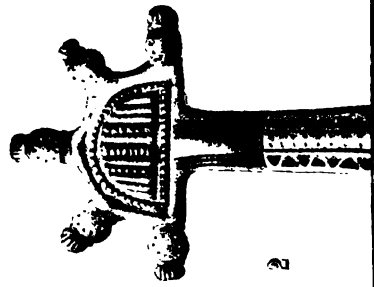
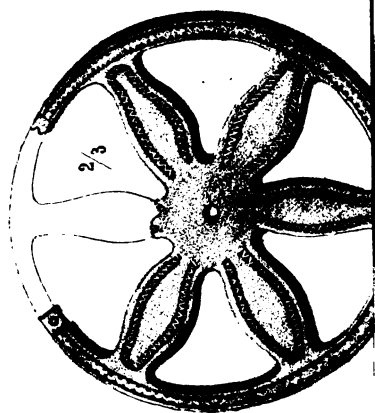
#### BOUTONS. FIBULES.

Après les vêtements viennent naturellement les boutons, fibules, etc., qui servaient à les fixer, à les draper sur le corps. On les retrouve ordinairement sur la poitrine ou les parties avoisinantes. C'est en effet sur le pectoral, l'épaule ou les côtés du buste, que les miniatures des plus anciens ma-



VERLY.

Pianche IV



10

11



J. P. del

BIJOUX.

nuscripts, les statues, les portraits gravés sur les dalles funèbres de l'époque romane nous montrent l'emplacement de ces bijoux. Les uns (ceux qui sont dessinés aux n° 5 et 7, pl. 4) étaient fixés sur le vêtement au moyen de goupilles. Les autres (n° 2, pl. IV et n° 4, pl. V) n'étaient point adhérents aux ajustements, mais étaient munis de deux appendices percés d'ouvertures dans lesquelles pivotait une épinglette ou aiguille en bronze (nous en possédons des fragments) qui, après avoir percé le tissu, venait se fixer à l'autre extrémité de la fibule dans une espèce de crochet. Ce sont, à la disposition et aux ornements près, les broches dont se servent encore aujourd'hui les dames pour fixer leurs ajustements.

Quoique de formes bien différentes, les quatre bijoux que nous avons représentés ont cependant un air de famille par les dessins dont ils sont ornés. Ces dessins, composés de zig-zags, de cercles, de sillons, de pointillés et de grainetis, sont répétés dans la décoration des chapiteaux et frises de portails, colonnes et archivoltes des églises romanes qui nous entourent. Rien que cette particularité pourrait, à défaut d'autres données, fixer sur l'âge des sépultures.

La première fibule, fig. 2, pl. IV (nous en avons deux échantillons trouvés sur le même corps), est en bronze tirant sur le laiton. Elle se compose de trois parties; d'abord, la tige avec laquelle l'artiste naïf qui l'a faite a voulu figurer un bras, puis l'épanouissement qui y aboutit figurant la paume de la main, et enfin, cinq appendices à cet épanouissement représentant les cinq doigts. Tout cela est couvert de grainetis, de sillons, de pointillés et de zig-zags. La forme de cette fibule était affectionnée des Francs, car on la retrouve partout.

La deuxième (n° 4, pl. V) ressemble à un crochet. La tige est octogonale et se termine inférieurement par une petite boule. Ici, le mécanisme est le contraire de ce qui se voit ordinairement, car l'épingle devait se diviser en deux branches percées d'œils pour recevoir le pivot qui est fixé sur la fibule même. Ce bijou est d'une conservation parfaite. Le bronze brille encore de tout l'éclat de la couverte d'étain ou d'argent

dont il a été revêtu. Nous pensons qu'il ne doit pas être commun, car nous ne l'avons vu décrit ou figuré nulle part.

La troisième (fig. 5, pl. IV) est parfaitement ronde, plate et mince sur les bords, et bombée fortement au centre. Deux goupilles ou pitons adhèrent encore à sa partie postérieure et servaient vraisemblablement à la fixer sur le vêtement où elle remplissait l'office de bouton. La portion bombée est ornée de six petits cercles gravés en creux; huit cercles semblables, séparés par des séries de trois, quatre, cinq ou six sillons, se dirigeant du bord au centre de la pièce, en formant une espèce de rose des vents, ornent la zone extérieure.

La quatrième (fig. 7, pl. IV) remplissait également le rôle de bouton; elle affecte la forme d'un serpent à deux têtes comme celle qui a été découverte dans le tombeau de Childéric II (670), au chœur de Saint-Germain-des-Prés, de Paris. De semblables ont été trouvées, une à Envermeu (Normandie), dans la tombe d'une jeune femme, et d'autres en Souabe. L'abbé Cochet donne à cette forme la qualification de *ver de terre*.

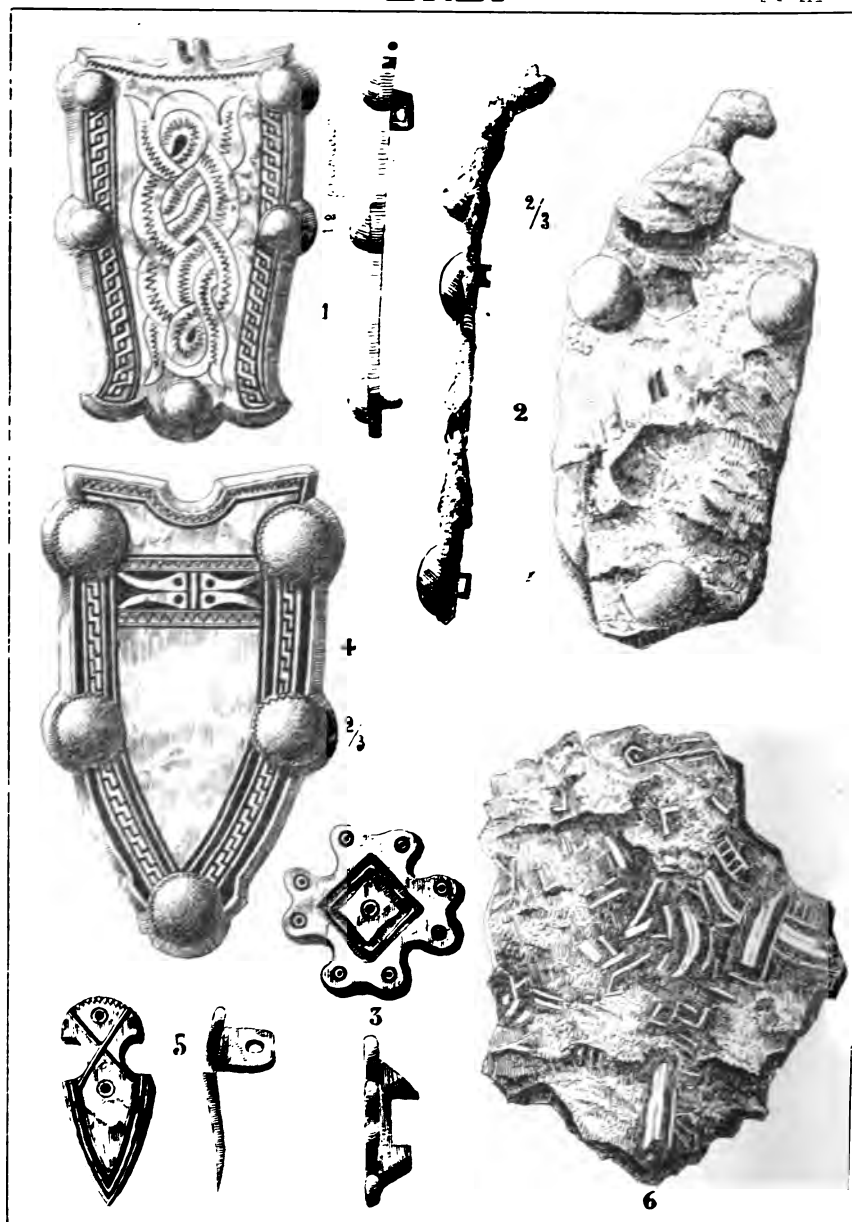
D'autres fibules ont encore été trouvées et données à des étrangers. De la description qui nous en a été faite par les ouvriers, il résulterait que l'une d'entre elles était cloisonnée et ornée de verroteries de diverses couleurs.

#### PLAQUES, ORNEMENTS ET ACCESSOIRES DE CEINTURONS. BOUCLES.

Après les fibules viennent les garnitures des ceinturons. L'examen attentif des diverses pièces trouvées vers la ceinture des morts et qui ont dû faire partie du ceinturon destiné à soutenir les nombreuses armes dont nous parlerons plus loin, fait supposer qu'il devait être formé d'une bande d'étoffe ou plutôt de peau sur laquelle étaient fixés à l'aide de pitons, d'abord, à une extrémité, la plaque (fig. 1, 2, 4, 6, pl. III) qui assujétissait la boucle, dans laquelle s'engageait l'autre bout terminé par la goupille (fig. 5, pl. III) et sur le reste, suivant les goûts ou les rangs, d'autres ornements tels que ceux figurés à la pl. IV, sous le n° 1<sup>er</sup>, et à la pl. III, n° 3

Les armes étaient suspendues au ceinturon au moyen de boucles et de courroies.





J. Pilley del

Lith Papillon, à Verrieres

# PLAQUES de ceinturons.

La plaque (n° 1<sup>re</sup>, pl. III) est bien conservée. Elle est en bronze très-épais et laisse voir encore des traces d'argenture. Sa forme est celle d'un carré long ; elle est ornée de cinq clous fort bombés placés légèrement en saillie sur les bords qui sont taillés en biseau. Un fouillis d'entrelacs et de zig-zags gravés en creux occupe la partie médiane , et les grands côtés sont décorés de lignes formant un enroulement qui tient à la fois des méandres, du câble et de la torsade.

De la boucle et de l'ardillon qui complétaient cette plaque il n'est resté que les appendices qui recevaient le pivot formant charnière.

La plaque figurée au n° 4 est aussi en bronze. C'est la mieux conservée de toutes. Le métal blanc dont elle a été recouverte brille encore de tout son éclat. Elle a la forme d'un cœur allongé. Les bords sont aussi taillés en biseau ; cinq clous bombés, ornés vers leurs bords de zig-zags, la décorent. Une bordure composée de sillons et de zig-zags se trouve à la partie supérieure ; une autre bordure semblable à celle de la plaque décrite précédemment, occupe les parties latérales. Sur le milieu se trouve un dessin bizarre dont nous n'avons pu nous rendre compte et que, du reste, nous n'avons vu reproduit nulle part. On dirait quatre poissons adossés et affrontés. Est-ce un emblème ? Est-ce seulement un produit de l'imagination de l'artiste ?

Une seconde plaque presque semblable que nous possédons reproduit fidèlement ce dessin.

Les deux autres sont en fer. L'une (n° 2, pl. III) est très-commune et se rencontre partout. Elle est rongée profondément par l'oxide, qui y a soudé un fragment de la boucle et de l'ardillon. Les trois clous bombés qui la décoraient sont restés.

De la quatrième plaque (n° 6, pl. 3) nous ne possédons qu'un morceau informe. L'oxide a tellement rongé le fer qu'il se divise et s'enlève par plaques, et n'eussent été les damasquinures qui le recouvrent et qui ont attiré les yeux, ce fragment aurait certainement été laissé dans les terres. Ce reste



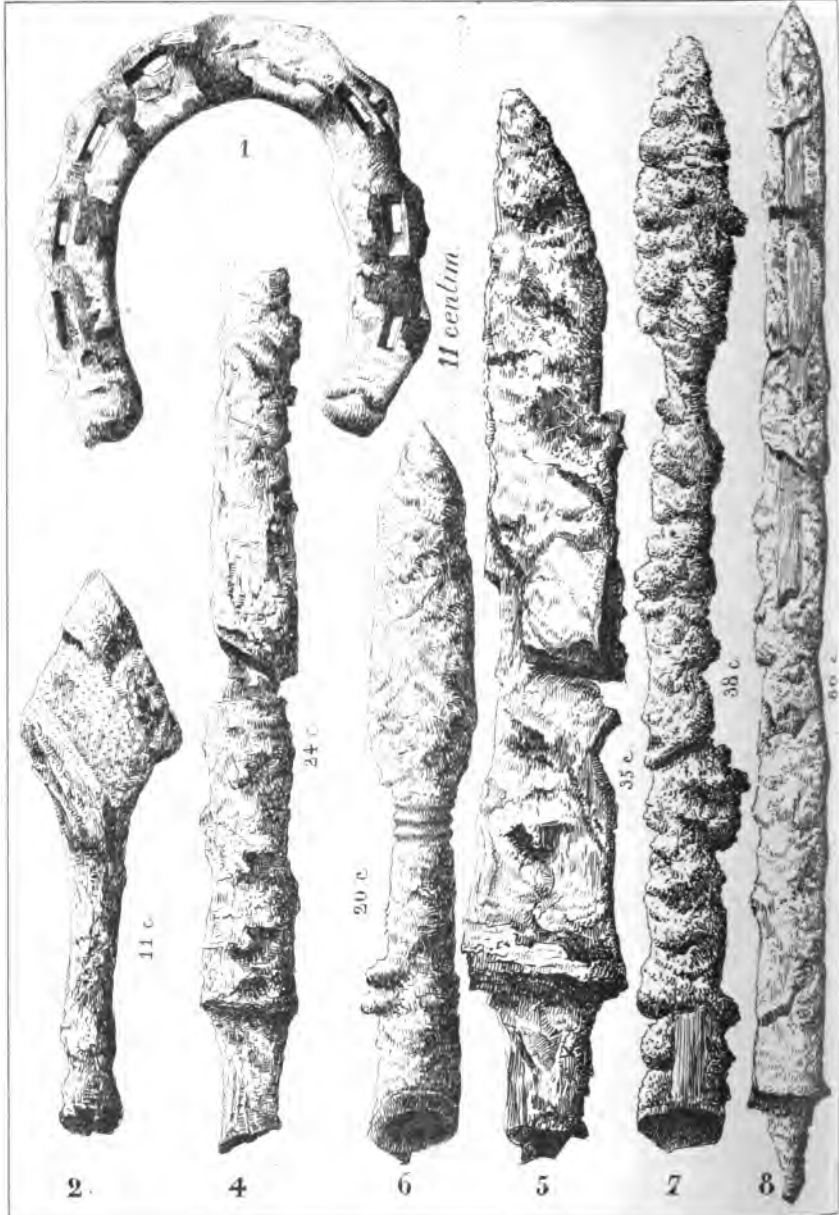
de plaque est intéressant en ce qu'il nous montre que si les Francs étaient inhabiles dans quelques arts, ils excellaient en celui de la damasquinure, et l'on se demande ce qu'il a fallu de patience et d'adresse pour découper cette mince lame d'argent, en former cette multitude d'enlacements bizarres et les fixer assez solidement sur le fer pour qu'ils y adhèrent aussi complètement encore aujourd'hui. Les plaques damasquinées, assez rares dans nos contrées, le sont moins en Bourgogne et en Savoie, où les cimetières fouillés en ont fourni de beaux spécimens.

Outre la plaque et les goupilles (fig. 5, pl. III), le ceinturon était quelquefois garni d'ornements en bronze de diverses formes dont on ignore la destination. Nous avons figuré deux de ces objets ; l'un (n° 3, pl. III) ressemble à un bouton de chemise disposé en croix grecque ; de petits cercles y sont gravés et des filets creux forment un carré vers le centre ; l'autre (fig. 1<sup>re</sup>, pl. IV), est une rose à six pétales reliées extérieurement par une étroite bordure garnie, ainsi que les pétales, de filets zigzagés. L'une des pétales et une portion de la bordure ont été cassées pendant l'usage. On a voulu en faire la réparation, car on distingue encore les tenons qui avaient été disposés pour cela et les trous destinés à recevoir les rivets. Cette rose devait être fixée au moyen de l'ouverture qui existe au centre, car on ne remarque pas de tenon à la partie postérieure.

Les divers objets que le ceinturon avait pour destination de supporter, y étaient suspendus au moyen de courroies s'engageant dans des boucles tantôt en fer, tantôt en bronze.

Une de ces dernières, d'une forme très-élégante, a été figurée au n° 3 de la pl. IV. La boucle est ornée de quatre rangs étagés de petits cercles et de zig-zags ; la tête de l'ardillon est revêtue des mêmes dessins, et le corps, taillé à facettes longitudinales et transversales, se recourbe vers la pointe, laquelle vient reposer sur la boucle dans un sillon ménagé ad-hoc.





J.Pilloy del.

Lith Papillon, à Vervins

ARMES.

ARMES.

Une grande quantité d'armes reposaient à côté des squelettes ; elles étaient de sept sortes : l'épée, le sabre, le couteau, la hache, la lance et les javelots ou fers de flèches.

L'*Epée* (fig. 8, pl. II) était le symbole du commandement, c'est pour cela qu'elle reposait seule à côté du guerrier que nous avons vu exhumer. Elle mesurait 80 centimètres de longueur, non compris la soie, et 5 de largeur ; elle était à deux tranchants et terminée en pointe. La poignée et le fourreau étaient en bois, car des fragments ligneux y ont été rendus adhérents par l'oxide. L'épée était avec la *Francisque*, l'arme la plus redoutable de nos pères.

Le *Scramasaxe*, *Sabre* ou grand *Couteau* était l'arme des soldats. Celui que nous avons figuré au n° 5 de la pl. II, a 35 centimètres de longueur sans la soie. Il est tranchant d'un seul côté. Sa conservation n'est point assez complète pour que l'on puisse y voir les entailles observées sur un grand nombre de semblables armes, entailles qui, au dire des antiquaires, étaient destinées à recevoir du poison, comme si ces sabres n'eussent pas été par eux-mêmes un assez puissant moyen de destruction.

Comme partout ailleurs, les *Couteaux* étaient nombreux. Nous en avons figuré deux (fig. 3 et 4, pl. II), l'un de 15 et l'autre de 24 centimètres de longueur. La lame de ces couteaux ne fermait pas et reposait dans une gaine de cuir ou plutôt de bois comme le font présumer divers fragments qui s'y sont attachés. Tout le monde, hommes, femmes, enfants pauvres et riches portaient de ces couteaux qui étaient un meuble nécessaire en ces temps où la loi du plus fort était, sans contredit, la meilleure, où les moindres querelles se vidaient le couteau à la main et où la compensation de telle ou telle blessure, la perte de tel ou tel membre, était taxée dans les capitulaires.

La *Lance* ou *Framée* était l'arme de prédilection des peuples

du Nord et surtout celle de la jeunesse, car il fallait pour la manœuvrer une grande agilité. C'est avec elle que les jeunes gens faisaient leurs premiers exploits. Cette circonstance explique pourquoi l'on en trouve de toutes grandeurs et pourquoi quelques-unes semblent plutôt des jouets que des instruments de carnage.

Nous en avons figuré deux (n<sup>os</sup> 6 et 7, pl. II). La première, de 20 centimètres de longueur, a la forme d'une feuille de saule; la douille, forée pour recevoir le manche, est séparée de la partie tranchante par trois petits anneaux saillants. La seconde a 38 centimètres de longueur; la douille de celle-ci est complète et renferme encore les débris du manche de chêne qui y avait été ajusté.

D'autres lances, au lieu de ressembler aux feuilles de saule, avaient la forme d'un losange très-allongé.

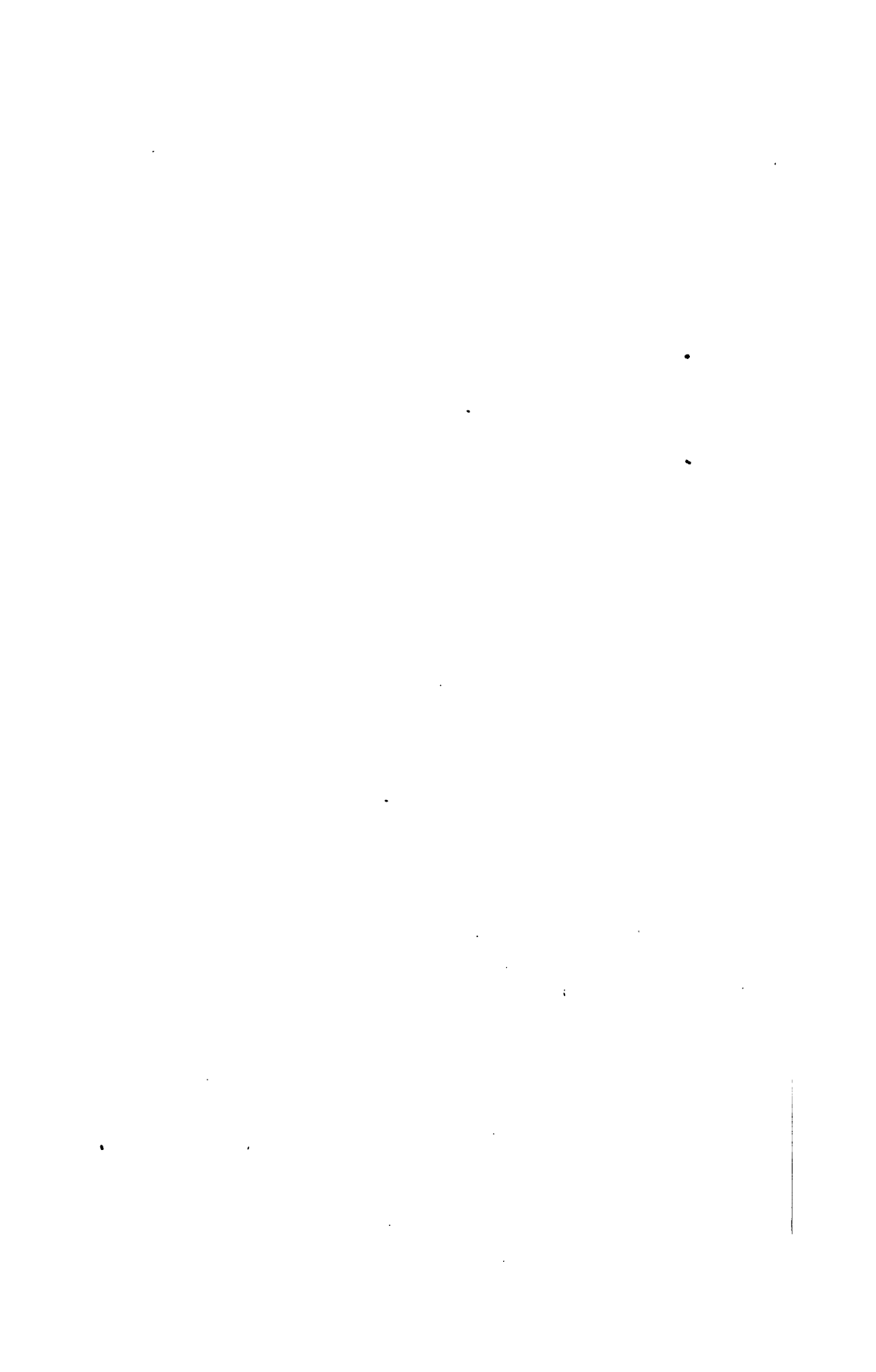
Nous avons vu trois *haches*. Deux étaient peu recourbées; la lame était mince, plate et moyennement large; leurs dimensions ne dépassaient point 15 centimètres de la douille au tranchant.

La troisième, avec les mêmes dimensions, avait cela de particulier, que la lame s'élargissait régulièrement des deux côtés de la douille et formait un quart de cercle.

Cette hache était une arme redoutable entre les mains des Francs; elle avait emprunté, de l'adresse avec laquelle ils la maniaient, le nom de *Francisque*. C'est avec elle que Clovis dut fendre le crâne du soldat qui avait voulu briser le vase de Soissons.

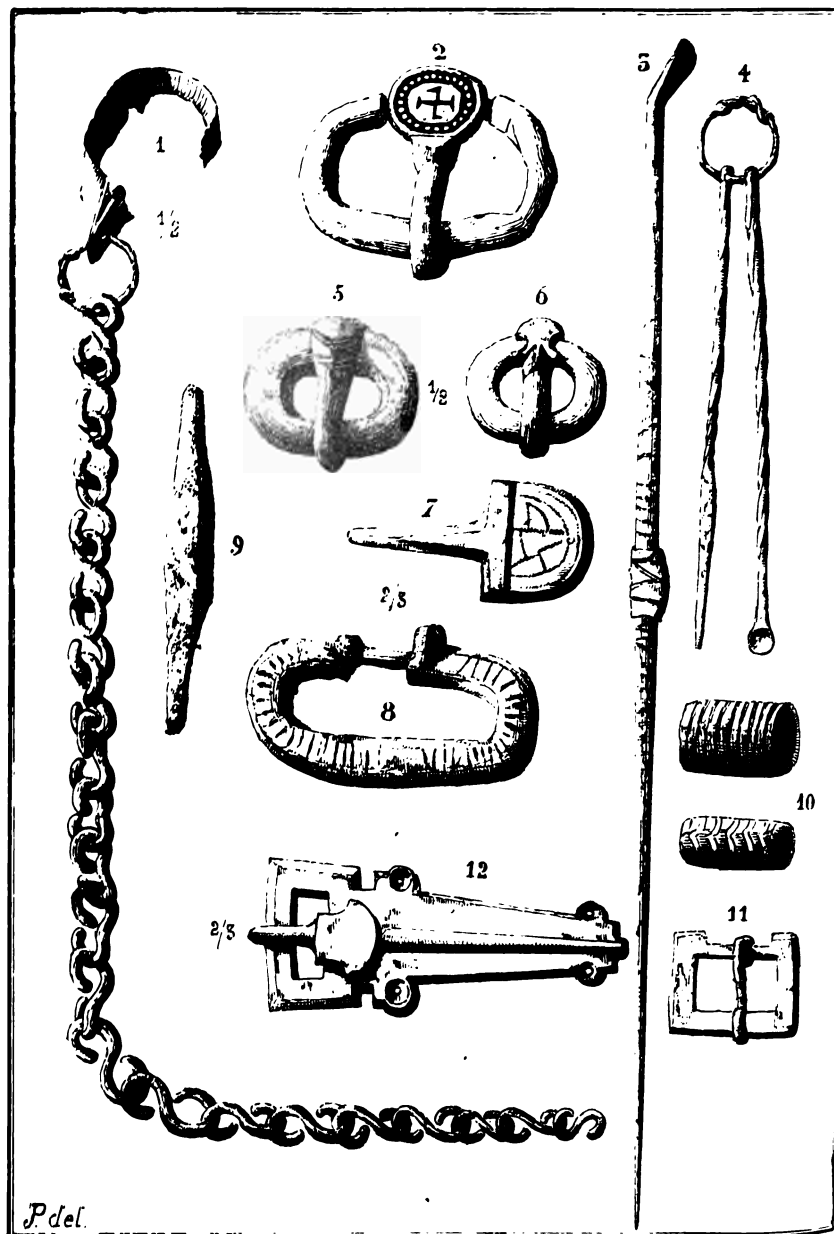
La hache dans une tombe indique un guerrier, un soldat éprouvé; c'est pour cela que cette arme ainsi que l'épée sont toujours en minorité parmi les objets trouvés dans les cimetières francs.

Nous avons figuré au n<sup>o</sup> 2 de la pl. II, un *Javelot* ou *Fer de flèche*, long de 11 centimètres, quoique brisé au-dessus de la douille. La partie terminale a la forme d'un losange et a conservé l'empreinte du vêtement sur lequel il reposait. Un mamelon de fer oxidé qui adhère à ce javelot fait supposer



Pl. I bis

VERLY.



P del

BIJOUX

que plusieurs flèches devaient être réunies dans un même carquois où la rouille les aura soudées.

#### ORNEMENTS ET OBJETS ACCESSOIRES.

##### Grains de colliers. — Perles de verre.

Des grains de colliers ont été trouvés dans une tombe. Leur diamètre est de 15 millimètres. Ils sont légèrement aplatis et forés au centre. La matière qui les constitue est une pâte de verre brunâtre et opaque. Ils ont probablement été moulés, car on ne saurait expliquer autrement que par le moulage les sillons ondulés ménagés sur la tranche pour être ensuite remplis d'un mastic blanchâtre.

Celui qui est figuré au n° 9 de la pl. IV, a près de quatre centimètres de diamètre sur 15 millimètres d'épaisseur. Comme les précédents, il est en pâte de verre brunâtre et percé au centre d'une ouverture circulaire. Les nombreux filets, droits et ondulés qui le décorent, ne sont point ici incrustés, mais seulement produits au moyen d'un émail blanc appliqué au pinceau. Cette perle faisait-elle partie d'un collier ou n'était-ce point une amulette comme quelques archéologues l'ont pensé ? C'est ce que nous ne pouvons déterminer, ne sachant pas à quel endroit du corps elle a été trouvée (1).

Une autre perle en pâte de verre noir (figure 1<sup>re</sup>, pl. V) se rapproche encore plus de la forme de celles qu'on prétend être des amulettes et qu'on retrouve ordinairement le long des cuisses et à la portée de la main ; elle ressemble à un cône à large base et à sommet aplati. Cette base est légèrement concave ; on y remarque la cassure de la baguette de verre avec laquelle on la maintenait en la fabriquant.

##### BAGUE. — BOUCLES D'OREILLES.

La bague figurée au n° 4, pl. IV, est en bronze ; elle a dû

(1) Quelques auteurs pensent que ces perles devaient remplir l'office de boutons pour maintenir deux cordons dans une direction inverse.



appartenir, vu sa moyenne grandeur, à une femme ou à un jeune homme. Elle est ronde et munie d'un châton orné d'une lentille de verre bleu. Au point de jonction de l'anneau et du châton est figurée, en demi-bosse, une tête de femme aux cheveux en bandeaux séparés sur le front. Nous avons vu ce motif répété sur une bague d'argent, évidemment gallo-romaine, que possède M. Papillon, de Vervins.

Nous citerons seulement pour mémoire, quelques fils d'argent d'un millimètre environ de diamètre qui ont dû faire partie de boucles d'oreilles.

#### STYLES. — AIGUILLES.

Nous devons signaler aussi deux aiguilles en bronze de huit centimètres de longueur, dont l'une est si bien conservée qu'elle pourrait encore servir à l'usage auquel elle était destinée, et deux fragments de styles (nos 6 et 11, pl. IV), l'une de la partie inférieure, l'autre de la partie supérieure de cet instrument.

#### FERS A CHEVAL.

On a trouvé dans une tombe quatre fers à ferrer les chevaux. Ils ont 11 centimètres de hauteur sur 10 de largeur totale. Les trous destinés à recevoir les clous sont oblongs et non carrés comme on les fait à présent. Les clous étaient de ceux que les maréchaux nomment à *penture*. Des crampons se voient aux extrémités des fers. D'après ces dimensions, les animaux dont ils proviennent n'étaient point de forte taille et devaient ressembler à ces petits chevaux bretons dont l'ardeur est bien connue.

Nous n'avons pu savoir si, avec les restes humains, on avait trouvé des ossements de chevaux. Il eût été intéressant de pouvoir signaler cet attachement d'un guerrier pour son fidèle compagnon, enseveli dans la même tombe, soit que la mort les eût moissonnés en même temps, soit que le coursier eût été immolé sur le cadavre de son maître, sacrifice dont l'histoire nous fournit des exemples.



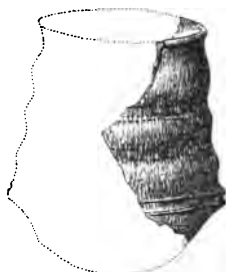
Pl. I

VERLY.

1



2



3



4



5



6



P. del.

VASES FUNÉRAIRES

#### MONNAIES.

Diverses pièces de monnaie ont été trouvées dans les fouilles. La plupart n'offrent que peu d'intérêt, car elles ne datent que de quelques siècles (Charles VII à François I<sup>er</sup>) et proviennent sans nul doute des tombes les plus rapprochées du sol.

Une seule mérite une description particulière. Elle est en argent à bas titre, mince, et du diamètre d'une pièce de deux francs. D'un côté, entre deux filets saillants diamétraux parallèles, on lit le mot ART en caractères plutôt romans que gothiques; au revers on ne voit rien qu'un fouillis de lignes bizarrement enchevêtrées dans lesquelles la vétusté empêche de rien distinguer.

On n'a pu nous donner aucun renseignement sur la hauteur précise du déblai où cette dernière pièce a été trouvée.

#### VASES FUNÉRAIRES.

Il ne nous reste plus à parler que des nombreux vases plus ou moins détériorés qui, après des siècles d'ensevelissement, ont revu la lumière.

Chaque corps en avait un, placé constamment vers les pieds, ou entre les jambes. Nous avons reproduit quelques-uns des plus intéressants (1, 2, 3, 4, 5, 6. Pl. I<sup>re</sup> et 2, 3. Pl. V.)

Tous, à l'exception toutefois du fragment n° 2, pl. I<sup>re</sup>, qui est composé d'une pâte noire très-fine et recouvert d'un beau vernis, sont en argile grise, grossière et impure, peu ou point cuite, sans régularité dans la forme; la couverte est une couche de graphite ou plombagine qui s'enlève par le lavage. Leurs dimensions varient entre 6 et 12 centimètres de hauteur, sur une largeur égale dans la plupart des cas. Presque toujours, le fond et l'ouverture sont étroits, tandis que la panse est large, ce qui leur donne la forme d'un losange tronqué aux deux extrémités aigues. Le n° 3, pl. V, a cependant l'ouverture plus grande que le reste et ressemble à une cloche

renversée. Deux seulement parmi tous étaient munis d'une anse (n° 2, pl. V), et alors l'ouverture était allongée pour former un bec.

Tantôt ces vases n'avaient pour unique ornement que des filets saillants (n° 1 et 3, pl. I<sup>re</sup>), tantôt la panse était garnie de dessins en creux paraissant avoir été produits par la pression d'un poinçon ou d'une roulette sur la terre encore fraîche. On y voit des pointillés, des zig-zags, des croix de St-André, des réseaux, des sillons transversaux et parallèles, des carrés, des rosaces, des cercles, etc., enfin toutes sortes d'ornements empruntés à l'architecture romane, ou que cette architecture a reproduits.

L'usage d'inhumer les corps avec des vases est de la plus haute antiquité. Les Romains, qui voyaient dans la mort le passage à une autre existence toute matérielle, avaient soin de munir leurs proches défunts de tous les objets nécessaires à la vie, et les nombreux vases que fournissent leurs sépultures étaient destinés à contenir les aliments dont ils croyaient avoir besoin pour le *grand voyage*; c'est ce qu'a démontré à maintes reprises l'analyse chimique des détritiques que ces ustensiles contenaient.

On n'a jamais trouvé aux parois des vases funéraires des Francs, de traces de matières organiques. Ils semblent n'avoir jamais servi aux usages de la vie. Il faut donc leur supposer une autre destination que celle qui leur était donnée par les Romains, et l'on pense généralement que, pour ne point rompre tout d'un coup avec les superstitions et les coutumes du Paganisme, les premiers pasteurs chrétiens avaient toléré, avec l'inhumation habillée et armée, le dépôt d'un vase qui devait probablement contenir de l'eau bénite pour préserver le défunt des obsessions démoniaques.

#### CONCLUSION.

De l'ensemble des faits qui précèdent et de leur rapprochement avec de nombreux similaires qui ont fait pour les

savants l'objet de sérieuses discussions, il résulte pour nous que si, malgré ce qu'en semble indiquer l'étymologie, Verly n'était point, du temps des Celtes, le centre d'un certain groupe de population, il est toutefois certain que cette localité a été occupée par les Francs à une époque peu éloignée de celle de leur invasion, c'est-à-dire, vers les <sup>v</sup><sup>e</sup> et <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècles.

La position de leur nécropole, la disposition des sépultures, l'inhumation armée et habillée, la nature et la forme de tous les objets qui les accompagnent dans la tombe, prouvent qu'ils ont conservé, longtemps après leur établissement dans notre pays, les mœurs, les coutumes et les idées de la grande famille dont ils provenaient, puisque les mêmes vestiges sont découverts tous les jours dans les contrées septentrionales qui furent son berceau.

Nous avons, dans la planche 1 *bis*, représenté les objets acquis pour le Musée de Laon par M. le Président, dans son voyage à Verly.

Le n° 1 est une chaîne en bronze terminée par une feuille de même métal, qui entourait probablement, afin de l'assujétir au corps, le fourreau d'une arme quelconque.

Le n° 2 est une boucle en bronze dont l'ardillon est orné d'une bordure de grainetis, et au centre, d'une croix à branches égales. C'est le seul indice fourni par la sépulture toute entière qui vienne fixer sur la religion des premiers habitants de Verly.

Les numéros 5, 6 et 11 sont des boucles en bronze de formes ordinaires. Elles devaient maintenir des couteaux ou des scramasaxes au ceinturon.

Les n° 7 et 8 sont la boucle et l'ardillon d'une plaque de ceinturon qui n'a pas été retrouvée.

Le n° 9 est un petit fer de flèche en bronze.

Le n° 12 représente une jolie plaque de ceinturon qui a cela de particulier que la boucle fait corps avec la plaque. L'ardillon seul est mouvant.

Le n° 3 est un magnifique style de facture évidemment romaine.

Le n° 4 figure un cure-dents et un cure-oreille en bronze, réunis en trousse au moyen d'un anneau.

Enfin, sous le n° 10 nous avons figuré un coulant de bronze orné de sillons et un grain de collier de pâte rouge rayé de lignes jaunes.



## TREIZIÈME SÉANCE.

(5 Août 1882.)



Présidence de M. **Ed. Fleury**, Président.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance.

M. **Éd. FLEURY** demande à faire une observation, et lit la note suivante :

Messieurs, dans un intérêt que vous comprendrez, celui des personnes qui voudront plus tard étudier l'histoire vraie dans les bulletins publiés par notre Société, je viens vous prier de compléter le procès-verbal du 20 mai dernier.

Dans la séance de ce jour, 20 mai, M. Melleville nous a lu un travail sur le camp de Mauchamp. Je n'ai point à discuter son opinion; chacun de nous est libre, sur un point quelconque d'histoire, d'archéologie ou de science, d'émettre un avis, de le soutenir, sauf à ses collègues le droit de ne point accepter des théories ou des déductions dont la Société ne se

regarde jamais comme solidaire. Mais il n'en est pas de même des faits que chacun se doit de relever quand il les croit inexact, parce que, imprimés sans protestation, ils peuvent induire en erreur les recherches de l'avenir. Or, en terminant son article sur le camp de Mauchamp, M. Melleville a affirmé que, de toute ancienneté, les habitants de la contrée connaissaient dans le marais, ou auprès du marais de la Miette, limitant par le nord le plateau de Mauchamp, un lieudit appelé le *Champ* ou le *Camp-du-Roi*.

Aussitôt après que M. Melleville eut terminé sa lecture, j'ai demandé la parole pour opposer à cette allégation la parfaite connaissance que depuis 22 ans j'avais de tout le canton, qui s'étend de Berry-au-Bac à Juvincourt, et où jamais je n'avais entendu parler d'une telle appellation. J'ajoutais que la famille de ma femme détenait depuis très-longtemps la terre de Mauchamp et qu'elle n'y connaissait aucun lieudit s'appelant le *Champ* ou le *Camp-du-Roi*. Enfin j'annonçais des recherches dans le cadastre des deux communes de Juvincourt et de Berry-au-Bac.

Aujourd'hui je prouve mon dire du 20 mai par trois lettres émanant des héritiers Graux et de M. l'abbé Poquet, notre collègue ; les voici :

« Berry-au-Bac, le 1<sup>er</sup> juin 1863.

» Mon cher Édouard, il n'y a jamais eu de lieudit sur Mauchamp appelé le *Champ* ou le *Camp-du-Roi*. Pendant près de  
» soixante ans la famille Graux en a été propriétaire et n'a  
» cessé, depuis la vente, d'en faire valoir toutes les terres de  
» père en fils ; elle ne connaît aucune partie de terre qui ait  
» ou aurait eu cette dénomination.

» V<sup>e</sup> CHEVRENGY, née GRAUX, propriétaire à Berry-au-Bac. »

« Berry-au-Bac, le 1<sup>er</sup> juin 1863.

» Je soussigné, maire à Berry-au-Bac, certifie qu'il n'a ja-



» mais été parlé dans cette commune, ni dans celle de Juvincourt, du *Champ* ou du *Camp-du-Roi*. J'ai consulté le cadastre de Berry-au-Bac et je n'y ai rien trouvé de semblable. La ferme de Mauchamp est restée près de soixante ans dans la famille Graux et je n'ai jamais entendu parler d'un tel lieudit.

» Signé : DELIGNY-GRAUX, maire à Berry-au-Bac. »

« Berry-au-Bac, le 3 juin 1863.

» Monsieur et cher ami,

» Ainsi que je vous l'avais promis, je suis allé hier à Juvincourt consulter le cadastre et la tradition vivante. Ni dans l'un ni dans l'autre il n'y a trace d'un lieudit appelé le *Champ-du-Roi* ou le *Camp-du-Roi*. Il y a seulement un lieudit dans le marais appelé la *Passe-du-Roi*, en mémoire d'une planche ou petit pont sur un chemin qui va à Juvincourt ; mais cette dénomination n'a rien qui puisse aider l'hypothèse d'une appellation du *Champ* ou du *Camp-du-Roi*.

» Tout à vous.

» Signé : POQUET, curé-doyen de Berry-au-Bac. »

Je demande l'insertion de ces pièces du débat au procès-verbal ; elles sont essentielles pour rendre aux faits leur vraie physionomie.

Après la lecture de cette note par M. Ed. Fleury, M. Melleville proteste contre son contenu ; il soutient qu'il tient ce qu'il a avancé de gens du pays, qui lui ont positivement indiqué un lieudit le *Champ-du-Roi* ; il cherchera de nouveau à prendre des informations précises.

Un membre fait remarquer qu'il y a identité parfaite entre les fouilles faites à Mauchamp et celles faites également tout récemment sur l'emplacement de l'ancienne Alise.

M. MELLEVILLE dépose sur le bureau un extrait du Bulletin de la Société géologique de France, 2<sup>e</sup> série, tome XIX, page 423, séance du 20 janvier 1862. — Extrait contenant une

**notice géologique sur les terrains de transport superficiels du bassin de la Somme, dont il est l'auteur.**

**M. MELLEVILLE** donne ensuite lecture de la deuxième partie de son travail sur le camp de Mauchamp, camp qu'il attribue à Eudes, comte de Paris, dont il fixe la date d'établissement à l'année 894.

Dans la première partie de mon travail sur le camp de Mauchamp, j'ai cherché à établir que rien, ni dans la configuration du sol, ni dans la disposition générale des retranchements, ne coïncide avec le texte des Commentaires de César, et que, par conséquent, on ne pourrait appliquer à cet emplacement les détails topographiques de ce récit, sans en méconnaître la pensée et en fausser singulièrement le sens.

Entrant aujourd'hui dans la discussion, je vais examiner les raisons sur lesquelles on s'appuie pour prétendre que ce camp est romain, et après en avoir démontré l'insuffisance, je chercherai à prouver que, loin de remonter à une date aussi reculée, les retranchements de Mauchamp sont d'une époque relativement récente, et qu'ils ont été établis à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, à propos d'un événement politique dont les chroniqueurs contemporains nous ont transmis les détails.

Pour affirmer l'origine romaine du camp de Mauchamp, on s'est particulièrement appuyé sur les débris de provenance romaine qui ont été retirés du fond des fossés de l'enceinte. Cette découverte constitue-t-elle, comme on le prétend, un argument décisif ? Les raisons d'en douter sont nombreuses.

Quels sont d'abord ces débris ? Des fragments de poteries qui ne sont d'ailleurs pas toutes romaines, et des morceaux d'énormes amphores et de tuiles à rebord. Ces débris peuvent-ils provenir de l'armée de César ? Je n'hésite pas à répondre non, car il me paraît impossible de supposer que cette armée transportât des amphores avec elle, ni qu'elle ait fait usage de tuiles dans la couverture de ses tentes. Pour moi, ils appartiennent incontestablement à une autre époque, à une

époque postérieure à la conquête, probablement à celle qui a doté nos contrées des mosaïques de Nizy-le-Comte, de Blanzly, de Bazoches, etc.

Il faut en effet reconnaître, et le fait ne paraît pas contestable, que le mamelon de Mauchamp a servi d'emplacement à une station gallo-romaine. Les nombreux débris d'amphores, dont je viens de parler, peuvent même donner lieu de supposer qu'on y cultivait alors la vigne. Ils prouvent du moins que l'occupation en a été assez longue, comme les tuiles à rebord établissent de leur côté que les habitations ont également couvert cet emplacement.

On comprend dès-lors que le sol dut être longtemps jonché de débris romains ou gallo-romains; et quand, quelques siècles plus tard, on a creusé les fossés du camp, ces débris se sont naturellement mêlés aux matériaux d'extraction, puis finalement ont été rejetés avec eux dans ces mêmes fossés, lorsque plus tard encore on a pris le parti de les combler pour livrer le sol à l'agriculture. La présence de ces débris dans les terres des fossés ne peut donc en aucune façon fixer l'époque où ces travaux ont été exécutés.

Mais on dit : « Ces débris gisaient au fond des fossés et étaient accumulés en certaines places, notamment près des portes du camp. » Avant tout, cette observation est-elle bien exacte ? Et comment peut-on dire que ces objets gisaient plutôt auprès des portes que partout ailleurs, puisque les fossés n'ayant point été déblayés, mais seulement reconnus par de simples tranchées fort espacées, on ignore absolument ce que leurs flancs peuvent recéler. Fût-elle exacte, qu'elle s'expliquerait encore de la manière la plus naturelle.

En effet, des fossés du camp de Mauchamp il n'est pas seulement sorti des débris romains, mais aussi des pierres de toute nature et notamment des grès. J'en ai même vu retirer des plaquettes d'une roche calcaire étrangère à ce terrain, et provenant incontestablement des plateaux voisins dont les carrières n'étaient assurément pas ouvertes au temps de l'invasion. Cette accumulation de débris de toute sorte dans le

fond des fossés du camp pourrait donc prouver tout bonnement qu'on y a jeté tous ceux qui étaient épars à la surface du sol, afin de le nettoyer et de faciliter ainsi les travaux de la culture (1).

Quelques monnaies ont également été trouvées dans ou auprès du camp de Mauchamp. Ces monnaies fournissent-elles des indications plus précises sur la date de sa construction ? Assurément non ; car elles sont de toutes les époques : deux monnaies gauloises des *Remi*, deux monnaies romaines, dont une suspecte en raison de ce qu'un habitant du pays fut accusé de l'avoir enfouie sous le sol la veille de la découverte, enfin plusieurs monnaies du moyen-âge dont on n'a fait connaître ni la date, ni l'attribution. Ces trouvailles laissent donc la question aussi indécise. Seulement, il y a lieu de s'étonner qu'un camp construit et occupé pendant plusieurs jours par une armée de Romains, à ce qu'on dit, n'ait fourni qu'une seule monnaie de ce peuple.

Les monnaies des *Remi* ne sont pas les seuls objets gaulois qui aient été découverts à Mauchamp. On y a aussi trouvé une hache en silex blancheux, polie, mais fracturée. Pourquoi ces divers objets ne prouveraient-ils pas que ce camp est gaulois, tout aussi bien que les débris de provenance romaine prouvent, assure-t-on, qu'il est romain ? La plus ou moins grande abondance de débris ne fait rien à l'affaire.

Si l'on avait découvert à Mauchamp un certain nombre de squelettes humains accompagnés d'armes de guerre, et que l'on ait reconnu ces armes pour être incontestablement romaines, l'attribution pourrait être faite plus sérieusement et le doute ne serait guère permis. Mais en est-il ainsi ? A-t-on trouvé des sépultures présentant ces caractères certains d'une origine romaine ? Assurément non, car la seule sépulture découverte à Mauchamp n'offrait aucun de ces caractères, si toutefois mes renseignements sont exacts.

Je dois dire, en effet, que je ne l'ai pas vue. Les détails sui-

(1) Cette explication se trouve singulièrement appuyée par le fait qu'on ne rencontre absolument aucun de ces débris sur le sol.

vants sont simplement le résultat des renseignements que j'ai pu me procurer.

Cette sépulture était en dehors du camp, à une petite distance en avant de l'une de ses portes. Le squelette, enfoui à une faible profondeur sous terre, était étendu sur le dos et les pieds tournés vers l'orient. Près de lui se trouvait une épée sur laquelle un couteau court était posé en croix. Ce squelette provenait-il d'un grand ou d'un petit individu ? Avait-il auprès de lui quelque autre objet, comme les fragments d'un casque, d'une cuirasse, d'une armure quelconque ? Je n'ai pu le savoir. Seulement, il paraît certain que plusieurs vases en terre cuite, mais dont la nature n'a pu m'être indiquée exactement, étaient placés à sa droite. On assure aussi que son arme aurait été reconnue pour être une épée romaine, ou tout au moins de forme romaine, d'où l'on a conclu, peut-être un peu vite, que ce squelette était celui d'un guerrier romain.

Cette conclusion ne peut être sans appel. Il est, en effet, certain que l'usage de l'épée romaine ou à la romaine a persisté longtemps dans la Gaule et que, bien des siècles après l'occupation, on s'en servait encore dans les armées. Ce qui me paraît bien autrement caractéristique, c'est l'orientation du squelette, c'est aussi le couteau placé en croix sur son épée. Ces deux circonstances réunies prouvent à la fois, si je ne m'abuse, que ce squelette était celui d'un chrétien et d'un guerrier franc, puisque celui-ci portait habituellement un couteau parmi ses armes et qu'il faisait profession de la religion du Christ.

Les fossés du camp de Mauchamp ont également fourni des débris d'une autre nature dont l'importance, à mes yeux, ne le cède en rien à celle des objets précédents. Je veux parler des nombreux ossements de chevaux qui ont été recueillis dans presque toutes les fouilles pratiquées sur les divers points du mamelon. A voir leur abondance, il est permis de supposer deux choses : d'abord, qu'une cavalerie nombreuse a campé à Mauchamp, et ensuite qu'elle y a stationné pendant

un temps assez long pour permettre à un certain nombre de ses chevaux d'y laisser leurs dépouilles.

Enfin, j'ajouterai une dernière remarque dont l'importance n'échappera sans doute à personne. J'ai dit que beaucoup de grès de différentes grosseurs avaient été retirés des fossés. Or, la plupart d'entre-eux portent des traces évidentes de l'action du feu ; et si l'on se rappelle qu'un ancien foyer formé de grès semblables auprès duquel était un amas assez considérable de cendres et de charbons a été découvert au centre même du camp, on trouvera dans ce fait la confirmation de ce que j'ai dit plus haut, à savoir : que le camp de Mauchamp a été occupé assez longtemps par les troupes qui l'avaient construit, en d'autres termes, que ce fut un camp à demeure et non un camp volant comme celui de César.

Au résumé, de l'ensemble des observations qui précèdent, découlent, si je ne me trompe, les conséquences suivantes :

1° Le camp de Mauchamp a été établi par et pour une armée principalement composée de cavalerie, comme semblent l'indiquer la forme générale et la dimension des retranchements, le nombre et la largeur inaccoutumée des portes, l'abondance des ossements de chevaux, l'existence de chausse-trappes (1) sur le front du camp, moyen de défense fort en usage au ix<sup>e</sup> et au x<sup>e</sup> siècle ;

2° Ce camp a été occupé pendant un temps assez long ;

3° Il a été construit non contre un ennemi qui aurait campé sur la rive droite de la Miette, mais contre une armée qui se serait avancée par le N.-E., comme le prouvent à la fois la position du parapet des fossés latéraux qui était placé au sud de

(1) J'appelle chausse-trappes ces cavités à peu près circulaires ouvertes en avant des fossés et que l'on a prises pour des puits. Si l'on avait voulu avoir des puits, on les aurait creusés en dedans et non en dehors des retranchements. Ces fossés sont creusés tantôt dans la craie où il n'y a jamais eu, où il ne peut y avoir d'eau, tantôt dans un terrain meuble qui exigerait impérieusement une maçonnerie pour ne pas s'écrouler s'il y avait de l'eau au fond. Enfin, la plupart sont réunis par groupes et non isolés comme il eût été nécessaire de le faire pour ne pas gêner le tirage de l'eau.

ces fossés, et l'emplacement des chausse-trappes qui sont creusées au nord en avant de ces mêmes fossés ;

4° Le camp de Mauchamp a été établi à cheval sur l'ancienne chaussée gauloise qui conduisait jadis de la Germanie et de la Lorraine *en France*, afin de barrer le passage entre les deux rivières d'Aisne et de Miette, pour arrêter une armée s'avancant par cette chaussée en suivant la rive droite de l'Aisne, pour commander en outre le cours de cette rivière, défendre les gués de Berry-au-Bac et de Mauchamp, contenir et menacer le Rémois occupé par l'ennemi ;

5° Enfin ce camp a été construit au moyen-âge par des troupes nationales pour repousser une invasion étrangère, et non par des étrangers dans le but de faciliter leur propre invasion de la contrée.

Pour compléter et corroborer ces démonstrations, je n'ai plus qu'à rechercher et à exposer le fait historique auquel se rattache, selon moi, le camp de Mauchamp : c'est ce que je vais faire en peu de mots.

Le premier sentiment que l'on éprouve à la vue de ces retranchements, c'est un sentiment de surprise. On se demande pourquoi ce camp, dont l'ancienneté est incontestable, n'a laissé aucun souvenir dans le pays ; pourquoi surtout il n'en est fait mention dans aucun titre ancien, dans aucun chroniqueur du moyen-âge, tandis que les camps de Saint-Thomas et de Condé, qui en sont si voisins, se trouvent fréquemment cités dans des titres manuscrits et dans nos vieux chroniqueurs, et jouent même un certain rôle dans les annales du pays.

Ce sentiment de surprise redouble encore si l'on se reporte aux événements dont ces lieux ont été le théâtre au moyen-âge. Pour n'en citer qu'un, on se demande comment il se fait que, quand les Normands descendirent la rivière d'Aisne sur leurs barques en l'année 883, ils allèrent s'établir dans le camp de Saint-Thomas au lieu de s'arrêter dans celui de Mauchamp, placé pour eux dans une position bien autrement avantageuse. Ce dernier n'était pas seulement à proximité de

leurs barques, leur principal moyen de transport ; mais sa situation semble réunir tous les avantages qu'ils recherchaient, à savoir : commander un cours d'eau considérable et dominer à la fois deux contrées également riches, également bonnes à piller, le Laonnois et le Rémois. Pourquoi donc nes'établirent-ils pas à Mauchamp de préférence à Saint-Thomas ? C'est que vraisemblablement le camp de Mauchamp n'existait pas encore. Je reporte en effet sa construction à quelques années plus tard, à l'an 894, et voici dans quelles circonstances :

On sait qu'après la déposition du roi Charles-le-Gros, en 887, le comte Eudes, qui s'était acquis une brillante réputation militaire par sa défense de Paris contre les Normands, parvint à s'emparer du trône de France.

Ce ne fut pas toutefois sans une assez vive opposition

Il existait encore un descendant de Charlemagne dont les droits à l'empire étaient incontestables, et c'est sur lui que les adversaires d'Eudes jetèrent les yeux pour le lui opposer. A la tête de ce parti était d'ailleurs un prélat éminent, Foulques, archevêque de Reims, dont le nom se trouve mêlé à tous les événements politiques de son temps, et qui avait hérité de l'influence acquise sur ses contemporains par le célèbre Hincmar, son prédécesseur. Partisan inébranlable de la légitimité, il devint l'âme de la conjuration. Le chef militaire de ce parti était un certain Valgaire, comte de Laon et l'un des violents adversaires du roi Eudes, quoique son parent. Ils s'empressèrent de conduire dans cette ville le fils posthume de Louis-le-Bègue, nommé Charles dit *le Simple*, et le proclamèrent roi sans retard.

Eudes comprit qu'il fallait dissoudre cette coalition avant qu'elle n'eût le temps de se fortifier, et s'empressant de ramasser quelques troupes, il accourut à la hâte, entra dans Laon par l'entremise de l'évêque et d'une partie de la population qu'il avait gagnés, fit décapiter le comte Valgaire et mit en fuite Charles-le-Simple, qui se retira en Germanie auprès du roi Arnoul, son neveu.

Ces mesures vigoureuses abattirent la coalition, mais ne



l'étouffèrent pas ; elle se ranima plus menaçante quelques années après.

L'occasion paraissait favorable. Eudes était loin, occupé en Aquitaine à apaiser les querelles qui divisaient les grands seigneurs de cette province. Mais le succès ne couronnait point ses efforts, et tout annonçait qu'il ne pourrait de sitôt revenir dans ses propres Etats. On résolut donc de profiter de ces circonstances pour faire un nouvel et énergique effort à l'effet de rétablir Charles-le-Simple sur le trône de ses ancêtres.

Par les soins de l'archevêque de Reims, les métropolitains de Cologne, de Trèves et de Mayence, avec leurs suffragants les évêques de Laon, de Châlons et de Téroüanne, se réunissent à Reims le 28 janvier 893 et sacrent roi le jeune Charles. En même temps des troupes se rassemblent dans le Rémois, et plusieurs seigneurs de marque se joignent aux mécontents. Mais Eudes, tenu au courant de ce qui se passait, s'empressait de raccourir. Il pénètre dans le Rémois, et la coalition, encore une fois surprise avant d'être entièrement prête, se disperse de nouveau devant son armée. Charles-le-Simple s'échappa avec peine de Reims et se réfugia encore auprès du roi de Germanie. Faisant alors valoir auprès de ce dernier les liens de parenté qui les unissaient, il le sollicita vivement de prendre en main ses intérêts, et en obtint la promesse que des troupes lui seraient incessamment fournies pour l'aider à recouvrer l'héritage paternel.

En effet, Arnoul donna l'ordre aux évêques et aux comtes qui habitaient auprès de la Meuse supérieure, de rassembler une armée et d'entrer en France pour rétablir Charles sur le trône. Mais Eudes, toujours au courant de ce qui se tramait contre lui, n'avait pas perdu son temps. Pendant les longs préparatifs, il s'était fortement retranché sur la rive droite de l'Aisne, sur le chemin même que l'ennemi devait suivre pour pénétrer au cœur de ses Etats, et il l'attendait de pied ferme à la tête de troupes principalement composées de cavalerie, selon l'usage du temps.

Charles-le-Simple ne tarda pas à arriver suivi de l'armée étrangère ; mais à la vue de la forte position où le roi s'était renfermé, il s'arrêta indécis sur ce qu'il avait à faire. Eudes en profita pour nouer des intelligences dans son propre camp, et bientôt plusieurs seigneurs quittèrent Charles et passèrent sur la rive gauche du fleuve. Le reste de ses troupes, voyant cette défection, se débanda à son tour, et le malheureux prince, abandonné de tous, dut s'enfuir à la hâte et chercher pour la troisième fois un refuge en pays étranger (1).

Sur quel point de la rive droite de l'Aisne s'accomplit cet événement qui assura définitivement le trône au roi Eudes ? Les chroniqueurs ne le désignent pas (2), et comme on ne connaît aucun camp de cette époque dans cette situation, on ne l'aurait peut-être jamais su exactement, si la découverte inattendue du camp de Mauchamp n'était venue fournir une puissante présomption en faveur de cet emplacement lui-même. L'étude du théâtre de cette campagne, appuyée sur la direction connue des vieilles chaussées du pays, va établir de son côté qu'il ne faut pas le chercher ailleurs.

La principale chaussée publique qui, au moyen-âge, conduisait de la Germanie et de la Lorraine dans les pays qu'on nommait alors *la France*, passait à Attigny, résidence royale, et longeait la rive droite de l'Aisne jusqu'à Avaux, où elle se bifurquait. La branche de droite se dirigeait sur Prouvais et Provilleux, où une seconde bifurcation la conduisait dans le Laonnois par Amifontaine et Saint-Erme, autrefois Ercry, qu'il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, avec Ecclisur-Aisne. Là, elle montait sur le plateau pour le suivre jusqu'à Bruyères, et passait à 200 mètres du front du camp de Saint-Thomas, où on la reconnaît encore.

(1) Voyez les annales de Saint-Bertin, les annales de Metz, les annales de Saint-Wast, etc.

(2) Marlot dit que ce fut dans le Portien. Cette assertion n'étant appuyée sur aucun témoignage ancien, ne peut être considérée que comme une simple appréciation personnelle dénuée de toute autorité ; au surplus, Mauchamp est situé sur la frontière du Portien.

La seconde branche ouverte à Prouvais, se dirigeait sur Juvincourt où elle traversait la Miette, et de là sur Craonne, dont elle gravissait à son tour le plateau pour le suivre dans toute sa longueur jusque et au-delà de l'Ange-Gardien C'est le *Chemin des Dames* actuel.

Le second embranchement, qui se détachait de la ligne principale à Avaux, allait droit sur Guignicourt par Neufchâtel, de là à Berry-au-Bac en passant sur le mamelon de Mauchamp et pénétrait dans la vallée de l'Aisne en suivant à peu près le tracé actuel de la route départementale de Neufchâtel à Soissons.

C'est incontestablement sur un point de cette grande artère ancienne que se posta le roi Eudes pour attendre son ennemi, lui barrer le passage et lui livrer bataille dans une position avantageuse ; car, s'il est un fait bien acquis à l'histoire, c'est que l'armée étrangère, après s'être rassemblée sur les bords de la Meuse, effectua son invasion en descendant la rive droite de l'Aisne, c'est-à-dire en suivant cette même chaussée. Dès lors, il doit suffire, pour fixer le lieu où ce prince établit son camp, de peser toutes les circonstances de cette campagne.

La première considération qui devait déterminer son choix, c'était l'état d'effervescence où se trouvait le Rémois.

Ce pays, en effet, lui était hostile ; il formait le principal foyer de l'insurrection et était même occupé par des forces ennemies. Il devait donc s'établir de manière à le menacer, à le tenir en échec et surtout à empêcher que ses troupes ne pussent le prendre à dos en traversant l'Aisne sur ses derrières, couper ses communications et arrêter ses approvisionnements. Il fallait pour cela que son camp ne fût pas établi trop haut sur la rivière, c'est-à-dire au-dessus des gués de Menneville, de Guignicourt, de Mauchamp et de Berry-au-Bac, par où l'ennemi pouvait opérer facilement le passage de l'Aisne.

Il fallait, en outre, qu'ayant sa droite fortement appuyée à l'Aisne, il trouvât à sa gauche quelque autre défense naturelle

qui empêchât l'ennemi de le tourner et de le prendre en flanc de ce côté.

Or, aucun autre emplacement que le mamelon de Mauchamp ne pouvait, on peut le dire, remplir aussi bien toutes ces conditions ; et, si je ne m'abuse, le choix qu'en fit le roi Eudes dénotait en lui un militaire consommé.

Le camp de Mauchamp est, en effet, placé à cheval sur la grande chaussée par laquelle arrivait l'ennemi. En s'y postant, le roi Eudes lui barrait le passage en même temps qu'il interceptait le cours d'eau par lequel cet ennemi transportait sans doute ses approvisionnements.

Placé en arrière des gués faciles de Menneville et de Guignicourt, cet emplacement commandait ceux de Mauchamp et de Berry-au-Bac, et avait ses derrières couverts par le cours du fleuve qui n'est plus guéable au-dessous de ces deux derniers points.

Sa gauche appuyée à la Miette, comme sa droite l'était à l'Aisne, il se trouvait ainsi parfaitement couvert de ce côté par ce ruisseau et ses marais, le long desquels on avait sans doute établi quelques postes. Le passage à Juvincourt était certainement défendu par des retranchements. Ce village, fort ancien, fut entouré de fortifications dans le moyen-âge ; des fouilles y mettraient probablement à découvert des fossés semblables à ceux de Mauchamp.

Cette ligne de défense devait se relier encore par des postes, et peut-être aussi par des fortifications volantes, au camp de St-Thomas, qui couvrait à la fois l'extrême gauche du roi Eudes, et commandait le passage de cette chaussée dont j'ai parlé, et par laquelle on se rendait de la Germanie dans le Laonnois.

Enfin, de l'emplacement de Mauchamp on dominait le Rémois, on observait les mouvements des troupes ennemies qui l'occupaient ; on commandait la chaussée de Reims à Laon, et l'on pouvait se porter rapidement en arrière sur le point où l'ennemi aurait tenté le passage de l'Aisne.

Je me résume. De toute la discussion qui précède, il ressort

•

avec une grande évidence, si je ne m'abuse, que si l'on ne peut considérer le camp de Mauchamp comme étant celui de César, il y a beaucoup de vraisemblance à le regarder comme celui que fit construire le roi Eudes en l'année 894, pour arrêter une invasion étrangère. Cette attribution permet seule de comprendre et d'expliquer les dispositions générales du camp et de ses fortifications, et surtout l'existence de ces fossés latéraux destinés, de toute évidence, à intercepter le passage en le reliant aux rivières d'Aisne et de Miette.

On comprend donc pourquoi cet emplacement porte dans le pays le nom de *Camp* ou *Champ du Roi* : c'est qu'il rappelle un épisode peu connu de notre histoire, mais sur lequel la découverte inattendue du camp de Mauchamp, due à l'intelligente initiative de l'Empereur, vient de jeter une vive lumière.

M. le Président ne croit pas devoir de nouveau rappeler que, malgré les affirmations de M. Melleville, il n'y a pas à Mauchamp de lieudit le *Camp* ou le *Champ-du-Roi*. Il se bornera à donner lecture d'une note insérée au dernier numéro de la *Revue archéologique*. Ce numéro mentionne à la fois la visite faite au camp de Mauchamp par M. le général de Creuly, au nom de la Commission de la carte des Gaules, et la décision que cette Commission a prise sur les conclusions de son mandataire. C'est la meilleure réponse à faire aux hypothèses que la Société vient d'entendre et dont elle laisse, d'ailleurs, toute la responsabilité à leur auteur.

La note de la *Revue archéologique* est ainsi conçue, numéro de juin 1862, page 409 :

« Sur l'invitation de la Commission de la topographie des Gaules, M. le général Creuly, l'un de ses membres, a été visiter, ces jours derniers, les fouilles qui se font actuellement à Mauchamp par la volonté et sur les indications de l'Empereur. M. le général Creuly était accompagné de MM. Stanislas Prioux et Ed. Fleury, correspondants du Ministère de l'instruction publique pour le département de l'Aisne. On sait com-

•

ment ce camp a été découvert. Sa Majesté, qui inclinait à reconnaître dans cette localité le champ de la bataille livrée près de l'Aisne aux Gaulois de la Belgique par César, y avait envoyé un de ses officiers d'ordonnance, M. le baron Stoffel. C'est sous la direction de celui ci, et avec les fonds de la cassette impériale, que les travaux d'exploration ont été commencés et poursuivis. A son retour, M. le général Creuly a rendu compte de ses observations à la Commission, qui, après avoir discuté de nouveau la question, a émis l'avis que le texte de César pouvait, sans difficulté, s'appliquer au camp de Mauchamp; que ce camp était, d'ailleurs, évidemment romain et avait été construit pour commander le passage de l'Aisne à Berry-au-Bac, passage qui porte lui-même des traces d'une fortification exécutée dans le même système que celle de Mauchamp. Ces motifs doivent faire regarder comme extrêmement probable que l'on a découvert le camp de César, cherché depuis si longtemps. Une particularité intéressante, c'est que les fossés offrent la plus grande analogie avec ceux qui ont été retrouvés à Alise-Sainte-Reine. »

M. ED. FLEURY fait, au nom de M. Capaumont, de Chauny, une communication sur les tombes franques découvertes à Caumont, près Chauny.

Les cicatrices que le travail de l'homme fait subir à la terre, amènent journellement des découvertes présentant plus ou moins d'intérêt. En voici une qui vient d'avoir lieu récemment à 6 kilomètres de Chauny : A la suite d'un défrichement de bois opéré à Caumont, sur le sommet d'une montagne, lieudit la Bourgogne, on a mis à découvert dix tombes en pierre de taille d'un seul morceau. Ces tombes, mesurées intérieurement, portent de 1 mètre 80 à 2 mètres de longueur; leur largeur moyenne est de 60 centimètres à la tête et de 35 aux pieds; les bords ont de 7 à 10 centimètres d'épaisseur. Presque toutes celles qui se trouvent à la surface du sol ont été brisées par les ouvriers en les déplaçant. Quatre d'entre

elles, restées entières, gisent encore aux endroits où elles ont été découvertes; elles se trouvent à 1 mètre environ de profondeur, réunies deux à deux. La tête de ces sarcophages est tournée vers l'Occident; les dalles qui les recouvraient sont arrondies extérieurement. Il est probable que ces tombes éprouveront le même sort que les vingt autres que j'ai vues en cet endroit lors d'un premier défrichement opéré il y a environ 35 ans : il n'en reste aucun débris à la surface du terrain. A cette époque, quelques observateurs plus ou moins perspicaces, ont émis l'opinion que ces tombes contenaient les restes de quelques généraux romains qui ont succombé pendant l'occupation des Gaules. — D'autres personnes ont supposé que ces tombes renfermaient les cadavres de quelques officiers appartenant aux légions gallo-romaines qui ont formé divers camps dans le pays après l'expulsion des Romains, en 486. D'autres ont supposé que ces pierres tumulaires renfermaient les corps de quelques chefs normands, qui ont péri lors de l'invasion du pays chaunois, où ils ont été appelés, en 891, par Herbert 1<sup>er</sup>, comte du Vermandois, qui s'était mis ouvertement en rébellion contre le roi Charles-le-Simple. — Une quatrième version vient d'être émise : elle ne paraît pas la plus invraisemblable; au x<sup>e</sup> siècle il existait à Chauny, faubourg de la Chaussée, sur le sol actuel de l'église Notre-Dame, une collégiale qui prit plus tard le titre d'abbaye; sous cette dénomination elle fut occupée d'abord par des chanoines séculiers et ensuite par des chanoines réguliers. Cette abbaye, devenue trop étroite pour son personnel, fut transférée en 1139 à Commenchon, en vertu d'une chartre de Raoul 1<sup>er</sup>, régent du royaume, ratifiée en 1142 par bulle du pape Innocent II.

L'abbaye de Saint-Éloi-Fontaine, à Commenchon, fut édifiée dans une situation délicieuse, au centre d'une gorge faisant face au midi, sur la limite du terroir de Caumont. Cette abbaye subsista donc de 1139 à 1793, époque où elle fut vendue comme domaine national. Les bâtiments qui la composaient furent démolis seulement en 1826; cette ancienne abbaye, que

j'ai connue lorsqu'elle était habitée par M. Merlin de Thionville, se trouvait située à 400 mètres environ nord-ouest du sommet de la montagne où l'on vient de découvrir ces tombes en pierre. Il est présumable que le site magnifique de la Bourgogne, d'où l'œil peut s'étendre jusqu'aux tours de Coucy et aux montagnes du Soissonnais, aura appartenu aux abbés avant d'être boisé, qu'il aura été choisi pour le lieu de leur sépulture ou pour celle des officiers appartenant à l'abbatiale

On raconte qu'une médaille à l'effigie de Justinien a été trouvée dernièrement entre deux tombeaux contigus; ce qui semblerait indiquer par le millésime que l'établissement du cimetière remonte au temps de l'occupation romaine ou à celui du campement des légions gallo-romaines dans cette contrée; mais en réfléchissant un peu sur la place que cette médaille occupait, il est permis de penser qu'elle a pu être déposée là comme fétiche, ou qu'elle aura été égarée comme tant de pièces de monnaies anciennes qu'on retrouve journellement dans les décombres ou les démolitions de quelques édifices remontant seulement à quelques siècles.

En citant ces diverses opinions, je laisse aux appréciateurs qui examineront les localités, les sarcophages et les ossements corrodés, à fixer leur opinion sur la version qui présente le plus de vraisemblance et qui s'approche le plus près des règles de la raison.

Quelques observations sont échangées entre MM. Melleville, Piette et Fleury, relativement à des découvertes assez fréquentes de tombes franques; ce dernier cite un passage de la *Revue archéologique*, qui constate qu'il a été trouvé aux Chesneaux près Château-Thierry, des tombes en plâtre de l'époque mérovingienne :

Au moment où, de tous les côtés à la fois dans notre département, il sort d'intéressants renseignements sur les sépultures de nos pères les Francs, sur leurs armes, leurs vases, leurs vêtements et même certaines de leurs habitudes; au



moment où à Verly, à Brie, à Vorges, à Caumont, le hasard nous met sur des traces importantes, je crois devoir vous lire un article de *l'Echo de l'Aisme*, où deux archéologues bien connus, MM. Souliac et Barbey, donnent des détails sur une sépulture mixte, c'est-à-dire romano-franque, découverte sur les pentes de la montagne des Chesneaux, à Château-Thierry.

« Ainsi que nous l'avions espéré, le cimetière des Chesneaux renfermait encore d'autres sépultures ; la prolongation des fouilles opérées pour l'établissement du chemin a fait découvrir d'autres cercueils, mais cette fois d'une nature différente.

» Ces cercueils sont en plâtre mélangé de grève ; ils contiennent un, deux et jusqu'à trois cadavres ; ils paraissent avoir été coulés dans le tuf creusé de manière à leur servir de moule, et les corps qu'ils renfermaient semblent y avoir été déposés avant que l'enveloppe fût entièrement sèche, car nous avons remarqué sur les fragments qu'il nous a été donné d'examiner l'empreinte faiblement accusée de la forme des corps. Aucune apparence de couvercle n'existait ; cependant nous n'oserions pas affirmer qu'il n'en eût pas existé de la même matière que les cercueils, nos investigations n'ayant pu porter sur un seul cercueil intact et complet, les ouvriers les ayant, malgré nos recommandations antérieures, tous brisés et mis en pièces en exécutant leurs tranchées.

» Nous devons faire remarquer une particularité caractéristique de ces cercueils : c'est une couche de matière terreuse, légèrement rougeâtre, semblable à de la brique pilée, qui tapissait, sur une épaisseur de deux à trois centimètres, les parois intérieurs et qui tombait en poussière au plus léger contact ; nous n'avons pu découvrir quelle était cette matière que l'analyse chimique pourrait seule faire connaître.

» Ces sépultures en plâtre étaient séparées d'environ huit à dix mètres de la région des cercueils en pierre, et peut-être remontent-ils à une époque plus reculée, à l'ère gallo-romaine. Nous avons tout lieu de le supposer par suite de la découverte qu'on a faite dans les terrains où elles étaient situées de quelques monnaies du Bas-Empire.

» Le cimetière des Chesneaux remonterait donc à une époque antérieure à celle que nous lui avons assignée, et il aurait continué à servir de lieu de sépulture jusqu'aux dixième et onzième siècles.

» Ces monnaies moyen bronze sont :

» 1° Un Aurélien, 271. Tête radiée à droite. Lég : Imp. C. Aurelianus Aug. R. La Paix et la Concorde au milieu d'un camp. — (Concordia militum).

» 2° Un Constance Chlore, 300. Tête radiée, barbue, à droite. Lég. : Fl (avius) Val (erius) Constantius nob (ilissimus) C (æsar) Aug (ustus). R. L'empereur debout, revêtu de la toge, recevant la victoire des mains d'un personnage nu appuyé sur une haste. Concordia mili (tum).

» 3° Un Maximien Hercule, 310. Tête laurée, barbue, à droite. Lég. : D (ominus) N (oster) Maximian (us) op (timus) p (rinceps) Aug (ustus). R. Personnage nu tenant une corne d'abondance et une couronne, Genio pop (uli) Rom (ani).

» 4° Un Constantin I<sup>er</sup>, 337. Tête laurée à droite. Lég. illisible R. Deux soldats appuyés sur la haste et le bouclier au milieu d'un faisceau de lances. Gloria exercitus.

» Outre ces monnaies qui suffisent pour établir des dates positives, l'on a trouvé une monnaie de très-petit module en alliage d'argent et de cuivre, sur laquelle on voit encore les traces d'une croix et qui paraît être une monnaie mérovingienne de l'espèce des monétaires ; mais elle est tellement fruste qu'elle est devenue illisible.

» Trois autres boucles en bronze du même style que celles précédemment découvertes, quelques boutons en forme de glands striés, une épée et une boucle en fer rattachée par un tenon à une bande de même métal laissant une ouverture destinée à y passer un objet quelconque, forment la somme des découvertes qui ont eu lieu depuis le rapport que nous avons eu l'honneur de vous présenter.

» Il est probable que maintenant la continuation des travaux n'apportera aucune lumière nouvelle sur le cimetière des Chesneaux, car la tranchée a presque atteint la déclivité de la

colline, et sa continuation s'opère au-dessus du tuf dans lequel se trouvent les sépultures. »

Il est un fait qui, dans ce récit, a une certaine importance, parce qu'il vient en aide à cette affirmation que les carrières à plâtre remontent, dans nos contrées, à une très-haute antiquité, puisque cette antiquité est affirmée par l'existence de monnaies du Bas-Empire, c'est-à-dire du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> siècle, dans les tombeaux de plâtre des Chesneaux.

Dans notre séance du 5 mars 1861, à propos d'une trouvaille d'objets mérovingiens à Vorges et sur laquelle M. Hidé nous avait donné une intéressante notice où il disait que les tombes de Vorges étaient faites de pierre de Colligis, une discussion s'éleva sur l'âge de cette carrière que les uns affirmaient avoir fourni les tombes des *Tombois*, à Barbonval, de Loizy, près Laon, de Verly, etc., etc., tandis que M. Melleville affirmait, d'un autre côté, que cette carrière n'avait pas été ouverte avant le XII<sup>e</sup> siècle, opinion qui s'applique aussi, suivant celui qui la posait et défendait, à nos carrières à plâtre de la Marne.

A l'occasion d'une rectification au procès-verbal de la séance du 5 mars, la question revint à l'ordre du jour le 23 avril. On soutint que la profondeur de gisement du gypse et le peu de ressources que l'art du mineur possédait jadis ne permettaient pas de penser qu'on ait, sous la domination romaine ou franque, exploité les carrières de plâtre des bords de la Marne. A ce fait que je citai, des tombes de plâtre trouvées en Champagne, on répondit que le plâtre ne vivait pas si longtemps en terre. Je montrai alors la durée du plâtre par la trouvaille des oves en plâtre trouvés, en 1859, sous les fondations de la mosaïque de Bazoches inondée tous les ans.

Je pourrais ajouter celle de la petite Isis et de la Vénus Anadyomène trouvées à Aubenton en 1853 (1), qui sont en plâtre comme les petits débris d'autre Isis, statuettes votives

(1) Voir le tome III de nos Annales.

sorties des fouilles de Nizy-le-Comte et que nous possédons au Musée.

Mais ayant parlé de tombes en plâtre trouvées en Champagne, mais que je n'avais pas vues moi-même, j'ai voulu contrôler de mes yeux un fait semblable qui s'accomplissait à Château-Thierry. J'ai donc profité d'un voyage que j'ai fait dans cette ville à la fin de juin dernier à propos du concours d'orphéons. Conduit par M. Souliac, j'ai été aux Chesneaux et j'ai pu m'assurer d'abord, à la forme des tombes et des armes et bijoux qu'on y a recueillis, qu'elles sont franques, ensuite que ces tombes sont faites de plâtre. J'ai brisé un fragment d'une tombe où le moulage du corps était parfaitement visible. C'est du plâtre de la montagne de Château-Thierry elle-même. Pour le durcir et le rendre plus solide, on y a noyé quelques grains de quartz et un peu de grève qui lui ont donné du corps.

Je dépose ce fragment sur le bureau. On peut, aux Chesneaux, se procurer très-facilement des spécimens de ces tombes dont la matière a été extraite et travaillée sur place.

M. l'abbé LAMBERT, de Chauny, membre correspondant, envoie ces détails sur la découverte qu'il a faite d'un silex taillé antédiluvien, à Viry-Nourenuil (Aisne) :

« Depuis quelques années, la découverte si intéressante de silex taillés de main d'homme, faite par M. Boucher de Perthes, dans les couches du *Diluvium*, a vivement ému le monde savant, et de tous côtés, des faits nombreux ont appuyé et confirmé l'opinion du savant président de la Société d'émulation d'Abbeville, touchant la contemporanéité, dans nos pays, de l'homme et de l'éléphant avant le dernier cataclysme auquel on doit la formation du terrain diluvien.

» Le doute désormais n'est plus permis à cet égard, et partout où le *Diluvium* a été exploré avec soin, les traces de l'industrie de l'homme primitif, de l'homme antédiluvien furent évidentes au sein des couches de gravier, soit par les

silex taillés (haches, couteaux, etc.), soit par les ossements travaillés dont il aurait su fabriquer des instruments à son usage.

» Les environs d'Abbeville, Menchecourt, Amiens, Saint-Acheul d'abord, et plus tard l'Angleterre, le bassin de Paris, offrirent des preuves nombreuses de ce fait. La localité de Viry-Noureuil, près Chauny, la plus riche en ossements fossiles diluviens, n'avait jusqu'ici rien offert de semblable; et, malgré nos persévérantes recherches, poursuivies d'après les conseils de M. Boucher de Perthes, malgré la ferme conviction de ce savant que tôt ou tard elles seraient couronnées de succès, nous n'avions jusqu'ici rien découvert, pas le plus petit échantillon de silex taillé, pas la moindre petite hache, pas le plus mince couteau en silex. Nous avons bien trouvé, il y a quelques mois, un métacarpe de cheval, sur lequel existaient des traces évidentes de la main de l'homme; mais un fait isolé ne suffisait pas pour baser une affirmation que l'on eût été en droit de regarder comme téméraire. Quelle fut notre joie quand, il y a quelques jours, nous avons pu recueillir nous-mêmes dans la couche à éléphants du *Diluvium* de Viry, à 3 mètres de profondeur, un vrai silex taillé, une jolie petite hache antédiluvienne, une merveille de hache et pour la régularité de la taille et pour la beauté du silex pyromaque qui servit à la faire. Plus de doute, nos contrées ont été aussi habitées par l'homme avant le dernier cataclysme auquel est due la formation du terrain diluvien, et l'*Homo v. t. diluvii* y vivait évidemment de compagnie avec l'*Elephas primigenius*, *E. antiquus*; *Rhinoceros tichorhinus et leptorhinus*; *Bos primigenius*; *Equus Adamiticus*; *Ursus spelæus*; *Hyena spelæa*, *Cervus megaceros*, *C. Tarandus*, *C. Semonensis*, etc.

» L'année dernière déjà, M. de Saint-Marceaux avait trouvé à Limé, près Braine, des silex taillés dont quelques-uns étaient polis d'un seul côté. Notre honorable collègue de la Société géologique a eu la bonté de nous communiquer ces silex, et nous avons visité avec lui l'endroit où ils avaient été trouvés.

Nous avons reconnu facilement que la roche qui les renfermait, appartenait au dépôt appelé par les géologues *Diluvium rouge*, dont la formation a été postérieure au *Diluvium gris* de nos vallées.

» Ce fait si intéressant de la découverte de silex taillés dans le *Diluvium rouge* ne pourrait-il pas indiquer la continuation du *Diluvium gris*, ou plutôt une époque transitoire entre les silex taillés antédiluviens et ceux que l'on trouve dans les habitations lacustres de la Suisse ? En effet, le travail de ces haches suppose une industrie déjà beaucoup plus avancée qu'à l'époque précédente, où les silex sont grossièrement taillés et encore un peu bruts. M. Troyon a découvert dans le sol des lacs de la Suisse des restes d'industrie primitive, et parmi eux un très-grand nombre de silex taillés, analogues aux silex diluviens.

» Cette époque des habitations lacustres, dans lesquelles on trouve des instruments en silex taillés et quelquefois polis avec un très-grand soin, et encore emmanchés dans des os de cerf et de cheval ; cette époque ne serait-elle pas elle-même une transition entre les silex du *Diluvium rouge* et l'époque celtique ? Ne pourrait-on pas voir dans les diverses modifications de forme et dans les divers dépôts de ces silex, trois époques distinctes de l'âge de pierre, à ce temps où l'homme, ignorant le fer et son emploi, dut fabriquer, pour son usage et sa défense, des instruments et des armes avec les matériaux les plus communs que la nature lui offrait ?

» Nous ne parlons pas d'une boule taillée, dit-on, découverte dans les cendrières de Montaigu. Au dire des personnes qui ont vu cet objet, le fait ne serait pas parfaitement établi, il n'offrirait pas toutes les garanties et tous les caractères d'authenticité, et quant à la forme de l'objet qui serait elle-même assez confuse, et quant au gisement qui laisse des doutes.

» En résumé, nous avons donc jusqu'ici deux faits authentiques et parfaitement concluants de l'existence de l'homme dans nos contrées avant le grand cataclysme diluvien : les silex nombreux trouvés à Limé, près Braine, par M. de Saint-

Marceaux, dans le *Diluvium rouge*, et le silex taillé, trouvé par nous dans le *Diluvium gris*, à Viry-Nourenuil.

» Nous avons pensé qu'il pourrait y avoir quelque intérêt et quelque utilité à mentionner ce fait; nul doute que des découvertes ultérieures viendront, dans ces contrées et dans d'autres où le *Diluvium* sera étudié sérieusement, confirmer un fait que nous ne faisons qu'énoncer timidement aujourd'hui.»

M. de Marsy fils écrit à la Société pour lui annoncer la mort de son père, M. de Marsy, procureur impérial à Compiègne, et sollicite l'honneur de le remplacer comme membre correspondant.

La Société, à l'unanimité des membres présents, accueille la demande de M. de Marsy, en regrettant que cette nomination soit la conséquence de la perte qu'elle vient de faire en la personne de M. de Marsy père.



# LISTE

## DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE LAON.

(Année 1961-1962.)

---

### Bureau.

|                      |                                                                 |
|----------------------|-----------------------------------------------------------------|
| Président honoraire, | MM. DUCHANGE (*).                                               |
| Président,           | Éd. FLEURY (*), réd <sup>r</sup> du <i>Journal de l'Aisne</i> . |
| Vice-Président,      | MELLEVILLE, propriétaire.                                       |
| Secrétaire-Général,  | HIDÉ, propriétaire.                                             |
| Trésorier,           | FILLIETTE, économe de l'Hôtel-Dieu.                             |
| Archiviste,          | PIETTE, contrôleur des contributions directes.                  |

### Membres honoraires.

- MM. OD. BARROT (O. \*), ancien membre du Conseil général.  
BAUCHART (Quentin) (O. \*), conseiller d'État, président du Conseil général.  
BOITELLE (O. \*), ancien préfet du département.  
BRETAGNE, directeur des contributions directes à Auxerre.  
CAUMONT (de) (\*), président de la Société française pour la conservation des monuments historiques.  
CHAMBLAIN (O. \*), ancien préfet du département.  
CORBIN (\*), ancien préfet du département.  
GRELLET (\*), ancien président du tribunal civil de Laon.



NIEUWERKERKE (comte de) (O. ✱), membre du Conseil général.  
directeur des Musées impériaux.

VALLÈS (✱), ingénieur en chef à Versailles.

WIMPFEN (Félix de) (C. ✱), général de division.

### **Membres titulaires.**

MM. BATON (abbé), curé de St-Martin.

BELLOM (✱), ingénieur ordinaire des ponts et chaussées.

BOUCHER, professeur au collège de Laon.

BRUYANT, agent-voier de l'arrondissement de Laon.

COURVAL (v<sup>ie</sup> de), membre du Conseil général.

D'ERSU (fils), maire de Chamouille.

DONGNY, professeur au collège de Laon.

GAUTHIER, architecte à Laon.

C. GOMART (✱), propriétaire à Saint-Quentin.

LEFEBVRE, notaire.

MARTIN, docteur en médecine à Laon.

MATTON, archiviste.

OYON, rédacteur de *l'Observateur de l'Aisne*.

THILLOIS, bibliothécaire de la ville.

VILESTIVAUD (de) (✱), directeur des domaines.

### **Membres correspondants.**

MM. BARTHÉLEMY (Anatole de), sous-préfet de Belfort.

BARTHÉLEMY (Édouard de), auditeur au Conseil d'État.

BAROND, secrétaire de la Société d'émulation d'Abbeville.

BREVAL, graveur sur bois à Paris.

BONNAIRE (abbé), curé de La Selve.

BOUVENNE, artiste graveur à Paris.

CALLAY, instituteur communal à Sissonne.

CHAMPFLEURY, homme de lettres à Paris.

CORBLÉ (abbé), président de la Société des Antiquaires de Picardie.

DÉGIEUX, membre du Conseil général à La Fère.

DELAHÈGUE, instituteur à Novion-le-Vineux.

DELBARE, propriétaire à Château-Thierry.

DE LA TOUR-DU-PIN-CHAMBLY (comte de), à Bosmont.  
DEMARSY (fils), à Compiègne.  
DESMAZE (O. ✱), juge d'instruction à Paris.  
DESTREZ, juge au tribunal civil de Beauvais.  
DUPLOYÉ (abbé), vicaire de la cathédrale de Laon.  
GOURMAIN (abbé), curé de Rouvroy.  
GUILLON, juge à Angoulême.  
LAISNÉ (O. ✱), membre du Conseil général.  
LEFÈVRE (✱), commandant du génie.  
LEHAULT, propriétaire à Marle.  
LEROUX, docteur en médecine à Corbeny.  
MARTIN, membre du Conseil général à Rozoy-sur-Serre.  
MOURET, médecin à Marle.  
NOURRY, artiste dessinateur à Paris.  
PALANT (abbé), curé de Cilly.  
PAPILLON, L., à Vervins.  
PERIN, juge à Soissons.  
PIETTE, E., à Vervins.  
PLONQUET, docteur-médecin à Aï.  
POQUET (abbé), doyen de Berry-au-Bac.  
PRIoux, à Paris.  
TOULMON (E. de), propriétaire à Paris.  
TUGNY (de), membre du Conseil général.  
VIDAL DE VERNEIX (✱), propriétaire à Montluçon





## TABLE DES MATIÈRES.

---

|                                                                                                             |               |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------|
| <i>Rapports</i> sur les travaux de l'année 1861-62, par M. HIDE, secrétaire général.                        | <i>Pages.</i> |
| <i>La Chapelle des Endormis</i> de Sissy, notice par M. GOMART. . .                                         | 5             |
| <i>Nouveaux détails sur la Boule en craie de Montaigu</i> , par M. MELLEVILLE . . . . .                     | 11            |
| <i>Chanson</i> composée par Claude ROHAULT, curé d'Holnon, communication de M. MATTON. . . . .              | 11            |
| <i>Chaussées romaines</i> , par M. PIETTE :                                                                 |               |
| De Dizy à Faucouzy. . . . .                                                                                 | 15            |
| De Saint-Quentin vers Etrœung. . . . .                                                                      | 20            |
| id. à Guise. . . . .                                                                                        | 23            |
| De Chavignon à Nizy-le-Comte . . . . .                                                                      | 24            |
| De Laon à Nizy-le-Comte . . . . .                                                                           | 27            |
| De Laon vers Senlis. . . . .                                                                                | 18            |
| De Soissons à Dormans. . . . .                                                                              | 30            |
| De Saint-Quentin à Vervins . . . . .                                                                        | 31            |
| id. au Câteau . . . . .                                                                                     | 34            |
| De Vervins à Maquenoise . . . . .                                                                           | 38            |
| De Reims en Belgique. . . . .                                                                               | 47            |
| De Laon à Reims par Bruyères, etc. . . . .                                                                  | 52            |
| Des Ardennes vers le Nord-Ouest. . . . .                                                                    | 56            |
| <i>Lettre du peintre de La Tour</i> à M <sup>lle</sup> de Zuilen, communication par M. CHAMPFLEURY. . . . . | 59            |
| <i>Fouilles du Tumulus d'Aubenton</i> (suite), par M. MARTIN. . .                                           | 64            |
| <i>Le Jardin-Dieu de Cugny</i> , communication par M. GOMART. .                                             | 71            |
| <i>Fouilles à Mauchamp</i> , premiers renseignements, par M. Ed. FLEURY. . , , . . . . .                    | 78            |

|                                                                           |               |
|---------------------------------------------------------------------------|---------------|
| <i>Notice géologique sur le chemin de fer de St-Gobain, par</i>           | <i>Pages.</i> |
| M. l'abbé LAMBERT . . . . .                                               | 87            |
| <i>Note sur une statuette de bronze trouvée à Nizy-le-Comte, par</i>      |               |
| M. Ed. FLEURY . . . . .                                                   | 98            |
| <i>Les Hachettes en silex trouvées dans l'arrondissement de Vervins,</i>  |               |
| par M. PAPILLON . . . . .                                                 | 99            |
| <i>Les Fêtes de l'Evêque dit Innocent et du patriarche des Fous, par</i>  |               |
| M. HIDE . . . . .                                                         | 111           |
| <i>La Sépulture mérovingienne de Brie, par M. Ed. FLEURY. . .</i>         | 131           |
| <i>Nouvelles trouvailles à Nizy-le-Comte, communication par M. Ed.</i>    |               |
| FLEURY. . . . .                                                           | 159           |
| <i>Le camp de César à Mauchamp, détails sur les fouilles et la</i>        |               |
| déconverte, par M. Ed. FLEURY. . . . .                                    | 141           |
| <i>Nouveaux détails sur le camp de Mauchamp, par M. Ed. FLEURY.</i>       | 157           |
| <i>Etude sur le mémoire de M. Prioux, pour servir d'éclaircissement</i>   |               |
| à la Carte du Soissonnais. . . . .                                        | 160           |
| <i>Suite des renseignements sur le Camp de Mauchamp. . . .</i>            | 164           |
| <i>Visite de la Société au camp de Mauchamp. . . . .</i>                  | 170           |
| <i>Lettre de M. de Saulcy . . . . .</i>                                   | 173           |
| <i>Le camp de Mauchamp est-il le camp de César? Discussion par</i>        |               |
| M. MELLEVILLE (1 <sup>re</sup> partie) . . . . .                          | 175           |
| <i>Lettres de correspondants sur l'emplacement de Bibrax. . . .</i>       | 158           |
| <i>Les Antiquités franques de Verly, notice par M. PILLOY. . .</i>        | 199           |
| <i>Enquête sur le lieudit le Champ ou Camp du Roi à Mauchamp.</i>         | 212           |
| <i>Le camp de Mauchamp n'est pas romain, mais du neuvième siècle,</i>     |               |
| seconde partie du travail de M. MELLEVILLE. . . . .                       | 215           |
| <i>Avis de la Commission de la Gaule sur l'origine et la date du camp</i> |               |
| de Mauchamp. . . . .                                                      | 226           |
| <i>Tombes franques de Caumont, communication par M. CAPAUMONT.</i>        | 237           |
| <i>Les Tombes mérovingiennes en plâtre à Château-Thierry. . .</i>         | 240           |
| <i>Silex travaillé antédiluvien de Viry, communication par M. l'abbé</i>  |               |
| LAMBERT . . . . .                                                         | 250           |



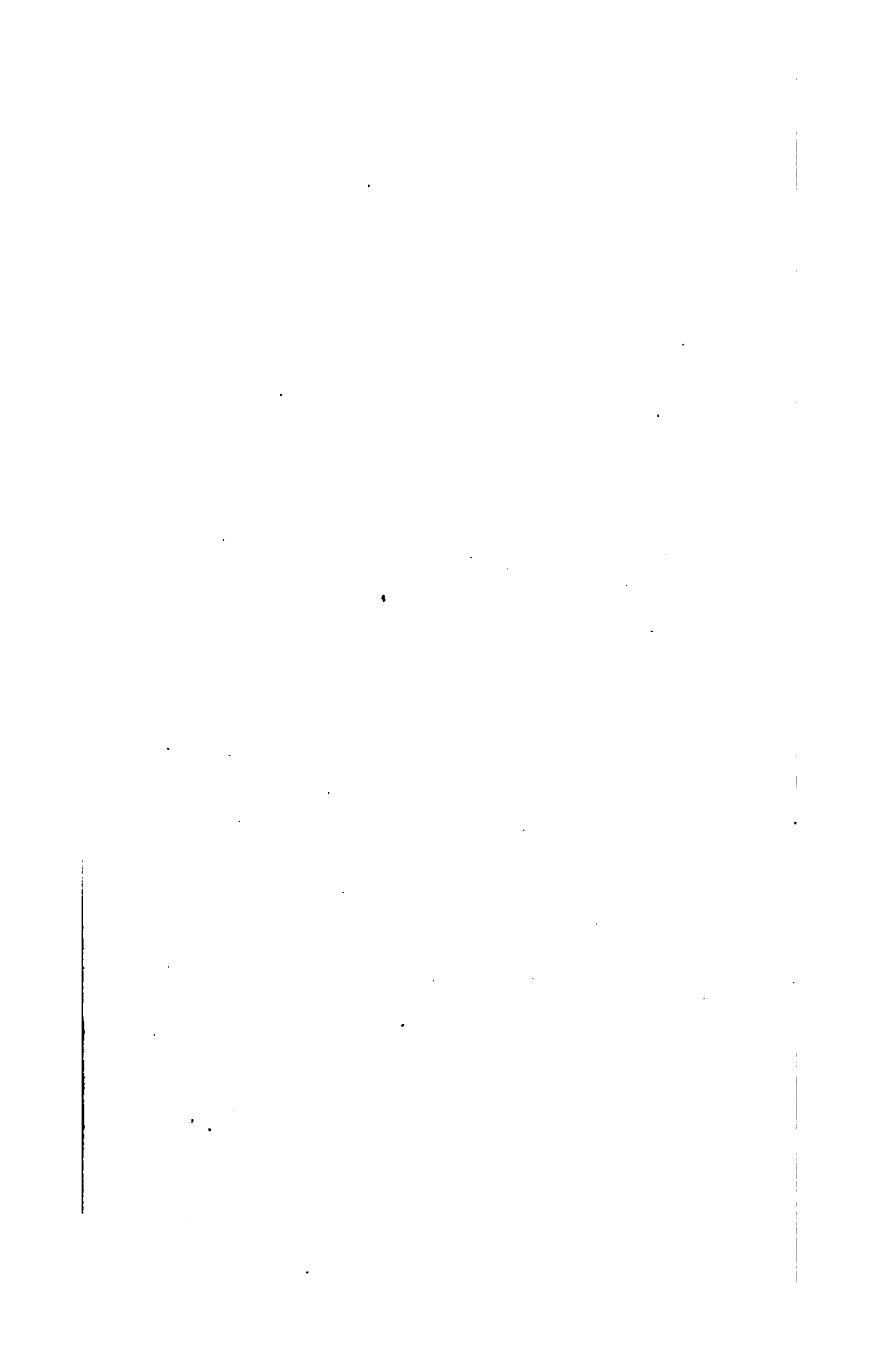


*Scopeto Fleming! Peintres. Louv. xix.*

LA NATIVITÉ

*Gazette des Beaux-Arts.*

*imp. L.*



## TABLE DES GRAVURES.

---

Pierre tombale de Nicolas Desfossés, seigneur de Sissy, in-8°, dessin de M. CH. GOMART.

Croix fleuronée dans l'église de Sissy (grav. dans le texte), dessin de M. CH. GOMART.

Sépulcre de la chapelle de Sissy, in-8° (*Id.*)

Carte pour servir à l'Histoire des Itinéraires gallo-romains, dressée par M. A. PIETTE, in-folio.

Retranchements de Maquenoise, dessin de M. A. PIETTE, in-8°.

— d'Aubenton, — in-8°.

— de Cambron, — in-8°.

*Le Jardin-Dieu à Cugny*, vue, vases et armes, dessin de M. CH. GOMART, in-4°.

*Le Jardin Dieu*, plaques et bijoux, dessin de M. CH. GOMART, in-4°.

*Hachettes celtiques*, deux dessins par M. PILLOY, in-8°.

Méreaux des fêtes des Foux de Laon, deux planches de dessins, par M. HIDE, in-8°.

Plan, armes et bijoux de la Sépulture mérovingienne de Brie, dessin par M. PILLOY, in-4°.

Plan du camp de Mauchamp, dressé par M. BRUYANT, in-folio.

Les Antiquités franques de Verly, quatre planches, par M. PILLOY, in-8°.

Les Antiquités franques de Verly, deux planches, par M. PILLOY, in-4°.

*La Nativité*, gravure d'après les Le Nain, in-4°.

(NOTA). La gravure de la *Nativité* d'après les Le Nain n'étant pas tirée lorsqu'a paru le 12<sup>e</sup> volume qui contenait le travail de M. Champfleury, on n'a pu la donner qu'avec ce volume; elle doit donc être reportée au précédent.















